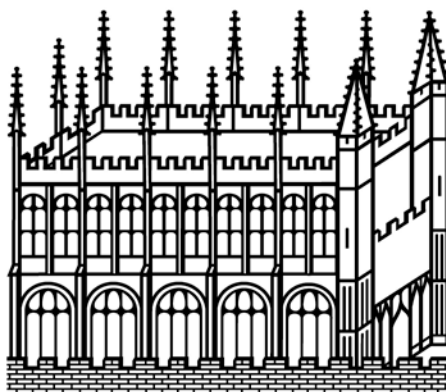




Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

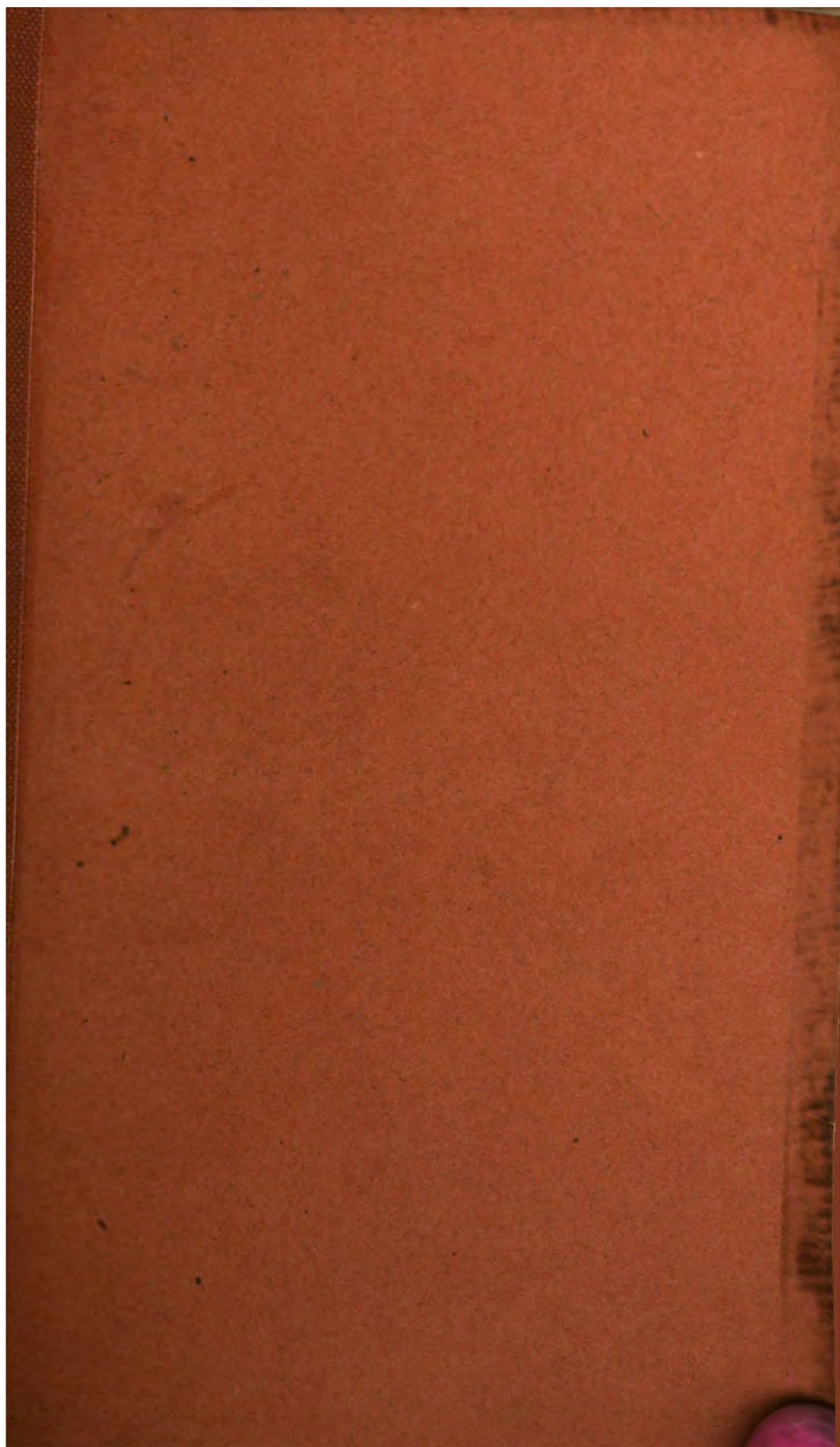


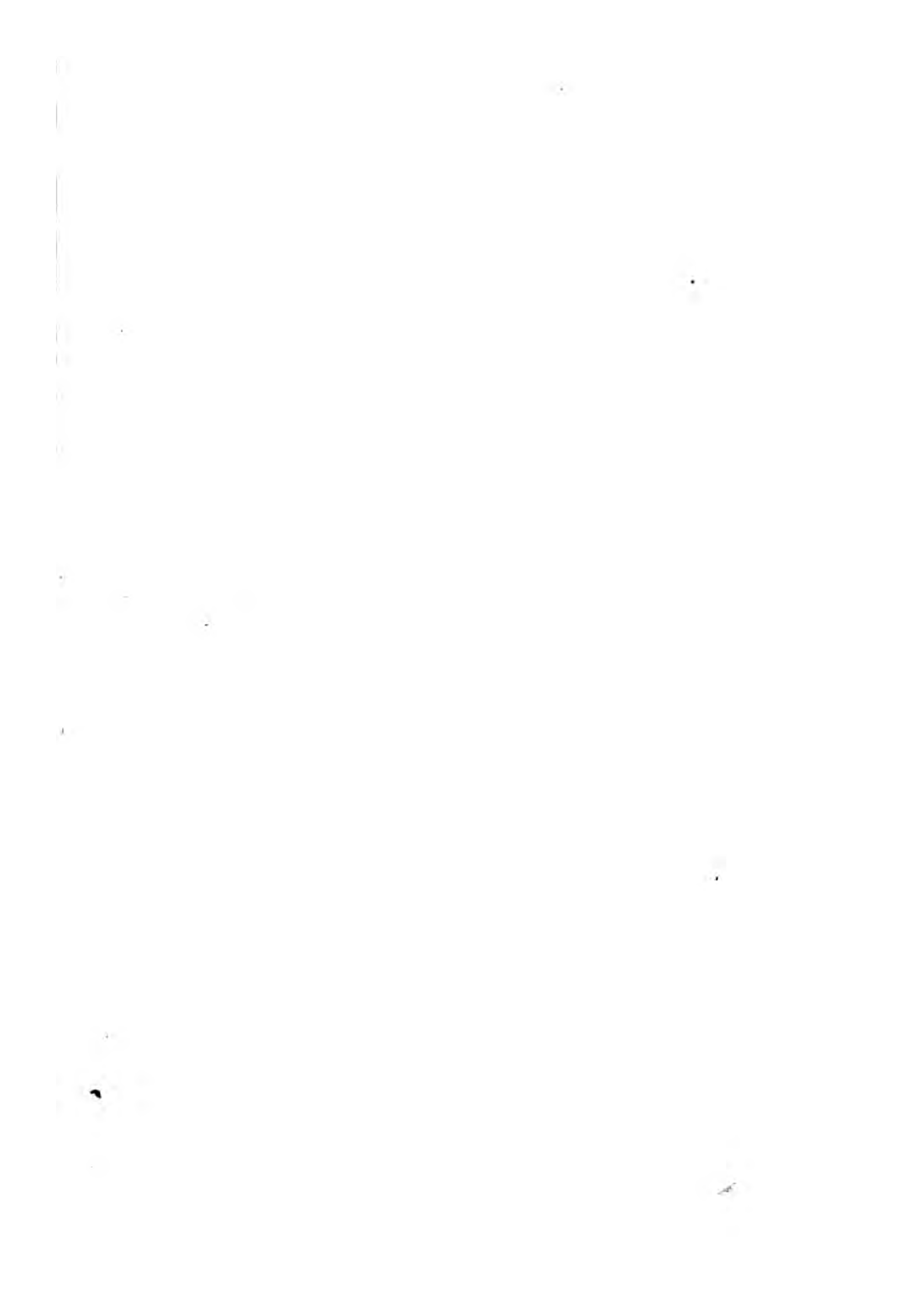
~~456 d 34~~

~~253 c 8~~

86 c 31







LES SÉRIES

DE

GUILLAUME BOUCHET

4

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES
SÉRIES
DE
GVILLAVME BOVCHET

Sieur de Brocourt,

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

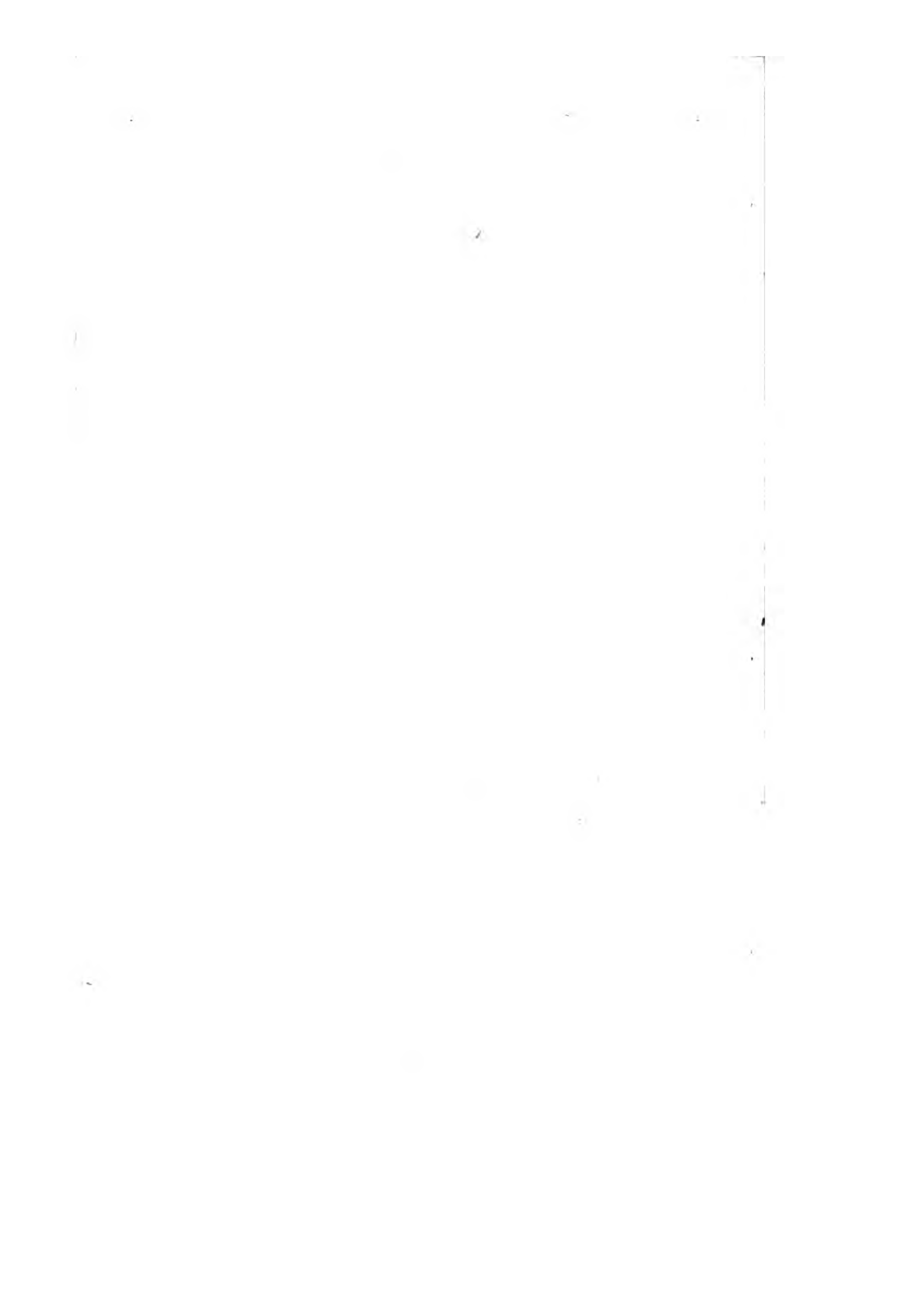
C. E. ROYBET

—
TOME QUATRIÈME



PARIS,
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,
27-29, passage Choiseul, 27-29.

—
M. D. CCC. LXXV.





SECOND LIVRE
DES SEREES

de
GVILLAVME BOVCHET,
Sieur de Brocourt.



VINGT-TROISIESME SEREE.

Des Accouchees.

LA Seree precedente aiant esté chez vne femme grosse, ceste-cy fut faicte en la maison d'une accouchee, où ce soir nous soupasmes, qui nous fit parler de plusieurs propos concernans les accouchemens, comme pourrez voir par le discours suiuant: mais auant que d'y entrer, on va conter vne chose dequoy on n'auoit iamais ouy parler. C'est que pour sauuer vne fille & son honneur, on auoit, ces iours passez, esté querir vne sage-femme en sa maison de nuict, & luy aiant bouché les yeux, on l'auoit menee en la maison d'une femme qui en auoit besoing. Et lors estant desbandee on luy fait receuoir

l'enfant d'une femme masquée : l'ayant reçu, on la paye, on la rebande, & puis est conduite en son logis. Le premier qui commença à parler de ce sujet, va promettre à la commere, & à son mary aussi, de leur enseigner des receptes, par lesquelles l'accouchée reuiendroit comme auant son premier accouchement. Puis, apres en auoir esté prié par toute la troupe, chacun en aiant affaire pour sa maison, commença à dire : Vous sçavez, vous autres gens mariez, que quand vne femme est grosse, le ventre s'enfle, & roidit plus que de coustume : mais qu'estant accouchée, ces peaux deuenans vuides, se laschent, dont aduient que le ventre se camelote & ride de telle forte, qu'on y pourroit ioüer à *primus secundus*, ou bien seruiroit à en faire vn gorgaillet pour appeller les cailles, pour le moins en ce païs de pardeçà : car vers la France, à ce qu'on m'a dit, les sages-femmes & gardiennes y donnent de bonnes receptes, qu'il y faut appliquer à la premiere couche, autrement il n'y a plus de remede que les plis ne paroissent. Et me suis, adioustoit-il, souuent esbahy, que ceste recete, qui est commune ailleurs, & qui n'est de grand coust & aisee à faire, ne soit venuë iusques icy. Ce pendant ie conseille aux femmes qui ne sçauent pas la recepte, & à celles qui ne l'ont faicte à leur premier accouchement, de faire cuire longuement des cornes vertes dans de l'eau où aura esté mis dissoudre de la gomme Arabique, puis mettre tremper dans ceste composition vn drapeau, lequel appliquerez dessus le ventre où apparroissent ces rides, Ou bien vous prendrez, pour ceste mesme fin, de la corne de cerf, de la pierre

nommée *amyanthus*, vulgairement alum de plume, sel armoniac, myrrhe, olibanum, mastix : & le tout reduit en poudre, l'incorporerez avec miel, puis l'appliquerez sur le ventre. Les autres, disoit-il, pour garder de rider & cameloter le ventre des femmes, prennent des feuilles de *capilli Veneris*, broyees en vrine d'un petit enfant, y mettent du salpêtre, nommé *Aphronitrum*, le tout appliqué en liniment : ou bien frottent le ventre des nouvelles accouchees, avec sel & graine de gith, appelé *Melanthium*. Que si tout cela n'y fait rien, disoit-il encores, que les accouchees s'en prennent à elles mesmes, & à leurs gardiennes, qui font tenir les commeres en leur liest sur le cul comme vne guenon, lesquelles estans en geline se contraignent tant qu'elles peuuent : là où elles se deuroient estendre de leur long, afin que le tout retourne à son premier estat. Ayant acheué ses receptes, apres en auoir esté prié par ceux de la Seree, il en va bailler d'autres pour la solution de continuité, comme il les auoit trouuees dans Pline, qui dit, que pour refferrer les lieux naturels des femmes, & reioindre leurs parties casuelles, qu'il est bon d'vser de roses appliquees dessus : ou bien y mettre la fomentation de ses feuilles avec l'escorce & le gland de Hestre. Mais la commere, qui auoit tant trauaillé en son enfantement, le pria de luy donner plustost, pour l'aduenir, des remedes qui fissent tout le contraire de ce que les hommes demandent : disant, que ce n'estoit pas l'honneur des maris de se plaindre de cela : que si d'un costé il y a du trop, de l'autre il y a du peu : dont les femmes ne se plaignent point comme font les hommes du trop.

Tous ceux de la Seree se regardans l'un l'autre, furent sans repliche, & tacitement confesserent la faulte venir plus de leur peu, que du trop. Et confirmant son dire, nostre commere nous va asseurer que tant plus vne femme a de cela, plus elle est heureuse, si on y prend garde : & au contraire, tant plus elle sera estroite, n'ayant gueres de ie ne sçay comment a nom, & plus elle sera infortunee, & mal-heureuse : ce que confirme le prouerbe de nostre France, qui dit, Mal-heureux comme vne femme qui n'a point de cela : Plin^e escriuant que les femmes qui naissent ayant leur nature fermee, ou trop estroite, ou n'en aiant point, ne causent que mal-heur : comme le monstra par experience Cornelia, mere de Gracchus. Vn Franc-à-tripe prenant la parole, nous conta d'une ieune femme, laquelle aiant du contant, si ne laissoit elle à le nommer : car estant en mal d'enfant, elle crioit à sa force, Et ma mere le chose, & ma mere, mon ie ne sçay comment a nom. Sa mere la blasme de nommer ainsi son cas en bon François : la fille luy va respondre, hé ! ma mere, voulez-vous que ie nomme & que ie me plaigne de mon oreille, qui ne me fait point de mal ? Celle de qui on fit ce conte, estoit presente, & sa mere aussi, qui tacitement le confesserent par la couleur qui leur monta au visage, aussi bien que nostre commere, laquelle de cela en rougissant, que c'estoit à elle à qui s'adressoit le conte, que faisoit vn meller Pantalon d'une femme grosse qu'on vouloit faire coucher sur son lit, estant en ses grands efforts : ce qu'elle refusoit, disant, Je ne me coucheray sur ce lit, car c'est là où

i'ay prins mal : comment est-ce, disoit-elle, que le liſt pourroit guerir le mal qu'il m'a donné ? Et ne ſeruit de rien à la ſage-femme, qui la preſſoit fort de ſe coucher ſur ce liſt, de luy dire, que la medecine prouenoit ſouuent de là où gifoit la cauſe de la maladie. Le mary de noſtre accouchee ſe prenant à rire, ayant peur qu'on diſt encore quelque autre choſe que ſa femme auoit dit, quand on luy denonça qu'elle eſtoit accouchee d'une fille : nous va tous prier de luy dire ſ'il y auoit point moien d'aider à la nature pour faire des enfans mâles : encores que les Anciens ayent dit, que les peres aiment plus les filles, comme celles qui ont plus de beſoing de leur ſecours : & les meres tout au contraire, aiment couſtumierement beaucoup plus les fils que les filles. L'un luy va dire, que les enfans mâles ſe faiſoient quand la ſemence ſe mettoit du coſté droit de la femme, eſtant plus chaud que le gauche, & qu'en la conception du mâle, il eſt requis plus de chaleur qu'en celle de la femelle, ſelon Hippocrate qui conſeille à la femme ſe coucher ordinairement ſur le coſté droit pour conceuoir des enfans mâles, & qu'Albert l'ayant conſeillé à une femme, qui n'auoit eu iamais que des filles, luy fit conceuoir des fils : & auſſi qu'on tient que les femmes ſentent bouger & remuer les mâles du coſté droit, & les filles du gauche. L'autre diſoit, que ce qui aidait beaucoup à faire des mâles, eſtoit quand la ſaiſon de l'an eſt chaude, & les viandes auſſi qu'on mange ſont chaudes & ſeiches : parce que la ſemence & le ſang menſtrual en acquierent plus de chaleur, & quand on conçoit une fille, c'eſt default de

chaleur. Et combien que les aliments chauds & secs seruent grandement pour faire des masses, cela s'entend s'ils sont mangez en quantité modérée, à fin que l'estomach les puisse vaincre & digerer, autrement ces viandes feroient la semence froide : & pour ceste cause la plus grande partie des nobles & riches ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons : pource que ils mangent & boient plus que leur estomach ne peut porter, encores qu'ils mangent bonnes viandes, chaudes & seches. Il est vrai toutesfois, fut-il adiousté, que la crudité qui se fait du vin, fait plus de tort à la generation, & principalement des masses, que nulle autre chose. Et pourtant Platon louë vne loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois : par laquelle il estoit defendu à l'homme marié, & à sa femme, de boire vin le iour qu'ils venoient à la generation. Ce qui toutesfois semble estre contre Aristophane, qui dit que le vin est le lait de Venus : voulant dire que ceux qui sont au seruice de Venus ont besoing de Bacchus. Que ceux qui ont prins du pain benist de la sainte Cy, se doiuent garder de toucher à leurs femmes, Diogenés nous l'enseigne : car voyant vn ieune homme yure, luy va dire, Mon ami, ton pere auoit plié le coude lors qu'il te fit. Et aussi que ceux-là qui ont parlé à cest homme, ne sont pas propres à la copulation : la fumee du vin montant en hault, où le reste de la chaleur estant attiré, il est impossible qu'ils se puissent retenir roides sur le deuant. Et de fait, ceux qui en la procreation de leurs enfans y viennent yures, crapuleux, foibles, courroucez, trauaillez, & l'esprit empesché,

n'engendreront qu'enfans yurongnes, goutteux, graueux, petits hommes, choleres, imbecilles de corps & sans iugement : c'est pourquoy l'antiquité a dit : *Gaudeant bene nati*, se resjouissent les biens-nais. A raison dequoy Aristote a escrit que la semence des yurongnes estoit infeconde, & leurs enfans hebetez & lourdaux : que si le vin par accident maistrise vn homme, il le rendra si froid qu'il sera impotent de bander à l'attelier de Venus, rendant leur ressort foible. Vn tiers nous va asseurer auoir appris par longue experience & obseruance, avec bonne raison, qu'il falloit pour faire des masses, que l'homme fust en aage meur & parfait : d'autant, disoit-il, que le ieune & le vieil engendrent plustost des femelles que des masses : en la ieunesse, la chaleur n'estant pas encores parfaite, & en la vieillesse, commençant à defaillir : ainsi Plutarque comme chose diuine, conféroit le mariage à la seule ieunesse. Ce tiers adioustoit que Merula dit auoir appris d'une femme Milanoise, que pour engendrer des masses qu'il falloit que le mary se couchast sur les huit heures du soir apres le soupper, la femme tantost apres : laquelle pour estre froide, il mettra en sa place ja eschauffee : & que cela fera bon pour la femme, principalement en hyuer, si apres qu'elle sera couchee au lieu de son mary, elle luy fait beau large. Et pour ce, adioustoit-il, qu'il faut plus de chaleur à faire des masses que des femelles, il en y a qui pour faire des garçons se lient le testicule gauche, comme on fait aux taureaux : parce que le droit est engendré & nourry de matiere plus chaude que le gauche, y venant vn rameau de la veine chylis,

& au gauche n'y vient qu'un rameau de la veine emulgente. De là, il inferoit que ceux qui ne sont chastrez que d'un costé, ou qui n'ont de nature qu'un testicule, estans au reste bien hommes, peuuent estre mariez, & faire des enfans : la Nature ayant basti ce corps humain, pour la plus-part, de deux semblables membres, afin que l'un deperissant, l'autre supplée le default de son compagnon. Vn quatriesme afferma, que si la femme, quatre iours apres ses mois, use de la decoction de Mercure masle, qu'elle conceura un fils, & de la femelle, une fille. Le sixiesme va dire, qu'il n'y auoit rien plus souuerain pour faire des masles que de faire beaucoup d'exercice : l'exercice consumant l'humidité superfluë de la semence, & si l'eschauffe & desseiche : à ceste cause, disoit-il, les riches, & ceux qui vivent à leur aise en oisiveté, engendrent plus de filles que ne font les pauvres qui mangent peu, & font beaucoup d'exercice, au moyen dequoy leur semence estant chaude & seiche, est plus propre à faire des enfans masles : & la froide semence & humide, à faire des filles. Ce que vous croirez facilement, adioustoit-il, si vous adioustez foy à ceux qui disent que Nature a faict souuent une fille, qui demeurera un mois ou deux fille au ventre de la mere : mais que puis apres elle deuiendra masle, suruenant aux membres genitaux de ceste fille abondance de chaleur, qui les fera sortir au dehors : la femme ayant au dedans ce que l'homme a par le dehors. Et se cognoistra apertement qui sont ceux ausquels est aduenue ceste transmutation au ventre de la mere, en certains mouuemens qu'ont ces masles, qui ne font

propres aux hommes, & si sont féminins, & enclins à faire les œuvres des femmes : tout au contraire de ceux que Nature a faits au commencement de la conception, mâles, avec leurs membres genitaux, lesquels, survenant une froideur, elle a fait retirer au dedans, dont est venue une femelle : ce qui se cognoitra apres la naissance de ceste fille, partant qu'elle aura l'air d'un garçon, tant en sa parole, qu'en tous les mouvemens & œuvres. Et cela se fait, d'autant que c'est le propre de la chaleur de dilater & eslargir toutes choses, & de la froideur de les detenir & resserrer. Et aussi que c'est une chose receüe de tous aujourdhuy, que les femmes se peuvent convertir en hommes, comme Paré l'assure estre advenu en Picardie, & l'Anacrise en Espagne : n'estant besoing de debatre, douter & disputer de ce que l'experience demonstre. Une Fesse-tonduë s'adressant au mary de nostre commere, luy va dire, que pour faire un fils, qu'il n'y auoit rien de meilleur que de n'auoir pas souuent la compagnie de sa femme, & de ne venir à l'acte Venerien iusques à ce que la semence fust bien cuite & saisonnee : par ce moyen la semence gaignera la chaleur & siccité requise à faire des garçons : & disoit que l'ayant ainsi practiqué, il s'en trouuoit bien, & ne faisoit que des mâles. Le mary de l'accouchee, s'accordant avec ceste Fesse-tonduë, va dire qu'il estoit de son opinion, & qu'il pensoit ceste recepte la plus aisee, la meilleure, & plus veritable, & que laissant tous les autres remedes, il practiqueroit cestuy-cy, & s'en aideroit enuers sa femme, qui a si grand desir d'auoir un fils. Et à la verité, disoit nostre hôte, si vous y

prenez garde, vous verrez ces grands abbateurs de bois n'auoir que des filles, & peu d'enfans masles : car on dit qu'un bon charpentier ne fait gueres d'esclats, & si Vitruuius Pollio ne veut pas qu'un bon ouurier cherche de la besongne. Que si ces grands abbateurs de bois font force enfans, ils feront de petite complexion, & si la pluspart ne feront que filles : là où ceux qui ne vont pas souuent à leurs femmes, feront des enfans forts & robustes, comme font communément les bastards, & plustost masles que femelles. Parquoy Lycurgue institua que les nouuellement mariez n'allassent souuent à leurs femmes, encores vouloit que ce fust à la desrobee. Et aussi vous verrez que les maris engrossent le plus souuent leurs femmes au retour d'un long voyage leur faisant un masle plustost qu'une femelle, & si disent les femmes, quand elles sont grosses, Mon mari m'apporta cela de son voyage de tel lieu. Et à ce propos adiousta nostre hôte, Escoutez un plaisant conte d'un mary, qui venant de bien loing, & n'ayant veu sa femme de trois mois, eust si grand' enuie de l'embrasser, qu'arriuant un soir en sa maison, sa femme luy ayant ouuert la porte, il n'eust la patience d'entrer plus auant, mais il l'acommode dans l'allee, sans autre figure de procès. Ayant fait, & sa femme le regardant au visage, & recognoissant que c'estoit son mary, luy va dire en riant, Ma foy, si i'eusse pensé que c'eust esté vous, ie vous asseure que vous eussiez attendu iusques à ce soir. Apres que tous furent las de rire, le mary de l'accouchee en continuant va dire : Et comme il faut pour faire des enfans que le mary n'embrasse pas sou-

uent sa femme, il faut aussi que sa femme ne soit pas lubrique : car comme un homme qui toujours boit n'a jamais grand' soif, & celui qui est toujours à table peu souvent a faim : aussi la femme qui souvent s'esbat, ne prend pas grand plaisir à l'embrassement de son mary, ni à son amitié : étant impossible que qui se soumet à un chacun, en aime un seul : & voilà pourquoi les femmes communes n'engrossent gueres. A ce propos, va dire un autre de la Série, il me souvient d'une bonne Dame, qui disoit à une de mes voisines, qu'elle ne pouvoit avoir d'enfans masles, que si elle en avoit, ils mourroient : & qu'un Medecin luy avoit dit autresfois, que cela-procedoit de ce que son mary luy faisoit trop souvent : & que ceste voisine, qui n'en pouvoit avoir non plus qu'elle, luy avoit demandé, Et combien de fois vous embrasse vostre mary toutes les nuits ? & que ceste bonne commere luy avoit répondu, qu'il n'y alloit point à moins de sept fois. Ceste voisine, faisant le signe de la croix, lors va dire : Regardez qu'il y a bien du mal-heur en ce monde : cela n'a garde d'arriuer à une femme de bien. Quelqu'un ayant répliqué, que c'estoit à faire à des muletiers & charretiers d'aller si souvent aux femmes, il fut repris par un de la Série, qui va dire, Ne dites pas que c'est à faire à des muletiers & charretiers, car nos femmes en trouveroient assez icy : mais dites plutôt, que c'est à faire aux Polonois & Moscouites, qu'elles ne pourront pas trouver. Puis s'adressant à nostre hôte, qui soutenoit que pour faire des masles, il falloit de loing à loing toucher à sa femme, luy va dire : Mais j'ay peur que ne touchant souvent à

vostre femme, on vous estime estre des froides queües, ou qu'ayez du vuide en vostre gibbessiere : car ceux qui sont froids & effeminez engendrent le plus souuent des femelles, par default de chaleur naturelle : or si la chaleur manque en quelqu'un, il ne fera pas de grande execution, n'ayant pas grande semence : & encores qu'il ait assez de semence, si on s'abstient par trop de l'embrassement de sa femme, cela rend la semence sans vertu & effect. Dauantage, disoit-il, parlant à nostre hôte : ne crains-tu point ce que dit Pythagoras (ainsi que recite Laërce en sa vie) qu'ayant esté aux enfers, il auoit veu tourmenter ceux qui s'abstiennent de leurs femmes ? Vn Franc-à-tripe, ayant ouy parler des froides queües, va demander à ceux de la Seree, s'il estoit permis d'vser d'herbes, & autres medicamens, pour remettre sus ceux qui effuccez, & rendre gentils compagnons les plus refroidis, & ceux qui tirent sur l'aage : Pline reuoquant, entre autres receptes, que l'herbe de Scandix, qui est selon aucuns *Pecten Veneris*, a puissance d'eschauffer les plus refroidis, aussi bien que l'herbe du *Satyrium*, des Grecs *Ochis* : lesquelles deux sont contraires à la plante d'Agnus castus, qui resiste au peché de la chair : ceux qui la portent, ou qui boient le suc, n'estans iamais tentez d'incontinence : pour ceste occasion les filles anciennement s'en couronnoient ou en portoient des rameaux : ceste herbe estant nommee des Grecs *agnos*, c'est-à-dire, chaste, comme on m'a dict. Je ne demande pas sans cause, adioustoit-il, s'il est loisible de prendre quelques remedes pour rendre habiles les refroidis à l'attelier de

Venus : parce qu'il en y a qui ont repris les docteurs Scolaſtiques, quand ils diſent, que celui qui a belle femme peut vſer, ſans pecher, de receptes & de philtres chaleureux, pour fournir à l'appoinctement. Noſtre hoſte toutesfois eſtant ferme en ſa premiere conception, nous aſſeura, que quand on ne va pas ſi ſouuent à ſa femme, que lors y ayant abondance de ſemence, qui ſurmonte celle de la mere, infailliblement ce ſera vn maſle : que ſi c'eſt celle de la mere, ce ſera vne femelle. Car à la generation, diſoit-il, ſont deux ſemences neceſſaires : l'une de laquelle ſe fait la creature, & l'autre dont elle ſe maintient durant le temps qu'elle ſe forme. Que ſi la ſemence de la femme eſt de plus grande efficace que celle de l'homme, elle fait la generation, & celle du mary ſeruira d'aliment : & au contraire, ſi la ſemence du mary eſt plus puiſſante à engendrer que celle de la femme, celle de la femme ne ſera que nourrir. Ce qui a eſté cauſe, dit l'Anacriſe, qu'Arifſote, pour n'auoir pas entendu que ſeruoit la ſemence de la femme, a eſcrit mille abſurditez. Vn de la Serie voyant que ce que diſoit noſtre hoſte ſurpaſſoit ſon eſprit, nous va dire, continuant le premier propos, que l'amitié que l'homme & la femme ſe portent, fait beaucoup à faire des enfans maſles : la ſemence des hommes prenant mieux, & eſtant plus apte à engendrer des maſles, quand ils ont affaire à des femmes qu'ils aiment bien fort : & de là nous voyons plus de baſtards que de baſtardes : à raiſon que l'ame ſelon qu'elle eſt affectionnee, diſpoſe & altere le corps : les paſſions & affections de l'ame fortifians & corroborans

les puissances & facultez du corps. Hesiode & Alceus, adioustoit-il (confirmans que l'amour fert beaucoup en mariage, & que l'affection des hommes en est augmentee, principalement pour faire des masles) disent que l'artichaut incite fort à l'amour, & à l'embrassement des femmes, & que quand les artichauts sont en fleur, les hommes se sentent auachis au ieu d'amour, & que les femmes au contraire entrent en chaleur : de sorte, dit Pline, que nature voulant suruenir aux neceffitez des Dames, mit en ieu l'artichaut en ce temps là, comme viande pour eschauffer l'homme. Tous ceux de la Seree retenans cela, vont dire qu'ils ne faudroient à enseigner à leurs femmes la propriété de ceste plante, à fin qu'elles n'espargnent point le beurre à les accoustrer. Et lors vn bon Drolle nous va asseurer qu'en la dispensation de ce beurre on pourroit facilement cognoistre les filles & les femmes qui ont leurs parties casuelles estroictes, de celles qui les ont larges : & par l'espargne ou largeffe du beurre, vous pourrez aussi iuger celles qui sont plus aptes à auoir des masles que des femelles : car, disoit-il, si vne fille ou femme est chiche de beurre, tenez pour certain qu'elle est bien large d'autre chose, & qu'elle aura plustost des filles que des fils : au contraire des filles & des femmes, qui n'espargnent point le beurre, soit és artichauts, ou à toutes autres viandes & faulses, car celles là ont leur ie ne sçay comment a nom fort estroit : & parce chargent plus de masles que de femelles, vn lieu estroit & resserré gardant plus la chaleur qu'vn grand & ouuert, & qui est mal ioinct. Et Dieu sçait si apprenant cela à nos femmes, & principale-

ment aux hostesses, le beurre manquera. Vn lunatic, ayant plus de cornes que la Lune, nous va asseurer, comme l'ayant obserué, que si vne femme conçoit au croissant de la Lune, qu'elle aura vn fils, au décroissant vne fille : & que monsieur Ioubert approchoit de ceste opinion, quand il dit, que communément la femme conceuoit vn masle à la fin de ses fleurs, & au commencement vne fille : s'il ne tient à la semence, ou à la matrice, ou au sang menstrual : comme le bon froment degenerate quand le terrouër n'est pas bien disposé, & la saison est trop humide : & ceste humidité aduient à la femme sur le point qu'elle doit auoir ses fleurs, la nature estant fort moite : au contraire, apres que cela est esoulé, la matrice deuenant seche & chaude, pure & nette de toute superfluité, la femme est plus apte à conceuoir vn fils. Je ne sçay pas, repliqua quelqu'un, dont viennent les masles, & dont s'engendrent les femelles, & s'il faut plus de vertu & de chaleur à la generation de l'homme que de la femme : mais ie sçay bien qu'il s'est tousiours plus trouué de femmes que d'hommes : comme on peut voir à Venize, là où souuent ils font denombrement de tout le peuple : & s'y trouua vne fois deux mille femmes plus que d'hommes. Lors Franc-à tripe va repliquer, qu'il n'eust iamais pensé qu'il y eust plus de gaines que de cousteaux, & que cela a tousiours esté en doute en nostre France. Mais ie croy bien, adiouta-il, que les citadins, qui sont delicats, engendrent plus de femelles que de masles : & que les rustiques, estans plus robustes, engendrent plus de masles que de femelles ; que s'ils engendrent des filles,

elles feront hommâtes & viriles, voire que leurs filles feront plus fortes que les garçons des Seigneurs & des riches. A ceste cause, les femmes remarquent à l'homme, s'il est delicat, morfondu ou morueux pour faire des enfans se conformans à Hippocrate, qui dit, *Quibus mares natura, &c.* à raison que la semence vient du cerueau en partie : que si le cerueau est de nature trop humide, telle sera la semence, & si tous les membres destinez à la generation, estans excessiuelement humides, ne seront pas aptes à faire des enfans : parquoy les femmes ne veulent de morfondus & de morueux pour leurs gendres. Parquoy ie di, que prix pour prix se trouuent plus d'enfans mâles és villages qu'és villes, à cause que les paisans sont personnes laborieuses, lesquels ne s'accommodent de leurs femmes, sinon quand & autant que nature les y pousse : l'amour & la nature estans de mesme & mutuelle rencontre : là où le citadin & courtisan fera tant excité que vous voudrez par la beauté, par la douceur & mignardise de sa femme, si est-ce qu'il y aura tousiours plus de mine que de ieu, plus de chair que de saulce, plus de paille que de grain. Pour vous monstrier, commença à dire quelqu'un, qu'il n'y a rien de certain en tout ce qui a esté dict, pour faire des mâles ou des femelles, ne voyons-nous pas des femmes concevoir & accoucher d'un fils & d'une fille ? On luy respond, qu'une fleur ne faisoit pas le Printemps, & que cela arriuoit contre tout ordre de nature, veu que les beffons ne vivent gueres, & que s'ils vivent, ils sont plus foibles que les autres, principalement quand l'un est mâle, & l'autre femelle, à

cause que concevoir des enfans de deux sexes ensemble, est contre nature, l'un étant plus chaud, & l'autre plus froid, & l'un & l'autre n'étant pas formés au ventre de la mère en un même temps, & le mâle & la femelle requerant aussi plus ou moins de temps en leur production. Et encore que les jumeaux soient d'un même sexe, si sont-ils plus délicats, & foibles, & moins avertis que les autres : tellement qu'aucuns tiennent qu'ils sont ineptes à engendrer : ou pource que la semence qui devoit servir à un, est départie en deux, ou que l'un ait fait tort à l'autre, ou qu'ils ont été mal nourris au ventre de la mère, ne pouvant endurer l'effort de s'en mettre dehors. Et comme de deux jumeaux l'un est inepte à la génération, ainsi des jumeaux l'une à la conception. Paré toutesfois, repliqua un autre, assure avoir vu une femme laquelle la première année eut deux enfans d'une ventree, la seconde trois, la tierce quatre, la quatrième cinq, la cinquième six, la sixième sept, & que de la dernière ventree il y en avoit encore un vivant. Je demanderois volontiers, va dire un de la Série, si le septième mâle, que les Grecs appellent *Hebdomagene*, comme on m'a dit, étant venu ainsi deux à deux d'une ventree, ou trois, peut aussi bien guerir des escrouelles, que s'ils eussent été nés un à un : car on tient que le septenaire a grande puissance sur toutes choses. Laisant ce doute, celui qui l'avoit fait passa bien outre, & retournant à la pluralité des enfans d'une même ventree, nous va dire que Ioubert assureoit y avoir une maison en Agenois, de laquelle est venue la femme de feu monsieur de Montluc, dont son

aieulle a eu d'une ventree neuf filles, qui toutes furent mariees & eurent enfans. Et qu'en la ville d'Arles en Prouence, vne femme accoucha de huit enfans, qu'elle vouloit faire noier : mais la chambriere en les portant ietter en l'eau, estant rencontrée, on luy demanda qu'elle auoit en son giron : elle respond que c'estoient des porcelets qu'on vouloit noier pourautant que la truie n'en pouuoit tant nourrir, mais voyant que c'estoient des petits enfans, ils l'empescherent : & en memoire de cela, tous ces enfans & tous ceux qui descendirent d'eux furent nommez Porcelets, & ont encor vne truie en leurs armoiries. Et combien qu'Aristote ait creu la femme ne pouoir excéder en vn coup le nombre de cinq enfans, encores cela estant vne chose monstrueuse en nature, veu que la femme n'a que deux tetines, si est-ce que le contraire a esté souuent experimenté, & comme il se trouue escrit par auteurs graues. Entre autres Pic de la Mirande assure qu'une Allemande, appelée Dorothee, accoucha en Italie par deux diuerfes fois, de vingt enfans, l'une fois vnze, l'autre fois neuf. Les histoires de Lombardie difans aussi que du temps d'Algemont, premier Roi des Lombards, vne femme publique accoucha de sept enfans, laquelle les precipita en l'eau, & l'un d'iceux estant sauué par le Roy Algemont, fut esleué par luy & Roy apres luy. Il est vray, disoit-il, que Ioubert tient que ce sont des miracles de nature, dont on ne peut rien inferer, sinon que cela vient de la redondance de la matiere, qui fait conceuoir tant d'enfans d'un coup, & non pas des cellules : car si l'abondance de la matiere se vient à diuiser en

deux, la femme aura deux enfans, si en trois, elle en aura trois, & ainsi conséquemment. Que cela n'aduienne pas souuent, adioustoit-il, le Iurifconsulte Paule aux Pandectes, allegue vn Phlegon, affranchy de l'Empereur Adrian, se seruant de son auctorité, ayant escrit qu'en Egypte il y eut vne femme qui d'une portee engendra cinq enfans viuans, laquelle fut presentee à Adrian par miracle. Vn de la Seriee, ayant bien noté tout ce qui auoit esté dict des bessons, s'esmerueilloit comme ces gemeaux pouuoient naistre de diuerfes complexions & mœurs, ne se ressemblans en rien d'esprit, combien que le plus souuent & de parler, & d'aller, & de grandeur, & de visage, on ne les puisse recognoistre l'un de l'autre : se trouuant en Lucian, que mesme Apollon ne pouuoit recognoistre Castor de Pollux, & qu'il le demanda à Mercure. Pour satisfaire à son doute, saint Augustin fut allegué, qui dit qu'un P. Nigidius fut surnommé Figulus, parce qu'il fut asseuré de ceste difficulté, pourquoy c'est que les bessons ne se ressemblent point de mœurs & de complexion, regardant la rouë d'un potier, laquelle en peu de temps auoit tourné beaucoup de tours. Quant à la raison des gemeaux, qui se ressemblent aux actions du corps, si bien que quand l'un rioit, & l'autre aussi : quand l'un estoit malade, l'autre de mesme, il fut dit qu'Hippocrate disoit que cela prouenoit à cause qu'ils estoient d'un mesme pere, d'un mesme ventre, nourris de mesme nourriture, & de mesme regime. Mais s'il est vray, demanda quelque autre, ce que dit Antoine de Torquemade Espagnol, que quand les femmes produisent d'une ventree plusieurs enfans,

ce soit vn presage de grande famine qui doit aduenir : Ce qui m'en fait douter, disoit-il, c'est qu'il n'allegue qu'une longue obseruance : non plus que les matrones, qui disent cognoistre au nombril des petits enfans si l'accouchee aura beaucoup d'autres enfans : car s'il y a plusieurs nœuds, la femme sera fertile, s'il n'y en a point ou peu, elle sera sterile par apres. Et penserois plustost presager vne bonne & heureuse chose d'auoir d'une portee plusieurs enfans : car nous trouuons qu'à Rome quand il naissoit trois enfans d'une portee, qu'ils estoient nourris aux despens du public, en memoire de l'heureuse victoire des trois Horaces iumeaux.

Vn de la Seree vn peu ombrageux & digne d'estre enrollé avec les confreres de la Lune, ayant en luy vne cornue impression, va demander, s'il estoit vray que le plus souuent les enfans ressemblent à leurs peres : pource, disoit-il, qu'il en y a qui sont plus asseurez de leurs enfans, & les aiment mieux quand ils leur ressemblent. voyans leur viue medaille racourcie en la face de leurs enfans. Ce que semblent confirmer les Libyens, qui donnent le Royaume, quand il y a plusieurs enfans, à celuy qui rapporte mieux au pere. A quoy il fut respondu par vn iuge non suspect, qu'il ne falloit auoir nul esgard à ces ressemblances, & qu'il pouuoit aduenir que celuy qui semblera totalement le mary de sa mere, ne fera pas son fils : & cela prouenir de ce que la mere se laissant aller à vn autre, pense tousiours à son mary : ou de peur d'estre surprinse, ou de peur qu'on le sçache, ou par vn remords de conscience. Si ay-ie ouy dire, fut-il repliqué, à vne femme digne d'honneur, que

quand son mary estoit aux champs (& c'est en ce temps que les bonnes affaires se font) ou loing de la maison, qu'elle sentoit par quelque mouvement secret, le iour & l'heure que son mary devoit venir, ne craignant & ne pensant aucunement à son mary auant le temps. Ce que toutefois ie ne croy pas, disoit-il, n'y trouuant nulle raison, & aussi que les femmes sont plus mensongeres que les hommes, selon Aristote. Mais pour reuenir à la ressemblance des enfans à leurs peres, ie croirois bien plustost vne mienne voisine, à laquelle ayant demandé pourquoy vingt enfans qu'elle auoit ne se ressembloient l'un à l'autre, & pas vn d'eux son mary, me respondit, parce que chacun auoit son pere. Et c'est de cestuy-cy dont il est dit :

*Thoinin fut marié vingt ans,
Sa femme luy fit vingt enfans,
Ie les vy vn iour tous ensemble,
Pas vn n'y a qui luy ressemble.*

Ie voudrois, repliqua quelqu'un, que pour empescher l'impudicité des femmes, qui cause aux maris vne incertitude des enfans, suiuant la coustume receuë des anciens, les femmes impudiques vinssent declarer deuant les Ediles qu'elles sont paillardes : ces anciens pensant assez auoir puny les femmes lubriques, leur faisant publiquement confesser que telles elles se declaroient : m'asseurant que cela en diuertiroit beaucoup, & qu'on n'en trouueroit gueres qui voulussent confesser d'estre putains & ribaudes en public : & voudrois aussi,

que les maris s'affeurassent si bien de leurs femmes, que toute incertitude de leurs enfans en fust ostee, sans entrer en ialousie : qui fait doubter de ce qu'il ne faut pas. Sçauiez-vous pas, va dire vn autre de la Serree, qui fait le plus communément entrer les maris en ialousie, ayans peur qu'on laboure leurs terres sans leur attelage? c'est qu'ils ne donnent pas à leurs femmes ce dequoy elles ont necessité, estant requis de leur bailler ce dequoy elles ont befoing : car pour auoir dequoy achepter vn garde-cul, fera à craindre qu'elles ne vendent leur deuant. Mais pour oster aux hommes, adioustoit-il, toute deffiance, & qu'ils croient que la plus grand' part des femmes soit pudique, ie les prie de considerer ce que dit Plutarque : qu'en l'espace de sept cents ans, il n'est point de memoire qu'en Chio il y ait eu femme mariee qui ait commis adultere, ne fille qui hors mariage ait esté depucelee. Et pour monstrier que les femmes de ce temps sont plus modestes & honteuses, à ceste cause plus pudiques, que les Dames du vieil temps : nous trouuons que les Dames du vieil temps estans aux estuues, y receuoient quand & quand des hommes, & se seruoient là mesme de leurs valets à les frotter & oindre : ce qu'aujourd'huy pour rien du monde elles ne voudroient faire. Et aussi que ie ne puis croire qu'une femme ayant vn bon & beau mary, s'abandonne à vn autre : encores que les ennemis des femmes ayent escrit, que les choses defenduës ont plus de puissance & chatouillent dauantage. Si n'est-ce pas du iourd'huy, va repliquer vn autre, qu'on s'est deffié des femmes, & qu'on s'est voulu affeurer de ses enfans : car Claudian &

Iulian tefmoignent que les anciens Celtes faifoient vne efpreuve fur leurs enfans recentemente nais : lefquels ils mettoient fur vn bouclier, & les laiffoient aller au fil de l'eau fur la riuiera du Rhin, & s'ils fe noyoient, ils condamnoient & puniffoient leurs femmes comme adulteres : s'ils fe fauuoient à bord, ils les recognoiffoient pour legitimes. Je vous laiffe à penfer, adioustoit-il, la belle preuue de s'affeurer des enfans de ces Celtes. Et fi la diffimilitude & reflemblance des enfans en emporte dauantage : s'estans trouuez des hommes de diuers païs, lefquels se refsembloient fi fort qu'on ne les pouuoit recognoiftre l'un de l'autre. Si bien que Laodice, femme du Roy Antiochus, fon mary eftant mort, mit en fa place vn qui s'appelloit Artemon, natif de Syrie : lequel refsembloit fi naïfvement fon feu mary, qu'il put regner deux ans, fans que perfonne du Royaume le cogneuft & s'apperceuft de la tromperie. Et encores qu'il y ait vn païs, difoit-il, où la femblance fait iuger du pere, iugez quel iugement on y peut affeoir : fur ce que les femmes eftans communes, ils nourriflent auffi les enfans en commun iufques au cinquiefme an : mais au fixiefme, ils les affemblent tous en vn, & les donnent à ceux à qui mieux ils refsemblent, qui les prennent, & les nourriflent pour leurs enfans. L'aimerois mieux, fut-il repliqué, adioufter foy à nos fages-femmes, lefquelles font fi fçauantes, & experimentees pour auoir veu de fi grandes chofes, que fi l'enfant d'aventure ne refsemble au pere, elles leur monftreront par bonnes & veritables preuues, qu'il fe rapporte en tout, ou au grand pere, ou à la grand' mere, à l'oncle, ou à la tante du mary :

& le mary le croira, qui ne les aura iamais veus, non plus que les sages-femmes. Pourquoi est-ce, demanda vn autre, que communément les enfans ressemblent plus à la mere qu'au pere ? Il luy fut respondu que c'estoit à cause que la mere y met plus du sien que le pere : car avec la semence, elle y mesle du sang menstrual : dont aduient que les femmes aiment mieux leurs enfans que les hommes, y ayans plus grand' part : comme il se trouue és saintes Escritures, où il est dict, Et si la mere peut oublier son enfant, ie ne t'oublieray point. Et comme la mere aime plus ses enfans que le pere, ou pource que la mere y apporte plus du sien, ou à cause des peines endurees, aussi les enfans aiment mieux la mere que le pere, par vne sympathie & consentement qu'ils ont ensemble, ou possible parce que la mere est tousiours certaine. Parquoy, disoit-il, cest amour de la mere à ses enfans estant si grand, ie ne sçay si ie doy croire qu'une mere ait peu tuer ses enfans & les enfans leurs meres : & si vn enfant fait bien de tuer sa mere, encores qu'elle ait tué, ou faict tuer son pere : veu que ie doute si vne fille doit estre loüee d'auoir tué son pere qui l'auroit forcee. Et pour confondre l'opinion d'Aristote, qui dit que la femme en la conception ne contribuë quasi rien : ie dy, que si cela estoit vray, les meres n'aimeroient pas tant leurs enfans, ne les enfans leurs meres, qu'il n'y auroit telle semblance des enfans à la mere plustost qu'au pere : & que les enfans ne seroient pas plus subiects aux maladies des meres que des peres, combien que nous voyons le contraire. Je croy, va dire vn autre de la Seree, que

si la vertu du pere surmonte celle de la mere, l'enfant se rapportera au pere : que si c'est celle de la mere, il luy ressemblera : mais en esgalité de semence & de vertu, il semblera & l'un & l'autre en diuerfes choses : la semence du pere faisant le nez & les yeux, celle de la mere la bouche & le front : & ce qui est plus admirable souuent est aduenü que l'enfant est fortü au monde avec vn ceil semblable à ceux du pere, & vn autre semblable à ceux de la mere. Que si l'enfant, disoit-il, ne ressemble ni au pere ni à la mere, il degenererä aucunement, aussi bien que le masle qui fait vne femelle : la semence de l'homme au sang menstrual s'efforçant de faire son semblable : mais si la vertu du pere ne surmonte en tout celle de la mere, pour la partie qui ne l'aura peu surmonter, l'enfant sera defectueux en semblance, ou en la voix, ou en complexion, ou en la stature, & semblera la mere en la faculté qu'elle aura surmonté celle du pere. Que si la vertu de ceux qui engendrent degenererä en la procreation de l'enfant, ce qui degenerera sera prins du grand pere, & autant de la grand'mere : car en la semence de leurs enfans, ces facultez y resident *potentia*, comme disent les clerks : Nature ayant si grand' enuie de faire son semblable, que se trompant soy-mesme, elle baille des marques aux enfans des playes de leurs peres. Ce qui se preuue par Iustin, qui raconte que Seleucus auoit en la cuisse la figure d'une ancre, & que ceste mesme figure fut tousiours veüe en ses enfans & nepueux, comme si c'eust esté vne marque naturelle de sa race. Que si l'enfant ne ressemble au pere ou à la mere, au grand pere ou

à la grand'mere, cela procede en partie de l'imagination de la femme, qui peut tant en la conception sur le fruit qu'elle procree, que le pourtrait mesme des peintures luy en demeure. La dissimilitude des enfans à leurs majeurs, peut aussi provenir en partie de la promptitude des pensees tant de l'homme que de la femme, & en partie de la celerité de leurs entendemens & de la diuersité de leurs esprits, qui empreignent diuerses formes & marques aux enfans : là où es autres animaux, les conceptions sont vniformes chacune en son espece, qui leur fait procreer leurs petits faons rapportans à leurs peres & meres. Si est-ce, fut-il repliqué, que l'Anacrise de l'Espagnol se mocque d'Aristote, qui tient que la diuersité des semblances vient de la diuersité des conceptions & imaginations : dautant, dit-il, que l'œuure d'engendrer appartient à l'ame sensitiue, & non pas à l'imaginatiue. Dauantage, comme dit l'Anacrise, que sert à l'homme d'imaginer diuerses choses en la generation, puis que l'enfant ne se commence à former qu'apres quelques iours ? A ceste cause plusieurs ont dict, que l'imagination ne sert de rien à la generation, mais que le tout se doit rapporter à la semence, tant le sexe que la ressemblance : parce, disent-ils, qu'il se trouue des animaux naturellement aueugles, qui font leurs petits ressemblans aux masles qu'ils n'ont iamais veus : tellement que cela fait dire, que l'imagination ne sert de rien à la generation. Mais, demanda vn autre, Nature ne tasche-elle pas de faire tousiours son semblable aussi bien en l'esprit & aux mœurs, qu'aux corps ? S'il est vray, comme est-il possible que d'un bon pere &

homme d'esprit, puisse fortir vn mauuais enfant, & vn lourdaud? Car l'aigle, disoit-il, n'engendre point des colombes, il fort d'un mauuais corbeau vn meschant œuf: estant bien difficile que d'un mauuais arbre il en prouienne vn bon fruit, & qu'une semence degenerate en vne autre. Que si vous voyez vn meschant auoué enfant d'un homme de bien, plusieurs ont opinion que la mere se fera oubliee: comme la pie ressemble de la queue à sa mere. Vne Fesse-tonduë ne laissa pourtant à repliquer, qu'il auoit appris en la vie rustique, qu'on seme & plante beaucoup de choses qui degenerent de leur premier naturel: comme si vous mettez en terre des cornes de belier, il y viendra des asperges. Ce qui est confirmé, disoit-il, par vn de ce païs, qui auoit magnifiquement traité vn sien amy du païs de France: lequel interrogé de ce banquet, dit qu'il s'estoit fort bien porté, s'il y eust eu des asperges. Celui qui lui auoit fait plus qu'il ne meritoit, va respondre, qu'il l'excusast, & que ce n'estoit pas comme en son païs, où il y auoit abondance de cornes, dont prouiennent ces herbes. Puis, nostre Fesse-tonduë pensant qu'on voulust prouuer qu'on seme & plante beaucoup de choses qui degenerent en vne autre, il va dire, i'auois vne fois mis & planté en terre des marrons, deuinez qu'il y vint? Personne ne pouuant respondre, il va dire, Il vint vne grande truie qui mangea tous mes marrons. Apres auoir ris de ceste digression, vn autre va soustenir, que les bons & vertueux engendroient des enfans le plus souuent gens de bien, & ceux qui ont bon esprit, des enfans d'entendement. Que s'il aduient autrement,

difoit-il, ne faut attribuer cecy à Nature, laquelle est toujours attentive à choses meilleures, car on verra que le plus souvent ce forlignement ne viendra pas tant de la generation & sang, qu'il fait de la nourriture: le pere donnant à son fils son miroir taché, luy donnant luy mesme mauvais exemple. Et encores, adioustoit-il, que le pere soit bon, valeureux & vertueux, si est ce qu'il ne se doit pas tant fier à sa naturelle inclination, qu'il se face à croire quelle seule suffise pour luy rendre tels ses enfans que luy: tenant pour resolu, que pour estre nommé vertueux, il ne suffit pas d'estre nay de bonne part, ains faut que la bonne nourriture y soit adioustee, estant la nourriture vne autre nature. Et tant bien que facent les enfans, ne faut laisser de les pousser & encourager à bien faire: ayant ce mot en la fantasie, que tant le bon que le mauvais cheual a besoing d'esperon. Et aussi qu'il faut se recommander à Dieu, & le prier qu'il nous donne de bons & vertueux enfans: comme fit vn nouveau marié, il n'y a pas long temps, lequel apres avoir embrassé sa femme la premiere nuit de ses nopces, & pensant avoir bien besongné, va dire à sa femme, le prie Dieu, m'amie, que de cest embrassement & de ce que i'ay fait, il en puisse sortir vn beau & bon fils, vertueux & sage. Sa nouvelle espouse lors luy reorque, Mon mary, vous demandez de grandes choses, & beaucoup, pour vne petite besongne. L'espoux, adiousta celuy qui faisoit le conte, n'estoit pas si simple, qu'il n'entendit bien ce qu'elle vouloit dire. Quelqu'un reprenant ce qui auoit esté dict auant ce conte, que les bons peres engendroient des bons en-

fans, va repliquer ainsi : Si est-ce que nous voyons bien souvent un homme d'esprit engendrer un lourdaut, un homme de bien avoir de méchants enfans : comme nous lisons de M. Antoine Philosophe, le meilleur Prince qui fut jamais, qui laissa un enfant aussi mauvais que son pere estoit bon. Cela se faisant, pource que l'esprit de l'homme de bien, du sçavant & vertueux, travaillant incessamment, & s'occupant ailleurs qu'au plaisir de la chair, même en l'acte Venerien, n'ayant rien que du corps, l'esprit vaguant ailleurs, ne faut pas trouver estrange si la semence qui en vient à decouler, n'a pas beaucoup de vertu raisonnable & naturelle : qui fait que les enfans qui en viennent sont plus méchants, plus lourdaux & hebetés que le pere : lequel laisse son esprit en son étude quand il va coucher avec sa femme, & lors encores le plus souvent de parler des affaires de la maison, nulles nouvelles. Là où au contraire, le sotart & badin, & le mauvais pere, se laissent tellement vaincre à la volupté de la chair, qu'ils ne pensent lors à autre chose, ayans volontairement plongé l'esprit & l'ame dans le corps : pourquoy ne se faut esmerveiller si la semence espuisée de ce corps, parmy lequel l'esprit se trouve, participant grandement de la vertu raisonnable, fait que les enfans, qui en descendent, sont plus sages & spirituels que leur pere. Seroit-ce point plustost, va dire un autre de la Serie, que les enfans engendrez & nés de peres & meres bien sages, & de bon esprit, ou de peres vaillans & hardis, ou de gens de bien, ne leur ressemblent en rien, de ce que quand quelque chose est

venue à son plus hault degré, elle commence à decliner, & que ceste mixtion estant parvenue à sa perfection de subtilité, il faut qu'elle décroisse comme toutes choses, les esprits ayans vne vieillesse, aussi bien que les arbres & racines? Et comme les fleurs, adioustoit-il, entre autres la rose & le lys, n'ont point de fruit, pource que toute la vertu est consumée en la fleur : de telle sorte le fils ne respond au pere, quand le pere a beaucoup d'esprit, & de bonnes parties en luy, toute la perfection estant parvenue à son plus hault degré : encores que l'Anacrise ait dict, que les peres fols engendrent des enfans sages, & les sages des idiots, selon la conionction des hommes & des femmes, & selon la temperature des semences qui s'assemblent en la generation : dautant, dit-il, que si vous mariez vne fille trop ieune, il en viendra des enfans ignorans, & de peu d'esprit, aussi bien que des peres trop ieunes : à cause de leur semence, qui est trop humide, parce qu'il n'y a gueres qu'ils nasquirent, l'humidité trop grande en la matiere rendant les enfans de nul esprit & idiots. Mais aussi, adiusta-il encores, si nous nous voulons arrester à ce qu'en dit l'Anacrise, il y a des moyens pour aider aux peres & meres pour engendrer des enfans gaillards & de bon entendement. Ce qui se fera, escrit-il, si le pere, & la mere vsent de viandes delicates & subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert : le sang s'engendrant des aliments, du sang la semence, & de la semence la creature. Dit aussi l'Anacrise, qu'il est bon pour engendrer des enfans spirituels, manger du pain blanc de fleur de farine, & pestry avec sel : le sel fer-

uant grandement à l'esprit & entendement, à cause de la grande ficcité, la sechereffe du corps rendant l'ame treffage : la faincte Escriture donnant au fel le nom de prudence & de sagesse. Que si les peres & meres mangent des viandes grosses & de mauuais temperament, l'enfant qui sera engendré de ceste semence sera rude & lourd. De là vient, que des hommes rustiques à peine fortent enfans aigus & habiles és lettres, pour auoir esté faicts d'alimens de grosse substance : ce qui aduient au contraire entre nobles, & citadins, desquels nous voyons les enfans pourueus de plus grand esprit & habilité. Et comme le riche, qui se nourrit de bonnes viandes, a la complexion delicate, & disposee aux disciplines, qu'il transfere aux enfans qu'il engendre : ainsi le pauvre, viuant de grosses viandes, en acquiert plustost force que delicateffe, & a de coustume d'engendrer des enfans plustost robustes de corps, que prompts d'esprit. Et avec tout cela, disoit-il encores, l'Anacrise a escrit que pour auoir des enfans gaillards & spirituels, il faut vser & boire eaux delicates, & de bon temperament : & se garder au temps de la generation du vent de Midy, qui est pluuieux, parce qu'il est gros, & qu'il humecte fort la semence : le bon air & bien temperé faisant beaucoup à engendrer vn bon esprit. Les autres disent, adioustoit-il encores, que manger beaucoup de lait, y adioustant vn peu de miel, fait vne semence bien temperee, dont seront procreez enfans sages, beaux & de bon esprit, & que les coings & le cotignac mangez par la mere en font bien autant. Aucuns tiennent, va repliquer vn qui en vouloit aux femmes, que si

les enfans font de bon & gentil esprit, qu'ils auront esté faicts de la semence du pere, s'ils font d'esprit sot & lourd, de la semence de la mere : & dautant que la semence des hommes sages n'est gueres propre pour engendrer, les enfans se feront quasi tousiours plus de la semence de la mere : & il se cognoist en ces enfans qu'il y a plus de semence de la mere que du pere, en ce qu'ils participeront dauantage à la mere qu'au pere, soit és vices de l'esprit, soit és imperfections du corps : à cause que la mere a plus contribué que l'homme à la conception, son sang outre seruant de nourriture. Ce qui me fait dire, qu'il seroit fort bon de prendre en mariage vne fille de bon esprit, sçauante & diserte, pluost qu'une simple, mal apprise, & sotte, afin que les enfans se ressentissent des perfections & de l'esprit de leurs meres : n'estoit ce que Sapho dit, que les femmes d'esprit le plus souuent ne sont gueres pudiques, & que plusieurs ont escrit que les femmes sçauantes, disertes, elegantes, & de gentil esprit, sçauent mieux tromper leurs maris que les simples, sottes, & idiotes : à cause, disent ils, qu'elles lisent plusieurs histoires, qui leur apprennent à faire des choses qui ne sont pas honestes, comme ils trouuent dans Flaccus : ces beaux liures leur enseignans, que le premier signe d'une sage femme, est sçauoir prendre son aduenture quand Dieu la luy donne. Or notez que celuy qui s'auança de parler ainsi des femmes de lettres & d'entendement, fut si aduisé qu'il dist en Latin tout ce qu'il auoit recité au mespris des femmes doctes & d'esprit, comme il auoit leu aux diuerfes leçons de Monsieur

Muret : & ce de peur d'offenser les femmes, même celles qui estoient en ceste Seree, des plus sçauantes, doctes, & bien disantes, avec cela des plus honestes, sages & pudiques qu'on eust peu trouuer. Et afin de n'estre moins sage que luy, ne demandez pourquoy i'ay laissé les vers de Iuuenal & de Euripide Latins, comme ie les ay trouuez en Muret : & que les femmes pensent que ie l'ay fait tout expressement, pour leur demonstrier que ie n'approuue pas ce qu'ils ont escrit. Voicy les vers qui ont incité Muret à dire ce que dessus : ils sont de Iuuenal :

*Non habeat (inquit) matrona, tibi quæ iuncta recumbit,
Dicendi genus, aut curtum sermone rotato
Torqueat enthymema, nec historias sciat omnes.*

Euripide s'accordant à cela, dit ainsi :

*Odi eruditam, ne meæ vnquam sit domi
Quæ plus sciat, quàm mulierem scire expedit:
Namque eruditis ipsa maiorem Cypris astutiam indit.*

Ronsard apres eux, en l'Elegie à son liure, le dit en ceste sorte :

*La mer est bien à craindre, aussi est bien le feu,
Et le Ciel quand il est de tonnerres esmeu:
Mais trop plus est à craindre vne femme clergesse,
Sçauante en l'art d'amour, quand elle est tromperesse.
Par mille inuentions mille maux elle fait,
Et d'autant qu'elle est femme, & d'autant qu'elle sçait.*

Ceux qui disent, repliqua quelqu'un, que les femmes ne doivent rien sçavoir, ont des opinions propres aux ignorans, & sont de ceruelle ombrageuse : car il ne peut estre que bien feant & profitable à vne femme, de sçavoir rendre raison de la fin de son estre, tant par la cognoissance des diuins escrits, que des preceptes de bien viure, que nous auons des Anciens. Ce qui doit estre enseigné aux filles par les peres & meres : afin que pour l'amour de la vertu, elles foyent retirees de toute autre amour folle, & rendues desireuses de toute honesteté & pudicité. Aussi que deuenues meres en bon & saint mariage, & ainsi bien apprinses, elles soient bien souuent la principale cause de la bonne conduite des enfans. Si trouuons nous en Xenophon, va respondre vn de la Seree, que Socrates parlant à Ischomage dit, que quand il print sa femme, il la print si ieune qu'elle n'eust sceu rien sçavoir : à cause qu'elle auoit esté nourrie en la maison paternelle avec vn extreme soin : mais c'estoit pour garder qu'elle ne vid, qu'elle n'ouist, qu'elle ne s'enquist d'aucune chose, que le moins qu'il feroit possible : & qu'il faisoit assez de cas, & se contentoit, qu'elle sceust ouurer en laine, & comme on despart la filasse aux chambrières, & en prendre sa part. Et pour cela anciennement on portoit deuant la mariee, en allant au logis de l'espoux, vne quenouille chargée de laine, avec le fuseau, pour luy ramenteuoir qu'elle se deuoit exercer à filer, & non à autre chose. Et voicy ce que Ischomage respondit à Socrates, escriuant de son mariage : luy mandant, Et moy quand ie prins ma femme, elle ne sçauoit autre

chose, sinon ce que sa mere luy auoit appris, qui est de viure chastement. A ce propos, adiousta-il, le Duc de Bretagne, Iean cinquième, enuoya ses Ambassadeurs en Escoffe, demander la fille du Roy en mariage, pour son fils François : comme ils furent de retour, s'en-questant à eux des mœurs & façons de la future espouse de son fils, ils respondirent qu'elle estoit de belle taille & corpulence, pour auoir des enfans, mais quant au reste, qu'elle n'auoit pas grands propos, & sembloit de peu d'esprit. C'est ce que ie demande, dit alors le Duc, allez la moy querir : par saint Paul, vne femme me semble assez sage, quand elle peut discerner son cotillon d'auec le pourpoint de son mary. Voulant par là donner à entendre, que les simples d'esprit estoient les plus chastes. Celuy qui en vouloit aux femmes, va repliquer, Prenez vostre femme sçauante & de bon esprit, ou bien la choisissez simple, ne sçachant aucune chose, si n'y a-il rien d'asseuré, comme pourrez voir par ces vers :

*Crede ratem ventis, animum ne crede puellis,
Namque est faminea tutior vnda fide.
Famina nulla bona est, quod si bona contigit vna,
Nescio quo fato res mala facta bona est.*

A ces beaux vers, repliqua vn autre, il a esté respondu, & plus veritablement, & plus breuement ainsi :

*Famina nulla mala est, quod si mala contigit vna,
Nescio quo fato res bona facta mala est.*

Bien, va dire celui qui auoit recité ces vers piquans, que respondrez-vous à ce que ie vay vous dire, pour vous asseurer de l'election d'une bonne femme, veu qu'il se trouue des filles qui sont sages, & vertueuses, & de bon esprit en leur ieunesse, qui par apres deuiennent folles, lourdes, meschantes & ignorantes, aussi bien que des garçons? Que si ie le vous monstre des hommes, vous le croirez bien des femmes : s'estans trouuez des adolescens, qui en leur ieunesse ont esté meschans, puis ont esté gens de bien, & au contraire. Qui fut iamais plus corrompu, disoit-il, en ses ieunes ans, que Themistocle, Cimon, Miltiade, Alcibiade, & Tite, depuis surnommé les delices du peuple, qu'on attendoit, selon que dit Suetone, deuoir estre vn second Neron? Qui iamais fut plus doux au commencement de son Empire que Tibere Cesar, qui exerça en sa vieillesse tant de tyrannies? Qui se gouuerna mieux les cinq premieres annees de l'Empire, que Neron, ennemy du genre humain? Et de ceste incertitude, le populaire a inuenté force petits proverbes : comme quand il dit, Il est ieune, il peut aussi bien empirer qu'amender : De nouveaux Anges, vieux diables. Je ne puis pas rendre la raison, repliqua vn de la Seree, du vice & de la vertu qui peut suruenir aux enfans : mais ie vous diray bien que ceux qui en leur ieunesse se trouuent de bon esprit & entendement, & par-apres deuiennent fols & lourdaux, ont esté faicts en vieillesse, de semence froide & seiche, qui auoit desia passé le cours de la vie : que si au contraire, ils ont esté faicts en ieunesse, lors que la semence est chaude & humide, les enfans qui

en prouiendront feront grossiers & hebetez iusques à 15. ou vingt ans, mais par-apres la superflue humidité se perdant avec l'aage, ils deuiendront subtils & de bon esprit: estant fort bon à vne femme, pour auoir des enfans qui soient sages & de bon entendement avec le temps, de se marier avec vn ieune homme. Que si vne ieune fille se marie avec vn vieillard comme souuent il arriue (à cause qu'il y a des filles, lesquelles sont tellement commandees par les Astres, qu'il conuient que la premiere fleur de leur ieunesse soit liee d'un poil gris & chenu) & qu'elle ait des enfans hebetez en ieunesse, & puis apres qu'ils deuiennent ingenieux & spirituels, comme il arriue aux enfans qui sont engendrez par de ieunes peres, ne iugez pas pour cela la femme qui aura eu ces enfans, impudique, & desbordée, encores qu'on die, que vieillard qui se marie, fait autant pour ses voisins que pour soy, voulant iouir des amours comme vn edenté de croutes de pain. Ce qui est confirmé par Philoctete, quand il dit :

*Autant vieillard, à la barbe fleurie,
Pour ses voisins que pour luy se marie.*

Le n'estime pas cela grand cas, repliqua vne Fesse-tondue, ce que i'estime le plus, c'est que le vieillard qui se marie à vne ieune fille, auance sa mort, comme dit vn ie ne sçay quel Poëte :

*Vn vieillard proche du tombeau
Qui prend vne ieune pucelle,
Se veut tuer d'un beau cousteau,
Non pas d'une vieille allumelle.*

Et à la verité, difoit il, il y a trois chofes qui font mal maniees : affauoir les oyfeaux mis és mains des enfans : les ieunes filles liurees aux vieillards, & le vin prefenté aux Allemans & Tudefques. Ce propos demurant court, à caufe de quelques vns de la Seree, où il y auoit de toutes fortes de gens, quelqu'un va demander, s'il y auoit moyen d'engendrer de beaux enfans, & d'aider aux peres & meres de les faire bien formez & beaux, auffi bien qu'il auoit esté dit qu'on pouuoit bien ayder à les faire & rendre de bon efprit. Il fut refpondu, que pour auoir de bons & beaux enfans, il n'y auoit rien de meilleur que de fe marier à vne bonne & belle femme, les Anciens difans, aux beaux corps, belles ames, Iacob achetant fa femme & fa beauté tout en vn prix, par feruice de fept ans : car ce qui eft bon eft defirable : ce qui eft aimé, eft beau : de maniere qu'une belle & bonne femme eft à fouhaiter, & pour eftre heureux & pour auoir de bons & beaux enfans : mais de la demander auffi riche, ce feroit hors de raifon, & fuffiroit pour trois mariages, au tefmoignage mefme de fainct Hierofme, qui dit que tant de perfections amaffees en vn fujet ne fe trouuent gueres. Vn autre auoit dit, que les beaux enfans fe faifoient au matin au leuer du Soleil : & qu'à cefte raifon les poëtes auoyent peint Apollon fort beau, dont eft venu le prouerbe, quand les enfans font laids, ils font faiçts en defpit d'Apollon. Si ne trouue-ie pas grand propos, repliqua fur cela vn de la Seree, qu'un mary retournant tout gay d'un feftin, tourne le dos à fa femme, & qu'il ne l'embraffe que le lendemain

matin à ieun, comme fait le coq les poules : dautant que le soir est la fin & le repos des travaux de tout le iour, & le matin en est le commencement : &, comme dit Plutarque, au soir preside le bon Bacchus, qui est surnommé Lyfius : pource qu'il dissout tous ennuis, & met fin à toutes peines : au soir conuenant les chansons, la musique, le bal, le plaisir des nopces : là où le matin on se leue au point du iour, pour vaquer à Minerue l'ouuriere, & à Mercure trafiqueur. Puis, adioustoit-il, le mesme Plutarque veut que les hommes se mettent à engendrer des enfans lors que ils sont gays, ioyeux & deliberez, comme si la generation ne receuoit pas l'impression de vice & de vertu seulement, mais aussi de ioye, & de tristesse, & de toutes autres qualitez. Escoutez, disoit-il encores, Hesiodé, qui nous enseigne en ceste sorte :

*Seme r enfans garde bien que tu n'aïlles
En retournant des tristes funerailles,
Mais au retour des festins gracieux
Fais en l'honneur des habitans des cieux.*

Comme vous voulez, va repliquer quelqu'un, qu'on prenne de belles femmes, pour auoir de beaux enfans, aussi faut-il que les beaux peres facent les beaux enfans, qui les feront sans faute : car tant plus les enfans sont beaux, ils sont plus aimables, & propres à toutes entreprises, & à toute faueur : & de là vient que le Mantuan Virgile, promettant par la bouche de Iunon à Eole, Roy des vents, vne belle Nymphe en mariage, y

adiouste, afin qu'elle te face pere d'une belle lignee. L'accouchee voyant qu'on ne parloit plus, va demander s'il estoit bon qu'elle se baignast. L'un luy defendoit, la voyant assez pleine : en disant que les femmes plethoriques & subietes aux reumes & fluxions, ne se devoient jamais baigner en leurs couches, ne en leurs maladies, à cause qu'en relaschant & liquefiant les humeurs, on augmentoit le catarre : mais qu'il estoit bien plus sain de baigner l'enfant nouveau nay avec eau salee qui soit chaude : qui dessechera & essuiera sa chair, qui tient plus d'humidité qu'il n'est convenable, & si rendra les nerfs fermes, & l'enfant robuste & fort : & la superflue humidité du cerueau se perdant, l'enfant deviendra fort ingenieux & exempt de plusieurs maladies qu'apporte la grande humidité. A raison de quoy, disoit-il, plusieurs nations baillent aux enfans nouvellement nais, une incision ou cautere en la teste, afin de la desseicher : & si encores aujourdhuy y a plusieurs Medecins qui ordonnent de mettre du sel parmy les drapeaux des petits enfans, lors qu'on les emmaillotte, afin de leur desseicher & endurcir la peau. Et que ce soit une coustume fort ancienne, adioustoit-il, de laver les petits enfans avec eau salee, nous trouuons qu'elle a esté introduite par ceux d'Asie, & receüe des Iuifs, comme on trouue en Ezechiel, chapitre seiziesme. Combien que tous peuples, va dire un autre, se soient efforcez d'enleuer naturellement leurs petits enfans, c'est une chose estrange, qu'il se soit trouué des matrones, que nous nommons sages-femmes, lesquelles au lieu d'ayder à la mere, & aux petits enfans, les ont tuez & meurtris,

n'estans quasi encores pas en vie. Bodin dit auoir leu en Spranger, qu'une matrone forcieri receuant les enfans du ventre de la mere, les presentoit au diable, en les esleuant en l'air, puis apres leur mettoit vne grosse espingle en la teste, dont il ne sortoit point de sang : & la matrone voyant qu'on les portoit en terre, elle alloit la nuit les deterrer, & les faisoit cuire au four, & si en mangeoit la chair, gardant la graisse pour s'en seruir en ses forceries : car plusieurs ont dit, que les meurtris obeissent à la magie de leurs meurtriers : qui est vn erreur de Simon Magicien, qui viuoit du temps des Apostres, lequel se vançoit à Nicetas & Aquila, comme dit S. Clement, qu'il faisoit de l'ame d'un enfant, qu'il auoit occis & meurtry violement, tout ce que il vouloit. Et ceste folle-femme de forcieri confessa à la mort, qu'elle auoit fait mourir en ceste forte plus de quarante petits enfans : ce qui seruira à ceux de qui on attend la succession, de regarder qu'en lieu de sages-femmes on en prenne de folles & meschantes. La plus grand' part de la compagnie n'en voulant rien croire, comme estant la plus detestable cruauté dont on ait iamais ouy parler, disoit qu'il estoit impossible que ces bonnes matrones, tant viles à la Republique, & que non sans cause on nomme sages-femmes pour auoir veu, & voir tous les iours de si grandes choses, & de si grands cas, voulussent commettre vn acte abominable, que les diables mesmes ont en horreur. Ceux de la Seree estans attristez de ce propos, furent resiouis, quand l'un d'icelle leur va enseigner comme ils pourroyent recognoistre vne forcieri :

c'est, disoit-il, qu'il faut regarder la femme de qui on se doute, bien près du front, que si elle est forcieriè, on trouuera que le diable le luy aura raticé, pour oster le chresme du baptesme : tellement qu'elle porte vne marque au front, qu'elle cache tant qu'elle peut, avec son accoustrement de teste. Que si ne pouuez aduifer ceste marque, dites tout haut : le me doute, haut le poulce ridé, en mettant le poulce sur le premier doigt, & faisant ainsi la croix, comme faisoient les Anciens, selon Tertullian, voulant dire, Voilà le signe de la croix, qui empeschera tous tes sortileges, & lors nul Magicien n'aura puissance de nuire, si bien que tous enforcele-mens seront liez, eussent ces Sorciers prins leurs degrez & estudié en l'eschole de Tolette : mesmes qu'il en y a qui asseurent, qu'il ne faut auoir qu'une verge d'espine blanche, pour chasser les Sorciers des maisons. Mais, repliqua vn de la Seree, n'est-ce point forcelerie & enchanterie aux sages-femmes de maintenant, de predire aux parents l'heur ou mal-heur des nouueaux nais, qui naissent coiffez, selon la couleur & qualité de ceste coiffe, & leur vendre chèrement ceste prediçtion ? Il luy fut respondu qu'il n'y auoit en cela nulle magie, ne nul iugement de l'aduenir qui fust certain : & que si ces sages-femmes font semblant de presagir ce qui doit arriuer à ces enfans coiffez, qui est communément vn bon heur, & vne grande richesse, elles font cela pour faire leur profit de ceste coiffure, qui n'arriue pas à tous, & font à croire aux peres & meres de ces coiffes, que leurs enfans seront bien heureux, grands seigneurs, & sur tout qu'ils seront riches : car encores aujourd'huy

si on voit vn homme riche, on dit, Il est nay tout coiffé. Ce qui n'est pas de ce temps seulement, adioustoit il, car *Ælius Lampridius* escrit en la vie d'*Antonius Diadumenus* (ainsi nommé à cause qu'il naquit coiffé d'un Diadème) que les enfans de son temps aux premiers iours portoient leurs bonnets naturels qu'ils auoient apporté du ventre de leur mere. Et possible, repliqua vn autre, cela se faisoit, non pour montrer que ces coiffez seroient heureux & riches : mais qu'on leur laissoit ceste coiffe, pour tenir ces enfans ainsi beguinez plus chaudement : les enfans sortans du ventre de leur mere communément pleurans, à cause qu'ils sentent choses estrangeres, & non accoustumees, sortans d'un lieu chaud en vn air frais, encores que ce soit l'Esté, à comparaison des parties internes d'où ils sortent. Aucuns ont voulu dire toutesfois, repliqua quelque autre, que les enfans naissans ne pleuroient pas pour le froid qu'ils sentent, mais que c'est qu'ils se plaignent de nos premiers parents, & que le fils crie AA, comme se plaignant de Adam, & la fille EE, comme se plaignant & voulant dire, Eue. Ceste proposition finie, la plus part en croyant le moins qu'il pouuoit, vne femme de la Sèrée, qui estoit sterile, va prier nostre commere, que si elle se baignoit, qu'elle luy fist ceste courtoisie de luy permettre de baigner en mesme eau apres elle : & qu'on luy auoit affermé que cela seruoit pour auoir des enfans : parce la reprioit de luy garder ceste eau, & ne faire pas comme vne de ses voisines, aussi sale qu'auaricieuse, qui faisoit petrir sa farine pour faire son pain, de l'eau où elle s'estoit baignee, tant pour espargner

l'eau, qui coustoit de l'argent, que le bois pour la chauffer : & aussi qu'elle trouuoit sa paste s'augmenter par ceste eau panee. L'accouchee, ne les autres femmes qui estoient en ceste Seree, n'en voulurent rien croire, & si disoient qu'elles ne voudroient pas seulement faire leurs lessiues de ceste eau. Mais celle qui en auoit fait le conte, leur va dire, qu'elles pouuoient bien le croire, veu que le mary mesme de ceste Salatiel disoit ordinairement, l'achepte la chair, & ma femme la sale. Lors la commere va dire *famina turpa*, son mary, en se riant de son Latin, va dire, pis, pis : mais elle luy respond, ie ne scaurois dire pis. Toutes les femmes estans fachees dequoy leurs maris auoient ouy parler d'une si falaude femme, demeurant à Maubrenage, laissans ce propos, se vont mettre à deuiler à quel mois elles accouchoient : dont l'une affermoit qu'elle auoit tousiours accouché le huitiesme mois, combien que les medecins luy auoient tousiours dit ce mois n'estre heureux ne pour la mere, ne pour l'enfant, mais fort subiect aux auortemens. On luy respond, que le huitiesme mois estoit infortuné, si on s'arrestoit à Hippocrate : mais que nonobstant son dire, qu'elle ostant cela de sa fantasie : & qu'on scauoit par experience, que si une femme est de bonne habitude & complexion, qu'elle pourra enfanter heureusement au huitiesme mois : aussi bien comme Auienne escrit arriuer en Espagne, & Aristote en Egypte : n'estant pas à cause du nombre que l'enfant de sept mois vit, & que celui de huit meurt, comme la populaire le croit apres les grands Docteurs. Mais est-il vray, demanda nostre femme qui estoit en geline, que les

femmes qui accouchent en pleine Lune ne sont pas si malades, & ne travaillent pas tant à accoucher, que celles qui enfantent quand il n'est gueres de Lune ? On l'affeura qu'il estoit vray, & non sans raison : parce que les femmes tiennent beaucoup de la Lune, ayant grande puissance sur elles, & sur les parties servans à la generation, & sur les parties de la formation & nourriture de leur fruit. Or est-il, qu'estant la Lune en son declin & diminution de lumiere, elle ne peut donner grande aide à son sexe : car si les femmes en travail d'enfans se trouvent malades, & en danger, c'est par faute d'humidité le plus souvent : mais la Lune estant au plein, elle est feconde en lumiere, & par consequent en humidité & vigueur : la Lune estant mere de toute humidité. Et voilà pourquoy les anciens appelloient la Lune sur les accouchemens : & si tenoient que les enfans nais en diminution de la Lune, estoient maladifs, idiots, & de petite duree, aussi bien que les bestes cheualines, & autres, engendrees & nees au descroist de la Lune, lesquelles sont imbecilles, de peu de service & duree, comme l'experience nous apprend : au contraire des enfans naissans en Lune nouvelle, & avant qu'elle soit pleine, qui sont habiles, sains, & de longue vie. Les Anciens aussi inuoquoient en leurs enfantemens la Deesse Iunon : disans que quand elle dominoit au ciel, que cela seruoit beaucoup aux accouchemens & l'appelloient Lucine & Luceienne, de ce qu'elle amenoit au iour ce qui estoit prest de naistre. Et voicy qu'en dit Ronfard.

*Toy Deesse Lucine
Requise par trois fois,
De la vierge en gefine
Tu exauces la voix :
Et defferres la porte
Au doux fruiet qu'elle porte.
Tu as de la Nature
La clef dedans les mains,
Tu donnes l'ouuerture
De la vie aux humains,
Et des fiecles auares
Les fautes tu repares.*

Les Anciens appelloient auffi Iunon, fut-il encores adioufté, Opigene, de ce qu'elle donnoit aide aux femmes enceintes : Februale, dautant qu'elle purge les femmes par leurs menftruës : Fluonienne, ayant la vertu de reftreindre le fang aux femmes tandis qu'elles conçoient : Cinzie, de ce qu'estant la femme groffe accouchee, on difoit que la ceinture eftoit defnouëe, & on la prefentoit au temple de Diane, qui s'appelloit Solinzonia, comme qui diroit defnouërefse de ceinture : & de là eft venu que les François appellent vne femme groffe enceinte. Mais demanda encores l'accouchee, ces Anciens ne bailloient-ils point quelques remedes pour rendre faciles les enfentemens ? On trouue, luy fut-il refpondu, que l'herbe de Dyftame mife fous les femmes en leurs accouchemens, leur aidait beaucoup : ce qui eft confirmé par les Grecs, qui mettoient fur la tefte de Diane des guirlandes ou chapeaux de Dyftame, comme

il se trouue aux Images des Dieux. Matthiole auffi a escrit, que les femmes Goritiennes prenoient, pour dernier remede, en leurs accouchemens, vn breuuage d'un scrupule d'argent vif. Les autres s'aidoient de jus de porreau, beu avec vin blanc : aucunes de jus de perfil tiré avec vin-aigre, & meflé avec vn peu de fel. La plus-part vfoit auffi d'huile faicte de fleurs d'oignon de lis, avec vn peu de saffran, & de cassia odorante : ou bien prenoit de la graine de giroflee, pilee & beuë avec vin blanc : ou bien vfoit de grenil, en Latin *milium Solis*. Et outre tout cela, ils estimoient fort fouuerain l'émant attaché à la cuisse de la femme qui estoit en mal d'enfant. Ceux de la Serie ne voulans adiouster foy à ce remede, l'un d'icelle leur demanda : pourquoy ne croirez-vous que l'émant aide & donne secours en l'accouchement, comme il est vrai qu'il attire à foy le fer, encores que ce soit vne chose admirable ? Sur la fin de ceste Serie, chacun se voulant retirer, de peur de faire tirer les courtines, on se va mettre sur les trauaux, & sur le mal & peril où les femmes se trouuent en leurs enfentemens : & bien plus en vn païs qu'à l'autre. Il fut dict, qu'il s'estoit trouué de pardeçà des femmes si malades en leurs accouchemens, qu'elles s'estoient iettees en l'eau, les autres tuees, aucunes esclancees par les fenestres, tant le mal les pressoit : iusques là, qu'il s'en est trouué (ô pauvre condition humaine !) de tant tourmentees, qu'elles se font avec les ongles ouuert les entrailles, & deschiré les parties du dedans : & si en y a eu qui se font donnees aux diables : & ont adiousté foy aux Sorciers & Magiciens, s'aidans de la chemise de

nécessité : qui est faite de lin filé au nom du diable, la nuit de Noel, par des filles chastes. Quelqu'un mit en avant la sainte escriture, qui dit, *dolor ut parturientis*, comme étant le mal plus grand que tous les autres, & qu'Euripide avoit escrit, qu'il aimeroit mieux trois fois tomber sur sa targe, qu'enfanter une seule fois, & que Polydore avoit dit, que la fille d'un Roy d'Angleterre étant mariée avec un grand Prince, fut si malade à son accouchement, que jamais elle ne voulut plus coucher avec son mary, quelques commandemens & prières que le Roy d'Angleterre, son pere, & son mary, luy peussent faire : & si fut adioustée une chose, dont tous ceux de la Serée n'avoient jamais ouy parler : c'est que Torquemade Espagnol a escrit, comme l'ayant veu, les femmes de Naples estre en si grand danger en leurs accouchemens, que si un petit animal, qui sort avant que l'enfant vienne au monde touche la terre incontinent qu'il sera forty, la femme meurt à l'instant. Et pour ce dit Torquemade, quand une femme veut accoucher en ce pais-là, on tend les draps par toute la chambre de peur que ce bestion ne tombe, ou se puisse couler en part, où touchant la terre le dommage susdit en puisse aduenir. Et assure l'Espagnol ceste chose aussi certaine & veritable comme elle est merueilleuse, & non jamais ouïe ni écrite par aucun Auteur : parce, dit-il, que tous ceux qui ont esté & demeuré en ce Royaume en donnent tesmoignage. Il me souvient que quelqu'un lors avoit repliqué, qu'il ne sçauoit comment cela se pouvoit faire, veu qu'anciennement incontinent que la femme estoit deliurée de son enfant, on le prenoit, &

luy faisoit-on toucher la terre, à fin qu'elle print cest enfant en sa protection & sauuegarde, qui se mettoit entre ses bras, en inuoquant *Leuanam Deam*, laquelle assistoit aux enfans pour les leuer de terre: comme nous trouuons en saint Augustin. Et si trouuons qu'anciennement les Fees ou Nymphes assistoient aux petits enfans comme nourrices, & presidoient aux enfantemens. Si les femmes, repliqua vn de la Seree, endurent tant en leurs enfantemens, ie croy que ce sont celles qui sont mariees, & qui ne l'ont point desrobbe: car i'en ay veu de celles qui cachent leur grosseffe, auoir accouché sans douleur, mesmes qu'on n'auoit point cogneu qu'elles fussent grosses? Et à ce propos, disoit-il, il me souuient d'une fille, laquelle estant grosse, ne voulut iamais confesser aux sages-femmes, qui asseuroient qu'elle l'estoit. Mais estant accouchee, on luy disoit, Vous faisiez bien la rusee, & la fille de bien: dites, estiez-vous pas grosse? Lors ceste pauvre pechereffe leur va dire, Je ne pensois pas qu'on fist ainsi les petits enfans. Qu'elle fut si simple que cela, adioustoit-il, on le peut cognoistre de ce qu'elle demanda vn iour à sa mere, lequel des deux engrossoit, ou celuy qui estoit dessus, ou celuy qui estoit dessous: & sa mere en se riant, luy disant, C'est celuy qui est dessus: Vrayement, dit-elle lors à sa mere, nostre valet en pourroit donc bien auoir. Que celles qui le font à cachettes, disoit-il encores, ne sont gueres malades, ou qu'elles portent le mal plus patiemment que les autres, vous l'apprendrez d'une fille-femme qui accoucha en dormant: & n'eust esté que l'enfant declara en

criant, que sa mere estoit accouchee, on n'en eust rien sceu. Or les femmes, apres auoir reparé la breche de ceste peccatrice accouchee, & remis le tout en bon estat, elles s'enquierent d'elle de tout le faict : & entre autres choses, elle leur dit qu'elle n'auoit senty en toute sa grossesse, ne en accouchant aucun mal, & qu'elle ne pensoit point estre accouchee quand on l'esueilla, & qu'elle n'eust iamais pensé qu'on engroffast & qu'on accouchast ainsi. Ces femmes esbahies comment les femmes impudiques ne sont aussi malades en leurs accouchemens que les femmes de bien, vne d'entre elles leur va dire, que par mesme raison elles deuoient s'esmerueiller de ce qu'on trouue par escrit, qu'en vne grande mortalité qui fut à Rome, M. Aurelle manda qu'on contaist le peuple : & qu'il fut trouué que de cent & quarante mil femmes bien viuantes, les quatre vingts mil moururent, & de dix mille mauuaises bourdelieres, quasi toutes eschapperent. Et pour confirmer cecy, il fut dit, qu'il y auoit des païs & contrees, où les femmes accouchent facilement : ceux qui ont voyagé au nouueau monde asseurans, & ayans escrit, que le trauail d'enfant aux Indes n'est grand ny de grand' duree, les femmes ne laiffans de trauailler tost apres l'enfantement : & encores qu'elles n'ayent point de fleurs, si ne laiffent elles à formiller d'enfans, contre toute Philosophie & Medecine. On amena en ieu Diodore, pour monstrier qu'il y a des pays où les femmes en accouchant n'endurent gueres, qui dit, que les Ligurés se faschans du trauail de l'agriculture, voulurent que les femmes leur aydassent, & estans contrainctes

de travailler, elles se louent : que si en travaillant elles sentent le mal d'enfant, elles ne font que s'en aller un peu à l'écart, & estans accouchees, mettent leurs enfans entre les feuilles, & l'en couurent : puis de peur de perdre leur journée, elles s'en retournent l'acheuer, sans parler d'estre accouchees, & sans que personne en cognoisse rien. Et sans aller si loing, regardons aux femmes des Suisses, lesquelles trottans apres leurs marys, vous les voyez aujourdhuy porter au col l'enfant qu'elles auoient hier au ventre : & ces Egyptiennes qui vont elles mesmes lauer leurs enfans qui viennent de naistre, & prennent leur baing en la plus prochaine riuere. Aussi fut-il dit, qu'on trouuoit en Exode, que les femmes des Hebreux accouchoyent fort aisément, & sans grand travail. Ce qui est confirmé par les sages-femmes, à qui Pharaon auoit commandé de tuer tous les masles des Hebreux : car n'en voulans rien faire, elles dirent pour excuse, que les femmes des Hebreux estoient si bien complexionnees, & fortes de nature, qu'elles accouchoyent auant que les obstetrices & matrones fussent arriuees. Et si fut adiousté, que Procopius disoit en la guerre des Gots, que les femmes de ce pays là estoient si adonnees à la chasse des grosses bestes, avec leurs marys, qu'elles ne viuoient d'autre chose que de la chair de ces animaux, ne se vestans que de leurs peaux, & qu'ayans enfanté, elles ne nourrissoient point leurs enfans de lait, mais de la moelle de ces bestes, enuelopans leurs enfans es peaux de ces animaux sauvages, puis les pendans aux arbres, leur mettoyent en la bouche de la moelle de ces bestes, puis incontinent

elles s'en retournoient à la chasse. Il y en eut beaucoup en la Seree, qui adioustèrent foy à tout ce que dessus : mais ils ne voulurent pas croire ce que Claudianus & Iuuenal auoient laissé par escrit : qui est, que les femmes des Nains & Pygmées, appelez des Latins *Nani*, *Pygmæi*, *Pumiliones*, & *Pumuli*, enfantent au cinquiesme an, & sont vieilles à huit ans, encores qu'on leur eut dit, que ce petit peuple habitoit les dernieres parties des monts de l'Indie. Il y auoit en ceste Seree vne honeste & vertueuse Dame, qui estoit avec son mary, laquelle estoit si malade en ses accouchemens, qu'elle va souhaiter estre en ce païs-là, où on accouche sans grand trauail : puis en regardant son mary se print à pleurer, luy disant que Tyresias n'auoit iamais esté femme, ou pour le moins, pendant qu'il estoit femme, n'auoit iamais enfanté, qui respondit à Menipus, ayant esté homme & femme, que la vie feminine estoit plus agreable & meilleure que celle des hommes, y ayant moins d'affaire : mesme, disoit Tyresias, que les femmes dominant les hommes, sans qu'il leur soit besoing guerroyer, ne contester és assemblees, ni quereller aux plaidoyers : & si adiouta encores, que Tyresias n'auoit iamais leu Euripide, ou Medee, lesquels deplorent le sexe feminin, comme celuy qui est miserable, & qui endure vn mal inenarrable aux trauaux d'enfans. Le mary lors va confesser à toute la compagnie, la peine où il estoit, & l'ennuy qu'il enduroit pour sa femme quand elle estoit grosse, & en accouchant, & pour ceste cause, il nous va dire qu'il s'accostoit de sa femme le moins qu'il pouuoit, tant il l'aimoit, & aussi que sa femme l'en

prioit, de peur d'engroffer : mais, disoit-il, elle est si sage, & me porte si grande amitié, que quand ie luy dy, M'amie, sommes-nous pas assemblez pour estre en société & commun des corps mesmes aussi bien que de nos esprits & volonte ? Elle me respond seulement, Les hommes pour le moins le disent. Vn bon Physicien, qui estoit en ceste Seree reconfortant ce mary, luy va conseiller tout le contraire de ce qu'il n'embrassoit souuent sa femme : luy disant qu'il estoit la cause du mal de sa femme, & par consequent du sien : prouuant par bonnes raisons, que tous ceux qui estoient gros & puissans, charnus & membrus, ayans les espaules grosses comme il auoit, deuoient bien souuent auoir à faire à leurs femmes, s'ils vouloient les garentir de si grands dangers & accidents. Dautant, disoit-il, que quand tels maris vont de loing à leurs femmes, ils apportent tant de semence & matiere, que les enfans par icelle affluence se font si gros & massifs, qu'il est impossible qu'ils ne mettent leurs meres en grand danger. La femme retint bien ceste recepte, & le mary l'accomplissoit à son pouuoir, tant il craignoit le danger où il auoit veu sa femme : si bien que depuis elle s'en est bien trouuee, & n'a pas esté la moitié si malade, ses enfans ne naissans pas si gros que parauant. Mais elle a grand' peur qu'avec le temps son mary ne puisse continuër à faire ceste bonne, vtile, & saincte recepte, dont elle se trouue si bien. Et en recognoissance de ce bon remede, elle l'a communiqué à celles qui estoient fubiettes à mesmes accidents qu'elle : qui s'en sont bien trouuees, au moins celles qui ont trouué des maris, qui ont eu le

vouloir & la puissance d'exécuter l'ordonnance de ce bon Physicien, & Naturaliste. Que si encores à quelque femme il arriue en son enfantement qu'elle soit malade iusques à l'extrémité, pour accoucher d'enfans trop gros & puissans, qui ne peuuent sortir qu'avec grande violence, qu'elle s'en prenne à elle, pour ne l'auoir pas fait practiquer à son mary, ou s'en prenne à son mary, qui n'a voulu accomplir ceste petite recepte. Mais aussi, repliqua vn autre, j'ai peur, si les Medecins disent vray, que la conception soit empeschée par ce plaisir assidu & trop chaud, qui altere la semence & la rende sans force & vertu : & aussi qu'Aristote dit, qu'il faut toucher à sa femme prudemment, de peur qu'en la chatouillant trop lasciuement, le plaisir ne la face sortir hors des gonds & raison. Possible, va dire vn autre, que le danger où se trouuent ces accouchees vient de ceux qui estans en la chambre, mettent vn genoux sur l'autre, ou tiennent leurs doigts entrelacez ensemble : car plusieurs asseurent que la femme enceinte n'accouchera point, iusques à ce qu'on ait décroisé les genoux, ou que l'on ait separé les doigts des vns d'avec les autres. Mais parce, disoit-il, que plusieurs ont passé à pieds ioincts par dessus cecy, sans l'affirmer, disans seulement que Iuno tenoit ainsi ses doigts lors qu'Alcumena estoit en trauail d'enfant, ie ne vous en diray autre chose : n'estant pas d'aduis de mettre vne pauvre femme en danger de sa vie, pour m'en asseurer. Quelqu'un de la Seree, se souuenant de ceste pauvre femme, qui tout au contraire des autres, prioit son mary de ne luy toucher, de peur d'engrosser, l'excusoit honestement, &

avec raison, mais aussi il blasmoit les filles, & les femmes mariées, qui font les fâcheuses quand leurs maris les conuient à telles choses, aussi reprenoit les maris qui estoient trop austères de ne les y conuier point : l'un qui est de semondre les hommes, sentant sa femme trop deshonorée, & l'autre montrant le peu d'amitié. Ce que pourrez cognoître, disoit il, par vne fille nouvellement mariée, à qui on demanda si desia elle auoit eu affaire à son mary : non, dit elle, mais ouy bien mon mary à moy. A la verité, repliqua quelqu'un, les marys qui ne veulent rire, iouir & vser des ioieux plaisirs de Venus avec leurs femmes, demonstrent qu'ils desirent prendre leurs voluptez ailleurs, ce dit Plutarque, s'ils ne le font pour s'accoustumer à la temperance : car selon le mesme Plutarque, il est bon de quelque fois s'accoustumer à s'abstenir d'habiter avec sa femme, afin que iamais on ne soit esmeu de la conuoitise de celle d'autrui. Je ne sçay quel Philosophe aussi dit, abstinence estre vn vray remede pour guerir tous appetits : donnant grande louange à ceux qui desirent monter sur mer, & ne font point : & fouhaitans d'administrer l'estat public, s'en abstienent, & conuoitant d'espouser femme, s'en desistent. Je ne sçay toutesfois, disoit il, si les femmes prendront cela en payement & si elles croiront leurs marys de ceste Philosophie, ne sachans que c'est de ceste temperance : mais ie sçay bien qu'il en y a de si austères & rudes de leur nature, qu'il n'y a ordre de les pouoir esgaier ny esjouir : & alors il faut que le mary soit si sage & equitable, qu'il die en soy-mesme de sa femme (moyennant qu'elle soit avec sa feuerité pudique):

Il n'est raisonnable que ie face d'elle comme d'une femme & comme d'une amie ensemble. Mais, repliqua vn bon Drolle, ces femmes si mal plaifantes & rechignees deuroient donc permettre à leurs maris de s'esbatre ailleurs, comme ont fait plusieurs, lesquelles n'aimans pas les embrassemens des hommes, ou se voyans steriles, ont tant aimé leurs maris, qui desiroient auoir des enfans pour leur laisser leur succession, qu'elles les ont priez de faire des enfans à vne autre femme, qu'elles mesmes choisissoient, eleuans & entretenans ces enfans comme s'ils eussent esté à elles : ce que fit Stratonice femme du Roy Deiotarus. Et continuant, va dire, qu'il trouuoit bien plus estrange, si Plutarque dict vray, ce que faisoit le mary Romain, lequel ayant ja assez d'enfans à son gré, si vn autre desirant en auoir, le venoit prier de luy donner du tout sa femme, ou de lui prester à temps, pour la reprendre puis apres, il n'en faisoit aucune difficulté : voulans les Romains, quant au mariage & à la communauté des enfans, oster entr'eux toute occasion de ialousie. Le Laconien en faisoit autant, fors que sa femme ne bougeoit de sa maison : lequel pouuoit communiquer sa femme à qui l'en requeroit, pour auoir des enfans. Et qui plus est, adioustoit-il, plusieurs prioient eux-mesmes les hommes, desquels ils esperoyent auoir race de beaux & bons enfans, d'engrosser leurs femmes, les mettans eux-mesmes avec leurs femmes : les marys ne sentans aucun ennuy pour leurs femmes : és choses qui tant trauaillent & tourmentent de douleur & de ialousie la plus part des hommes du iourd'huy : qui sont si ialoux de leurs

femmes, que toutes les peines du monde ne font rien au prix de leur mal. Vne Fesse-tonduë s'adressant lors à nous autres gens mariez, nous va admonester, que n'eussions si estrangement à nous fascher, si d'aventure nos femmes se faisoient seruir à couuert, veu que deux Republiques bien policees, & grandes, ne l'ont trouué mauuais, mesmes l'ont pourchassé : & que le meilleur en cela c'estoit de prendre patience, & que Caton ne trouuoit rien en la vie de Socrate plus louable que sa patience, de s'estre tousiours doucement porté enuers sa femme si testue, & enuers ses enfans qui estoient si eceruellez : estimant à vn homme plus grand loüange d'estre bon mary que bon Senateur. De vouloir, adioustoit-il, battre sa femme pour l'empescher de s'esbatre, elle en fera encores pis : & aussi que Caton, le plus sage de Romme, disoit que celuy qui battoit sa femme, pour quelque chose que ce fust, commettoit aussi grand sacrilege, comme qui violeroit les plus saintes choses du monde. On commençoit à se retirer, n'eust esté qu'un de la Seriee nous ramenant aux femmes grosses : nous conta qu'en sa rue on auoit enterré vne femme grosse, morte de mal d'enfant, vn peu trop tost, & sans la faire ouurir : estant defendu, à cause des choses estranges qui arriuent aux femmes grosses, & accouchees, de n'enterrer vne femme grosse morte, auant que d'estre ouuerte, qui fera autrement, dict la loy, il tue l'enfant, l'enterrant avec la mere. On dit, aiousta-il, que Gorgias donna occasion à ceste loy, qui fortit en vie hors du corps de sa mere ainsi qu'on la vouloit brusler. Les mesmes loix aussi ayans condamné

vne femme à la mort, si elle est grosse, on la laisse accoucher : & encores qu'on en doute, si elle dit qu'elle le soit, pour prolonger sa vie, on la gardera iusques apres neuf mois : ce que firent les Anglois enuers Ieanne la pucelle, laquelle se voyant condamnée, afin d'eschapper feignit d'estre grosse : parquoy estant gardée neuf mois, & d'avantage, & voyant que cela estoit faux, on la fit bruler, toutesfois iniustement ce dit Valerandus Varanius. Mais parce qu'il y auoit des femmes grosses en ceste compagnie, aufquelles y auoit danger de donner quelque apprehension, ie fus d'aduis de faire finir le propos, & la Seree.





VINGT-QVATRIESME SEREE.

Des Nourrices.

LES deux precedentes Serees auoient esté faictes l'une chez vne femme grosse, l'autre chez vne accouchee, ceste cy en la maison d'une nourrice: laquelle nous pria durant la Seree de luy dire les conditions d'une bonne nourrice, ayant peur, estant delicate & maladiue, de ne pouuoir acheuer la nourriture de son fils: sçachant que la nourrice peut beaucoup à former non seulement le corps de l'enfant, mais aussi ses mœurs: la nourriture & le lait qu'il prend, tirent à soy la complexion de la nourrice: apres le pere & la mere ne retirant tant du naturel de personne que de sa nourrice, à cause de son lait qu'il tette: ce qui est confirmé par des chiens nourris par des louues qui deuiennent furieux, & les petits leonceaux, au contraire estre appriuoisez s'ils sont nourris de lait de vache ou de cheure: comme on void les aigneaux nourris de lait de cheure, auoir la

laine plus rude que ceux qui sont alaiçtez d'une brebis, qui ont le poil plus mol. Et ne dit-on pas aujourdhuy quand on veut depeindre un homme cruel, il a esté alaiçté d'une lionne ? Ceux qui ont escrit la vie des Empereurs, disent que la cruauté de Caligule, & l'yurongnerie de Tybere, ne vindrent que de leurs nourrices. Tertullian dit que Brassian Caracalle Empereur, fils de Seuerus, auoit esté nourry d'une femme Chrestienne : pour monstrier qu'il n'estoit si cruel que ses predecesseurs. Qui ne sçait, disoit nostre hostesse de nourrice, que la lousche peut par son regard rendre l'enfant qu'elle nourrit bicle ? Car ne regardant son enfant que de costé, lequel a son œil fort humide, par accoustumance d'estre ainsi regardé, prend aisément le ply de regarder de trauers : comme estant nais le Mercredy, regardans la sepmaine de trauers. La nourrice yurongne, adioustoit-elle, rendra l'enfant subiet à conuulsion, & à debilité : la maladiue maladiu : celle qui aura les yeux noirs, noircira ceux de l'enfant, quoy qu'ils soient blancs naturellement : & d'auantage, l'insensé rendra l'enfant fol, l'enfançon avec le laiçt conuertissant en son naturel la complexion de la nourrice, & les complexions du corps estans suiuiues de celle de l'esprit. Et pense, pourfuiuoit nostre nourrice, qu'oster aux meres leurs enfans pour les donner à une autre nourrice, ne peut estre autrement exposé, que faire un contretemperament à la nature, si contraire, que nous trouuons que Caton faisoit alaiçter à sa femme qui nourrissoit son fils, les enfans des serfs qu'il vouloit donner à son fils pour le seruir : afin que par ce laiçt commun entre eux, ils fus-

sont plus serviables à leur petit maître, se rapportant mieux de complexion & de naturel. Combien que sans comparaison, repliqua quelqu'un à notre nourrice, il soit meilleur que l'enfant prene sa nourriture de sa propre mere, le fait de la mere n'estant qu'un sang blanchy, semblable à la substance dont il estoit nourry: toutes-fois il se trouve tant d'occasions qui empêchent les meres d'estre nourrices, que bien souvent nous sommes contraincts de faire nourrir nos enfans à des estrangeres: encores que nous sachions que le lait de la mere seroit beaucoup meilleur, comme estans nourris de mesme matiere dequoy nous sommes faits. Parquoy Tacite rendant la raison de ce que les Allemans font si grands, il dit: chacune mere aussi traite & nourrit son fils & l'alaitte de ses mamelles: les mamelles n'estans donnees, ce dit-il, à la femme pour l'ornement de sa poitrine, mais nature les luy a donnees pour le nourrissement de ses enfans, & attachees en affiette, propre pour pouoir baiser, embrasser, & caresser son enfant en l'alaitant: voulant par là nous donner à entendre, que l'enfanter, nourrir, & esleuer, n'ont pas pour leur but aucune vtilité, mais vne charité & dilection: laquelle se montreroit mieux en la mere, qui seroit plus soucieuse de son enfant, qu'en la mercenaire, & si seroit ceste mere entiere mere, & pour l'enfanter, & pour la nourriture de son enfant: & si ne serions pas en danger que les nourrices supposassent leurs enfans pour les nostres: faisant un grand tort à nous, & à nos enfans, de nous en deffaire apres les auoir tant desirez: car souvent il se trouve des peres & des meres qui ne

voyent leurs enfans finon quand ils les enuoient aux champs, & quand on les retire de nourrice. Et de cela i'ay veu arriuer vn grand debat entre le mary & la femme. Ce mary ayant vne femme, & vne maistresse, estans toutes deux accouchees en mesme temps, enuoye les deux enfans à nourrice, & fait si bien qu'autre que luy ne sceut iamais quel estoit le legitime & quel estoit le bastard. Les deux ans passez, il fait reuenir les enfans en sa maison, sans vouloir dire à sa femme quel est le sien. Aussi qu'ils ressembloit si bien le pere, & si peu les meres, qu'on ne les peut discerner. La femme disoit à son mary, Vous receuez bien vos deux enfans, & en auez ioye, mais vous me priuez du mien, & me faites marastre de tous deux. Le mary luy respondoit : Consideres seulement que l'un est ton fils, & l'autre est son frere & fils de ton mary. Il y a long temps que ie t'eusse dit lequel des deux est ton fils, si ie n'eusse craint que tu eusses esté à l'un mere, & à l'autre marastre. Si est-ce, va repliquer quelqu'un, que les Romains, exemplaires de toute vertu & sagesse, ne faisoient pas nourrir leurs enfans à leurs meres, ne en leurs maisons, non plus que nos predecesseurs François. Les Romains ne voulans voir leurs enfans iusques à l'aage de sept ans, non plus que les Perles, ce dit Valere : parce qu'ils ne permettoient que leurs enfans leur vinssent au deuant, iusques à ce qu'ils eussent appris à les honorer. Les François, plus feueres, ne les receuoient iusques à ce qu'ils fussent assez forts pour manier les armes. De là, ie veux inferer, disoit-il, que les enfans des Romains, ne des François, n'estoient pas nourris aux maisons de leurs

peres & meres : n'estant pas possible aux peres de se passer de voir leurs enfans nourris avec eux : lesquels encores qu'ils soient petits les rendent fols, estans grands, bien souvent enragez. Nostre hostesse de nourrice ce pendant prie ceux de la Seree, de luy apprendre à choisir vne bonne nourrice, au cas qu'elle ne puisse acheuer la nourriture de son enfant. Premièrement, luy fut-il respondu, faut eslire vne nourrice qui soit saine & qui soit de mesme temperament que l'enfant qu'on luy baille à nourrir : car c'est vne reigle infallible, que du lait que l'enfant tette dépend toute la santé corporelle de sa vie. Lampridius escrit que l'Empereur Tite fut tout le temps de sa vie maladif, pour auoir eu vne nourrice mal saine : car le mal ayant occupé le sang, il le corrompt, estant corrompu, le lait le sera aussi, qui est elaboré du sang le plus pur : mesmes qu'il en y a qui disent que l'enfant prendra le mal de sa nourrice, & elle demeurera saine. Pourquoy, disoit-il, l'enfant ne se sentira du mal de sa nourrice, & qu'il sera suiet au mal caduc s'il tete le lait d'une nourrice, qui aura mangé du persil, si nous croyons à Plin puis qu'il se sent bien de la medecine qu'elle aura prinse. De sorte qu'il s'est trouué des Medecins Italiens, lesquels bailloyent des medecines à la nourrice, pour purger & guerir l'enfant. Il sera aussi bon, luy fut-il dit, d'eslire vne nourrice discrete & sage, s'il s'en trouue, parce que le lait d'une telle nourrice profite grandement à l'esprit de l'enfant : & parce que le lait d'une telle nourrice est chaud & sec, qui sont deux qualitez par lesquelles se corrige la froideur & humidité que l'enfant apporte

du ventre de la mere. Que si vous voulez aussi auoir esgard à la santé de l'enfant, il fera bon de mettre en sa maison vne nourrice quatre ou cinq mois deuant l'enfantement, & luy bailler à manger des mesmes viandes que mange la femme enceinte : afin que la nourrice ait le loisir & temps de consumer le sang, & les autres mauuaises humeurs prouenues des mauuais alimens qu'elle auoit mangé au commencement : & afin aussi que l'enfant incontinent qu'il sera né, tette le lait mesme duquel il s'est maintenu au ventre de sa mere, au moins fait de mesmes viandes. Dauantage, disoit-il, ie voudrois que la nourrice n'eust point tant de lait, de peur qu'il se caillebotast & corrompist aux mammelles : ne trop peu aussi, le trop peu de lait demonstrent le temperament trop chaud & trop sec : & encores vaudroit mieux le trop que le peu. A ceste cause, les Medecins des grands Seigneurs font chois d'une nourrice qui aura la poitrine ample & large. Je desirerois aussi, adioustoit-il, qu'elle ne fust point cholere, & qu'elle fust exempte de toute passion d'esprit : d'autant que l'un & l'autre eschauffant les humeurs, prouoquent les menstres, & par consequent font retirer la matiere du lait : lequel aucunesfois defaut par la seule ebullition de cholere, le sang qui fouloit estre attiré des mammelles se retirant ailleurs. Il seroit pareillement bon que la nourrice n'aimast point les hommes, s'abstenant de tout ce qui peut eschauffer le sang, & aiguillonner la nature à Venus : car lors & les humeurs & les emunctoires emprunteroient vne odeur puante : si que l'enfant sucçant tel lait, auroit l'esto-

mach gasté par la substance d'iceluy, & le tendrelet cerueau seroit corrompu par la senteur vehemente des puantes aiscelles de la trop ardemment amoureuse nourrice: que si elle a quelque desir d'amour, & n'est satisfaite, cela troublera plus le lait que si elle conuerroit sagement avec son mary, le lait eschaufé d'une femme passionnée d'amour, estant pire que celui d'une femme grosse: & pour cela, il fait bon prendre une femme des champs pour nourrice: ioint autres inconueniens qui sont plus tost aux nourrices de villes qu'à celles des villages. Pour remedier aux esguillons de la chair il seroit bon de faire verser aux nourrices du Nénuphar des Apoticairez, que les Grecs & Latins nomment Nymphaea, les François blanc d'eau, ou jaune d'eau, ou lis d'estang, mesmement celle qui a la fleur jaune: car elle esteint l'appetit charnel: qui en fait foy: c'est qu'on l'ordonne pour refrigerer les moynes & religieuses, qui veulent mortifier leur chair. Et si la prendrois, diroit-il encore, plus tost noire que blanche & blonde: parce que les noires sont plus chaudes, & par consequent leur lait est mieux digéré: & comme dit Sexte Cheronense, ainsi que la terre noire est plus fertile que n'est la blanche, par semblable la femme brunette porte le lait plus substantieux. Et si en a bien plus, la nourrice noire a les tetins plus fermes & durs que la blanche: or est il que la chaleur est plus serrée en un petit tetin & court, qu'en ces grandes tetasses, où la chaleur du lait s'esuente. Mais aussi, adioustoit-il, ne voudrois pas que leurs tetins fussent si durs, que les enfans en deuissent camus, comme Rabelais & Paré l'asseurent. Et ie ne sçay

si les Mexicames pour ceste occasion, ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mamelle à leurs enfans par dessus l'espaule. Et pour le meilleur, il seroit bon que la nourrice que choisirez, fust-ce la mere mesme, n'eust souuent compagnie d'homme : car le laiët d'une nourrice, qui a souuent affaire aux hommes, n'est pas bon, cela troublant le sang, & par consequent le laiët. Et la raison en est, de ce que par frequente habitation le meilleur & le plus subtil du lait se retire à la matrice, & aux vases genitoires, & ce qui est le plus mauuais demeure aux mammelles : & aussi que la compagnie des hommes fait que le laiët prend vn mauuais goust, & en est rendu plus humide, & si prouoque les menstres. Vous asseurant, disoit il, que ma femme estant nourrice, moy & mon fils nous sommes bien trouuez d'auoir practiqué & retenu ce bon conseil : vous conseillant tous de faire nourrir vos enfans à vos femmes, afin d'auoir excuse aussi bien qu'aux tarots, & leur dire que si elles aiment leurs enfans, qu'elles croient Galien, qui defend la compagnie des hommes aux nourrices. Quelqu'un en faueur des femmes va repliquer, qu'il scauoit bien pourquoy les gens mariez s'aydoient de Galien : lequel il faut entendre, quand il deffend aux nourrices de s'esbatre, de celles qui frequenteroyent, par trop avec les hommes, & que Galien ne fait la defence qu'aux nourrices qui ne sont pas meres : que si la mere vient à engrosser, elle ne laissera pour cela à nourrir son enfant tant qu'elle aura du laiët, comme font les villageoises : d'autant que l'enfant est mieux nourry du

pire lait de sa mere, que du meilleur d'une autre nourrice : que s'il tetoit une autre que sa mere, il luy feroit dangereux de teter une femme grosse. Et aussi que les ieunes nourrices, pour estre priuees de la compagnie de leurs maris, de peur de troubler le lait, *prurientes hirciunt, capriunt & catuliunt*, à cause de la retention de la semence, ce qui nuit plus à l'enfant que si la nourrice habitoit modestement avec son mary. Celuy qui auoit repliqué ne parlant plus, on se met encores à pourfuyure les perfections d'une bonne nourrice, quelqu'un commençant ainsi. Il seroit bon que la nourrice s'abstint de vin : car nous trouuons que les femmes qui faisoient sacrifice à la Deesse Rumina (ainsi dite de *ruma*, qui signifie la mamelle) respandoient du lait sur leur sacrifice, & n'y apportoit & n'y beuoyent point de vin, comme estant nuisible à la nourriture des petits enfans. Et comme la nourrice se doit abstenir de vin, aussi l'enfant qu'elle nourrira n'en doit boire aucunement. Galien deffendant aux enfans de boire du vin, & Platon ne le permettant que iusques à ce qu'ils eussent quinze ans. Il seroit aussi bon, disoit-il, que la nourrice fust un mois loing de son enfantement : à cause qu'elle n'est purgée si tost de son accouchement sans maladie, ayant danger que ce premier lait deuienne corrompu : parce que le premier sang qui recourt aux mammelles apres l'enfantement, est celuy qui en estoit le plus prochain, & le plus loing de la matrice, que l'enfant a tousiours dedaigné comme vicieux : les Latins appellans ce nouveau lait *Colustrum*, & les François le Beton, c'est à dire le premier lait d'une nouvelle accouchée, &

les enfans qui tettent ce lait font auffi appelez des Latins *Coluftrati*. Mais pourtant, difoit-il, ie ne la voudrois pas fi loing de fon enfantement, ne qu'elle fust vieille nourrice ne vieille d'aage, & feroit bon que la nourrice n'eust que vingt & cinq ou trente ans : l'espace qui est entre deux estant l'aage de vigueur parce qu'il est temperé, & plus sain que les autres aages : & auffi que lors les femmes se monstrent belles, que si tous nous aimons les choses belles, encores plus les petits enfans, qui s'appaisent au feu, & à la chandelle : car leur baillant vne laide & vieille nourrice, ils ne voudront point aller à elle, non plus que les grands : mais tendront bien les bras à vne ieune, belle, & gaillarde nourrice, auffi bien que les grands. Et puis les vieilles nourrices conteront aux petits enfans indifferemment toutes sortes de fables : ce que defend Platon, de peur, dit-il, que leurs ames de ce commencement ne s'abreuuent point de folie & de mauuaife opinion, qui pourroit engendrer aux enfans quelque vaine crainte, & fotte superstition. Auffi que ces vieilles s'aydent des Demons, se montrans en forme de femmes monstrueuses, par le moyen desquelles les nourrices empeschent leurs petits enfans de crier, ou de fortir dehors. Et trouuons en Theocrite qu'une femme nourrice menasse son enfant de la Babouë, ou du Marmot : dont est tiré le mot François Marmot, estant *Mormo* vn espouuentail d'enfans. D'auantage, les vieilles personnes peuuent nuire aux petits enfans par leur haleine qu'elles ont forte, auffi bien que la femme qui a ses fleurs gaste les poulmons des petits enfans tendres & delicats : & pour cela, il ne

faut que les vnes ne les autres couchent avec eux, ayans vne forte haleine & venimeuse : dont aduient que ces enfans attirent à eux tout ce qui sort de leur corps, qui les fait deuenir iaunatres & bazannez, attirans toutes leurs mauuaises humeurs. Ce qui me confirme le plus en ceste opinion, adioustoit-il, c'est vn docte Medecin de ce temps : qui asseure que la puantise de l'haleine & la foeteur des aiscelles des nourrices, encores qu'elles foyent belles en apparence, sont cause de la mort de leurs enfans & nourriçons : à cause de la façon de leur mourir, qui est lente, ne prouenant point d'autre deffaut notable, ne de peu de laiët, ne de mauuais : car petit à petit on les voit consommer, & comme plantes qui flestrissent & s'aneantissent. Et cela vient à raison que les esprits vitaux par l'impression qu'ils reçoient de la puante bouffee des aiscelles, que ces petits enfans tirent par le nez, retirans leur haleine pendant qu'ils succent le laiët de leur nourrice, ternissent & deperissent, avec les esprits naturels & animaux : sans toutes-fois apparent degast de la substance des parties internes. Que la vapeur ou haleine de quelque corruption puisse causer la mort, appert en la peste. Parquoy, ie conseille, adioustoit-il, à toutes nourrices de teint noirastre ou roufastre, de ne s'eschauffer ne par cholere, ne par vin, ne violent exercice, comme danfes en plein esté : ou bien laisser r'asseoir le sang, & accoiser les bouillons des esprits & humeurs auant que presenter la mammelle au nourriçon. Il est encores fort bon, disoit-il, que la nourrice ait eu deux ou trois enfans : d'autant que les mammelles, qui ont esté pleines, ont les venes & arteres

plus grosses & dilatees, à ceste raison contiendront plus : estant encor meilleur si son dernier enfant auoit esté vn masse : car le laiët en est mieux digeré, & moins excrementueux à cause que le masse, qui estoit en son ventre, l'eschauffoit plus, ayant plus de chaleur qu'une fille. Et pour iuger si le laiët est bon ou mauuais faut regarder à sa couleur, n'estant le laiët autre chose qu'un sang blanchy, le laiët donc qui sera fait d'un sang temperé, sera tout blanc, celui d'autre couleur se deuant reietter : car le laiët brun est procréé de sang melancholique : le citrin, du cholerique : le verdoyant, signifiant adustion : le rouge, que la vertu lactifiante est debile. Et si faut que ce laiët ne soit ne trop gras, ne trop maigre, trop petit ou trop gros, trop fluide ou trop escumeux : mais il faut qu'il soit vny & semblable, doux au gouster, ne sentant point mal, la nourrice ayant du laiët à suffisante quantité : parce que les nourrices qui n'ont gueres de laiët, comme les rustiques, & celles qui trauaillent beaucoup, ne sont bonnes nourrices, à cause de la trop grande euacuation. L'Anacrise tient pourtant, repliqua vn de la Seree, que la bonne nourrice doit estre nourrie à la peine, & accoustumee à endurer le froid & le chaud : parce qu'estant la nourrice accoustumee és alterations de l'air, elle aura le laiët bien ferme, & les membres de l'enfant en seront rendus plus forts & robustes. Or combien importe aux forces de l'enfant, dit l'Anacrise, de teter le laiët d'une nourrice qui s'exerce, se prouue clairement és cheuaux, lesquels fortans des iuments, qui trauaillent & labourent, sont bons courriers, & durent long temps au trauail : mais si les ca-

uallés font à leur aise, paiffantes aux prez, les cheuaux qui en fortiront feront vains & las dès la premiere carriere. Parquoy il est bon à la nourrice de faire exercice, & ne s'amuser tant à filer : car outre que le filer altere, en mouillant souuent le filet, les glandules de la langue demeurans seiches, il rend aussi le corps sec & chetif, & si diminue le lait de la nourrice. Et si conseillerois à toutes femmes, aussi bien qu'aux nourrices, qui se peuvent passer de filer, de s'en garder : car le chanure, entre autres, a ie ne sçai quelle façon d'assecher l'humeur garde-vie, ou naïf, & nous tenir le corps sec, soit par son odeur, soit par son goût, ce dit Dioscoride. Que si la force d'un enfant, adioustoit-il, depend de l'exercice & naturel de sa nourrice, à cause du lait qu'il succe, s'il est nourry du lait d'une cheure, il deura estre bien leger, dispos, & habile, selon l'Anacrise, s'il est vray qu'il y ait des enfans qui n'ayent tété que huit iours du lait de femme, & que les cheures les aient nourris tout le reste : car Montagne dit qu'il a veu des cheures lesquelles recognoissoient la voix des petits enfans qu'elles allaitoient, y accourans quand elles les entendoient crier : que si on leur presentoit un autre enfant que leur nourriçon, elles le refusoient : l'enfant faisant le semblable d'une autre cheure. Et comme les enfans nourris par une cheure sont habiles & legers, s'ils sont allaités d'une brebis, ils seront plus mollets, delicats, & douilletts que les autres : & ceux qui sont nourris de lait de vache, seront plus forts que les uns & les autres. Un autre de la Serie, retournant aux bonnes conditions qu'il faut rechercher aux nourrices,

nous va dire qu'il se falloit sur tout garder d'une nourrice laquelle a accoustumé d'auorter, estant vn signe que les membres generatifs, ne ceux qui les seruent, ne sont pas sains : & aussi qu'il falloit fuir la nourrice qui aime à ieufner, le ieufne aiguissant la cholere & le sang, & par consequent le lait : & sur tout empescher que l'enfant ne tette le lait d'une nourrice enceinte, principalement quand ce n'est pas sa mere, comme quelqu'un a dit. Et ce d'autant que le sang le meilleur de la nourrice enceinte est employé à nourrir l'enfant, qui est dedans son ventre, le pire demeurant aux mamelles, & par ainsi l'enfant qui est dehors, & qu'elle alaitte, prend mauuaise nourriture, & celui qui est dedans son ventre ne la prend suffisante : tellement que le plus souuent celles qui ont conceu tarissent, à cause que le lait se tourne à la nourriture de l'enfant conceu, ne pouuant nature fournir à ces deux nourritures : comme aussi nature ne pouuant suffire au lait & aux menstres, il aduient que les nourrices n'engraissent pas si tost que les autres, parce qu'elles n'ont point de sang menstrial, duquel avec la semence se fait la conception, iceluy sang menstrial estant conuertie en lait. Vne fesse-tondue apres auoir entendu que c'estoit vne mauuaise chose à vn petit enfant de teter le lait d'une femme grosse, principalement quand ce n'est pas sa mere, nous va demander comme il pourroit cognoistre aux trois premiers mois si vne femme est enceinte, & si la femme le peut sçauoir asseurement, ou bien son mary. Et à ce propos il nous en va faire vn ioyeux conte, qu'il comença ainsi. Il n'y a pas long temps que i'auois vn

enfant à nourrice, lequel me sembloit deperir & amaigrir tous les iours, parquoy ie m'enquis au mary de la nourrice si sa femme n'estoit point grosse, & que ce seroit mal fait à elle de tromper mon enfant, & luy faire boire de mauuais lait : lequel me va respondre, Mon maistre, il n'y pas long temps, à la verité, que ie pensois que ma femme fust grosse, & auois deliberé de vous en aduertir : mais ie vous asseure sur ma foy qu'elle ne l'est point. Lors ie luy demande : comment sçais-tu qu'elle ne l'est point ? Je le sçay, me respondit-il, parce qu'elle est encores chaude, comme i'ay cogneu depuis trois ou quatre iours. Voulant ce villageois inferer, que la femme ayant conceu ne deuoit iamais admettre son mary, ne desirer la compagnie des hommes : quasi toutes bestes nous enseignans ceste continence : car depuis que la femelle a conceu, elle ne cherche ny appete plus le masse, osté la femme. On n'auoit encores acheué de rire, qu'un autre poursuiuant le choix des nourrices, nous va dire qu'il seroit bon de prendre vne nourrice bonne, belle, aduenante, sage, douce, discrete, chaste, courtoise, amiable, faine, de bonne complexion, bien parlante, & ayant la parole nette, à fin que l'enfant apprenne à bien prononcer. Je croy qu'il soit mal-aisé, repliqua vn de la Serie, de trouuer toutes ces perfections en vne nourrice : car nous trouuons que si les Romains ne faisoient nourrir leurs enfans à leurs meres, & fussent contrains de les bailler à d'autres, & n'en pouans trouuer de telles à Rome, n'en toute l'Italie, ils estoient contraincts de bailler à nourrir & esleuer leurs enfans à des Grecques Lacedemoniennes, qu'on estimoit

fort bonnes nourrices, & si auoient le brui&t d'estre propres, bonnes & diligentes à la nourriture des petits enfans, si bien qu'il n'en mouroit gueres entre leurs mains, encores qu'elles n'emmaillotassent point leurs nourri&ons, en les garrotant & liant : mais au contraire leur laissoient leurs membres libres, comme font encores aujourd'huy les meres des terres neufues, & les femmes que nous appellons Bohemiennes, qui esleuent aussi leurs petits enfans en toute liberté de mouuement, sans les attacher, ny plier, ne renfermer au dedans, ny tenir trop chaudement : pource que la chaleur resoult les esprits & chaleur naturelle, la tirant au dehors, & par faute de fraischeur, d'air, & de vent, la chaleur naturelle est suffoquee : ce qui a faic&t mourir force petits enfans des plus grands Seigneurs, pour les auoir tenus trop chaudement, & renfermez comme en vne boîte, sentant le reclus. Et si vous diray bien dauantage, disoit-il, c'est que ces Lacedemoniennes accoustumoient leurs enfans nourriciers à manger indifferemment de toutes viandes, apres les auoir laissez vn peu ieufner : avec cela, ils les rendoient sans peur & crainte des tenebres, & lieux escartez, & solitaires, & des contes de vieille. Ces nourrices aussi auoient en singuliere recommandation de bailler le tetin des deux costez, ce que doiuent faire les nourrices : car i'en ay veu deuenir bossues & contrefaictes pour auoir donné le tetin d'vn seul costé : la partie plus trauaillee s'affoiblissant, & deuenant monstrueuse, & hors de son naturel. Mais, demanda quelqu'vn, si ces nourrices de Lacedemone berçoient point leurs nourri&ons comme font les nostres,

plusieurs estimans que ce ne soit que coutume? il luy fut respondu, que la douceur du mouvement seruoit d'exercice aux petits enfans, & excitoit la chaleur à la digestion du lait, le faisant descendre au fond de l'estomac, & si avec cela le bercer les endort, comme font les frottemens doux, & les chansons: car par telles choses l'ame se retire doucement à foy, & au dedans, & les esprits animaux cessent des autres actions, & s'affoiblissent: lesquels, parce que nous sommes composez de mouuemens naturels, & doux, & de certaine harmonie, s'esfoiblissent & recreent de telles choses, s'endormans facilement par ceste façon: moyennant qu'il n'y ait pas grande clarté où l'on berce l'enfant: le sommeil qui vient de bercer faisant vn mouuement & agitation des esprits & de la chaleur au dedans, & la clarté le feroit au dehors, & ainsi se trouueroit vne contrariété de mouuement, qui empescheroit le dormir, & si nuiroit à l'enfant. Apres qu'un autre de la Série eust dit, qu'il ne falloit plus enuoyer les petits enfans en Grece pour là estre nourris, & qu'il se trouuoit en ce temps force nourrices à cause que d'une meschante chambrière on en faict bien vne bonne nourrice, il s'enquit s'il falloit peigner & frotter les petits enfans: auquel fut satisfait en ceste sorte: Si les petits enfans ont la teste grosse, ils doiuent moins estre peignez & frottez que ceux qui l'ont petite: lesquels le doiuent estre plus longuement, pour attirer la nourriture à la teste, & l'engrossir. Sans sortir hors du propos des nourrices, & du lait, il fut demandé s'il estoit possible qu'une fille vierge peust auoir du lait. On respond que

ceste question paradoxale n'estoit pas du iourd'huy, veu que Hypocrate l'a tenue, & qu'elle a esté renouvellee par Cardan & Ioubert : lesquels ensemble disent, qu'il se peut trouuer des filles si succulantes & abondantes en sang, qu'iceluy regorgeant aux mamelles pourra estre conuertý en lai : à cause que les mammelles ont vne vertu lactifiante, qui blanchit le sang qui y regorge. Pour ceste raison donc il fut dit, qu'il pouuoit arriuer que la fille sans auoir conceu ne enfanté, & sans auoir compagnie d'homme, aura du lai, par la seule retention de ses menstres, si le sang se retire à ses mamelles, pour la propriété qui leur est donnée de conuertir le sang en lai : que s'il estoit tiré & succé, dureroit quelque temps, selon Ioubert. Mais il fut adiousté, que cela n'arriuoit pas souuent : d'autant que les tetins communement ne font pas du lai, nonobstant l'affluence du sang, s'ils n'ont fraichement receu de la conception certaine qualité excitant la vertu lactifique. Et pour confirmer ce paradoxe, Cardan fut allegué, qui dit que non seulement la fille pouuoit auoir du lai, mais auoir cogneu vn homme à Genes, lequel auoit du lai en ses mamelles : que si l'homme en peut auoir, à plus forte raison la fille sans copulation charnelle en pourra plustost auoir : venant ce lai à la fille de l'affluence de matiere, & non pas pour quelque fin, comme il fai à la femme grosse & nourrice. Il est vray, fut-il dit, qu'aucuns tiennent que ce qui vient és mamelles des filles & des hommes, n'est pas lai, mais vne humidité blanche : ce que les sages-femmes de la Seree maintenoient fermement, soustenant que les filles

fans copulation charnelle ne pouuoient auoir du laiët en leurs mamelles, mais ouy bien en leur peau, non plus que l'homme (qu'elles appelloient l'homme de Genes) en peult aussi auoir. Vn franc-à-tripe lors va dire qu'il croyoit bien que les mamelles d'une vierge pouuoient enfler, & aussi celles des hommes, mais si on me vouloit faire à croire, disoit-il, qu'il y eust du laiët dedans, ie croirois aussi tost auoir depucelé vne nourrice. Croiriez vous bien, va demander quelqu'un, que les nourrices, estans loing de leurs enfans endormis, peussent sentir à leurs mamelles quand ils crient, estans esueillez ? Ce que toutesfois i'ay veu asseurer à beaucoup de nourrices, qui disoient sentir à leur laiët quand leurs enfans nourriciers crioient. Et croy que c'estoit à cause que par longue continuation de se laisser succer, les mamelons de leurs tetins ont tousiours quelque enuie d'alaiëter, y sentans là du laiët qui les chatouille & inuite à ce faire, voire qu'aucunes nourrices, arriuee qu'est l'heure ordinaire d'alaiëter leurs enfans, sentent leurs tetines s'enfler, & les veines tendues, & le laiët iallir, d'où elles prennent argument que leurs enfans crient. Et à ce propos, disoit-il, i'ay veu vne femme qui nourrissant son fils, le faissant coucher en vne autre chambre, ne le faisoit apporter en sa chambre, sinon quand elle sentoit à son laiët que le petit garçon crioit par faute de nourriture, & non iamais autrement. Or il arriua, le mary estant allé aux champs, que ceste nourrice pressée de son laiët, appelle le clerc de son mary, pour luy apporter son enfant, comme il auoit accoustumé. Le clerc luy ayant donné son enfançon

entre ses bras, en lieu d'attendre que l'enfant eust teté, ainsi qu'il faisoit quand son maistre y estoit, il se couche tout bellement aupres de sa maistresse. Laquelle faisant bien la courroucée, va dire à son clerc : Vien ça, dy moy, meschant garçon, comment as-tu prins la hardiesse de te coucher aupres de moy, & d'entreprendre vne telle chose ? Je t'affeure que ie le diray à ton maistre. Le clerc en tremblant luy va répondre, Madame, si vous voulez, ie m'osteray bien d'icy, & me leueray, il n'y a pas encores grand mal. Sa maistresse luy va dire lors, ce n'est pas ce que ie vous dy : ie vous demande seulement & veux sçauoir, qui vous a fait si hardy de vous venir coucher en mon liét. Le clerc se voulant leuer, luy respond, Madâme, ie suis prest de m'en aller, regardez si me voulez bailler le petit garçon. Mais sa maistresse luy respondoit tousiours, ce n'est pas ce que ie vous dy, ne ce que ie vous demande. Si vous voulez sçauoir, disoit celuy qui faisoit le conte, que ceste nourrice vouloit dire, & ce qui en aduint, ie croy que le mary n'en sçait rien : mais on le sçauroit bien par son clerc & par la nourrice, s'ils en vouloient dire la verité : car à ce qu'on m'a dit depuis, quand le mary n'y est pas, elle fait bien souuent apporter son fils, encores qu'elle ne sente point à son laiét qu'il crie. On rioit, quand vn de la Seree va repliquer : comment est-il possible que la nourrice peust estre aduertie par son laiét, qui ne se tire qu'à peine, que son fils crie, & qu'il demande à teter ? Quelle sympathie peut-il auoir entre le cry d'un enfant, & la mamelle d'une femme ? Que si vous confiderez de pres la nature des mamelles, vous

trouuerez que bien qu'elles soient pleines d'vberté & abondance telle que chacun sçait, non pourtant elles ne iettent de par soy le laiët en la bouche, mais il y faut force pour succer : cela signifiant que nature nous refuse beaucoup de choses, lesquelles il faut avec art, industrie & diligence, mettre peine d'embellir, acquerir, enrichir, maintenir, & choses semblables. Et pource que nous sçauons, disoit-il, que le canal par lequel le laiët a son issue est fort estroit, de sorte qu'à grand peine en fort-il à la fois vne goutte, nous pouuons iuger que cela nous demonstre, que Nature ne donne point ses graces doublement à poignées, & à deux mains. Si est-ce, repliqua quelque autre, que s'il estoit vray que la nourrice peut cognoistre à son laiët & à ses mamelles quand l'enfant crie, que i'estimerois beaucoup cela : parce que nous tenons que le trop crier des petits enfans leur faiët aualler le boyau, comme on parle : combien qu'Aristote ait escrit, que le cry des petits enfans leur est profitable, parce qu'il donne accroissement, dilate la poitrine, & donne force aux membres interieurs. Et puis il raisonnoit ainsi : S'il est vray, comme on asseure, que la femme mariee sent bien le temps que son mary doit reuenir des champs, ou de quelque autre lieu, & qu'elle n'y est gueres surprinse, pourquoy est-ce que les nourrices ne sentiront à leur laiët si les enfans crient ? Il luy fut dit, que les Romains ne s'asseuroient pas que leurs femmes peussent sentir leur venue, parce que de peur de trouuer ce qu'ils ne cherchoient point, ils auoient accoustumé d'envoyer tousiours quelqu'un deuant, pour annoncer leur

arriuee, toutes les fois qu'ils retournoient de quelque voyage, & approchoient de leurs maisons. Ce n'est pas cela, luy fut-il repliqué, qui les faisoit enuoyer vn de leurs seruiteurs deuant : mais c'est à fin que leurs femmes ne pensassent point que leurs maris les voulussent surprendre, doutans de leur pudicité. Nostre nourrice, où estoit la Seree, voyant qu'on fortoit du propos commencé, & de peur d'entrer plus auant en la pudicité des femmes, nous va demander, s'il y auoit point moyen de remedier aux mamelles pendantes, & que sur tout cela luy desplaifoit. On luy va dire qu'ouy, en faisant vn liniment avec le marc d'huile de lin, avec peu de gomme Arabic, tragacanth, mastic & camphre, ou ius de cichoree : ou en y appliquant couronne de lierre, ou lierre contus : ou des œufs de perdrix, en les changeans souuent : ou en bafinant les mamelles d'vne eau distillee de pignons fauages. Synefe dit, adioustoit-il encores, que les Lybiennes admiroient les petits tetins des femmes qui estoient en leurs nauires, & destachotent leurs collets pour les regarder par merueilles : à cause, dit-il, que ces Lybiennes auoient le tetin si grand, qu'elles bailloient à teter à leurs enfans par dessus les espaules, sans estre empeschées de faire autres affaires. Puis on va adioster, que pour faire perdre le lait aux femmes, il ne falloit que faire vne couronne de lierre, & l'appliquer sur les mamelles, ou y mettre dessus des racines de la grande Chelidoine, cuites & pilees, ou faire fomentation avec oxicrat aceteux, ou appliquer cataplasme de farine de febues, ou emplastre de rue, fauge, menthe, aluynes, fenail, ou du son cuit incorporé

avec huile de camamile : Pline approuvant le basilic appliqué en liniment sur les mamelles, pour faire perdre le lait, & pour faire tarir vne nourrice. Que si au contraire on vouloit remplir les mamelles, & faire venir le lait aux nourrices qui en ont faute, il fut dit qu'il ne falloit qu'vser d'une ptisanne qui se fait avec racine de chardon de nostre Dame, autrement espine blanche, chardon argentin, artichaut sauvage, & chardon asinin : le tout mis en poudre avec grain de fenouil, & un peu de poiure long. Il y a un Espagnol, fust-il adioucté, qui assure que le lait est augmenté, si on prend des ongles des pieds de devant d'une vache, & les faire bruler, puis mis en poudre les mettre en vin, ou autre liqueur, & faire boire à la nourrice : comme aussi le laiteron blanc, selon Plin, fait venir le lait aux nourrices, si vous en faites cuire le tige, & puis le faire manger : autant en fait le chou cuit & saupoudré de poiure long, mangé avec son bouillon : autant en font le petit liseron, la couleur, que les Latins appellent *vitæ alba*, cuite avec du froment, & le lait de truye, & les œufs de perdrix. Nostre hostesse de nourrice ayant bien remarqué ce qui auoit esté dit pour faire tarir les nourrices, va demander combien de temps on deuoit laisser teter un petit enfant. A qui il fut respondu, qu'on trouuoit aux Machabees & es loix Romaines, que les Juifs ne les Romains ne les feuroient & detrioient qu'ils n'eussent trois ans : mais qu'aujourd'hui le plus communement on feuroit les enfans mâles à deux ans, & les filles un peu plustost : à cause qu'elles sont plus humides. Il se trouua pourtant un de

la Seree, qui va soustenir que les femelles deuoient autant teter que les masles, nonobstant qu'elles soient plus humides qu'eux : pource que leur humidité est naturelle, laquelle doit estre conseruee par son semblable, comme ce qui est contre nature doit estre corrigé par son contraire. Laissant là ceste question, on se mit à dire que les enfans humides, soient fils ou filles, deuoient moins teter que les secs : & que les enfans qui ont la fiebure hetique, & la toux, ont besoing de teter dauantage que les enfans qui ont la fieure d'humeurs corrompues, lesquels doiuent moins teter. Que si communement on feure les enfans à deux ans, disoit vn de la Seree, c'est qu'en ce temps le plus souuent ils ont des dents : que si plustost ils en auoient, on les pourroit aussi plustost oster de nourrice, si on voyoit qu'ils appetassent & se pleussent à manger des viandes solides : que si elles leur viennent à contre-cœur, ou qu'ils fussent maladifs, encores qu'ils eussent les dents, ne faudroit pas si tost les feurer. Je ne sçay, repliqua vn de la Seree, combien tetoient les enfans du temps passé, & si on les laissoit long temps apres avec leurs nourrices : parce que saint Gregoire afferme qu'un enfant aagé seulement de neuf ans engrossa sa nourrice : ce qui est confirmé par saint Hierosme d'un autre qui n'auoit que dix ans. Les anciens, va adiouter quelqu'un, faisoient si grand cas quand ils ostoient leurs enfans d'entre les mains des nourrices, & trouuoient ce seurement & priuation de laiët si preiudiciable au petit enfant, si elle n'estoit faicte bien opportunément, & en son temps, que pour cela ils celebroyent de grands festins, en consideration de ce

que leur enfant estoit priué de la nourriture du lait.
Surquoy vn messer Panthelon va dire à toute la compagnie : ie pense que le maistre de ceans a doncques aujourd'huy seuré quelqu'un de ses enfans, car il nous a fait bonne chere à soupper, dont ie le remercie.

Et en ce disant, se departit comme
aussi firent tous ceux de
l'assemblée.

Fin du second Liure.

ET NVGÆ SERIA DVCVNT





TROISIÈME LIVRE
DES SÉRIES
DE GUILLAUME
BOUCHET, SIEUR

DE BROCVRT.

*Reueu & corrigé de nouveau
par l'Autheur.*

ET NVGAE SERIA DVCVNT.



Se vendent
A PARIS,
CHEZ IEREMIE PERIER,
tenant sa boutique sur la petite
montee du Palais.

M. DCVIII.
Avec priuilege de sa Majesté.





A MONSIEVR,
MONSIEVR DE LA
CLYELLE, CONSEILLER
& Maistre d'Hostel ordinaire
du Roy.

MONSIEVR, vous careffez ordinairement de
tant d'accueil ceux qui vous font part de
leurs Oeuures, que vous en estes comme le
Dieu tutelaire. C'est pourquoy apres auoir
remué toutes sortes d'aduis à part moy, i'ay prins la
hardieffe de vous dresser & adresser ce peu de lignes,
où ie n'employeray point les traicts de Rhetorique
pour vous persuader aux effects dont elles vous recer-

chent. Je diray seulement, qu'ayant recogneu l'intention du Sieur Bouchet, de vous dedier les derniers fruiçts de ses labours, & Dieu l'ayant retiré à foy, ie suis demeuré executeur de ceste sienne derniere volonté. Il m'est impossible de rediger par escrit les dignes conceptions qu'il auoit sur ce suiet ; mais en suite de son intention, ie diray franchement & sans hypocrisie, qu'il n'a peu faire election d'un personnage plus propre à gerer & administrer la tutelle de ses enfans (ainsi appelleray-ie ses Escrits) qu'il a enfanté par les plus nobles fonctions de son entendement. Il font maintenant desnuez par le decez de leur progeniteur de tout secours humain, pour se garantir des poinçtures acerees de la mal-veillance ; vous auez en main tous les moyens necessaires à les maintenir enuers & contre tous par vostre bien-veillance. La garde-noble vous en est iustement deuë. Elle ne vous fera point debatuë ni contestee, nul aussi ne la peut accepter que vous, à qui elle est commise, & telle estoit l'esperance du mourant. Voicy donc son troisieme qui s'offre & presente pour estre mis sous vostre tutelle & protection. Il espere de la bonté d'esprit nee en vous, le mesme traitement qu'auetz faiçt au second, qui vous fut dedié par le pere. Plus on garde les fleurs des beaux esprits, plus elles font recommandables. Je ne vous recommanderay point celles-cy, puisque vous cognoissez dès long temps celui qui les a produictes, lequel se recommandoit assez

de foy-mefme, comme ayant esté le moins imparfait (que ie ne die le plus parfait) des hommes de la qualité & de fon aage. Toutesfois, veu que toutes chofes font fubieâtes au controlle, i'ofe vous prier prendre leur defenfe en main, contre leurs controleurs, ou pluftoft calomniateurs. La memoire du defunct vous y conuie ; fes cendres meritent cet honneur, vofre bon naturel vous porte à luy rendre office, voire n'en eftant pas requis ; fes merites & fes vertus m'obligent à vous en requerir. Ayans tous deux demeuré quelques annees comme enfeuelis, ils reuiennent au iour, accompagnez de leur aîné, qui requiert pareillement vofre faueur luy eftre communiquée. Et i'açoit que le pere luy ait laiffé d'autres parrains (qui semblent eftre quasi perpetuels) fi eft-ce que la confideration des deux posterieurs vous refoudra d'autant plus à la maintenue du premier, qu'ils ne peuuent marcher l'un fans l'autre, ni mefme s'affeurer qu'à l'abry de vofre gloire, & fous le fanal de vofre generale affiftance, qui ne peut engendrer aucune enuie ni ialoufie. Or pour venir à mon particulier, i'aduouë ingenuément que fi cefte Epiftre fust sortie des mains du Sieur Bouchet, elle feroit d'un ftyle plus releué, & d'une poliffeure plus nette, où vous la trouuez mal-ageancee & impolie : mais vofre douceur courra ma rudeffe ; mon deuoir rendu & à vous & à la volonté de l'Autheur excufera mes defeâuoitez, le luftre & la fplendeur de vos vertus conioinctes illustre-

ront & embelliront la terniffure & laideur de mon discours. Que si i'ay le moindre sentiment que les premices de mes vœux vous ayent pleu, vous me ferez vn autre Soleil qui eschauffera mes esprits à vous consacrer toute ma vie le seruice que vous a vouë,

MONSIEVR,

Vostre plus humble & plus
fidele seruiteur,

JEREMIE PERIER.

De Paris ce premier iour de
Nouembre, 1607.





A MONSIEVR DE
BOVCHET, SIEVR DE BROCOVRT,
SVR SES SEREES.

SONNET.

Mon BOVCHET, tes discours sont autant de merueilles
Qui captiuent nos cœurs d'un rauissement doux,
Ils sont tous pleins de lait, où Mercure ialoux
Trempe son caducé pour charmer nos oreilles.

*De diferentes fleurs comme font les abeilles,
Tu façannes ton miel, dont le goust plaiſt à tous,
Et ton ſçauoir, ça bas, eſt vnique entre nous
Comme eſt ton ame au Ciel vnique entre les belles.*

*Mais tes veilles d'honneur, & tes belles Serees,
Fuſſent des enuieux & des ans deuorees
Sans le ſupport heureux d'un Soleil de ce temps,*

*D'un docte la CLYELLE aux vertus fauorable
Qui rendant ton trauail contre les ans durable,
Te rend aimé des bons, & crainct des medifans.*

LA ROCHE DOSSEAV.





AV MESME.

BOVCHET ie le dy sans mentir,
Vous faictes si haut retentir
Vostre nom, par vostre bien dire,
Que iustement on vous admire :

*Car rien ne se voit de plus doux,
Plus docte ny plus agreable :
Ha ! combien c'est chose loüable
De faire bien au gré de tous.*

Y.B.S.D.L.C.





TOMBEAU DE
MONSIEUR BOVCHET,
Sieur de Brocourt.

*Il n'est rien qui nous puisse exempter du trespas,
BOVCHET repose icy, toy passant ne croy pas
Que pourtant il soit mort, il a durant sa vie
Dompté par sa vertu, & la mort & l'enuie.*

*Huit fois dix ans complets, en ce monde inconstant,
Sans peine, & sans douleur, il a vescu content,
Puis iuste il a payé le tribut à nature,
Son ame est dans le Ciel, son corps en sepulture.*

*Docte, aux doctes escrits, son esprit exerça
Iusques au iour fatal, que le corps il laissa.
Son temps fut compassé, ses œuvres mesurées,*

Car finissant ses iours, il finit ses Serees.

PASSANT ARRESTE-TOY, PRIE DIEU QU'A SES OS
LA TERRE SOIT LEGERE, ETERNEL LE REPOS.

Y.B.S.D.L.C.





AVTRE.

*Bien que lon ait compris en si petite espace,
BOUCHET qui de la mort fut le triste butin,
Neantmoins ses vertus, sa valeur & sa grace,
N'ont pour but limité que des siecles la fin.*

M.R.D. RAGVENEAV.





SVR LA MORT DE
MONSIEVR BOVCHET,
Sieur de Brocourt.

De BROCOVRT *n'est point mort comme le monde pense,
Jamais le vertueux ne dort entre les morts :
Mais son esprit lassé du seiour de son corps,
Est allé visiter le lieu de sa naissance.*

LA ROCHE DOSSEAV.





AVTRE.

Tu as vescu au monde, où ta foy fut constante,
Tu mesprisas le vice, & l'honneur fut ta loy,
Tu fus chery de tous, maintenant sans esmoy
Tu es au beau seiour où estoit ton attente.

I. PERIER.





TROISIÈSME LIVRE
DES SEREES

de
GVILLAVME BOVCHET,
Sieur de Brocourt.



VINGTCINQVIESME SEREE.

Des gens de guerre.

LE ne diray point qui fut l'occasion qu'en ceste Seree on ne parla que des gens de guerre, veu que du temps de nos seditions ciuiles (durant lesquelles ces Serees ont esté faictes) il n'y auoit heure au iour qu'on n'entendist parler de leurs deportemens, & si n'y a gueres personne qui n'ait experimenté leur pillerie, qu'ils appellent, s'accommoder, & qui ne les haïsse & deteste, fors ceux qui ont participé à leurs larrecins & meschancetez. Pourtant quelqu'un n'a pas dit sans raison, que *militia & malitia*, la militie & la malice, conuiennent quasi

de nom, & qu'ils ont aussi une même définition : parce aussi que par échange de l'un, aisément se fait l'autre : & qu'Aristote appelle les Grecs barbares, de ce qu'ils alloient armez : encores qu'il n'y ait chose plus nécessaire à l'entretien de nostre vie que la guerre : toute chose venant à se desfreigler sans son aide, parce qu'il se trouue tousiours des hommes qui ne veulent obeïr aux Loix que par force : & les statuts ne pouuans rien faire contre telles gens, il fut nécessaire que les armes accompagnassent les Loix. Car quelle force & autorité auroient les Loix, Statuts & Ordonnances, si l'on ne trouuoit qui les fist obseruer ? Et qui le peut mieux faire que les hommes vaillans dits à manier les armes ? Certainement sans eux les citoyens ne feroient pas asseurez en leurs propres maisons, on ne pourroit defendre les confins des seigneuries, on ne repoufferoit les iniures, l'on ne mettroit pas fin aux seditions, les vertus ne feroient pas maintenues, la paix & le repos public conserué, les voisins ne craindroient de nous faire tort, de nous occuper nos biens, & faire violence à l'honnesteté. Et m'est aduis, veu toutes ces raisons, que les Loix sont faites pour maintenir les vertus, & les armes pour la deffense d'icelles : car autrement elles s'en iroient en ruine, voire, comme disoit Xenophon, la Iustice, les Loix & les sujets sont sous la tutelle & protection des armes. Et comme les Republiques, les Rois, & les villes, doiuent mettre toute diligence à conseruer les gens de bien & pacifiques, elle deuoit estre redoublée en la militie, tel estant l'estat d'un chacun, quelle est l'intention de celui qui l'exerce : car en quel

homme doit estre plus la crainte de Dieu, qu'en celuy qui se soubmet tous les iours à perils infinis? En quel homme doit rechercher la patrie plus grande foy, qu'en celuy qui luy promet de mourir pour elle? En quel homme doit estre l'amour de la paix, qu'en celuy qui peut estre seulement offensé de la guerre? Et ay tousiours trouué bonne la loy de Solon, qui vouloit que les enfans de celuy qui meurt en bataille, fussent nourris du public : & la coustume d'un païs, là où les femmes, qui perdent leurs maris en la guerre se peuvent remarier, les autres non. Mais il est aduenue que la medecine est plus à craindre que la maladie, & comme dit quelqu'un, *Nostre mal s'empoisonne du secours qu'on luy donne* : les gens de guerre s'estans si mal gouvernez en la discipline militaire, qu'on a mieux aimé laisser les Republiques en leurs maladies, que tascher à les guerir par les armes : Si bien que ceux qui maintenoient la paix, & la iustice, repouffoient la violence & la tyrannie, & qui pour cela estoient honnorez & respectez de tout le peuple, font si reculez de toute modestie & bonté, que tout le monde a mieux aimé laisser leurs maisons, leur païs, & tout leur bien, que les y attendre & rencontrer : qui est cause que le soldat en est mal traité, & ne trouuant rien que manger en un lieu, est contrainct de s'escarter au loing pour trouuer des viures, & pour foy loger : & estans ainsi separés les vns des autres, font subiects à estre chargez par l'ennemy, ou par ceux du païs s'ils les trouuent demeurez apres leurs compagnons, & à plusieurs autres inconueniens : comme il arriua à un soldat, qui estant logé à l'escart, trouua un bon liét,

garny de couverture, & de draps, se met dessus le liſt, dedans les draps, & deſſous la couverture. Et là eſtant bien à ſon aïſe, & ſans bruit, dort depuis le ſoir juſques au lendemain apres midy : ſoit qu'il euſt eſté de garde la nuit précédente, ſoit qu'il fuſt grand dormard, pour auoir les veines fort petites : ſoit que la froideur du cerueau luy cauſaſt vn ſi profond dormir : ſoit qu'il euſt la teſte groſſe, contenant beaucoup de vapeurs : ſoit qu'il euſt mangé d'vn lieure, qui prouoque le dormir, ſelon Caton : ſoit qu'il euſt trauaillé, les eſprits ayans beſoin d'eſtre recreez. Or eſtant ce ſoldat ainſi endormy, il arriue en ceſte maiſon vn Sergent, qui execute le liſt où il eſtoit, & enueloppant dans la couverture les draps, le ſoldat, & le liſt, les garrote & charge dans vne charrette, conduiſant le tout juſques au plus prochain marché, ſans que le ſoldat en ſentiſt iamais rien, & ſans que le Sergent ſceuſt que le ſoldat y fuſt. Eſtant le Sergent arriué où ſe tenoit le marché, il faiſt ſes proclamations, reçoit les encheres, crie à pleine teſte, le liſt à cent ſols, qui dit, qui dit, & ce pour la dernière fois. Soit que le cry du Sergent, ou le bruit de la foire interrompiſt le ſommeil du ſoldat, ayant l'air, qui eſt renfermé en ſon oreille, eſté meu & pouſſé par vn autre air venant du dehors : ſoit que l'heure de ſon reſueil fuſt venuë, les vapeurs montees au cerueau, procedantes de la viande digeree en l'eſtomach, eſtans cuites, attenues, & conſumees par la chaleur, qui ſe retire au dedans durant le dormir : ſoit que les femmes qui mettoient à l'enchere, en maniant le liſt, fiſſent tourner le ſoldat d'vn coſté ſur l'autre, il ſe va reſueiller ſur les quatre

heures du soir, & se defueloppant du liſt, des draps, & de la couverture, ſort hors tout nud, ſe iettant au beau milieu de la foire comme vne mouche ſans teſte : & ayant ſon piſtolet bandé, commence à crier, goujat, apporte ma chemiſe. Les femmes qui vouloient achepter ce liſt, & le remuoient, eurent ſi grand peur, que depuis ne furent en leur bon ſens : le Sergent n'a point faiſt ſon profit dès ce temps-là, eſtimant eſtre vn eſprit qui le vouloit punir d'auoir executé de pauures gens qui auoient tant de maux : les hommes n'eſtans pas plus aſſeurez que les femmes, à cauſe qu'ils ne pouuoient arreſter ces femmes, qui fuyoient qui çà, qui là, voyant ce ſoldat tout nud avec ſon piſtolet bandé & eſmorché, n'en ayans iamais veu de tel qualibre. Bref comme ſi c'euſt eſté vne tremeur Panique, tous ceux de la foire s'enfuirent, & arriuerent bien tard à leur logis, à cauſe de la peur qui leur auoit entraué les pieds, & auſſi qu'ils ne penſoient pas qu'il fut ſi tard, ayant veu l'aiguille ſur le midy. Ce pauvre ſoldat ſe trouuant ainſi tout nud, ſans ſçauoir qui l'auoit là apporté, & que tous ceux de la foire le fuyoient comme s'il euſt eſté gabeloux, penſoit eſtre en vn autre monde, & eſtre enchanté, que quelque ſorciere de Bodin, l'ayant graiſſé, & luy ayant mis vn baſton entre les iambes, l'euſt enleué en l'air, & laiſſé là : eſtant ſi eſtonné qu'il ne faiſoit ſemblant de courir ce qu'on ne pouuoit dire ſa pauureté. Que ſi on ne veut croire ceſte hiſtoire, qu'on ne laiſſe à lire tout ce que j'ay peu recueillir de ce qui fut dit en ceſte Seree des gens-darmes, & on verra bien de plus grands & eſtranges cas. Et pour le vous donner à co-

gnoistre, dès l'entree de ceste Seree, il se leua vn Franc-à-tripe, qui nous va conter le deportement d'un Capitaine bien esueillé, lequel n'estoit point endormy comme nostre soldat. Et commença ainsi : Il y auoit ces iours passez en vne de mes mestairies vn Capitaine, & des soldats, qui viuoient à discretion, ou plustost, pour mieux parler, sans discretion, encores que le Capitaine fit tousiours mettre son hôte auprès de luy à la table, l'inuitant à boire, & beuant à luy plus souuent qu'il ne vouloit. Ce bon-homme, au lieu de luy faire bonne chere, demandoit au Capitaine, & à ses soldats : Qu'au droit auez vous de manger ainsi nostre bien ? Le Capitaine luy va respondre, Par droit de guerre, comme fit Bremus aux Romains, qui luy demandoient, *Quo iure hæc facitis?* quand il leur respondit, *Iure belli.* Ce Capitaine prenant plaisir à la liberté de parler de son hôte, luy va dire, Mon pere, ie vous prie de boire à moy. Le bon homme estant prest à boire, le Capitaine luy va dire : mon hôte, donnez vous garde de mettre ce bon vin en vn meschant vaisseau. Et quoy ? luy repliqua ce villageois, pensez vous que ie le vueille verser au vostre ? Ce Capitaine ne s'en faisant que rire, ne laissoit pourtant à mettre vne main au col de ce bon homme, & l'autre en sa bourse. En fin ils ne laisserent encores de boire l'un à l'autre, & en beuant & faisant bonne chere, le Capitaine disoit à son hôte, dites, Maudite soit chicheté, lequel pour luy complaire, disoit, maudit soit le dechiqueté. Vous ne dites pas bien, repliquoit le Capitaine, il faut dire, à tous les Diables chicheté. A tous les Diables le dechiqueté, disoit touf-

iours le bon homme. Le Capitaine ne s'en faisoit que rire, mais son hôte n'en auoit nulle enuie : aussi que ce seroit vne grande folie de rire, & voir manger son bien deuant soy. Celuy qui faisoit le conte, fut interrompu par vn de la Seree, lequel soustenoit que dechiqueté estoit venu d'un nommé Chiquart, car on dit, Braue comme Chiquart, ou bien de chic à chic, c'est à dire, de petit à petit, & dont est venu chicanoux, qu'on prononçoit anciennement chiche-à-nous : car iamais ils ne veulent debourcer. Mais, adiousta-il, soit venu le mot dechiqueté d'où on voudra, si est-ce vne mauuaise chose de decouper le drap, & les foyes, de telle sorte qu'elles ne peuuent durer beaucoup, ny seruir qu'à vn maistre : ce que les Turcs nous reprochent à bon droit, nous appellans enragez & forcenez, de gaster, comme en despit de Dieu, les biens qu'il nous donne : & encores qu'ils ayent de la foye plus que nous, il est deffendu sur la vie de la decouper. Celuy qui auoit commencé le conte, reprenant la parole, va dire que ce Capitaine trouua son hôte si à son gré, qu'il parla ainsi à luy : Mon bon homme, ie vous veux bailler quelque chose, à fin qu'ayez bonne souuenance de moy. Le villageois luy respond, Monsieur, ne me laissez rien, car il m'en souuiendra bien toute ma vie, & à mes enfans avec. Lors le Capitaine va dire à ses soldats, il veut que nous emportions tout, & que nous ne luy laissions rien. Le bon homme repliqua, ie dy, rien du vostre. Lors vn de la Seree va deplorer le piteux estat de la guerre de maintenant, & va dire que Barthelemy Giurgenitus, qui a demeuré serf en Turquie treze ans, dit qu'estant à la

guerre du Turc, contre les Perses, il vid decoler vn homme d'armes, & son seruiteur & son cheual, pource que le cheual s'estant deslié auoit entré dans le champ de quelqu'un. Pour n'entrer plus auant en ces discours tragiques, on commença à conter comme s'estoit porté à la guerre vn homme de village estant deuenu soldat. Pour faire le recit de cest archer de Bagnolet, il fut dit, que du temps de Charles septiesme, les Franks-archers & Franks-taupins estoient esleus & choisis par les parroisses, pour seruir de soldats à la guerre, comme on faiçt auourd'huy les pionniers. Ce que les François faisoient à l'imitation des Romains, qui estimoient le rustic plus propre à la guerre que le citadin : le villageois estant plus accoustumé à dormir sur la dure, au trauail, à endurer froid & chaut, faim & soif, que les nobles, & ceux des villes : estans les Romains si curieux à eslire & choisir leurs gens de guerre, que le Iurifconsulte estime ce mot *Miles*, estre diçt comme qui diroit millesime : pour autant que de mille l'on en eslisoit vn : comme *Centesimus*, signifie l'un de cent. Or pour acheuer comme nostre Franc-taupin s'estoit porté à la guerre, il fut adiousté, qu'estant bien habillé, & bien armé (car en ce temps là l'homme de pied auoit la salade, & le corcelet) les fabriqueurs de la parroisse luy demandant si son habillement estoit bien faiçt, & s'il ne le bleffoit point, il respondit, Je m'en rapporte à la parroisse : si les fouliers ne le pressoient point, il s'en rapportoit aussi à la parroisse : si sa salade & son corcelet ne le ferroient point par trop, il s'en remettoit tousiours à la parroisse, tant il estoit doux & paisible. Toutesfois

il ne trouuoit pas bon dequoy on le chargeoit de tant de harnois, disant qu'il estoit assez hardy, & qu'il ne craignoit rien que les dangers. La parroisse luy replique, nous ne t'auons pas armé comme si tu auois peur, mais nous t'auons ainsi équipé affin que tu n'eusses point de peur. Parquoy les parroissiens le voyant armé iusques au collet, & bien embastonné, luy vont dire : Va hardiment à la guerre, n'ayes point de peur, il n'y a personne qui te sçeust bleffer, battre, ne tuer. Le Franc-archer leur respond, ils seroient bien meschans de me faire mal, car ainsi que ie suis, ie ne me sçaurois defendre ny aider en façon du monde. Cest aduanturier ne laissa pourtant à estre receu à la monstre, & enuoyé avec les autres de là les Monts. Là où il ne fut pas long temps, qu'il ne se desroba de son regiment, ne demeurant en Italie que l'Esté. Estant de retour, on luy demande pourquoy il s'en estoit reuenu si tost : Il dit, qu'il ne s'en estoit pas fuy de peur des coups, ne fuy d'une bataille ou escarmouche, la crainte luy clouant & entrauant si bien les pieds quand il faut iouer des cousteaux, qu'il luy est impossible de bouger d'un lieu, & aussi qu'il auoit souuent ouy dire d'où il venoit, qu'aux batailles & rencontres d'armes, plus d'hommes mouroient en fuyant qu'en combatant. Mais ce qui m'a fait si tost reuenir, disoit ce Franc-archer de Bagnolet, c'est que Messieurs les Italiens ne m'ont fait manger tout l'Esté, que i'ay esté en Italie, sinon des herbes, que si i'y fusse demeuré cest hiuer ils m'eussent fait manger foing : ay-ie eu donc bonne raison de m'en venir ? leur disoit-il. On n'auoit pas acheué de rire, qu'on va dire que ce n'estoit pas de

maintenant que l'Italien mange force herbes, si nous en croyons le Comic qui dit, *Apponunt prata patinis*. Puis l'un deux va demander, &c. dont estoit venu ce mot de Franc-taupin. Celuy qui auoit fait le conte respond, qu'à son aduis, ce mot de taupin venoit du mot Grec *Tapinos*, qui vaut autant à dire (comme on luy auoit dit) que *humilis* en Latin, parce, disoit-il, que ces Francs-taupins estoient leuez du peuple le plus bas, c'est assauoir des rustiques & gens des champs, là où auourd'huy on leue les gens de pied de toutes conditions & estats, qu'on appelloit n'a pas long temps Aduanturiers, *quasi parati ad omnem euentum*, & Soldats maintenant, à la mode des Romains & Italiens, *quasi solo dati*, ou selon aucuns, *quod solidum stipendium eis daretur*. Ces gens de pied, que nous appellons auourd'huy Soldats, va dire vn autre, m'ont fait souuenir des Pionniers, que on leue des champs, qui furent leuez pour assieger vne ville, lesquels furent prins pour soldats, tant pour estre bien vestus des couleurs de leur eslection, que pour faire autant de mal qu'eux, iurant comme eux, & comme s'ils eussent esté gentils-hommes, appelloient les gens des champs, où ils passoient & logeoyent, vilains, pitaux, rustiques, pied-gris, & paifans : mesmes les soldats du camp ne les pouuoient discerner de eux, tant ils estoient desbordez en pilleries & blasphemies. Parquoy estans marris les soldats dequoy l'un estoit prins pour l'autre, & que les Pionniers iuroyent aussi bien qu'eux, leur vont dire, Ne iurez plus mort-Dieu, sang-Dieu, il n'appartient pas à vn vilain de iurer Dieu : iurez tant seulement, si vous voulez qu'on vous croye, ie

ne puisse jamais partir d'ici, ce qui aduint. Vous m'aués mis en memoire, va dire quelqu'un, la responce que fit en cest assiegement vn Capitaine à ceux qui se plaignoient à luy que ses soldats les auoient destrouffez : car ce Collonnel voyant que ceux qui se disoient auoir esté volez par ceux de son regiment, auoient encores leurs pourpoints & leurs chausses, par le corps Dieu, leur disoit-il, ce ne sont point mes gens, ie m'asseure que si c'estoient eux, ils ne vous eussent laissé ny pourpoint ny chausses. Mais escoutez, aiousta-il, qu'il arriua à ce capitaine lequel s'accommodant aussi bien que ses soldats, se laissa pourtant tromper en partageant vn butin d'une ville prinse d'affaut : ne prenant pour sa part qu'un prisonnier tout habillé de velours, avec force passemens d'or, & de boutons : car ce Capitaine pensant en retirer quelque bonne rançon, le traistoit magnifiquement, luy baillant tousiours le premier lieu de la table. Mais quand ce fut à se mettre à rançon, on trouua que ce n'estoit qu'un cousturier & tailleur, qui n'auoit pas vaillant six blancs, ostez les habillemens qu'il auoit sur luy, desquels, pour se sauuer d'estre tué avec la populace, il s'estoit accoustré, prenans les meilleurs vestemens qui fussent en sa boutique. Le Capitaine, apres l'auoir long temps nourry, despouille ce tailleur, & l'enuoye, & ne s'en falut gueres qu'il ne fust mal accoustré, tant pour la moquerie des autres Capitaines ses compagnons, que pour n'auoir rien gagné en ceste prinse. Vn de la Seree prenant la parole leur va dire, Puis qu'avez ris du Capitaine, ie vous feray rire d'un soldat. Durant les guerres ciuiles, commença-il à

conter, il y auoit vn Seigneur, qui faisoit sauter du haut de son chasteau en bas ceux qu'il prenoit de faction contraire, s'ils n'auoyent moyen de paier leur rançon. Il arriua qu'un foldat ia cogneu tomba entre ses mains, lequel n'auoit aucun moien de se rachepter. Parquoy ce Seigneur le mene à la cime de sa tour luy disant, il faut que sautiez du haut en bas. Ce foldat comme affeuré, luy demande, Monsieur, faut-il que ie saute tout d'un coup : le Seigneur luy respond qu'ouy : tout d'un faut, repliqua le foldat ? Par-dieu, mon Capitaine, ie vous le donne en trois. L'affurance du foldat, adiousta-il, & la rencontre en tel danger, & aussi que Dieu tient le cœur des hommes, ploya si bien l'affection de ce tiran qu'il luy sauua la vie. Que si ie ne l'auois veu, disoit-il, ie ne sçay si ie pourrois croire qu'en vn tel danger vn homme, tant affeuré soit-il, peut auoir dit cela : la peur en ses affaires glaçant le sang, lequel glacé estoupe si bien les conduits par où nous respirons, qu'en telle crainte nous demeurons muets, & insensibles, & sans mouuements, voire mesme les plus resolus. Du depuis i'ay oui dire que il estoit miserablement : car en la guerre & en hostilité mesmes, il y a quelque borne que la nature a prescrite & limitee pour les vainqueurs : outre & par dessus laquelle ce qui se fait & commet, ne se peut deormais couvrir du nom de guerre, qui a de son costé, comme la paix, ses droits & coustumes. Parquoy és choses, où l'on procede par violence, il doit encore y auoir lieu de quelque douceur, pitié, & humanité. Si nos gens de guerre, repliqua quelque autre, estoient aussi affurez que ce foldat,

vous ne verriez point tant de vanteries que font ces iarnignois, qui font trembler le salé iusques dans les celiers: puis quand ce vient à bailler le pain benist de la confrairie, font les premiers, non pas à fuir, ce disent-ils, mais à se retirer. Et ne faut point que ceux-cy craignent, que leur trop grande audace leur face tirer le sang de la vene, comme il se faisoit entre les Romains: ayans bien plus de besoin d'vser & manger du Pauot comme font les Turcs, qui ont vne certaine opinion qu'ils en font plus furieux, vaillans & desesperez à la guerre, quand ils en ont pris: ce qui les faict exposer temerairement aux perils, ce dit Belon. Si est ce, repliqua vn autre, que i'ay leu que ancienement on punissoit les soldats qui auoient failly en leur tirant du sang des venes: dequoy on ne peut rendre raison, sinon que ceux qui commettent des fautes ne font pas sains, car des mauuaises humeurs viennent les mauuaises mœurs. Et feroit de besoing que nos gens de pied fussent armez comme les Romains armoient leurs soldats, le plus pesamment qu'ils pouuoient, pour les rendre plus fermes contre les ennemis, & que sentans leurs personnes ainsi chargees, ils ne s'attendissent point de se sauuer. Que pleust à Dieu, disoit-il, que la loy *Tresantas* des Lacedemoniens, c'est à dire de ceux qui auoient peur, eust lieu pour le iourd'huy, vous en verriez beaucoup sans dignitez, sans femmes, ayans des robbes de couleur rapiecees, la barbe seulement d'vn costé, & avec tout cela suiets à estre frappez & outragez, sans s'oser defendre ne reuanger. I'aymeroïs mieux, repliqua vn Drolle, que la loy de Charondas fust practiquee, par la-

quelle les fuyards n'estoyent que contraints de s'habiller en femmes : aussi qu'il se trouue par escrit de vaillans gens-d'armes auoir fuy : comme fit Catulus Luſtatiſ, capitaine Romain, lequel voyant fuir ſes ſoldats deuant les Cymbres, ſans les pouoir arreſter, ſe mit entre les fuiards, & fit le couard, afin qu'ils ſemblaffent plus toſt fuiure leur chef, que fuir l'ennemy, pour les ſauuer de reproche : combien qu'il n'y ait pas beaucoup de perſonnes qui donnent leur honneur à autrui. Et ſi eſtime, adiouſtoit noſtre Drolle, plus le Conſul Varron, qui s'enfuit, que Paul ſon collegue, qui y mourut : & non autrement en iugea le Senat, & le peuple Romain, qui luy rendirent graces publiquement de ce qu'il n'auoit point deſeſperé de la Republique. Vn homme d'armes, qui eſtoit en ceſte Seree, voyant qu'on parloit de ceux qui fuient, va ſeulement dire, que les hommes d'armes François, qui ſe doiuent tenir fermes, & comme en vn fort, ne deuoient ſ'accouſtumer aux courſes & eſcarmouches, là où il faut le plus ſouuent fuir : car ils s'y ſont ſi bien accouſtumez, que là où il faut tenir bon, ils monſtrent les talons. Les peuples nouuellement deſcouuerts, que nous appellons Barbares & Sauuages, nous accusent de peur & de couardife, combien que nous nous difons les plus vaillans du monde : eſtant choſe eſmerueillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finiſſent iamais que par meurtre & effuſion de ſang : car de crainte de mourir, de routes & d'eſfroy, ils ne ſçauent que c'eſt. Et comme dit de Montaigne, Je ne ſuis pas marri ſi nous remarquons l'horreur barbareſque, mais ouy bien dequoy iugeans

bien de leurs fautes, nous foyons si aueuglez és nostres. Ces Barbares, que nous n'estimons rien, ne demandent à leurs prisonniers, autre rançon que la confession & recognoissance d'estre vaincus : mais tant ils sont hardis & vertueux qu'il ne s'en trouue pas vn, qui n'aime mieux la mort, que de relascher, ny par contenance ny par parole, vn seul point de courage inuincible. D'auantage, disoit-il, ce qui faict que les vieux portent plus aisément le ieufne que les ieunes : c'est qu'ils ont grand amas d'excremens pituiteux, où la chaleur naturelle agit, qui est cause qu'elle ne dissipe pas tant d'humeur radicale, ne de la masse du corps. Par ces raisons nous trouuons qu'és villes assiegees, où il y a famine, les ieunes meurent les premiers de faim. Combien de iours peut on viure sans manger ? demanda quelqu'un. A qui il fut respondu, qu'il estoit impossible par nature que l'homme sain peut viure plus de six iours sans rien manger, tant ait il les pores estroits & tant soit-il abondant en grosses humeurs & gluantes, quelque chose qu'on en trouue par escrit. Car nous trouuons qu'un estant condamné à mourir de faim, ne vescu que six iours, & que le septiesme on le trouua mort, ayant mangé de la chair d'un de ses bras. Que s'il y a quelqu'un qui ait vescu trente iours, ou d'auantage, sans manger, comme asseurent Albert & Auicenne, cela vient du flegme ou de la melancholie, qui leur seruoient d'alimens & nourriture. Et si fut adiousté que nous endurions plus tost la faim que la soif : parce que la soif nous contriste plus que la faim, prenans plus de plaisir à boire, quand nous auons grand soif, qu'à

manger quand nous auons grand faim, l'humeur nous delectant plus, d'autant que la vie en est plus entretenue que de toute autre qualité : or ce qui nous contriste le plus, c'est ce qui contrarie le plus à ce qui nous plaist. Soit la faim ou la soif, va dire vn de la Seree, qui face plus tost rendre les villes, sur toutes nations il n'en y a pas vne qui les supporte moins que le François, & se fasche plus de boire de l'eau & manger des rats que luy : ne se contentant pas de lard, de biscuit, & de vinaigre, comme les anciens Romains. Encores trouuons nous dans les Commentaires de Cesar, que de son temps les soldats Romains n'auoient pour toute munition que du bled sans estre moulu, & vn peu de vinaigre, pour mesler avec leur eau : & les Atheniens ne portoyent à la guerre que des viures auxquels ne falloit point de feu : les autres ne portoyent que de l'ail : dont est venu le prouerbe Latin, *à fabis & alliis abstinendum*, c'est à dire des magistrats, & de la guerre, n'y ayant pire nouuelle, que de predire & annoncer la guerre : les Grecs estant coustumiers de dire à ceux qui apportoyent quelque mauuaise nouuelle, Est-ce la guerre que vous denoncez ? Parquoy, adioustoit-il, ne faut mettre le François où il est besoin de combatre de monstre de faim, n'y ayant au monde chose plus miserable, ce dit *Cicero ad Atticum*, comme l'ont bien monstré les doctes Egyptiens en leurs sacrees lettres, qui peignoyent vn aigle ayant le bec crochu, pour signifier vn homme qui meurt de la plus miserable mort du monde, qui est la faim. Que si voulez renfermer vn François, baillez luy, pour le moins, vn pot de vin par iour, & deux liures

de pain, où ailleurs qu'à la guerre, trois le nourrissent. Que si voulez renfermer des femmes avec des hommes, baillez leur plus à boire qu'aux hommes, & moins à manger : car on tient que les femmes sont ordinairement plus alterees que les hommes, mais qu'elles mangent moins. Et pource, disoit-il, que cela semblera estrange à plusieurs, ie vous diray leurs raisons. C'est que rien n'altere tant que le beaucoup, souuent, & vehement parler, que nous difons babiller, dont les femmes se sçauent fort bien escrimer : Et si ne laissent les femmes sans parler de s'alterer, mais c'est par trop filer : car en fillant & mouillant souuent le fil, elles espuisent l'humidité aqueuse, dont les glandules de la langue sont arrousees, & de ce defechement vient la soif, & n'est sans propos le commun dire, ma commere, quand ie file, ie boy tant. Et aussi que la complexion cholerique souuent atteinte de soif est que si la femme ne l'est d'humeurs, elle le sera de mœurs, & par accident, ayant tousiours quelque chose à demesler, & à se fâcher. Plus, nous auons dit que les femmes mangent moins que les hommes : or est il, que tant moins qu'on mange, plus on boit : tesmoins les femmes qui disent, Quand ie ieufne, ma commere, ie boy tant. Que si nous voulons renfermer, adioustoit-il, le soldat François, il faut renouerler la composition de *Alima & Adipsa*, qui ostoit la faim, & la soif : ou bien luy bailler vne herbe que les Ameriquains (qui est vne partie du monde, nouuellement descouuerte, contenant plus de deux mille lieuës) nomment *Petum* : de laquelle ils prennent quatre ou cinq feuilles, qu'ils font dessecher,

puis les enuolopent dans vne autre grande feuille d'arbre, en façon de cornet à espice : cela fait, ils mettent le feu par le petit bout, & l'aprochent ainsi allumé dans leur bouche, & en tirent la fumee, qui les nourrit cinq ou six iours sans manger aucune chose : faisant cela principalement quand ils vont à la guerre, & que la necessité les presse. Que si vous prenez de la *Nicotiane*, ou herbe à la Royne (qu'aucuns maintenant appellent *Petum*) & on n'y trouue ceste vertu, foyez asseuré que ces deux plantes n'ont rien de commun ny en fortune, ny en propriété, avec le vray *Petum* des Ameriquains, non plus que l'Augoumoise, qu'on vante estre le vray *Petum*. Pline aussi dit, adioustoit-il encores, que les Scythes, pauvre peuple, prenoient en la bouche vne herbe nommée *Hippicen*, que les Latins nomment aussi *Spartania*, autres *Scithyca*, portant le nom des Scythes qui l'inuenterent premierement, qui faisoit qu'ils ne sentoient point la faim douze iours tous entiers apres qu'ils l'auoyent prinse : & que mesmes leurs cheuaux ayans mangé de ceste herbe, enduroient long temps la faim & la soif. Les Scythes aussi, dit Aule-Gelle, par le rapport d'Enasistrate, pour endurer la faim, se ferroyent le ventre & l'estomach avec de grandes bandes : parce que ne laissant gueres de vuide, la faim tourmente moins : laquelle vient, selon Eristratus, des fibres du ventricule & des intestins, quand ils demeurent vuides. Parquoy nous voyons coustumierement que ceux qui ont de grandes obstructions és parties viscerales & intestines, n'ont pas grand appetit. Mais ie craindrois, repliqua incontinent vne fesse-tonduë, que ceste ligature

me prouoquast à lasciuité : car on tient que ceux qui se ferrent fort, sont plus incitez & enclins à luxure : dont il en y a qui defendent aux filles & femmes de se ferrer si fort, pour ne sentir les aiguillons de la chair, & aussi pour euitier d'estre bossues & contrefaites : mais ie vous diray, adioust-il, Venus est mal agreable à ceux qui endurent grand faim. Que si ceux du iourd'huy, qui ne se ferrent point, & ne contraignent point leur panse, le sont pour ceste occasion, i'approuue leur maniere de se habiller avec leur cotton. Aucuns ont dit, disoit il encores, comme Turnebus, que le fromage de iument pouuoit nourrir dix ou douze iours, sans manger autre chose : mais ils ne disent rien de nouveau, car les Scythes la plus part du temps ne vivent d'autre chose. Les autres asseurent que pour se passer long temps sans manger, qu'il n'y a rien meilleur que de boire *oleum violaceum*, meslé avec vn peu de greffe, ou de l'huile d'amandres, ou bien manger du beurre. Autres afferment que le papier masché estanche la soif, aussi bien que de tenir des boules de fer en la bouche, comme il se trouue en l'histoire des Portugais. Et si ie n'en puis trouuer de fer, repliqua vn des nostres, Prenez en de merde, luy respond Franc-à-tripe. Celui qui auoit esté affiné, ne laissa en riant à dire qu'il auoit experimenté, estant à la guerre, que ce que dit Plin du Pouliot estoit vray, & qu'il engardoit d'auoir soif aussi bien que les graines de Halinus sauuage, tenues sous la langue : & qu'ayant enduré la faim, il s'estoit bien trouué puis apres de ne manger gueres, & d'vser de bouillons de vieilles poulailles bien confumees, & laiët de cheures, &

autres choses propres pour eslargir les boyaux retraiçts. Vn de la Seree, encores qu'il exerceast le mestier de la guerre, ne laissa à faire vn conte d'vn de ses compagnons d'armes, lequel estoit forty d'une ville assiegee. Et le commença ainsi. Vn homme d'armes de nostre compagnie, ayant esté renfermé en une ville assiegee, & pour cela luy semblant que tout le monde luy estoit tenu, en passant par une ville fit quelque excès, pensant encores estre à la guerre, dont il fut recherché iusques à son hostellerie : où ne le trouuant point, ou print son cheual sans s'amuser à prendre la selle. Mon compagnon de gend'arme, fasché au possible de son cheual, menace toute la ville, iure qu'ils s'en repentiront, & qu'il sçauoit bien qu'il feroit. Par l'aduis de la ville, son cheual luy est rendu : les plus aduisez de la ville disans qu'il venoit d'une ville qui auoit enduré le siege long temps, où il auoit enduré la faim, & qu'il ne falloit iamais irriter telles gens, la faim ayant augmenté la cholere. En rendant le cheual à mon compagnon d'armes, ceux de la ville luy demandent : Et bien Monsieur, que eussiez vous faict, si on ne vous eust rendu vostre cheual ? Que i'eusse fait, mort-Dieu ? va-il respondre, i'eusse vendu la selle. Lors ceux de la ville cogneurent bien qu'il n'estoit pas si grand diable qu'il estoit noir. Aussi l'hoste, adioustà celuy qui faisoit le conte, m'auoit conté que ce fendant estant logé en son logis, vn iour se voulant coucher auoit demandé vn couure-chef, & voyant que les chambrières faisoient les longues, il s'estoit si bien prins à iurer & maugreer, que tous ceux du logis ne s'osoient trouuer deuant luy. A une fois il disoit qu'il

mettroit le feu au logis, qu'il estoit gentil-homme de bonne part, & bien apparenté, que ce n'estoit pas à luy à qui on se deuoit iouër : que si on le voyoit mal en ordre, qu'il venoit d'un siege, & qu'il auroit bien cinq & six paires d'habillemens s'il vouloit, & qu'il ne tenoit qu'à l'argent qu'il ne les eust. En ce courroux, personne n'osoit prendre la hardiesse de luy presenter vn couure-chef, sçachant que de l'homme courroucé se faut escarter pour vn temps, & de l'ennemy pour tousiours. A la fin, son hostesse print la hardiesse, apres luy auoir baillé vn couure-chef, de luy demander, Et bien, monsieur, qu'eussiez vous fait, si on ne vous eust apporté vn couure-chef? Que i'eusse fait, sang-Dieu ! va-il respondre à l'heure : ie me fusse coëffé de ma chemise. Lors, son hostesse, qui le cognoissoit, en s'excusant, luy va dire, Et vrayement, monsieur, ie ne me suis pas auancee de vous porter vn couure-chef, car i'ay veu que ne portiez rien en vostre teste. Je n'y ay aussi iamais rien porté, respondit-il, sinon depuis que ie suis marié. L'hostesse, en se riant, luy va dire que son mary en estoit ainsi. Ce conte finy, vn habille homme de la Seree, repetant ce qui auoit esté dit que la cholere estoit augmentee par la faim, en va rendre la raison : disant que de la faim & de la soif la chaleur en est augmentee : laquelle ne trouuant point où elle agisse, la nature & l'humidité deffailants, ne faut pas trouuer estrange si les sens se trouuans alienez, & les esprits dissipés, les personnes sont rendues non seulement farouches, mais ayants vne espece de rage : aussi qu'on dit, Il enrage de faim. Dont ne se faut esmerueiller si ceux qui endurent faim,

font des choses prodigieuses & cruelles en l'extrémité de la famine, là où au paravant ils n'eussent osé penser. On dit, adioustoit-il, que les François estans assiegez par les Cimbres & Theutons, pressés de faim, substantèrent leurs vies des corps de ceux qui pour raison de l'âge estoient inutiles à porter les armes. Et sans reculer arriere iusques aux calamitez de Ierusalem, au mois de Juillet mil cinq cents septante & trois il aduint à Sanxerre, que les assiegez, réduits à l'extrémité, & contraints de manger cuirs, parchemins, & autres immondices, que vne petite fille de l'âge d'environ trois ans, estant morte de faim à vn pauvre habitant de la ville, vne vieille, qui seruoit luy & sa femme, leur conseilla de s'aider de leur infortune : & de fait en mangerent les entrailles, la faim contraignant la mere de remettre en son ventre l'enfant qui n'en faisoit gueres que de sortir. Mais ayans mis la teste à cuire dans le pot, cela estant descouuert par les soldats, ils furent bruslez. Les Allemans estans assiegez par les Turcs, & ayans faute de viures, & principalement d'eau, ils tuerent des cheuaux & avec leur sang meslé avec vn peu de farine, ils remedioient à la soif & à la faim. Ceux de Crotte assiegez par Mettellus, se trouuerent en telle necessité de breuage, qu'ils se seruirent de l'vrine de leurs cheuaux. Mesme le cheual pressé de faim mangera son maistre : comme nous trouuons qu'vn cheual renfermé avec Limone, par la sentence de son pere Hyppomene de grande faim mangea sa fille. Auenzrat dit que la famine fut si grande en son país, qu'on des-enterroit les corps morts, afin de succer la moëlle des os desgarnis de

muscles & de chair, & de se paistre de leurs charougnés : de forte qu'on fut contraint de mettre des gardes aux sepulchres. Apres qu'on eut conté les effets de la faim, quelqu'un reprenant ce qu'auoit dit le gentil-homme lequel estant despourueu de biens de nature, & de fortune, les recherchoit en ses anciens & predecesseurs, s'en moquoit, allegant ces vers :

Qui genus laudat suum : aliena laudat.

Et si disoit que Homere, quand il veut recommander un bon gendarme, il mettoit l'antiquité de la noblesse toute la dernière, & apres toutes les autres loüanges de celuy qu'il veut louer : la vraye noblesse s'acquiesçant en viuant, & non pas en naissant : & comme dict Euripide :

*D'estre de noble sang, c'est un tiltre honorable :
Et la noblesse en croist en ceux qui ont semblable
Vertu que leurs ayeulx.*

Et apres luy le Seigneur de Pybrac :

*Ce n'est pas peu naissant d'un tige illustre,
Estre esclairé par ses antecessors :
Mais c'est bien plus luire à ses successeurs,
Que des ayeulx seulement prendre lustre.*

Puis que vous moquez, repliqua un autre, de ceux qui

ne font nobles que de race, que direz vous de ceux qui se font ennoblir ? Il luy fut respondu, ce que i'ay leu, il n'y a pas long temps :

*Tu dis que tu es gentil-homme
Par la faueur du parchemin :
Si vn rat le trouue en chemin,
Que feras-tu ? comme vn autre homme.*

Mais, demanda quelqu'un, puis que nous voyons ceux qui ne font que babiller & causer de leur noblesse, & ceux qui se vantent & menassent, estre plus poltrons & couards, que ceux qui ne disent mot, les babillards defendans leur cause par la langue, ne pouuans faire autre chose, les paroles estans vaines où l'effect avec l'œuure se manifestent : qui est cause de la hardiesse d'aucuns, & de la timidité des autres ? Il luy fut respondu, que les animaux qui ont le cœur grand, lasche & mol, font fort craintifs, poureux, timides & couards : & le prouua par les cerfs, lieures & afnes, & autres bestes timides, qui ont le cœur fort grand, ayant esgard à la proportion des autres membres du dedans : or est-il que la chaleur n'est pas si grande en vne grande espace qu'en vne petite, vn mesme feu eschauffant plus vne petite chambre qu'une grande : ce n'est donc pas de merueille si ces bestes timides, n'ayans pas grande chaleur au cœur, ont le sang froid : la hardiesse venant de la chaleur du sang. Au contraire, des animaux qui ont le cœur petit, espoix, dur & ferré, comme le lion, & le chien, lesquels font courageux, à cause que la

chaleur se garde mieux & n'est pas si debile en vn petit lieu qu'en vn autre grand : l'homme tant plus qu'il est chauld, tant plus ayant de hardiesse : toutesfois contre la commune, qui dit d'un homme hardy & courageux, Il a grand cœur : car c'est tout le contraire. Ainsi voit on ceux qui ne craignent rien, & sont asseurez, auoir la voix haute & gresle, à cause de l'extreme chaleur qui est en eux. Mais d'où vient, repliqua quelqu'un, si la chaleur cause la hardiesse, que i'ay veu de braues soldats & hardis qui trembloient quand ce venoit à iouer des couteaux, la chaleur se retirant au dedans, & delaissant les membres exterieurs froids, semblans le Franc-archer de Bagnolet, qui trembloit de hardiesse ? Il fut respondu, que combien que la Loy *Tresentas* ait esté ainsi dicté, comme estant faicte contre ceux qui tremblent, qu'il ne s'ensuiuoit pas qu'on ne trouuaist des personnes vaillantes & hardies, qui tremblent & muent de couleur, encores qu'elles n'ayent nulle peur, & soient des plus courageuses. Cela se faisant, disoient-ils, de ce que leur corps n'est pas eschauffé d'une mesme chaleur quand ce vient aux distributions manuelles, & que par l'impetuosité de la chaleur bouillante, qui les surprend, il se fait vn mouvement inegal en toutes les parties de leur corps, qui cause ce tremblement tumultueux par trop grande abondance d'esprits & de sang : dont aduient que ceux ci, en vn bon affaire, se frappent de leurs mains, à fin qu'ils soient eschauffez en tous leurs membres d'une mesme chaleur, qui fera cesser ce tremblement à l'imitation du Lyon, qui se bat de sa queue, pour s'eschauffer

& entrer en cholere. Je croy, va dire vn maistre és Arts, & en toute archipederie, qui estoit en ceste Seree, que ie n'aurois pas si grand peur, & ne tremblerois pas tant, si ie me battois moy-mesme, que si d'autres me frappoient : mais ie me doute bien, disoit-il, que tous mes battemens ne m'empescheroient d'auoir peur, & de trembler s'il me falloit deffendre ou affaillir : veu que toutes les sentinelles corps de garde patroüilles, rondes, qu'on m'a fait faire durant les troubles, ne m'ont sceu rendre plus hardy, & si n'ont peu m'engarder de trembler, seulement quand il falloit demander à vn fallot, ou à vne lanterne, Qui va là? Ma grand'mere aussi m'a souuent dict, que quand ie vins au monde, il se fit vn tremblement de terre, mesme qu'à l'heure que ie nasqui il tonna bien fort, & qu'elle auoit ouy dire autresfois à mon grand pere, son mary, qui estoit maistre és Arts comme moy, que ceux qui naissent l'annee que la terre tremble, ou le iour qu'il tonne, sont naturellement craintifs & timides. Et aussi que ce grand pere, regardant mes bras courts, me disoit que ie serois fort couïard & poureux : la longueur & grandeur des bras estant signe de chaleur, comme les courts de froideur, & que de la chaleur procede la hardiesse, & de la froideur la crainte. Et ay bien cogneu depuis, que mon grand pere disoit vray : & ceux qui faisoient la sentinelle avec moy, sentirent bien vne nuit, qu'on nous bailla vn faux alarme, que i'estois des plus timides : comme aussi fit la ronde vne autre fois, laquelle monta en vne tour, où i'estois en sentinelle, qui me vouloit tuer, parce qu'en passant, & appellant sentinelle, ie

n'auois rien respondu, & disoit que ie dormois. Le luy dy, que ie ne luy auois veritablement rien dit, pour ce que ie n'auois pas nom, sentinelle : mais qu'on m'appelloit maistre Iean. Et n'eusse iamais pensé, sans cela, disoit nostre maistre és Arts, que la peur seruist d'apothicaire, & de clystere, & ne voulois pas croire la recepte que practiquoit Messire Pantolfe de la Cassine, Sienois, quand il estoit constipé, ne que les armoiries de France mises és priuez des Anglois leur seruissent de quelque chose. Mais maintenant ie sçay par experience, que les symptomes & accidens de la peur seruent de faire ouurir le guichet du ferrail, auquel à temps la matiere fecale est retenuë : à cause que la chaleur naturelle qui est en nous, & quasi comme nostre vie, fuyant ce qui luy est contraire, & qu'elle craint, venant du dehors, se retirant au dedans, vient à esmouuoir & fondre nostre ventre & la vessie : & aussi que la peur faisant retourner le sang & la chaleur au cœur, & au dedans, fait que la vertu retentive du ventre perd sa force. Que si le siege de la ville où i'estois renfermé, adioustoit nostre maistre Iean, eust duré plus long temps, i'auois deliberé de porter des chausses à la martingalle, ou à pont leuis. Quand nostre maistre aux Arts s'aperceut qu'on se mocquoit de luy, il va dire : Encores que cela ne soit aduenu, & que ie ne soys des plus hardis, ie ne m'en estime pas moins, ayant leu en mon Aristote, que la prudence consiste en froideur, & le courage & vaillance en chaleur, pourquoy i'ayme mieux, disoit-il, estre *prudens miles*, que *Gallicus miles*, qui est à dire *temerarius* : & ces deux qualitez estans contraires & re-

pugnantes, il est impossible qu'un homme soit courageux & prudent.

Quelqu'un de la Seree, étant bon François, demanda à notre maître es Arts : appelez-vous temerité se mettre en bien combatant es perils de la guerre avec un cœur invincible ? Pensez-vous deshonnorer les François, quand vous les nommez, *Gailicus miles* ? veu qu'on dit que & gaillard & gaillardise viennent à *Gallica audacia*, & que ceux sont appelez gaillards, qui courageusement entreprennent quelque chose, tant aventureuse soit elle ? Pourtant, replica maître Jean, Cesar dit qu'il ne desiroit moins en l'homme de guerre la sagesse, la modestie, & l'obeïssance, que la prouesse & grandeur de courage : & Polybe le confirmant escrit ainsi : Les Romains ne desirent pas tant la hardiesse, ne le contemnement de la mort en leurs Capitaines, comme la conduite, constance, & bon conseil. Et Valere dit, adioustoit-il, que Clearque, Capitaine Lacedemonien, fouloit à tous propos ramenteuoir à ses soldats, qu'il fait que l'homme de guerre craignist plus son Capitaine que l'ennemy, & que le Cleandre du Sieur de Pressac dit aussi que n'auoir pas apprehension du danger, n'est pas estre vaillant, dautant qu'estre vaillant est propre à l'homme, & le non auoir d'apprehension tient de la beste. Dauantage, disoit-il encores, la vaillance n'estant autre chose que le mespris des dangers, celui ne les mesprise qui ne les conçoit pas. Et de fait, ceux qui courent au danger, sans se l'estre représenté, dès aussi tost qu'ils se trouuent, tant soit peu, engagez, descouurent clairement le peu d'assurance qu'ils y apportent, en ce

qu'ils en retournent pluſtoſt qu'ils n'y font allez. Là où pour bien faire, au commencement il faut iuger du peril, puis refoudre d'acheuer l'entreprinſe ou la vie : Thucydide diſant que l'ignorance faiſt les hardis, & la conſideration les craintifs : la hardieſſe eſtant entre la crainte & la temerité : car ceux qui craignent tout, font couards, & ceux qui ne craignent rien, font temeraires. Vn Franc-à-tripe va dire à noſtre maïſtre és Arts, que ſans auoir eſgard à tout cela, il l'empescheroit d'auoir peur, & ſi le garentiroit de tous dangers belliques, qui peuuent ſuruenir au corps : ou luy baillant la chemiſe de neceſſité, qu'on a accouſtumé veſtir quand on va à la guerre, laquelle eſt faiſte de lin filé la nuit de Noel par des filles chaſtes, au nom du diable : ou bien luy donneroit vn breuet tout plein de lettres ſignees & eſcrites par les Preſtres de Turquie, qu'on nomme *Talaſmans*, qui appellent ces lettres *Haymachy* : ce breuet preſeruant celuy qui le porte à la guerre, d'eſtre bleſſé, ne par couteau, ne par fleſche, ne par harquebuze, ne par autre bouche à feu : ou bien luy feroit preſent d'vne pierre qui s'appelle *Alectoria*, qui ſe trouue au ventre du coq : laquelle portee ſur ſoy, faiſt que celuy qui la porte ſera touſiours victorieux : à ceſte cauſe le coq eſt l'oïſeau de Mars, & par lettres hieroglyphyques le coq ſignifie la vaillance : parquoy les Sybarites effeminez defendoient de tenir le coq en leur ville : ou bien l'armeroit d'vn corſelet & morion qui ſeroient à l'eſpreuue de toutes armes offenſiues : car il en y a qui conſacrent des armes vſans de force croix, force noms de Dieu prins des Hebrieux, avec force

prieres & exorcismes. Et de fait, disoit-il, pour vous monstrier que ce n'est pas du iourd'huy que telle magie s'exerce, nous trouuons qu'au temps de nos peres François, toutes telles forges & trempes d'armes faites par consecration, estoient reputées inuentions du diable, & estoient defenduës à ceux qui entroient en camp clos, & mesmes ils iuroient au préalable, auant que combattre, que les armes qu'ils portoient n'estoient forges par les arts de l'ennemy, ne par inuocations d'esprits malins: celui qui demandoit le combat requerrant le Connestable que sur ce il fist iurer le defendeur. Ou bien pour n'auoir point de mal, il luy apprendroit à dire vn mot, lequel estant dict tout haut, si vous combattez contre les Sauromates, ils ne vous feront nul mal, ce mot est *Zirin*: ou bien pour n'auoir point de peur, & pour estre resolu, il faut faire ce que firent les Numantins: lesquels voulans faire vne saillie pour combattre, se remplirent de viandes, comme ayans fait le festin de leurs funerailles & si se saoulerent de chair demy crüe, & d'un certain breuuage fait de froment: que ceux du pais appellent *Cælia*. Puis nostre Franc-à-tripe, s'adressant encores à nostre maistre Iean, luy va dire, nonobstant que la peur du faux alarme, & de celui qui faisoit la ronde, vous ayent mis bien pres de la mort, si s'en trouue-il de plus craitifs que vous, car pour moins i'en ay veu mourir: à cause qu'en ces peurs, les esprits nous voulans aider, s'assemblent tous au cœur comme à la forteresse de nostre vie, à fin que le cœur ne deffaille en ce grand peril: & pour ce que ces esprits y vont sans ordre, & tumultuairement,

& avec grande foule, ils nous peuuent suffoquer par ceste trop grande hastiueté, dont s'enfuit la mort. Le maistre és Arts lors luy respond, qu'il s'esbahyffoit si on meurt de peur, comment il estoit en vie, veu qu'il ne fçauoit homme au monde plus poltron & timide que luy : que s'il s'en trouuoit vn plus couïard, il se pendroit. Il luy fut repliqué par le mesme Franc-à-tripe, va donc te pendre, car tu es plus hardy que moy, qui n'aurois pas le courage de me tuer & pendre. Ce maistre és Arts va encores demander, comme luy estoit venu ce flux de ventre : veu qu'vn mois auant ceste alarme il n'auoit gueres mangé, & si ne pouuoit manger à cause de la peur : que si tous eussent esté de ma complexion, disoit-il, la ville n'eust pas esté de long temps affamee. On luy repliqua, que les poltrons & couïards gardiens de places imprenables, les font pre-nables, & que pour garder bien qu'il y faudroit mettre de plus vaillans gens & honnestes que luy : & qu'il estoit si vilain qu'on le receuroit bien en l'administration de quelques Republicques, où il faut estre vilain, pour le moins, de trois lignees, & qu'on trouuoit estrange dequoy il estoit encores si poltron, & qu'il deuoit estre venu vaillant, ayant esté en ce siege avec des plus courageux de toute la France: se faisant beaucoup de choses esmerueillables par vne certaine similitude & frequen-tation : à cause que celui qui hantera le hardy, le fera, s'il hante le couïard, il le fera. Lors nostre maistre Iean va tres-bien repliquer, que les vices qui sont naturels ou en l'esprit, ou au corps, ne se peuuent du tout effacer par aucune industrie, ce qui est né avec nous pouuant

bien estre adoucy & corrigé par art, mais non du tout surmonté & arraché. Parquoy ie pense, disoit nostre maistre és Arts, que pour lascheté de cœur vn soldat ne doit estre puny de mort : ayant vne grande difference entre les fautes qui viennent de nostre nature, & celles qui procedent de nostre malice : de maniere que plusieurs ont pensé qu'on ne se pouuoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience : & sur ceste reigle aucuns ont fondé, ce dit de Montaigne, leur opinion de ne punir par mort les heretiques. Et quand i'eusse esté le plus hardy du monde, disoit il, ie n'eusse iamais suiuy les armes, la condition de la guerre estant tres-defraisonnable, là où chacun veut auoir l'honneur de ce qui est bien fait, & vn seul est chargé des fautes. Vn de la Seree qui estoit dans la ville assiegee avec nostre maistre és Arts, nous va conter vn plaissant conter de luy, & deuant luy. Vn iour, commença-il à dire, on parloit qu'il deuoit venir des Reistres & Lansquenets, & que s'ils estoient venus, qu'on feroit bien leuer le siege : mais qu'ils ne pouuoient estre icy de deux mois. Nostre Maistre Iean, icy present, bien ioyeux, va dire à des Capitaines, Messieurs, il ne faudroit que les faire venir tous en poste, ils feroient en huit iours dans le pays, prests à combatre. Ceux de la Seree ayans ris aussi bien que le maistre des Arts, quelqu'un reprenant les premiers propos, va parler ainsi, Je croy qu'il faut long temps auoir practiqué les armes auant qu'estre asseuré soldat & bon Capitaine : les Romains tenans ceux pour nouices qui n'auoient esté à la guerre que huit ans : aujourd'huy s'ils ont

seulement esté vn mois, ils vous rompront la teste de leurs vaillantises, lesquelles on ne peut pas tousiours endurer : comme il arriua à vn soldat à la douzaine, qui se vantoit d'auoir entré des premiers à S. Lo, & à Quarantan, qu'il n'y auoit homme qui peuplast mieux les cemetieres que luy, ne qui fist plus gagner les Chirurgiens. Vn soldat accort estant fasché de son babil, & de ses vanteries, luy va dire : Puis que tu es si bon soldat, comme tu dis, mets le nez à mon cul, & crie ville gaignee. Ce babillard faisant semblant d'entrer en cholere, va dire à celuy qui se mocquoit de sa vaillantise : Si tu me fasche, ie t'accoustreray si bien qu'il ne te faudra Medecin ne Barbier. Ie le croy bien, luy replique ce soldat : car tu ne me feras point de mal, tu es trop bon. Ce Trafonesque luy va dire qu'il le feroit aussi aisément qu'il aualeroit vn verre de vin, mais qu'il craignoit qu'il ne fust pas confessé : & par là on cogneust bien, disoit celuy qui auoit commencé le conte, que les paroles estoient femelles, & les effects masles, & pourtant si l'eussiez-vous prins pour vn vaillant homme, tant il iuroit entrant en cholere : mais ie ne m'arresteray iamais à ces Picorcholes, qui se cholarent pour peu de chose : car, comme dit Seneque, l'ire & la cholere ne rendent point l'homme de guerre, ni autre, plus hardy : la vertu se contentant d'elle mesme, sans auoir besoing d'un vice, qui est la cholere. Et me souuiant, adioustoit il encores, auoir entendu d'un vieil soldat, qu'un sien compaignon de guerre, arriuant au logis, cassoit les bouteilles à vin-aigre & faisoit mille insolences : du rapport desquelles son Capitaine assauanté, le gardoit pour

comblar le fossé à quelque raisonnable bresche. L'heure qu'il attendoit venuë, voulant faire marcher son homme à la premiere poincte d'un assaut, qui se donnoit à Vezelay, il le trouua tout autre qu'il n'estoit, mangeant le cul des poules sur le bon-homme : car tremblant de hardiesse, pria son Capitaine auoir pitié de luy, disant pour toute raison qu'il estoit si chaud & temeraire, qu'il se feroit tuer incontinent, si on l'enuoyoit en lieu si dangereux. Un autre pour soulager cestuy-cy qui en auoit assez conté, luy va dire, Je vous prie mettez mon soldat avec le vostre : lequel faisant bien le quant à moy en vne querelle, & voyant que la partie aduerse s'en venoit à luy, se renferma en un logis, son ennemy luy criant, fors poltron, fors si tu es homme de bien : le soldat renfermé mettant le nez à la fenestre, luy demande, Et si i'y allois que me ferois tu ? Que ie te ferois ? repliqua celuy qui vouloit rompre la porte, ie t'asseure que ie te couperois la gorge. Le soldat renfermé lors luy va dire, Pardieu ie n'y vois donc pas. Et quand il luy disoit, Tu n'as donc point enuie de te battre ? il respondoit que non, & qu'il s'aimoit trop. Que si ces deux soldats, adiousta-il encores, eussent esté entre les pauvres Scythes, on les eust bien empesché de communiquer à leurs ceremonies : estant deffendu à celuy qui n'auoit tué personne en guerre, d'entrer en leurs temples, & moins leur eust esté permis de faire un sacrifice, que les Grecs appeloient *Hecatompheia*, lequel n'estoit permis qu'à ceux qui auoient tué cent hommes en guerre. Et ne sembloient pas ces deux soldats, le Lacedemonien, qui auoit son honneur en si

grande recommandation, que estant tombé en terre, il pria son ennemy de le tuer par le deuant, honteux de mourir estant blessé par le derriere, à fin que les siens n'eussent point de deshonneur le voyant mort : l'homme genereux estimant plus l'honneur vniuersel des siens, & de sa race, que sa vie particuliere. Le Seigneur de Montagne à ce propos a laissé par escrit, que le Capitaine Bayard estant blessé d'une harquebusade, & contrainct de se retirer de la meslee, commanda à vn sien gentil-homme de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : à fin qu'on ne pensast qu'il eust tourné le dos à l'ennemy. Que si ces gens là auoient soucy de l'estime qu'on auroit d'eux apres leur mort, quel soucy pensez vous qu'ils eussent de leur honneur estans en vie ? Ce qui leur ostoit toute exaction & pillerie allans à la guerre, car tant plus qu'ils estoient gens de bien, tant plus on les estimoit vaillans & hardis, l'homme de guerre mauuais & meschant, & avec cela vaillant & courageux, estant à comparer à vn mauuais chien, qui faiçt bien la guerre aux loups, & toutesfois estrangle les brebis : ceux qui font profession des armes doiuent estre semblables aux bons chiens de garde, qui sont mauuais contre ceux qui viennent du dehors pour mal faire, & au contraire, doux à ceux qui sont au dedans. Vous voudriez donc, luy fut-il repliqué, que les gens de guerre fussent comme le gentil-homme, lequel estant à la guerre ne frapport l'ennemy que du plat de son espee, dont estant reprins, il disoit qu'il auoit peur de le tuer, le voulant prendre tout vif : comme faisoient les Gladiateurs, que les Ro-

mains nommoient *Retiarios*. Et voicy le nom & l'epitaphe de ce bon homme de guerre : Cy gist Froisin, soldat, homme de bien, qui ne tira iamais espee, & ne bleffa personne, n'entrant iamais en cholere, & si ne pilloit point ses subiects. Son espee donc, repliqua vne fesse-tondue, deuoit auoir bien du lait, n'estant pas souuent tiree : & ie croy qu'il ne pilloit point ses subiects, n'en ayant point. Que s'il eust esté Lacedemonien, il n'eust point eu d'epitaphe, ne d'inscription sur son tombeau : estant defendu par la Loy de Lycure de n'escrire sur vn tombeau, si celuy là n'estoit mort en guerre. Les Cariens ayans esté les premiers inuenteurs de faire mettre armoiries & signes en leurs escus & pauois, esquels quelques vns escriuoient leur nom : à fin qu'on peult recognoistre ceux qui auoient bien fait en guerre : les Atheniens aussi ayans vne place à Athenes, où estoient enterrez ceux qui estoient morts en guerre, dicté *Piquile*, pour la varieté des histoires y depinctes. Estant receu de tout temps non seulement d'estendre le soing que nous auons de nous au delà ceste vie, mais encores de croire que bien souuent les faueurs celestes nous accompagnent au tombeau, & continuent à nos reliques. Et si anciennement il n'y auoit que les vaillans qui peussent porter leurs boucliers peints : car ceux qui n'estoient point experimentez à la guerre, & n'auoient fait quelque acte vertueux, portoient leurs rondaches toutes blanches sans peinture : *vnde est, Parmaque inglorius alba, id est, non picta*. Et ainsi les armoiries se doiuent seulement attribuer à ceux qui ont fait quelques beaux faits d'armes seulement. Le Decameron dit :

Nous sommes nais tous esgaux, & avec esgale vertu: mais ceux qui furent plus vertueux, furent appelez nobles, le reste demeurant non noble. Et Diodore dit que beaucoup de nations, & entre autres les doctes Egyptiens, n'estoient point plus nobles les vns que les autres: & n'estoit permis à leurs funerailles de louer leurs parents & predecesseurs. Je n'estime pas moins, adiouta-il, cest homme de guerre, pour n'auoir tué personne: car peut estre qu'il n'a iamais combatu que contre des gens qui ne se deffendoient point: estant signe de poltronise quand on ne s'adresse qu'aux foibles & timides, imitans les vilaines mouches, qui ne piquent iamais que les bœufs maigres, chetifs, & descharnez, & non le Lyon, qui assaut plustost les hommes que les femmes, & iamais les petits enfans que par famine: Pline ayant escrit qu'il auoit ouy dire à vne femme de Getulie, qu'elle auoit appaisé la fureur de plusieurs Lyons, se disant femme fugitiue & debile: en suppliant le maistre, & le plus noble des animaux, d'auoir pitié d'elle, & qu'elle estoit vne proie indigne de la noblesse de cest animal: ce Lyon mignardant les petis chiens & se iouant avec eux, & deuorant les grands. Et à ce propos, disoit il, ie vous conteray vn braue acte d'un gentil-homme, lequel se monstra genereux en vne querelle qu'il eut contre vn sien compagnon d'armes: car son aduerse partie estant tombee en combatant, ne la voulut offenser, mais au contraire, luy va dire, leue toy: ie t'asseure que ie ne te feray aucun mal tant que tu seras à terre. Celuy qui estoit tombé, se fiant en sa promesse, ne voulut iamais bouger de couché, tant

que son ennemy fut là, quelque assurance qu'on luy peut faire de ne l'offenser couché ne debout. Il me semble, commença à dire vn des plus aduisez de nostre Seree, que les Romains, exemplaires de tout bien, n'eussent pas fait ce que firent les Henuiers à vne pauvre femme, comme recite Froissard, qui escrit que le fils du Comte de Haynaut s'en alla à grand force pour conquerir la Frise : mais quand ses gens voulurent prendre terre, l'armee de ceux du pays vint à l'encontre, sortant vne femme vestue de bleu, qui s'aduança seule pour empescher la descente de l'armee du Conte de Haynaut, & estant à vn iect de fiesche pres de Henuiers, leur tourna le dos, & leuant ses draps, sa robe, & sa chemise, leur monstra son derriere, en criant, prenez là vostre bien venuë, Messieurs. Et dit Froissard que les Henuiers, qui estoient aux nauires, tirerent apres elle fiesches & viretons, qui l'enfermerent par son derriere de plus de cinq cens fiesches, iusques à la mort. Ce conte acheué, ceux de la Seree entrerent en debat lequel estoit plus estimé à la guerre, ou bien assaillir, ou bien se deffendre, se trouuant vne grande contrariété en cela entre les Romains & les Grecs : les Romains estimans plus le bras droict que le gauche, l'espee que le bouclier, l'assaillir que le deffendre : au contraire des Grecs, qui auoient plus d'esperance à la main gauche qu'à la droicte, faisans plus d'estime de leurs boucliers que de leurs espees : estant deffendu par leurs Loix à ceux qui auoient perdu leurs boucliers à la guerre, de se trouuer en leurs temples & sacrifices. Parquoy Archilon fut banny de Lacedemone, pour auoir

escriit qu'il valoit mieux laisser son bouclier que la vie. Il fut dit qu'une femme de Lacedemone disoit à son fils, en l'armant : ton pere t'a tousiours conserué ce bouclier, aduise de le garder aussi, ou de mourir : & les Latins ont dit qu'elle disoit à son fils, *aut cum hoc, aut in hoc redi* : les Grecs voulans dire que lon doit penser premier à se deffendre que d'affaillir. Et c'est pourquoy Homere descrit tousiours les plus vaillans & hardis, les mieux armez. Aussi qu'Epaminondas, à demy mort, demanda si l'ennemy luy auoit point osté son bouclier en tombant, & quand on le luy eust apporté, le va baiser en mourant, comme compagnon de ses labeurs & de sa gloire : par cela voulant rendre témoignage, ce dit messire Francisque Lotin, que les braues & genereux actes par luy faicts aux affaires des guerres Thebaines, auoient esté par luy entrepris, pour souter la paix, & conseruer la Thebaine liberté, & non pour faire aucune offense : demonstans les Grecs, que l'honneur deu aux vaillans hommes, deuoit estre plus tost donné aux deffendans qu'aux affaillans, encores que celuy qui assaut, face demonstration d'estre plus hardy que celuy qui deffend : & aussi pour donner à cognoistre qu'il faut viure en paix, & quand ores on seroit forcé de combattre, il faut que ce soit pour deffendre, non pour offendre. A ceste cause les Romains, encores qu'ils estimassent plus le bras droit que le gauche, auoient de coustume toutesfois de mettre l'anneau militaire à la main gauche, & non à la droite, qui auoit manié l'espee : pource que la main gauche estoit celle qui auoit porté le bouclier avec

lequel l'homme se deffend, sans en faire offense à personne, les gens de guerre ne deuant pas tant s'ayder de l'espee, qu'ils ne se seruent aussi du bouclier, principalement si c'est vn chef de guerre, ou capitaine, qui doit mourir vieil, combien qu'en vn besoin il ne se doie espargner : mais avec sa vertu & hardiesse, qui est fort recommandee à vn Capitaine & gendarme, n'aura pas tant d'esgard à l'honneur, qu'il ne se soucie de sauuer sa vie, comme fit le soldat, qui estant blessé & tout plein de playes & de sang, pour auoir bien combatu, & qu'on luy crioit qu'il s'allast, ainsi sanglant comme il estoit, monstres au chef d'armee, leur respond, mais plus tost au chirurgien, ayant sa santé en aussi grande recommandation, que l'honneur de la cheualerie qu'il eust peu auoir. Et qu'il estoit meilleur de faire les cheualiers apres quelque acte vertueux que les faire auant la bataille. Les autres disoient que les cheualiers se deuoient plustost faire auant la bataille, pour l'opinion qu'on a qu'ils en feront meilleur deuoir, comme fut passé cheualier par Baiard le grand Roy François, auant qu'entrer en bataille en la iournee de Marignan : qui est contre ce qu'on demande, Le Roy est il Cheualier. Qu'on doie donner l'ordre de Cheualerie auant le combat, cela est confirmé par l'ancienne pratique : car les François & Anglois estans vn iour rangez en bataille, passa deuant le camp François vn Lieure, dont se fit grande huee par le derriere de l'armee, pensant que ce fust commencement de la bataille, dont aucuns lors demanderent cheualerie : mais les deux armées ne faisans rien, furent appelez Cheualiers du Lieure. Mais,

demanda vn de la Seree à celuy qui auoit acheué ce conte, N'aduint il rien du depuis de sinistre & mauuais aux François, veu que le Lieure est tousiours prins pour vn mauuais presage, comme il aduint à Amurat par vn Lieure qui vint mourir à ses pieds, cependant qu'il prenoit plaisir de voir sauter en l'eau (estant en lieu haut) des Grecs atachez l'un avec l'autre deux à deux? Que le lieure soit de mauuais presage, c'est parce qu'il est Hermaphrodite, selon aucuns, & qu'il muë de sexe tous les ans : & s'il est ceste annee masle, l'autre il fera femelle. Personne ne respondant à ceste demande, vn de la Seree va dire, Je vous prie ne parlons plus de la guerre, à fin qu'on ne nous reproche en parler comme clerks d'armes, & que ne soyons mocquez comme fut vn Philosophe, lequel en Ephese preschoit le deuoir d'un grand Capitaine, & comme la guerre se deuoit faire : car Hannibal l'ayant escouté, dit auoir veu beaucoup d'hommes vieux qui refuoient, & ne sçauoient qu'ils disoient, mais que cestuy les passoit en toute folie parlant si asseurement, & en maistre, d'un mestier duquel il n'auoit l'experience ny l'usage, & où il n'entendoit rien. Toute la Seree estoit muette, de peur de tomber en la moquerie du Philosophe Ephesien, quand quelqu'un va demander pourquoy les anciens defendoient qu'on n'eust à semer ne cultiuer la menthe durant la guerre. Il luy fut respondu que la menthe rend les personnes molles & lasches, & si dissout la semence : parquoy on defendoit aux gens de guerre, & à ceux qui vouloient viure chastement, de flairer ny manger de la menthe : encores qu'il me semble qu'on

deuoit plustost defendre les femmes en temps de guerre, lesquelles rendent bien plus les hommes vains & imbeciles, que la menthe. On luy repliqua, qu'il se trouue de bons & vaillans gensdarmes, qui n'ont laissé à estre suiets aux femmes, & qui en ont mené à la guerre : Mesmes les Romains menoient par fois les leurs aux lieux où ils alloient faire la guerre, principalement quand il estoit question d'y faire vn long sejour, la chaleur qui rend les hommes hardis, les rendans aussi luxurieux, l'un & l'autre procedant de chaleur : car nous voyons les nations les plus belliqueuses estre enclines aux femmes, & les aimer. Ce que les Poëtes ont baillé à entendre, quand ils ont marié Mars avec Venus. Et est ce que dit Aristote, rendant la raison pourquoy les Lacedemoniens se laissoient gouuerner à leurs femmes : parce que les hommes guerriers & hardis sont retenus volontiers sous le ioug d'amour. Aussi trouue t'on qu'un Capitaine Athenien, nommé Iphicrates, disoit que le bon soldat deuoit estre amoureux, auaricieux & voluptueux tout ensemble, à fin, dit-il, qu'il ne craigne point de se hazarder aux perils, pour auoir de quoy fournir à ses cupiditez. Que si le François estoit aussi auaricieux qu'il est amoureux & voluptueux, ce seroit le meilleur soldat du monde, & s'il faut iuger le bon gendarme par ces qualitez, l'Espagnol sera en danger de l'emporter, estant sans comparaison plus auaricieux que le François. Nous trouuons, adioustoit-il, que les Carthaginois se seruans des habitans des isles Belears, qui sont aujourd'huy nommees Maiorca & Minorca, ne leur bailloient pour leur solde & salaire,

que des femmes & du vin. Et pour monstrier que les foldats sont addonnez aux femmes, cela est signifié des Lacedemoniens, ayans mis en leur ville Venus armee, l'un n'estant sans l'autre. Il fut repliqué, que les Lacedemoniens n'auoient pourtrait Venus armee, pour monstrier les foldats estre subiects aux femmes, mais que les Lacedemoniens en la guerre contre les Messiens, pour n'oster leur cuirasse de dessus leur dos, auoyent eu à faire à leurs femmes tous armez, dont furent engendrez les Partheniens. Et fut adiousté, que pour monstrier les femmes n'auoir rien de commun avec la vaillantise, qu'on trouuoit que les hommes sacrifians à Venus, se vestoient en femmes, & les femmes en hommes, comme voulans demonstrier que quiconque s'adonne par trop au seruice de Venus, s'effemine. Que si les femmes ont serui à la guerre, ce n'est pas par leur frequentation, mais plustost par leur persuasion : comme il se trouue en Tacite, qui raconte que quelques batailles desia bien esbranlees & prestes à tourner le dos, ont esté remises sus par les femmes, moyennant leurs prieres, lors que representans à leurs maris le sein tout nud, leur monstroient au doigt la seruitude, laquelle pour l'amour d'elles leur deuoit estre encore plus intolerable. Vous direz ce que voudrez, repliqua vn de la Seree, du mariage de Mars & Venus, si est-ce que si i'auois à leuer des gens de guerre, ie ne prendrois pas des effeminez & fillerets : mais ie choisirois bien plustost des gens rudes & rustiques, des Nomades & Pastres, des Bandoliers & Montagnarts, que i'estime sur tout les plus puiffans & hardis, & qui endurent

mieux la peine. Ceux qui habitent l'Arabie, disoit-il, l'ont bien montré, lesquels n'ont peu encores estre vaincus par les Turcs leurs voisins, combien qu'ils ayent surmonté vne grande partie du monde esloignée d'eux. Et c'est pourquoy Tite-Live louë plus la sterilité d'une contree, que la fertilité, pour y auoir de bons soldats : disant que les hommes d'un païs gras & fertile, sont ordinairement poltrons & couards : mais qu'au contraire la sterilité & pauureté d'un païs, rend les hommes sobres par necessité, & consequemment soigneux, vaillans, vigilans, & industrieux : comme estoient les Atheniens, situez en lieu fort infertile, & comme sont aujourd'huy les Suysses, principalement ceux qui habitent és hautes montagnes de Iuta, dictes de saint Claude, de sainte Brigide, & saint Godard : qui sont plus vaillans que leurs voisins, qu'on appelle Valsiens, à cause qu'ils habitent és valees, n'estans si hardis que les autres Suysses qui demeurent aux montagnes, car des regions molles viennent hommes mols, parce que ce n'est le propre, de mesme terre porter fruiets delectables, & hommes vaillans à la guerre. Euripide appelle la Thrace le domicile de Mars, qui est un païs fort aspre & sterile, & dit qu'ils sont si vaillans que quand il tonne, ils tirent leurs flesches contre le Ciel, & menacent Iupiter, ne cognoissans autre Dieu que Mars. Je ne prendrois pas aussi pour bons soldats, adioustoit-il, ceux qui habitent les parties d'Orient, estans presque tous timides & lasches, & enclins de telle sorte aux plaisirs charnels, que peu eschappent qui n'en soient infectez, mais ouy bien ceux des parties Septentrionales

lesquels naiffans en païs froid, font plus forts, & mēspri-
fans les dangers & plaisirs, combien que plusieurs tien-
nent qu'ils ont faict leurs conquestes plus par multitude
que par vertu & hardieffe. Qu'il ne faille admettre à la
guerre, disoit-il, les gens couāards & timides, Homere
l'enseigne, quand il dit, que le Roy Agamemnon dispenfa
vn riche couāard d'aller en guerre pour vne bonne iu-
ment qu'il luy donna. En quoy il eut bonne raison,
pource que l'homme timide nuit beaucoup, & sert de
peu non seulement en guerre, mais en toute bonne &
vertueuse action. Langeay nous apprend, va repliquer
vn autre, les signes pour cognoistre les plus idoines à la
guerre, c'est qu'ils ayent les yeux vifs & esueillez, la
teste droicte, l'estomach esleué, les espaules larges, les
bras longs, les doigts forts, le ventre petit, les cuyffes
grosses, les iambes gresles, & les pieds secs, pource
que l'homme ainsi taillé ne peut faillir d'estre agile &
fort, qui sont deux qualitez grandement requises en
tout bon soldat. Aussi Caton le vieux disoit, les bons &
vaillans soldats estre ceux qui en marchant ne branslent
point les bras. On demanda puis apres deux questions :
la premiere, pourquoy il ne se trouuoit plus vne infinité
de peuple laissant leur païs, & cherchant nouuelle habi-
tation, comme au temps passé. Il n'y fut point respondu
au moins avec bonnes raisons. La seconde estoit, dont
venoit ceste grande abondance d'hommes, qui vient
des païs froids, plustost que des regions chaudes. Il
fut respondu, que c'estoit à cause que l'air n'est gueres
corrompu au païs froid, la corruption de l'air frequente
es païs chauds, causant diminution de la chaleur natu-

relle, & ainsi accelerant la mort. Et si fut adiousté que ceux qui habitent la partie Septentrionale n'estoient gens hardis, mais de gros & lourd entendement : ce qui les faict hardis, est l'abondance de sang & d'esprits, desquels vient la hardiesse : mais la grande humidité qui fait les grands corps, hebeté l'esprit. Il est au contraire de ceux qui habitent le Midy, pource qu'ils ont peu de sang, à cause de la chaleur du Soleil, qui assèche les veines, & consume les esprits, tellement qu'ils sont couards, & bien peu hardis : mais ils ont bon entendement, par leur chaleur naturelle, laquelle bouillant fait l'entendement aigu & léger. Je vous prie, va dire vn de la Serée, que ie vous conte ce que i'ay leu en Oforius de la guerre des Occidentaux contre les Meridionaux, & si cela feroit peur au peuple Septentrional. Il dit qu'vn peuple des terres neufues fit leuer le siege aux Portugais, pour auoir mis des ruches à miel sur les murailles, & puis y auoir mis le feu. Tacite aussi raconte qu'il y a vne nation qui se fait craindre par art & saison, en portant des escus noirs, & ayant les corps teints de mesme, & pour les batailles choisissent les plus noires nuits, apportant vn estonnement par la façon & crainte d'vne telle armee mortuaire : de maniere qu'il ne se trouue aucun qui puisse endurer la veüe d'vn si nouveau & infernal appareil, estant certain que les yeux sont les premiers vaincus en tous combats. Je vous laisse à penser, disoit-il, si ces Montagnards & Septentrionaux, & mesmes la plus-part des gens de guerre de nostre Europe, ne voudroient pas sçauoir si ces Farfadets, Leuures, Larues, Genies, Manes, Lutins, sont aussi

diabes qu'ils se monstrent noirs, & s'ils auroient aussi grand peur du banquet de Domitian, comme eurent ceux qui y furent conuiez, ainsi que nous trouuons en Dion historien. Vn meffier Panthalon voyant qu'il y auoit long temps qu'on n'auoit ris, contre la coustume des Serees, se met à parler ainsi. Vous sçauiez bien, Messieurs, que durant les troubles, il n'y auoit rien qui fut plus recommandé aux gens de guerre, que s'accommoder, si bien qu'on ne le peut oublier durant la paix, tant la coustume est vn cruel tyran, & aussi que les gens de guerre sont tousiours souffreteux, leurs deniers & richesses venans comme il plaist à Dieu, & s'en allans comme il plaist au Diable. Tout ira au diable tant que vous voudrez, va repliquer son Zany, mais si en payerons-nous tousiours la voiture. Panthalon reprenant où il auoit finy, qu'il estoit mal-aisé de laisser vne coustume, nous va conter qu'en vne de nos paix, il se trouua vn gouuerneur de ville, lequel voyant entrer vn gentil-homme d'assez bonne façon en la ville, où il commandoit, fort bien monté, il le voulut faire prisonnier, à fin de s'accommoder de son cheual : luy disant qu'il estoit de la religion pretenduë. Ce gentil-homme bien esbahy, va demander à ce gouuerneur, Comment, Monsieur, auons-nous pas la paix ? Le gouuerneur luy respond, ie croy qu'ouy, & les calices aussi. Cestuy sçachant que vouloit dire cela, pique son cheual, & s'oste de là. Lors ce gouuerneur enuoye de ses soldats apres luy, leur commandant expressement de luy amener le cheual, sans offenser son maistre. Ils se mettent hors en deuoir de luy oster son cheual de force & iurent

qu'ils l'aurent. Le maistre du cheual maugree encores plus qu'eux, qu'ils aurent plustost sa vie que son cheual, les argolets reiurent qu'ils aurent sa vie & son cheual. Mais le maistre du cheual en iurant se defend si bien d'eux, qu'ils n'eurent ne l'un ne l'autre. Parquoy les soldats de ce gouverneur font commandement à ce gentil-homme Huguenot de venir parler à leur Capitaine, & que luy, ne les soldats, ne vouloient point de mal aux Huguenots, & qu'ils ne vouloient que leur bien. Ce gentil-homme n'en voulant rien faire, ils retournent comme ils estoient allez : & voyant ce gouverneur que les gens n'amenoient point le cheual, il les tance bien fort, les appellans chelmes & poltrons. Et lors un soldat va dire à ce gouverneur : mort-dieu, mon Capitaine, qu'eussions-nous fait ? Pourquoy luy eussions-nous osté son cheual : Il n'est point Huguenot, il iure & maugree encores plus fort que nous ? Vne Fesse-tonduë, pour fermer ceste Serree, & n'entrer plus auant en ces contes tragiques, va dire qu'il ne s'esmerueilloit si les gens de guerre estoient mauuais & subiects à la pince, veu qu'il auoit remarqué qu'aujourdhuy les soldats n'appelloient celui qui leur commande, mon Capitaine, mais mon Caytene : & que cela le faisoit penser qu'ils veulent dire que ce nom est venu de Cain, qui fut le premier Capitaine qui suiuit la guerre, selon que trouuons en Iosephe. Aussi, adioustoit-il, ceux qui suiuent la guerre sont si desbordez, tenant cela de leur premier Capitaine, que les femmes & filles ne sont point plus asseurees que les autres, pour le moins celles qui ont le bruit de se faire seruir à couuert. Et si me voulez escouter, ie vous en feray un plaissant

conte. Vous sçavez tous, disoit-il, que plusieurs ont esté contraints, pour se sauuer, de se mettre avec les troupes, sans auoir iamais pensé à frapper personne, ne à estre frappé, personne ne pouuant eschapper de leurs mains : car au Gibelin vous ferez Guelphe, au Guelphe Gibelin. Or vn matin, suiuant nostre enseigne, nous arriuasmes en vne bourgade, & de loing nous entendismes vn ieune garçon qui crioit à pleine teste : Ma mere, ma mere, fuyez-vous en, voicy les gens-darmes qui prennent & emmeinent toutes les putains : & sa mere luy respondoit, Va vilain, suis-ie putain ? Le fils qui aimoit sa mere, lui repliquoit : A toutes aduentures, ma mere, fuyez-vous en. Ceste femme pourtant, qui en auoit bien veu d'autres, tirant vn peu sur l'aage, ne bougea de sa maison, disant par apres qu'ils n'estoient pas si meschans qu'on les faisoit, & pour le moins qu'ils auoient cela de bon, qu'ils ne mesprisoient & ne reiettoient point la vieillesse. Mais ces soldats ayant de mal-heur trouué la fille de ceste femme cachee, pensant qu'elle fust du mestier de sa mere, la pressoient fort de son honneur. Ce que voiant sa mere, se mettant à genoux, les prie qu'ils luy facent tant qu'ils voudront, & qu'ils laissent sa fille. Celuy qui auoit fait le conte, ayant laissé rire ceux qui en auoient enuie, poursuiuant va dire. Le camp estant rompu, quatre ou cinq soldats en se retirant trouuerent vn homme qui auoit deux ou trois cheuaux (on dit que c'estoit vn Medecin) à qui ils demanderent la passade, & asseurerent ce Monsieur qu'ils en auoient bien affaire. Le Medecin leur va dire, qu'il falloit prier Dieu & que Dieu leur aideroit : Or

bien donc, dirent les soldats, mettez pied à terre, & prions Dieu tous ensemble : à fin qu'il nous aide à tous. Estans descendus, ils prient tous Dieu de leur aider. La priere acheuee, vn des soldats va dire : Or regardons à qui Dieu a le plus aidé, Et ne trouuant en la bourse des seruiteurs de ce Medecin gueres d'argent, le leur laisse, comme il fait à ses compagnons, disant que Dieu ne leur auoit gueres aidé : mais apres auoir visité ce Medecin, & trouuant que Dieu luy auoit plus aidé qu'à tous les autres, va departir cest argent à tous également, disant que puis qu'ils auoient prié tous ensemble, qu'il falloit que Dieu aidast autant à l'un qu'à l'autre. Je ne veux oublier, adiousta-il encores, de ce que me dist ce Phisicien Medecin, que ie rencontray vn iour ou deux apres ceste pratique de communauté, pource qu'il n'est pas hors du propos de la Seree, lequel m'asseura que si on frotte le bout de l'arquebuse d'un oignon, & la corde de l'arc, ou de l'arbaleste, à l'endroit où se pose la fleche, avec du lard, que iamais le plomb ny la fleche n'iront droit. Et combien que ie sçache, disoit-il, que tout cela serue autant qu'un miroir à un aueugle, si ne laisseray-ie à l'essayer à la premiere commodité. Le recit du Medecin & des Soldats donna quelque apprehension à ceux de la Seree, (à qui Dieu n'auoit aidé ny esgalement garny les bourses à l'un comme à l'autre) de trouuer en leur chemin de tels praticqueurs & de communauté : qui fut cause qu'au parauant qu'il feist plus tard, ils se retirerent en leurs maisons, apres auoir prié Dieu, non pas de leur aider d'argent, comme les soldats, mais leur enuoyer la paix, & la

continuer, & qu'ils peussent dire ce que les Lacedemoniens & Atheniens fouloient dire en leurs festins & assemblees, cependant qu'ils entretenrent entre eux vne bonne & longue paix :

*Soyent vos lances tortillonnees
De grandes toiles d'araignees.*

Et comme dit Virgile :

*Ne foyez fi enclins à ces guerres cruelles,
Ne vous accoustumez aux ciuiles querelles :
Contre vostre patrie, & contre ses boyaux,
Gardez vous de tourner le fil de vos couteaux.*

Et à fin de ne retourner plus en nos guerres ciuiles, il fut dit que toutes les choses passees se deuoient oublier, sans iamais en parler, Plutarque ayant dit qu'au temps passé, on ne fourbissoit & on ne visitoit point les despouilles, à fin que la memoire & la souuenance des guerres & diffensions se rouliast & deperist quant & elles: entre les Grecs, ceux estans blasmez qui commencerent à fortir & esleuer des trophées de pierre dure : Seruius sur Virgile, disant que les Anciens ont peint le Dieu Ianus à deux visages, pour nous donner à entendre que des qu'on va à la guerre, il faut penser à la paix.





VINGT-SIXIESME SEREE.

Des personnes grosses & grasses.

IE me trouuay à ce souper & à ceste Seree, sans toutesfois y auoir esté inuité & sans crainte d'estre appellé mousche, ou voisin Miconien, comme on nomme ceux qui vont aux banquets sans estre conuiez, à cause que nous practiquions ce que dit Socrate au Sympose, qu'à la table des gens sçauans & vertueux, les doctes & gens de bien y sont tousiours les bien venus, encores qu'ils n'ayent esté inuitez. Que si on me replique que ie ne suis de ceux là, si est ce qu'on m'auoit appris vn vers Grec de Homere, que l'ayant dit en me mettant à table, i'estois le fort Bien receu, & n'apprins iamais chose qui m'ait plus seruy. Le vers de Homere veut dire (à ce qu'on m'a dit) *Viri boni non vocati, ad bonorum conuiuia accedunt*. Si on replique encores, qu'il en peut arriuer vn inconuenient, de ce que possible il n'y aura pas assez de viures pour tous : Je responds,

que si les personnes qui assistent à ce banquet sont honnestes, il y en aura assez pour tous, s'ils sont autres, il n'y en aura que trop. Et puis si on ne se trouue bien à la table, & à vn festin, il est permis, sans offenser personne, de se leuer, & de s'en aller, estant vne sottise superstition de penser que laisser la table auant que la nappe soit ostee, porte mal-heur, comme ont estimé les Anciens, aussi bien comme anciennement on trouuoit qu'estre treize à table estoit vn mauuais augure, & qu'un des treize ne verroit point le bout de l'an, ce qui dure encores aujourd'huy, mesmes entre les plus grands qui sont asseoir vn de leurs seruiteurs, estant bien meilleur d'en oster vn de ces treize. Outre que les doctes & vertueux estoient bien venus en nos Serees & soupers, nous auions encore cela de bon, que ceux qui y estoient conuiez ne se faisoient attendre, estant vne chose facheuse, & qui sent trop l'homme qui veut faire du grand, que de se faire attendre, & venir long temps apres les autres. A ce propos, nous lisons que les Anciens, qui n'auoient point de maquereaux horologes, quand ils conuioient quelqu'un à souper, leur disoient à quelle ombre du Soleil il falloit se trouuer, & si ils n'en disoient rien, ceux qu'on inuitoit leur demandoient à quelle ligne il falloit venir, à fin de ne venir auant le temps, ayant en cela incommodité pour ceux qui apprestent le festin, ny aussi apres l'heure, de peur de faire attendre, & celuy qui le conuie, & les conuiez, qui communement attendent les inuitez, comme aussi fait celui qui fait le festin : car ce seroit fait en Prince à celui qui donne le banquet, de n'attendre les conuiez :

les Anciens ayans esté si curieux en ces choses, qu'ils ont estimé vn grand vice de venir en vn festin long temps apres les autres, car nous trouuons que Policharmus rendant aux Atheniens raison de sa vie, se vante de ne s'estre iamais fait attendre là où il a esté inuité, estant vne reigle fort commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouuer tousiours les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu au plus apparent de se faire attendre. Mais encores que tout cela fust practiqué entre nous, si ne peust on faire qu'vn des conuiez ne defaillist : toutesfois estant tard, on ne laissa à se mettre à table, sans aucune ceremonie, comme c'estoit vne de nos bonnes coutumes. Ainsi que nous estions aux prises, & que chacun commençoit à manger, ie fus tout esbahy que le maistre de la maison va dire tout haut, Godemar, & lors chacun cessa de manger, demeurans tous comme statues. Qui fut estonné ce fut moy, car ie pensois à vne fois que cela se fist pource que i'estois là venu sans estre conuié, à l'autre, ie disois que c'estoit à cause que ie tenois la place des niais. A la fin, ie dis en moy-mesmes, voyant que ce seul mot de Godemar les auoit rendu immobiles, & que ce qui estoit sur la table se gastoit, sans que personne y touchast, que Godemar estoit vn mot de Magie & Sorcelerie, lequel estant prononcé on se trouuoit si bien enchanté qu'on ne pouuoit manger ne boire. Nostre hôte me voyant plus esbahy que les autres, qui sçauoient bien que vouloit dire Godemar, me va dire que celuy qu'on auoit tant attendu venoit, & qu'à ceste cause, à fin qu'il trouuast à

manger, & dequoy souper, il auoit fait Godemare. Ce dernier venu ayant prins place, sans que personne bougeast de la sienne, & le Godemare estant leué, chacun se prend à ce qu'il aimoit, & à manger comme ils auoient fait à l'entree de table. Et me souuient que ce dernier venu fut fasché quand il veit que personne ne mangeoit pour l'attendre, & de peur de les faire attendre dauantage, il refusa l'eau qu'on luy presenta pour lauer les mains, en disant, Je me suis laué des le matin, pensant tout incontinent que ie ferois laué, me mettre à table, comme on faisoit aux Saturnales. En soupant, ie prie nostre hôte, qui estoit aupres de moy, ou bien i'estois aupres de luy, de m'esclercir dont venoit ce mot de faire Godemare. Lequel me respond auoir leu en l'histoire de Bourgogne le nom de l'un de leurs Roys, qui auoit nom Godemar, & que ce Roy Godemar fut assailly & surprins en la ville d'Autun par Clotaire : & qu'on n'auoit iamais sceu à la verité s'il fut là tué, ou s'il eschappa, Gaguin asseurant qu'il se sauua, homme vaillant & hardy entre les François mesmes, qui le craignoient si fort qu'en pillant & saccageant la ville d'Autun, où il fut surprins, au premier bruit ouy, & Godemar nommé, chacun laissoit à piller, & tous suspens prestoyent l'oreille, sans oser rien prendre ne attenter. De façon, me disoit nostre hôte, que par longueur de temps, chose si serieuse est passée en ieu, mesmement à la table : où si quelqu'un dit Godemar, & face Godemare, tous les autres qui sont à table se deportent de manger & de boire, iusques à ce que le Godemare soit leué, & estant osté, chacun est mis en

liberté d'acheuer son repas : le Haro de Normandie estant de mesme inuention : car quand deux s'entrebattent & on crie Haro, s'ils font puis apres quelque force, le Haro estant crié, c'est assez pour leur faire perdre la vie, estant Haro autant à dire comme qui diroit, ha Raoul, où estes vous ? pour la grande iustice que ce Duc faisoit. M'ayant acheué de conter dont venoit faire Godemare, ce dernier venu s'excuse à ceux de la compagnie d'estre arriué apres l'heure, remerciant nostre hôte de ce qu'en sa faueur il auoit fait Godemare, & s'accusant soy-mesmes, va mettre en auant qu'il seroit bon de faire payer l'amende à celuy qui par cy apres, estant inuité, viendrait le dernier au conuy, non point de punition corporelle, disoit-il, comme faisoient les François à celuy qui se trouuoit le dernier en leurs assemblees publiques, mais de quelque amende pecuniaire, applicable à la bucolique, & au masquaret. Il fut repliqué à cela, que ce n'estoit pas la raison que celuy qui venoit apres les autres fust taxé, mais qu'il faudroit plustost mulcter les premiers venus au soupper, comme les plus friands, & courans viftement à la soubpe, ayant grand peur de ne trouuer rien, lesquels sont semblables aux parasites, qui ne songent qu'à l'ombre solaire pour le moins de dix pieds, tant ils ont grand peur de faillir au banquet. Il fut respondu tout le contraire, & que le dernier venu estoit bien plus fuit à sa bouche, que celuy qui vient des premiers, le dernier venu ayant des affaires qui le retardoient, oubliant tout ne laisse pour cela à y venir, & estant tard, il s'auance & court plus à la soubpe, que

celuy qui vient le premier, lequel ne laissant point ses affaires, y vient à loisir : ayant cest aduantage le premier venu, de se mettre à table où bon luy semblera, d'autant qu'il s'obseruoit en nos Serees & festins, que chacun prenoit sa place à la table, sans ceremonie, & sans attendre le *nomenclator* des Latins, ne son roolle : n'y ayant rien en nos banquets qui ostant plus la confusion & desordre, que ce bon ordre : l'amy qui nous bailloit à soupper, receuant tous les amis esgallement, & les faisant tous pareils, si ce n'estoit qu'un Sophiste se voulant mettre aupres d'un autre : car le maistre du festin n'enduroit iamais deux Sophistes se mettre à table l'un contre l'autre, à l'imitation des anciens. Toutesfois, encores que le maistre de la maison n'eust point l'ennuy de bailler les places aux conuiez selon leurs qualitez, il ne laissoit pourtant à respecter les estrangers sur tout, les gens vieux, malades, & mal-aisez, & les femmes grosses, qu'on mettoit en la place la plus commode, comme nostre hôte fit en ceste Seree à l'endroit d'une femme enceinte, à laquelle on eut esgard, ainsi qu'entendrez, l'ayant sceu, vous iugerez la cause pour laquelle on parla en ceste Seree des personnes grosses & grasses, desquelles estoit nostre hôte. Or sçachez que dès le commencement du soupper nostre hôte aduisa qu'une femme grosse n'estoit gueres à son aise assise à la table, qui estoit trop haute, parquoy commanda à un de ses gens d'apporter un tabouret, pour mettre sous les pieds de ceste femme grosse, nostre hôte estimant la moitié du repas estre assis bien à table à son aise. Ce seruiteur faisant du bon valet, & comme le seruiteur

du diable, qui fait plus qu'on ne luy commande, apporte deux tabourets, & en met l'un sous les pieds de son maître, & l'autre sous les pieds de la femme enceinte. Son maître lors luy dit, ce n'est pas pour moy, c'est pour ceste femme grosse que ie demande vn tabouret. Pardonnez moy, va dire son seruiteur, vous en auez plus de besoing qu'elle n'a, car vous auez le ventre plus grand. La femme grosse alors se print tant à rire, que nous auions grand peur, encores plus nostre hôte, que de force de rire la chaleur estant augmentee, ne dilatast tous les conduits, & defferrast tous les cotyledons. Les tables leuees selon ce qu'en dit Sulpicius, qui ne veut pas qu'on laisse les tables, ains qu'on les leue, on ne parla que des personnes grosses & grasses. Le premier qui en parla, disoit que les personnes chargees de graisse & fort grosses estoient gens de bien, montrans à tout le monde bon visage, aimans à rire & faire bonne chere, conuertissans tout ce qu'ils mangent en sang, qui est la vraye pasture de ioyeuseté, tesmoing le Roy Loys onzième, lequel festoya les Anglois à Amiens, à l'aide de ie ne sçay combien de gros hommes choisis, qui beuuoient sous la porte, festoyans les estrangers, & leurs tenans table ronde & ouuerte à toutes fins, en leur portant fort bon visage. Que les gras soient bonnes gens, cela est confirmé par vn Consul de village, lequel estant delegué par ceux du bourg pour aller choisir vn bon prescheur, homme de bien, & sçauant, luy qui estoit boucher, monstra que les gras, à son aduis, estoient les meilleurs & plus doctes, comme i'ay trouué en vn petit liure :

*Vn boucher Consul de village
Fut enuoyé loing pour chercher
Vn prescheur, docte personnage,
Qui vient en Carefme prescher :
On en fit de luy approcher
Demy douzaine, en vn conuent,
Le plus gras fut prins du boucher
Cuidant qu'il fust le plus sçauant.*

L'autre qui parla des personnes grosses & grasses, en dict encores plus de bien, soustenant telles gens estre sans aucune auarice & enuie, n'ayans point vne chose en la bouche, & l'autre au cœur, comme ont les maigres, affeichez, bazanez, & melancholiques : Erasme appellant en ses Chiliades vn homme de bien *Quadratus homo*. Ce que Cesar donna bien à entendre, disoit cestuy-cy, quand il dit qu'il ne craignoit point ni Antoine, ni Dolabella, lesquels estoient gros & gras, mais ouy bien Casse & Brute, maigres & desnuez de chair & graisse : à ceste cause les Gordiens eslisoient pour leur Roy, le plus gros & le plus gras qui se pouuoit trouuer entr'eux, iugeans par le dehors ce qui peut estre dedans. Lors quelqu'un de la Seree va demander, Ne seroit-ce point la cause pour laquelle les Allemans & Suyffes, comme autresfois les Scythes & Thraces, sont appelez pour la garde des Rois & Princes ? Non que ces Princes se desient de la fidelité de leurs subjects, non plus que de leur force & hardiesse : mais parce qu'ils voyent qu'en ceste grosse & grande masse de chair, il n'y a pas beaucoup de malice & de finesse, n'ayant pas grand esprit

pour conduire vne meschanceté & trahison, à cause que la grosseur du corps diminuë & opprime beaucoup l'esprit des personnes grosses & grasses, les Philosophes ayans escrit, que *pinguis venter non generat sensum tenuem*, & aussi qu'Aristote dit, qu'il y a moins de chair en la teste de l'homme (où toute la force du iugement & de la raison est) que en la teste de tous les autres animaux, faisant proportion geometrique de l'une à l'autre : tout cela estant confirmé par Pline, qui dit que les gens gras sont de lourd esprit, mais aussi qu'ils sont plus apperts & moins simulez que les chiches-faces, & chie-froidure de mingrelins & affectez de malice. Vn Franc-à-tripe alors nous va faire souuenir de la mort d'un de ses voisins, des plus gras & cailleux de la rue, & aussi le meilleur & plus ioyeux, qui seruoit beaucoup à toute nostre ville à enseigner liberalement où estoit le bon vin, & où il faisoit seur, parquoy estant regretté de tous les gens de bien, ils furent contraincts de dire que l'horologe ne leur estoit pas si necessaire que cest homme de bien, qui leur enseignoit où demouroit cest homme qu'ils cherchoient, sans que personne y fust trompé. Parquoy il fut honoré d'un Epitaphe fort gaillard : mais il ne me souuient que des deux derniers versets, où il y a :

Marris en furent ses voisins.

Car il enseignoit les bons vins.

Vn Medecin qui estoit en ceste Seree, au lieu que nous pensions qu'il deust rendre raison pourquoy les per-

sonnes grosses & grasses se plaissent plus à estre souldats & gens-darmes qu'à commander, & estre grands feigneurs, estans fideles & sans fard, va commencer à discourir dont venoit la graisse des gens gras : en disant qu'elle estoit faite de la plus grosse partie onctueuse du sang, comme de cause materielle, & que l'efficiente estoit la froideur, qui cailloit ceste onctuosité de sang, estant sortie hors des vases. Vn Physicien, lequel aussi estoit en ceste Seree, luy va demander, dont vient donc qu'au cœur, là où est le principal de nostre chaleur, il s'engendre de la graisse ? Nostre Medecin luy va respondre, que cela se faisoit par la froideur de l'air que nous attirons pour rafraischir les esprits vitaux qui sont en nous, & pour moderer la chaleur de nostre cœur. Lors nostre Phisicien luy repliqua, le vous prie ne vous couvrir d'un sac mouillé, de peur de vous morfondre, & respondre à ce que dit Monsieur Ioubert contre Galien, & contre toute vostre eschole de Medecine, que la graisse ne vient pas de froid, ou par faute de chaleur : mais que plustost c'est la chaleur qui separe la portion aëree & huileuse du sang, & la mouue & transporte çà & là en forme d'une grosse & espoisse vapeur, iusques à tant qu'elle s'arreste & espoississe en la densité des membranes, & non pas que de leur froideur elle se concree & forme en graisse, les parties spermatiques ayans beaucoup plus de chaleur que les sanguines, ce dit Monsieur Ioubert, contre la commune. Le Medecin demeurant court, cela n'estant point en son *Vademecum*, & n'ayant iamais veu recepte où il entraist de telles drogues & marchandises, en lieu de respondre, il va

dire qu'il ne falloit pas si aisément reprendre les Anciens, & vne commune opinion soustenuë par gens doctes & sçauans. Ce que bailla, disoit-il, à cognoistre Ciceron, qui aima beaucoup mieux qu'on mist au temple de Pompee, Tert. Consul, ou I. I. I. Consul, que Tertium Consul, de peur de condamner toute l'antiquité, & beaucoup des plus doctes de Rome, qui auoient tousiours dict Tertio Consul. Nostre Medecin pensant honnestement se retirer, fut interrogé s'il sçauoit point que c'estoit que *gladiatoria sagina* : mais il demanda terme pour en venir, & iusques à ce qu'il eust veu Lipsius en ses Saturnales. Il y auoit en ceste Seree des femmes qui s'endormoient, ne prenans point de plaisir à ces disputes, n'y entendans rien, parquoy on fut contraint, pour les esueiller, de mettre en auant des vieux contes de la Cigoigne, qui parloient des grosses & grasses personnes, lesquels seront nouveaux, pour le moins, à ceux qui ne les sçauent : car qui est celuy qui sçache tout ? M'amie, commence à dire quelqu'un, il y auoit vne fois vn moyne bien gros & gras, y estans subjets à cause qu'ils vivent oiseux : ie croy bien, m'amie, que quand il alloit par la ville, les femmes estans tousiours apres luy, demandoient à ce fratre : Et bien beau-pere, quand accoucherez-vous ? Et il leur respondoit, Quand i'auray trouué vne sage femme. Or il arriua, adioustoit-il, que ce mesme ventre omnipotent se met à piffer en belle ruë : mais parce qu'à cause de son ventre il n'approchoit gueres de la muraille, il monstroient tout ce qu'il portoit, & aussi que ne voyant point son cas, il pensoit que personne ne l'eust

ſceu voir. Les femmes le voyant ainſi piſſer, ne ſe pouuoient tenir de rire, & de luy dire, vous ſerez tantot où vous voulez aller, car vous auez prins le plus court. L'autre luy diſoit, Beau-pere, puis que vous auez, & tenez du menu, ie vous prie me bailler le change d'un eſcu. Ce gros ventru ſe doutant bien que les faiſoit ainſi rire, ſe tournant vers ces femmes, leur va dire, recommandez-moy bien à luy, il y a deſia long temps que ie ne le vy, que le grand diable qui vous fait rire, vous puiſſe entrer dedans le corps. Mais entre ces femmes qui regardoient piſſer ce beau-pere il ſ'en trouua vne moins folle que les autres, qui luy va dire, Hé ! Monſieur, cachez voſtre pauvreté. Et de vray elle ne mentoit point : car ces gens gros & gras en ſont bien pauvres. Celuy qui auoit faiſt ce conte, voulant rendre la raiſon pourquoy les perſonnes groſſes & graſſes ſont mal emmanchees, fut empeſché par les Dames qui eſtoient en ceſte Seree, qui iurerent leur grand ſerment de ſ'en aller, ſi on parloit d'autre choſe : ſe contentant de dire, que ſuiuant le racourciſſement ou allongement du nombril, le membre tant de l'homme que de la femme deuient long ou court. Lors vne femme de la Seree, ſage & bien apprinſe, faiſant ſemblant de n'auoir rien ouy, & reuenant à ce beau-pere, qui piſſoit en belle ruë, va dire que cela n'eſtoit point honneſte ne beau de piſſer par les ruës, & que les Turcs le trouuoient ſcandaleux, & en eſtoient honteux, ſi de force il leur arriuoit, & que meſmes les Romains, exemplaires de toutes bonnes choſes, auoient certains lieux, où il y auoit des vaiſſeaux és carrefours des rues, pour y ap.

prester à piffer aux passants, sans estre veus, là où ils deslachoient à couuert comme les pistoles de Brunf-
uich. Et si ceste femme nous apprint, que pour refaire,
& r'accoustrer ces vaisseaux, Vespasian mit vne dace
& vn tribut sur Rome, non pas, disoit-elle, comme plu-
sieurs ont dit, que ce fust sur l'vrine. Vne Fesse-tonduë
s'adressant à ceste femme, luy va dire, qu'il y auoit
des femmes aussi grosses & grasses que des hommes, &
qui aiment aussi bien à rire, & à dire le mot, & res-
pondre aussi gaillardement qu'ils sçauroient faire. Qu'il
foit ainsi, disoit-il, escoutez, qu'il n'y a pas long temps
que ie rencontray vne femme si grasse, & si pleine, que
ie ne me peux contenir, voyant qu'elle me portoit si
bon visage, de luy demander, combien il y auoit qu'elle
n'auoit veu son noc, me doutant bien que ie ne serois
pas sans responce, ces personnes fraisches & caillees estant
raillards & iouialles. Ceste femme se doutant bien que
ie voulois rire, me va dire : Par mon ame, Monsieur
mon amy, il y a plus de six ans que ie ne l'ay veu : le
vous prie, luy dis-je, quand vous le verrez, de me re-
commander bien à luy. Ouy, en bonne foy, me respon-
dit-elle, ie ne feray faute à vous y recommander, & à
son voisin par le marché. On m'a dit depuis, adioustoit-
il encores, qu'elle estoit mariee à vn homme assez
vieux, & aussi gras qu'elle, & que tous les iours, sans
consideration quelconque, il disoit à sa femme, que
leur clerc estoit bon à aller sur la mer, estant bien
enuitaillé. Il luy disoit si souuent qu'elle eut vn iour
enuie d'en sçauoir la verité, pensant que son mary fust
allé aux champs : mais se doutant de sa femme qui le

preffoit si fort d'y aller, il se cacha en sa maison, où il veid que sa femme força le clerc de luy monstrier son aiguille, qui estoit sur le midy, ce qu'il fit, à la condition que sa maistresse luy monstreroit son quadran. Le clerc va lors dire à madame : le vous prie que les factions baïser l'un l'autre. Le mary qui s'estoit caché, ayant veu & ouy tout cela, en sortant va dire, c'est assez de se voir, sans faire autre approche. Ayant chassé son clerc, & sa femme estant asseuree de ce que son mary luy auoit tant de fois dit sans aucune raison, on ne laissa à dire, que ce maistre, encores qu'il fust gros & gras, ne laissoit à auoir vn beau membre, mais que son clerc le portoit. Le maistre de la maison qui estoit des plus gras, & pour ceste cause on le nommoit l'enfant caillé, va demander à son Medecin Rondibilis, aussi gras & caillé que luy, s'il y auoit point moien de le pouuoir amaigrir, tant parce que les femmes n'aiment gueres ces ventrus, comme n'estans gueres aptes à la generation, pour auoir le membre petit, & par faute d'esprits & de semence, Aristote disant que tout animal qui est fort gras a peu de semence, que pour estre plus subjects à maladies que les autres, car n'ayans ces personnes grasses gueres de sang, elles sont plus molestees & de chaleur & de froideur, que ceux qui sont maigres : & par consequant de moindre vie, mesmes qu'on les voit mourir subitement dès leur ieunesse, à cause que ces grassets & douilletts ont les arteres tellement estroictes & resserrees par la graisse, que l'air & l'esprit n'y peuuent librement passer, dont il aduient que la chaleur naturelle, n'ayant aucune refrigeration de l'air,

par force s'auortit & esteint. Rondibilis baillant bon courage à nostre hôte luy respond, qu'il estoit bien plus facile d'amaigrir vn corps gras, que d'en engreffer vn maigre, moyennant que ce corps soit maigre de chaleur & siccité naturelle, parce que nous pouuons facilement oster quelque chose à nature, estant bien plus difficile d'y adiouter, & si faut beaucoup plus de temps à humecter qu'à dessecher. Alors vn de la Seree demanda à Rondibilis s'il voudroit entreprendre d'oster la graisse à nostre hôte, veu que la graisse n'a aucun sentiment en quelque animal que ce soit, n'ayant ny veines ny arteres. Le Medecin se prenant à rire, va dire qu'il n'entreprendroit pas vne telle chose, mais qu'il luy diroit bien pourquoy il estoit plus gras au ventre qu'en autre part du corps, à cause que le ventre est plus voisin de l'estomac où se fait la digestion. Si est-ce, fut-il repliqué, que nous trouuons qu'un Lucius Apro-nius, ayant vn fils si gras qu'il ne pouuoit bouger d'un lieu, tant estoit pesant de graisse, luy fit descharger le corps, & luy fit seulement laisser la graisse qui luy estoit necessaire pour viure. Rondibilis n'en voulant rien croire, va s'adresser à nostre hôte, qu'on appelloit l'enfant caillé, & luy va dire, puis qu'estes marié, il est bon qu'ayez souuent affaire à vostre femme, n'y ayant chose qui desseche & amegriffe plus que cela, que si elle est maigre encores mieux, car elle attirera toute vostre graisse, tout au contraire de la perdris qui s'engraisse à courir la femelle. Et me doute bien, disoit-il encores à nostre hôte, que si vostre femme veut dire verité, elle dira que si vous l'eussiez voulu croire,

vous ne fussiez pas la moitié si gras que vous estes, & luy conseille, si elle vous aime, & vostre santé, de mettre peine que par ce moyen vous puissiez laisser de vostre graisse, n'estant pas la premiere recepte que i'ay baillée aux femmes qui auoient leurs maris outrez de greffe, qu'elles ont bien retenue, & fait practiquer à leurs maris, aumoins celles qui les aimoient bien fort, difans à leurs maris, sçauiez vous pas bien que le Medecin a dit ? Pen- ses vous, disent elles à leurs maris, qu'on vous conseille cela pour nostre plaisir ? nous nous soucions bien d'une si belle besongne. Si vous ne voulez nous croire, vous vous en trouuerez mal, & nous aussi : car vous deuiendrez si gras & replets, que la graisse vous estoufera, & Dieu sçait, disent elles à leurs maris en pleurant, si ie viuray long temps apres vous ! Nostre hôte toutefois, à qui on parloit, se defendoit de l'ordonnance de Solon, qui n'oblige le mary d'aller veoir sa femme que trois fois le mois. Ceste sçauante femme qui s'estoit meslée de reprendre ceux qui tombent de l'eau en la rue deuant tout le monde, va repliquer au maistre de la maison qui s'excusoit par la Loy de Solon, qu'elle ne s'entendoit pour la volupté, & qu'on n'en sçauroit donner de reigle : mais qu'il vouloit que trois fois le mois on renouvelast l'alliance des nopces par les propos que l'on s'entretient en telle careffe & visitation, ainsi comme les villes renouellent par interualles de temps les alliances qu'elles ont les vnes avec les autres. Celuy où estoit la Seree ne pouuant rien repliquer à cela, va dire haut & clair qu'on ne luy en parlaist plus, & que s'il deuoit creuer de graisse, il ne sçauoit le faire dauantage. Ron-

dibilis continuant son premier propos, va dire qu'il falloit marier les enfans gras & caillez bien ieunes, si l'on auoit peur qu'ils deuinsent trop gros, l'embrassement des femmes les rendans maigres, & aussi que le soucy, qui le plus souuent est compaignon de mariage, desseche le corps, & empesche le dormir, le veiller corrompant la nature du corps par froideur & siccité, & si engendre la cholere qui desseche fort. Et sur tout de peur d'engraisser, il se faut garder de dormir la graisse matinee : car il n'y a rien qui nourrisse plus la graisse à cause que le dormir fauorit plus la seconde coction (qui est generatiue du sang, duquel prouient la graisse, qui se fait au matin) que la premiere, qui se fait au soir, combien que s'aller coucher sur sa viande, & la digerer en dormant, engraisse fort. Il faut aussi, disoit nostre Medecin, que ceux qui ont peur d'engraisser mangent des viandes où ils ne prennent pas grand appetit : car ce qu'on mange sans goust, ne nourrissant gueres, desseche : comme aussi faict ce qu'on mange qui engendre gros sang, & tout ce qui est chaud & sec, toutes ces viandes dessechans les humeurs, si on endure tant que l'on pourra la soif, car les choses grasses & douces, esquelles on prend plaisir, & boire souuent, engraissent bien fort. Aucuns ont dit, adioustoit-il, que le fourmage vieil & salé emmaigrissoit la personne, aussi bien que les fueilles de frefne, si elles sont broiees & prinsees en vin. Les autres ont asseuré que tout ce qui est laxatif & prouoque les vrines, estant chaud & sec, desseche grandement, rendans les gras, maigres, aussi bien que la medecine laxatiue souuent repetee, qui diminuë la diges-

tion. Il en y a, disoit-il encores, qui afferment qu'il n'y a rien plus souuerain pour empescher la graisse, que l'exercice fait en trauail, & au Soleil, & en temps chaud, ayant grand faim & grand soif, le corps se dessechant par la grande exhalation des esprits : ce que fait l'huile de noix, si on s'en frotte avec des linges qui auront recueilli la rosee : car cela restraindra & resseruera le trop de charrure & corpulence : comme aussi il peut estre que prendre tous les iours chemise blanche amaigrira bien fort. Ceux de la Seree alors se prindrent à rire de nostre Medecin, lequel suiuant Epicurus, auoit tousiours son, on dit, son, il peut estre, sans rien asseurer. Ce qui fut cause qu'il parla autrement & prenant Cardan pour garent, va dire qu'il auoit laissé par escrit, qu'un Roy d'Espagne estant si gras qu'il se faschoit de viure, appella un medecin Africain, lequel le guerit avec la semence de *lingua canis* comme il luy semble. Et puis alleguant Ioubert, il mit en auant que le ris augmentoit la graisse, & que ceux qui craignent de deuenir trop replets se doiuent garder de rire, tant qu'ils pourront, le ris dilatant les pores, & eschaufant le corps, rarefie toute sa masse, & par cela le sang estant attenué & fondu, il est aisement resolu en grosse vapeur, dont vient la graisse : & aussi que le ris excessif est plus dommageable aux gras qu'aux maigres, à cause qu'il fait degast & dissipation d'esprits, desquels les gras ont petite prouision, & ainsi facilement la chaleur naturelle & les esprits peuuent estre suffoquez & estoupez par une compression & surcharge. Mais demanda nostre hôte, qui estoit *amplissimus vir*, quand i'auray fait une partie

de ces receptes (car ie ne sçauroids dauantage practiquer celle qui dit qu'il est bon d'auoir souuent affaire à ma femme) & que par icelles ie deuienne maigre, y aura-il point en moy mutation d'humeur & de complexion ? Au lieu que i'aime à me tenir ioyeux & dehet, & que ie prens le meilleur ieu que ie me puis donner, deuendray-ie point chagrin, facheux, auaricieux & melancholique ? Au lieu que les compagnies me font viure, mourray-ie point tout seul en les fuiant ? Que si l'esprit & temparature se muë avec le corps, mes complexions se changeans à leur contraire, i'aime mieux demeurer ainsi que ie suis, & faire bonne vie & courte, que de languir & viure long temps. Et qu'on se mocque, tant qu'on voudra de moy & de ma pance, ie me tiendray tant que ie pourray gaillard & ioyeux, n'y ayant rien qui tant excite la chaleur naturelle, ne qui tant tempere les esprits & les purifie, ne qui tant corrobore la vertu, que la ioye. Ce n'est pas de maintenant, repliqua quelqu'un, qu'on se raille des personnes grosses & grasses, car nous trouuons, & cela est assez commun, qu'il se presenta au tribunal des harangues vn fort gros & gras homme, pour persuader aux Atheniens la paix & concorde entre eux : mais quand ils virent ce gros bouffare, & trompette du iugement, en chaire, ils se prindrent tant à rire qu'il ne pouuoit estre escouté. Prenant son argument de ce de quoy ils rioient, il commença à leurs dire. I'ay chez nous ma femme, qui est encores plus grosse & grasse que moy, si vous l'auiez veüe, il y auroit bien à rire d'auantage, mais ie vous dirai, quand elle & moy sommes d'accord, & en bonne

paix, nous nous rangeons bien en mesme lit, que si nous sommes en noise & debat, nous ne pouuons nous ranger & demeurer en vne mesme maison : les Atheniens entendirent bien ce que ce gros homme vouloit dire, & iugerent de luy que la graisse ne luy auoit aucunement suffoqué son esprit. Vn de la Seree va dire que les gens gras estoient communement ioyeux, prenans en bonne part ce qu'on dit d'eux, estans avec cela raillards, moqueurs, & gaudisseurs, si on s'adresse à eux, ne pouuans gueres faire autre chose. Qu'il soit ainsi, disoit-il, regardez le Courtisan, la repliche d'un gros homme, auquel on dit estant à cheual, en entrant en vne ville, vous faites au contraire de tous les autres, vous portez vostre malle par le deuant, quand il leur respond, on fait ainsi en la terre des larrons. Notez aussi la responce que fit le confesseur du Roy Loys douzieme à vn Legat, lequel voyant ce confesseur s'endormir, va dire au Roy, Sire, regardez comme vostre pourceau prend ses aises. Le confesseur, encores qu'il fust bien gras, ne dormoit pas si ferme qu'il ne repliquast, l'aime mieux estre pourceau qu'asne. Quelque autre de la Seree assez gras, prenant la parole, & descendant son party, disoit qu'estre gras de bonne sorte denotoit la vie assez longue, pour autant que nature n'engendroit point la graisse sinon apres qu'elle auoit restauré & nourry les autres membres, n'estant la graisse que vne superfluité de son propre nourrissement, & aussi que les gens maigres sont facilement offensez par le chaud & par le froid, leurs membres n'estans gueres couuerts contre les iniures externes, que s'il se

trouue des personnes grasses & pleines qui craignent le froid (combien que toute greffe soit chaude) cela procede de ce que les membres externes sont bien esloignez de la chaleur du dedans, à cause de l'espeffeur de ce gros corps : & encore, adioustoit-il, que les gros & gras soient plus fuiets aux causes & maladies internes que les maigres, comme aux fieures, aux oppilations, aux defluxions, catharres & aposthemes, à cause des conduits qui sont oppilez & estoupez, toutefois, encores fait-il beaucoup mieux voir vne chair grasse & fraische, qu'une descharnee, aumoins ce dit vn grand maraut de gueux, qui est en ceste ville quasi tout nud, lequel aime mieux tout manger & boire, & se tenir frais & caillé, & en bon point, que de se vestir, que si on le reprend de cela, il respond, puis que Dieu veut que ie monstre ainsi le cul & les fesses, i'aime mieux qu'on les voye grasses & refaiçtes, que maigres & affechees. Vne fesse-tondue de peur de s'endormir nous va asseurer d'auoir veu vn homme si gras que iamais on ne le peut faire entrer en la prison par la porte, toutefois il ne fut pas si pesant qu'il ne s'ostast du chemin, cependant qu'on disputoit s'il falloit demolir deux ou trois portes de la prison pour le faire entrer : & comme cestuy-cy, adioustoit-il, ne pouuoit entrer en la prison par les portes, i'en ay veu vn autre qui y estoit bien entré, mais estant là dedans prisonnier, estoit deuenu si gros & si gras, qu'on ne le sceut iamais faire sortir de la prison par la porte où il estoit entré. Et combien que les prisonniers n'ayent point la peine & le foucy de fermer les portes, on ne les fermoit point à cestuy-cy, fa

prison demeurant iour & nuict ouuerte : la dispute estant grande, luy estant eslargy, aux despens de qui on romproit les portes pour le faire sortir. Dans les histoires prodigieuses, il se trouue vn grand Tyran, lequel deuint si gros & monstrueux qu'il n'osoit se manifester au peuple, de peur d'estre moqué : & demeurant ainsi reclus, il enfla si bien de graisse qu'il estoit contraint iour & nuict se faire appliquer des sangsues sur les membres, pour luy tirer l'humeur qui le rendoit si gras, autrement il eust estoufé. Galien escrit le semblable d'un Nichomachus Smyrniens, lequel deuint si gras, qu'il ne se pouuoit remuer. On dit aussi que Maximin Empereur fut si chargé de cuifine, qu'il eust bien fait tourner vn moulin à vent de force de souffler, & qu'il auoit coustumierement deux hommes deuant luy pour luy porter le ventre, & deuidrent avec le temps ses membres si chargez de graisse, que les bracelets de sa femme luy seruoient d'anneaux à ses doigts. L'ay vn mien voisin, va dire vn Drolle, qu'on nomme l'enfant caillé, lequel comme on luy reprochoit vn iour qu'il estoit trop gras, va respondre, que feroit-ce donc si ie couchois tout seul? Mais il luy fut repliqué, tu ne serois pas si gras, car tu mourrois de faim, d'autant qu'il auoit espousé vne vieille femme qui le nourrissoit & l'entretenoit ainsi en bon poinct, à ceste cause quand cest enfant caillé se maria, on ne disoit point, vn tel s'est marié, mais on disoit, il s'est mis à nourrice. Si est-ce, luy fut-il repliqué, que les vielles femmes & feiches ne s'adressent gueres à ces grands ventres, qui sont flacques & mols, & pleins de vents, ce qui me fait esbahir de ce que les

hommes qui veulent apparoirre gaillards, & se veulent marier, embourrent leur ventre de cinq ou six liures de coton, veu que les femmes n'aiment pas ces grosses pances, & que nous montrons par nos vestemens que nous ne sommes ny bons soldats de Mars ne de Venus, defaillant en nous tous les signes qu'on cherche pour estre propres à ces guerres. Et si avec cela, nous sommes desceints, & sans ceinture, & d'ancienneté ceux qui n'estoient point ceinturez estoient reputez mols, lasches & coüards, & ceux qui estoient bien ferrez & ceints, estoient estimez courageux & gens de guerre, la ceinture estant prise pour la force & vertu, parce que celuy qui est ceint, est mieux appoinct & libre pour faire quelque chose, que le desceint. Regardez, ie vous prie, adioustoit-il, combien nous sommes variables & inconstans, veu qu'au vieux temps des Gaulois, leurs Magistrats auoient vne ceinture, que si elle ne pouoit ceinturer quelqu'un, celuy-la estoit deietté & mesprisé de tous. Et Cesar dit en ses Commentaires, que les Gaulois portoient les accoustremens vnis & pressez sur le corps, rapportans la proportion & beauté des membres au contraire des Allemans, qui portoient leurs habillemens amples & larges. Et maintenant c'est toute la grace d'estre bien ventru, tant soyons-nous ieunes. Encores s'il y auoit quelque commodité en s'habillant en ceste sorte, ie le trouuerois bon, mais ie ne sçay comme l'Esté ils peuuent durer, estans enuelopez entre du coton, qu'ils ne soient cuits & suffoquez par trop grande chaleur. Que si nous regardons comme les Grecs se gouuernoient, les Lacedemoniens haïssoient

tant ces grosses bedaines, qu'ils firent des loix contre ceux qui auoient le corps trop gros & gras, car il falloit que ceux qu'on appelloit *Ephēbi*, c'est à dire adolescents, se montraissent tous nuds deuant les Ephores, que si on les trouuoit par trop bonne chere & oyfueté trop chargez de graisse, on les punissoit, aussi bien que faisoient les Romains, lesquels priuoient de cheual l'homme d'armes trop gras. Vn autre de la Seree, s'accordant avec cestuy-cy, commença à dire : Je me suis souuent esbahy comme la plus grand' part des François, & des plus nobles, & des plus riches, & des pauvres, a peu endurer & porter si grand charge & embourrement sur leurs ventres, & qu'ils ne se soient plustost enbastez & embourrez par le derriere & sur l'eschine, comme font les autres bestes, que si toutes les bestes, & tous les asnes portoient charges, ie m'asseure qu'il n'y auroit personne d'entre-eux qui ne s'embourraist bien plustost le dos, que le ventre, ou bien il y en auroit à qui l'eschine seroit bien escorchee. Et me semble, disoit-il encores, que les femmes en cela ont esté mieux aduisees que les hommes, lesquelles ont mieux aimé auoir vn gros derriere qu'un gros deuant, & s'embourrer le cul que le ventre. Est-ce point, demanda vn Franc-à-tripe, que les femmes ayant froid en ceste partie, à cause du vent de bise, qui le plus souuent souffle-là ? Et encores que ce gros cul empesche les femmes qui le portent si est-ce que quand elles veulent, elles le laissent, & le prennent, & en ay veu plusieurs qui disoient, apportez moy mon cul, i'ay laissé mon cul à la maison, & me suis tant aduancee que ie suis icy venue sans mon cul.

Mais, repliqua vn Drolle, si les femmes pouuoient laisser leur cul naturel auffi bien que l'artificiel, ie les trouuerois bien plus à mon gré honnestes & gentiles, encores qu'elles pensent le gros cul estre plus beau que le plat, & ie croy que c'est pour ce qu'on dit, c'est vn cul de mesnage, il y a à boire & à manger, & qu'elles pensent que tant plus leur cul fera gros & ample, qu'il y aura plus à manger & à boire là. I'ay veu des femmes, repliqua Messer Panthalon, qui estoient si fessuës, que vous n'eussiez sceu dire si elles auoient deux culs ou non, si vous n'eussiez mis vostre nez dedans, & lors il eust esté aisé à sentir que pour le moins, tant minces soient-elles, qu'elles en ont vn, & que c'est autant que si elles en auoient vn cent. Vn des plus aduisez de la Seree, va dire, Ne voulons-nous point monstrier par ces embourremens de ventre, que portent les hommes, & par ces penailons de reuesche, dequoy les femmes grossissent leur cul, mettans vn cul dans vn autre (où il n'y en auroit que trop d'un) qu'il n'y a point de malice ne de finesse en nous, non plus qu'és personnes qui sont grosses & grasses, lesquelles communément ne sont doubles ne dissimulees, ne malicieuses & meschantes? Je n'en sçay rien, respondit quelqu'un, mais ie sçay bien que nos prescheurs ne trouuent pas bon cest accoustrement de cul, & qu'à ce dernier Carefme vn predicateur reprenant, & à bon droit, la superfluité, lasciueté & puantise des gros culs des femmes, leur disoit : Mes Dames, vous sçauiez qu'il n'y a que deux chemins où il faut tous aller, l'un est large qui est celui de damnation & d'enfer, l'autre est estroit, qui est celui de sal-

uation, & de Paradis, auquel vous ne sçauriez passer, à cause qu'avez le cul trop gros. Parquoy, ie vous conseille, disoit ce prescheur aux femmes, laisser vos gros culs, car ne pouuans passer par le sentier & chemin estroit, donnez-vous garde d'aller par le grand & large chemin, qui est de perdition. Puis leur disoit, vos gros culs ainsi enflez, semblent aux paniers des chasses-marees, & prouiseurs, qui sont brauement couuerts de couuertures de liuree, mais par le deffoubs vous n'y trouuerez que de vieilles rayes puantes, de la maigre ou de la seche, sentant bien fort sa maree. Mais estant tard, & qu'on ne pouuoit en matiere de gros culs donner sentence qui rien vallust, la Seree fus cela se departit, apres qu'une Dame d'icelle eut retiré des vers qu'elle auoit appris des œuures d'un de nos modernes, & ce pour respondre à ceux qui veulent reformer les habits des femmes & des filles, avec leurs gros culs, disant qu'en matiere d'habits, on estimera tousiours sot & lourdaud celui qui ne s'accoustre à la mode qui court.

*Hommes ingrats, vn iour le temps sera
Que vostre orgueil sa recompense aura,
Et qui voudra bien peser vostre affaire
Vostre conseil à vous mesme est contraire :
Si nous taschons nous vestir proprement,
Et à nos corps donner quelque ornement,
Est ce pour nous que prenons ceste peine
Afin qu'à nous le plaisir en reuienne ?
Certes nenny c'est pour vous plaire mieux,
Et seulement pour contenter vos yeux.*

*Diminuans doncques en ceste sorte
Les beaux atours que nostre sexe porte,
Pour seulement rendre l'homme content,
Vostre plaisir diminuë d'autant.
Voila comment le meschant, quand il pense
Nuire à autrui, luy-mesme il s'offense,
Tombant luy-mesme au fossé qu'il a fait,
Et reuangeant luy-mesme son forfait.*





VINGT-SEPTIESME SEREE.

Des Barbiers , & du mal de dents.

CESTE Seree fut faicte en la maison d'un de nostre compagnie qui nous auoit conuié à soupper, pour solenniser sa Natiuité, laquelle estoit à ce iour là, comme c'estoit entre nous la coustume. Or il arriua que celuy qui faisoit la feste auoit ce soir grand mal aux dents, comme nous voyons qu'à chasque bout de champ, il y a le plus souuent trois lieux de torse, & de mal-aisé, que si vne fortune nous rit, l'autre nous menace, comme a bien escrit Plaute, disant :

— *Ita Dijs placitum*
Voluptati vt mæror comes consequatur.

Dont l'on pourroit bien à bon droit dire cecy, qui est aux Tragedies :

*Plusieurs cas y a de fortune
Ce dont n'as esperance aucune,
C'est ce que les Dieux font souuent :
Mais ce qu'on pense estre à la veüe,
Et dont l'esperance est conceüe,
Se met à fin bien rarement.*

Au commencement de ce festin natal, on ne se faisoit que rire du mal de nostre hôte, & luy disoit-on que si les dents luy faisoient mal, que ce deuoient estre les nostres, qui officioient si bien & non pas les siennes. Mais voyant que durant le soupper, il ne pouuoit manger, & nous faire bonne chere, comme il auoit de bonne coustume, & sçauoit bien faire, chacun le commença à plaindre, & à ordonner des remedes, tout le monde estant Medecin au mal des dents, ainsi que l'esprouua Gonelle bouffon du Duc de Ferrare. Aucuns ordonnoient des receptes pour les auoir practiquees en eux mesmes, les autres, plus heureux, pour les auoir ouy dire, ou les auoir leuës és liures, les vns & les autres plaignans tant nostre hôte, qu'ils dirent que Pline auoit escrit qu'un homme s'estoit ietté par vne fenestre en bas, pour la rage des dents. Vn Drolle, qui à mon aduis n'auoit iamais eu mal aux dents luy bailla vne vieille & commune recepte, C'est, dit-il à nostre hôte, qu'il faut par l'espace de neuf iours dire tous les matins vn *Pater noster*, & vn *Aue Maria*, & chacun de ces iours bailler vne aumosne à vn pauvre, selon vostre puissance & faculté, & au bout des neuf iours, disoit-il à nostre malade des dents, vous ferez le signe de la

croix sur la doubleure du fayon ou cafaque de ce pauvre, en baifant ceste doubleure par trois fois. Et si son faye, repliqua nostre hofte, n'est point doublé ou qu'il n'en ait point, où le baiferay-ie? Baifé-le au cul, luy respond le Drolle. Tous ceux de la Seree se prenans à rire se leuerent de table. Les tables leuees, pour soulager nostre hofte de son mal, qui rioit encores de ce qu'on l'auoit affiné, on se print à parler du mal des dents & des Barbiers qui les arrachent. D'entree de ieu, quelqu'un va conter, pour eslouir nostre hofte, & le faire penser à autre chose qu'à son mal, qu'un iour estant en la boutique d'un Barbier il vid arriuer un homme des champs, qui pria le seruiteur de luy arracher une dent, qui le faisoit courir les champs, le priant de le traicter doucement. Le Barbier mentant comme un arracheur de dents, luy promet de l'arracher sans aucun mal, mais il arriua que cest apprentif au lieu de luy arracher une dent, il luy en oste trois, avec un instrument qu'on nomme Polican. Ce pauvre homme voyant qu'on luy auoit arraché trois dents en lieu d'une, deux desquelles ne luy auoient iamais fait de mal, n'estans point gastees, se plaint fort, en appellant ce Barbier bourreau, qu'il n'entendoit point son estat, qu'il s'en plaindroit à son maistre, & en auroit la raison par Iustice. Ce compagnon de boutique, cognoissant sa faute, luy va dire, taifez-vous de par tous les grands diables, si mon maistre vous entend, il vous fera payer l'arracheure de trois dents. Le maistre se doubtant bien du fait, ayant ouï ce bruit, vient à la boutique, demandant que c'estoit, ce pauvre edenté luy va dire, c'est vostre seruiteur qui

m'a arraché vne dent. Quoy vne dent, repliqua le maistre, ay-ie pas ouy parler de trois? Non, Monsieur, respond le villageois, il ne m'en a arraché qu'une, tenez voilà ce qu'il vous faut. Nostre hôte ne laissa à rire aussi bien que les autres, & nous afferma que ce conte luy auoit allegé son mal, les esprits qui donnent le sentiment estans diuertis ailleurs, priant celuy qui auoit acheué son conte de continuer, ce qu'il fit en ceste sorte. Ce maistre Chirurgien accompagnant ceste gentillesse d'une autre, & ayant vne femme qui luy pesoit sur les espaules, il fut contraint, comme estant le dernier maistre, d'aller à l'hospital des pestiferez, ce qu'il accorda, à la condition que sa femme iroit à la sanité avec luy, pour le traicter si d'auenture il tomboit malade: Il fut ordonné que sa femme iroit avec luy encores qu'elle remonstrast que son mary n'en vouloit que la deuesche, & qu'il mettoit sa vie en danger pour la faire mourir. Ce qui arriua, car tantost apres elle mourut de la contagion: Le mary voyant qu'il auoit perdu ce qu'il vouloit perdre, fit tant enuers Messieurs de la ville, qu'il en fut mis vn autre en son lieu, & ainsi se mit à son aise assez honnestement: toutesfois ce Barbier ne peut euer le mauuais bruit que luy donna tout le peuple, car communément il aduient, ce dit Plutarque, que les fautes que l'on commet contre les femmes, sont plus diuulguees parmy le monde, que celles que font les femmes. Ce barbier mesme, acheua-il de dire, en fut puny, mais non pas comme il meritoit, car se trouuant en vne foire, il rencontra vn homme, qui luy dict: Voistu pas bien celuy-là qui dort la bouche ouuerte, appuyé

fur son fac, c'est vn mien parent qui enrage du mal des dents, arrache luy ceste grosse que tu vois entre les autres, tien voila vn tiers d'escu, assure-toy que quand il fera esueillé, qu'il t'en payera bien, prens cela par aduance. Ce barbier prenant l'argent, luy arrache ceste dent dextrement. Le bon homme sentant la douleur par la perte de sa dent se met si bien à le battre, qu'il eut ce que les Barbiers demandent, playes & boffes, nonobstant que cest arracheur de dents luy dist, qu'il luy auoit arraché ceste dent par le commandement d'un sien parent, & qu'il crioit ainsi, à fin de ne le payer point d'un chef-d'œuvre qu'il auoit fait, de luy auoir arraché vne dent en dormant. Depuis on m'a dit que ce Drolle vouloit mal à ce dormeur, & au Barbier, & qu'il s'estoit vangé en vn coup & de l'un & de l'autre. Ces contes acheuez, quelque autre commença à dire, On dit en commun prouerbe, Il ment comme vn arracheur de dents, or les chirurgiens & barbiers communément les arrachent, ils sont donc grands menteurs, or adioutez qu'ils sont aussi grands causeurs & babillards, le babil & le mentir s'entre-suiuans, comme le Roy Archelaus nous a enseigné, reprenant le babil d'un barbier, qui luy demanda, Sire, Comment voulez-vous que ie vous face la barbe? quand il luy respondit, Sans dire mot. Et n'est sans occasion, ce dit Plutarque, que les Barbiers sont ordinairement grands babillards & causeurs, pource que coustumierement les fait-neans d'une ville, & les plus grands causeurs se trouuent & se viennent asseoir aux boutiques des Barbiers, & de ceste accoustumance de les ouyr caqueter, ils apprennent à

trop parler, ce que pourrés entendre par vne histoire de Plutarque. Vn Barbier, dit-il, lequel auoit son ouuroir de barberie sur le port de Pire, en la ville d'Athenes, entendit de là par vn Esclaue qui s'en estoit fuy, la deconfiture des Atheniens en Sicile, lors ce Barbier prenant sa course s'en vint à la ville apporter ceste desfaite. Soudain le peuple estant estonné, commanda qu'on sceust qui auoit semé ce bruit, le Barbier fut amené, qui ne peust dire le nom de qui il auoit entendu ceste nouuelle : Le peuple se mutine, & commence à crier, qu'il ait la gehenne, qu'on le torture, il a menty, il a controuué cecy, qu'on apporte vne roue, là où il fut iusque au soir que le bourreau le vint delier, & encores ce Barbier ne se peust tenir de demander à celuy qui le detachoit, comme leur Capitaine Nicias auoit esté tué ; tant ce vice de parler par accoustumance deuient incorrigible. Et la raison que baille Plutarque pourquoy ce Barbier fut mis sur la rouë est, que tout ainsi que ceux qui prennent medecine, haïssent puis apres les gobelets où ils les ont beuës, aussi ceux qui apportent mauuaïses nouuelles, sont coustumierement mal voulus de ceux à qui ils les apportent. Voyez, repliqua vn de la Seree, par ce conte de Plutarque, que les premieres nouuelles ne sont gueres vaines, & n'est sans propos ce qu'on dit, *vox populi, vox Dei* : ce qui est confirmé par ces deux vers.

*Jamais en vain publique renommee
Ne se trouua auoir esté semee.*

Il y auoit en ceste Seree vn Medecin, lequel n'estant point chiche de ses drogues, laissant les Barbiers, & retournant au mal des dents, va dire que pour bien guerir ce mal, & en oster la cause, il falloit sçauoir si la fluxion estoit chaude ou froide : l'un & l'autre estant la cause du mal. Que si la fluxion, disoit-il, est chaude, venant souuent du cerueau, elle fera vn tumeur à la racine de la dent, & si la douleur sera fort aigue, le lieu sera rouge, l'eau froide mise en bouche sedera la douleur, dautant *contraria contrarijs curantur*. Au contraire si la fluxion est froide elle ne fera point de tumeur, la douleur ne sera pas forte, les choses chaudes qu'on y appliquera, feront cesser la douleur. Ayant cogneu, disoit nostre Medecin, par ces choses, l'humeur qui peche, & sa qualité, il faut diuersifier les remedes, en quoy tout le peuple qui est medecin pour les dents, & mesmes mes compagnons, faillent ordinairement, ne baillant qu'un remede tant pour la fluxion chaude que pour la froide. C'est vn grand cas, repliqua quelqu'un, qu'encores que les dents seules resistent au feu, & ne se bruslent avec le reste du corps quand on le brusle, que neantmoins vne simple distillation de rheume ou de catterre les consume, & pourrit ! On m'a dit autrefois pourtant que les Indiens nouuellement descouuerts, auoient vne certaine drogue pour conseruer leurs dents, & les empescher de pourriture & corrosion, & d'y auoir aucun mal, laquelle ils font de coquilles d'huistres, de celles qui produisent les perles, qu'ils font brusler, mais aussi, disoit-il, les dents leur deuiennent aussi noires que charbon, & si ces barbares, entre autres les Cumanois,

font grande gloire d'auoir leurs dents noires, comme nous faisons de les auoir bien blanches, appellans femmes & effeminez ceux qui les ont blanches, & bestes ceux qui ont de la barbe. Pleust à Dieu, va repliquer nostre hôte, sçauoir ceste composition, à la peine d'auoir les dents aussi noires que les Mores les ont blanches, & qu'on en eust plustost apporté de ce païs là, parauant incogneu, ce bon remede, & de bonnes recettes, pour les maladies de nostre Europe, que d'autres maladies de quoy on n'auoit iamais ouy parler par de ça, qui toutefois leur sont communes. Et possible, va dire vn autre de la Seree à nostre hôte, que la recepte des Indiens que demandez, est celle que met Pline, quand il dit que la cendre faicte des escailles des huytres fait blanchir & nettoyer les dents, estans frottees de ceste cendre calcinee : mais ie me doute bien, adioustoit-il, que la recepte de Pline ne fait que blanchir les dents, & que celle des Sauages, que vous souhaitez, guerit le mal, en empeschant la cause du mal, & defendant les dents de toute mauuaise fluxion. Ie me fierois plus, repliqua nostre hôte, en la composition des Negres & des Indiens, qu'aux billets & paroles Diaboliques qu'on baille aujourd'huy contre le mal des dents, où il y a escrit, Galbes, galbat, galdes, galdat : & qu'en ce sot dictum & breuet qu'on pend au col, où se trouue escrit, *Strigiles, falcisque dentate, dentium dolorem persanate*, encores que Auger Ferrier en face vn grand cas : & qu'en ces parolles prononcees durant la Messe, qui sont *os non comminuetis ex eo*, & qu'en l'application d'Apolonius, qui dit que le mal des dents est guery, si on sca-

rifie les genciues avec la dent d'un homme qui aura esté tué. Vne fesse-tondue, à propos des oraisons & des mots qui font guerir le mal des dents, nous va conter vne gaillarde histoire d'une nouvelle mariee, qui ne laissa d'auoir mal aux dents le soir & la nuit de ses nopces, encores qu'on die en commun prouerbe, rage de cul passe le mal des dents, si grand mal, dy-ie, que ceste pauvre mariee perdoit toute patience, mesme alors qu'elle fust couchee le soir de ses nopces avec son mary, lequel se voulant aprocher d'elle, & se iouer, elle le pria d'attendre vn peu iusques à ce qu'elle eust dit quelques certains mots, & quelques oraisons qu'elle auoit accoustumé de dire toutes les fois que le mal des dents luy prenoit, & que les ayant dictes, son mal la laissoit incontinent : ayant appris ces breborions de sa grand mere, fort subiecte, aussi bien qu'elle, à la rage des dents. Son mary ne luy voulant reffuser ceste premiere requeste, la laisse dire ces audinos : mais cependant qu'elle les disoit, le marié qui auoit esté de la feste, s'endort. La mariee qui n'estoit point endormie, tant pour la rage des dents que du cul, ayant acheué sa vernedé, & estant allegée de son mal, va dire à son mary, Michau, i'ay dit, Michau, i'ay fait. Voyant la mariee que Michau ne faisoit rien, & qu'il ne s'approchoit point d'elle comme il auoit faict d'entree, en le pouffant va crier encores plus haut, Michau, i'ay fait, Michau, i'ay dit, Michau, mon amy, i'ay acheué : mais il dormoit si fort, & auoit si bien bridé les puces que ceste pauvre mariee ne le peut iamais refueiller, les sentinelles ayant rapporté que Michau ne s'esueilla qu'au

matin, combien que sa femme toute la nuit n'eust fait autre chose que le pouffer, & luy crier, Michau, i'ay fait, Michau, i'ay dit, & si ceste mariee confessa le lendemain à ceux qui auoient fait la sentinelle, & à ceux qui les auoient leuez, & à la ronde, qui en se raillant luy disoient, Michau, o l'est fait, Michau, o l'est dit, qu'elle auoit enduré plus de mal ceste nuit, que les dents ne luy en firent iamais. Nostre hôte se sentant vn peu allegé par l'esmotion de rire de ce Michau i'ay fait, nous va demander si les dents & les os auoient sentiment, & si c'est bien parlé quand on dit, les dents me font mal. Les vns foutenoient l'opinion de Galien, qui dit que les dents n'ont point de sentiment quand à la partie qui est d'os, mais ouy bien quant à leur racine où est le nerf sensitif. Les autres tenoient, avec Auienne, & selon les Physiciens, que les os, encores qu'ils n'ayent nul nerf, ne sont pas sans sentiment du chaud & du froid, d'autant, disoient-ils, que les esprits qui penetrent par les pores des os, & des dents, peuuent bailler sentiment. Et à ce propos vn habile homme de la Serée va demander à nostre Medecin, pourquoy c'estoit que les dents, qui sont plus solides que la chair, sentent plus tost le froid que la chair, qui est rare, veu que ce qui est rare deuoit plus tost estre offensé, que ce qui est solide. Où pource que le Medecin & le Physicien ce sont deux en ce temps, & ne deuoient estre qu'vn, comme au temps passé, nostre Medecin pensant eschapper, se met sur les distinguo, mais parce qu'ils n'estoient à propos, le Physicien fut contraint de faire le prestre Martin, & de se respondre luy-mesme, disant, les dents sont plus

offensees du froid que la chair, parce qu'elles sont enracinees dans les conduits & pores, qui sont si petits qu'il n'y peut auoir là grande chaleur, laquelle estant petite, est facilement surmontee par la froideur, qui cause la douleur, au contraire la chair sent plustost la chaleur que la froidure, & en est plustost offensee, parce que la chair consistant en vn temperament mediocre, a plus de chaleur que de froideur, qui est cause qu'elle n'est point si tost offensee de la froideur que la dent, laquelle a plus de froideur que de chaleur. Nostre hôte interrompant ceste difficulté, va dire qu'il ne se soucioit point si le froid faisoit plus de mal aux dents qu'à la chair, mais seulement il les prioit de le guerir, ou pour le moins de faire cesser la douleur. Le Medecin va respondre, qu'il n'approuuoit point les receptes communes qui sont anodines, ne faisans qu'appaiser la douleur, mais qu'il vaudroit beaucoup mieux en oster la cause, estant bien meilleur de monter sur la maison pour empescher de pleuvoir dans le logis, & rabiller la goutiere, que se contenter de mettre vn vaisseau deffous. Puis nostre Medecin ayant regardé au mal de nostre hôte, le va asseurer que le mal qu'il enduroit ne venoit point d'une grande fluxion, mais d'un humeur acre & pourry qui luy rongeoit les dents : parquoy il luy conseille, à fin d'euter ceste erosion, que tous les matins il prene sur la langue du sel, & quand il sera fondu, qu'il en frotte ses dents, ou qu'il se laue tous les mois une fois ou deux de vin ou de vin-aigre, esquels ait bouilly des racines de thithimale, passees & coulees en un linge. Or parce que tout le monde est medecin au mal de dents, comme il

a esté dit cy dessus, & confirmé par Gonelle bouffon du Duc de Ferrare, chacun se met à vouloir ordonner des receptes, les vns pour le mal des dents, les autres, pour complaire aux femmes, pour les auoir blanches, belles, & sans corrosion, n'ayant rien qui enlaidisse plus que d'auoir les dents gastees & noires. Le premier qui commença à ordonner des receptes, nous va asseurer qu'il n'y auoit rien plus souuerain au mal des dents, que de prendre vne gouffe d'ail vn peu cuite sous la cendre, & l'appliquer sus la dent, & dans l'oreille, la plus chaude qu'on pourra endurer. Que si cela n'y fait rien, mettez sur l'artere du temple au dessus du mal, vne emplastre faite de poixrefine, meslee avec de la poudre d'alun, & noix de galle, la portant la nuit & le iour. Le second, approchant de la recepte du premier, va dire que trois testes d'aulx broyez en vin-aigre, allegioient la rage des dents, comme aussi faisoit leur decoction faite en eau, en s'en lauant la bouche. Le tiers nous donnoit tous aux diables, & non pas luy, que si on dechauffoit les dents avec la racine de panais, ou se lauuant la bouche du ius tiré de la racine d'asperge, ou prendre des capres cuites en vin-aigre, ou mascher la racine, ou mettre en la bouche du ius tiré de *lapathum* sauuage cuit en vinaigre, qu'on se trouueroit allegé du mal des dents, autant en fait la graine iaune dessechée des roses, si on en frotte les dents, & le lait du figuier sauuage appliqué avec de la laine sur la dent, ou dedans, & la racine bouillie en vin. Le quart Medecin n'estant pas si sage que le precedent, se donnoit à tous les diables si le dedans de la galle masché ne guerissoit

le mal des dents, l'ayant essayé auffi bien que la decoction de feuilles de tamaris, & celle de la racine de ronce, en s'en lauant les dents, & la racine de iusquiame maschee avec du vin-aigre, & celle du plantain, & de ses fueilles, la maschant, ou se lauant la bouche de leur decoction, apres l'auoir fait bouillir en vin aigre. Le quart medecin des dents vouloit gager que la racine de veruaine maschee, ou bien la mettant bouillir en vin, ou en se lauant la bouche de ceste decoction, infailliblement appaisoit & fedit la douleur tant poignante fust-elle, les racines de quinte-fueille cuites en vin, ou vin-aigre, iusques à la consommation de la tierce partie, en faisant autant si on les laue d'eau salee auant que les mettre au feu, tenant longuement ceste decoction en la bouche, ou bien se frotter les dents de cendres de quinte-fueille bruslee. Le quint medecin assure, apres Plin, que la poudre de coloquinte, meslee avec sel & aluyne guerissoit le mal des dents, & que son jus attiedy avec vin-aigre, affermoit les dents qui branlent, la racine de bouillon cuite en vin ou vn laue-dent de hyssope, & de jus de pencedanum, avec de l'opium, faisant aussi cesser toute douleur des dents. Le sixiesme, attribuant toutes les guerisons à vne latente & occulte faculté des simples, maintenoit qu'il n'y auoit rien plus souuerain pour ceste rage, que la racine du muguet blanc, bouillie en vin-aigre, coupee en rouëlls, se lauant la bouche de ceste decoction tiede : & qu'autant en faisoit la racine de l'esclaire, broyee en vin-aigre, & tenuë en la bouche, & l'ellobore noir mis en la dent creuse, ou bien prendre la racine de l'arresteboeuf, dite des Grecs *Anonis*, cuite en eau &

vin-aigre, s'en lavant la bouche. Le septiesme medecin de Rondibilis va dire en louant ses remedes, que si on frotte les dents quelque temps de sang de tortuë, qu'on n'y aura iamais mal non plus que si vous prenez de la vieille tounine bien lauee, puis broyee, & s'en frotter les dents : mesmes disoit, que si de tous poissons falez, vous en prenez les arestes & espines, & que les faciez brusler & calciner, en vous en frottant la dent, on en fera totalement guery : aussi bien que si appliquez sus la dent toutes sortes de bitumes ou des feuilles de laiçues de cheures, qui sont laiçues ameres, broiees en vin-aigre, s'en lavant la bouche deux fois le mois. Le huitiesme va dire que sa grand' mere guerissoit tout le monde avec de la poudre de coloquinte, meslee avec sel & aluine, ou bien en prenant la racine de molue qui ne iette qu'une tige, & en scarifier la dent, & conseilloit de se laver souuent la bouche de vin-aigre, & tous les matins prendre vn grain de sel, pour empescher toute erosion & putrefaction : que si les dents vous font mal, pour seder la douleur, il faut laver sa bouche de nitre & de vin, y adioustant vn peu de poiure. Nostre Medecin reiettant tous les remedes qui ne sont qu'anodins, nous va dire que le plus souverain, pour empescher que le mal ne retournaist, estoit de faire arracher la dent, & que cela se feroit sans douleur si vous mettez au pertuis de la dent creuse de la cendre des vers de terre calcinez. Franc-à-tripe lors nous va conter qu'il y auoit vn mareschal en son pais, qui arrachoit les dents sans vous toucher ne faire force, mesme que le patient se l'arrachera luy-mesme. Il prenoit, disoit-il, vn filet, qu'il

mettoit en deux ou trois doubles, & en lioit la dent, & l'autre bout il l'attachoit à son enclume, puis il mettoit en sa forge vn fer, & toutes les fois qu'il faisoit souffler ses soufflets, ce marechal disoit gamara. Quand ce fer fut bien chaud, & tout ardent, il le tire de la forge, puis va dire au patient, qui estoit attaché à l'enclume par sa dent, ouure la bouche bien grande, & faisant semblant de luy mettre ce fer ardent en la bouche, Dieu sçait s'il se fit prier à s'oster de là, & s'arracher luy-mesme la dent, le marechal luy criant, Difois-ie pas bien que vous arracheriez vostre meschante dent de vous-mesme ? Ce forgeron en vloit autrement pour luy, car se voulant arracher vne dent, qui luy faisoit mal, il bandoit son arbaleste, & attachoit à la corde de l'arbaleste vn filet bien fort, qu'il lioit par l'autre bout à sa dent, puis debandoit son arbaleste, & si disoit que cela se faisoit si subtilement qu'il n'enduroit nul mal. Quand on eut vn peu ry, les Dames qui estoient en ceste Seree, prièrent ces medecins de dents de leur donner des remedes pour auoir les dents belles & blanches. Le premier va dire qu'il falloit auoir vn *dentifricium* (qui se nomme ainsi en Latin) de miel meslé avec du charbon de vigne, qui n'aura iamais porté de raisins, si mieux on ne veut prendre la cendre de corne de bœuf, l'vn & l'autre rendans les dents blanches & polies, soit en vous en frottant les dents ou en vous lauuant la bouche. Vn autre asseura auoir approuué qu'il n'y auoit rien meilleur pour blanchir les dents, que se les frotter avec de la cendre du talon d'vn pied de bœuf, avec myrrhe ; les os d'vn onglon

de pourceau en faifans autant, combien qu'aucuns preferent à tout cela les cendres d'orge brûlé, incorporées en miel, avec vn peu de fel, ce qui sert auffi à faire bonne haleine. Apres ces deux, le tiers ne reietant pas du tout ces remedes, mais eftimant beaucoup les fiens, pour les auoir apprins du Medecin d'vne grand' Princeffe, va dire, qu'il n'y auoit rien plus fouuerain, ne qui gaste moins les dents, ne qui les blanchiffe mieux & nettoye, que la cendre des coques d'œufs calcinee en oftant la pellicule de dedans, autant en faifant la cendre de nitre calciné, & la poudre d'yuoire. Que si nous auions, difoit-il, la composition d'vn onguent, que les Anciens appelloient *Odonstemma*, il n'en faudroit point chercher d'autre, mais en fon lieu nous pouuons vfer d'vn onguent qu'on appelloit *Omphacium*, lequel entretient les dents en leur blancheur, si on le tient en la bouche, eftant auffi fort bon pour affermir les genciues & les dents tremblantes, si ordinairement on fe cure les dents apres le repas avec du bois de lentisque, ou du myrrhe, & de tout autre bois aftringent. Sur tout il defendoit les reforts, comme gaffans fort les dents, que si on en veut manger, il faut apres en auoir mangé, vfer de poudre d'yuoire. Que si vous auez les dents agacees (adiouftoit-il) que les Latins appellent *dentium stuporem*, & les Grecs, ainfi qu'on m'a dict, *Ernodiam*, il ne faut que manger du creffon. Ceux de la Seree s'ennuyans de tant de remedes, & si longs, sentans plus fon Medecin, & fa medecine, que toute autre chose, ne l'osoient dire, à cause que nostre hofte, qui ne demandoit que guerifon, difoit qu'il eftoit bon fçauoir

diuers remedes , dautant qu'une recepte en pourra guerir vn, qui ne guerira pas l'autre, à cause des complexions & humeurs qui font diuerfes. Sur la fin de ces receptes, quelqu'un va dire qu'il n'y auoit rien plus dangereux pour les dents, que manger souuent du lait, car le lait, disoit-il, rend les genciuës si humides que les dents en sont plus subjectes à erosion & putrefaction. Que si on aime le lait, il faut se nettoyer & lauer la bouche, apres qu'on en aura mangé, avec du vin pur, & encores fera meilleur, si on melle vn peu de miel parmy le vin, mesmes on dit que le lait d'anesse est fort bon si on s'en laue les dents, & qu'on les frotte puis apres avec beurre & miel meslez ensemble. Est-ce point le lait, luy demanda vn autre, que tetent les petits enfans, qui leur cause si grand mal quand les dents leur percent ? Non, va dire nostre Medecin, c'est vne matiere aiguë & chaude qui vient deuant que la dent forte, & aussi la solution de continuité, qui cause la douleur aux petits enfans quand les dents leur viennent à percer, à ceste cause nous voyons que les enfans ne sont pas si malades des dents en hyuer qu'en Esté, parce qu'en hyuer la matiere n'est pas si aiguë qu'en esté, & bien souuent si les dents viennent l'Esté aux enfans, ils sont en danger de leur vie. Les femmes de la Serée lors vont prier le Medecin de leur donner quelques remedes pour empescher le tourment que ce percement de dents donne à ces petits innocens. Lequel leur va conseiller de faire la recepte commune, c'est de leur frotter les genciuës avec ceruelle de lieure ou de conils, combien que

Plin le ace avec ceruelle de mouton. Vn Drolle lors va promettre à ces femmes vn remede assure, & experimenté, & sur sa vie l'affermoit, lequel garantissoit les petits enfans du mal de dents & de la teigne. Les femmes le prierent à ioinctes mains, voyant qu'il en iuroit, de leur enseigner ceste recepte. Mes Dames, commença-il à dire, si vous voulez que vos enfans soient exempts du mal des dents, & de la teigne, incontinent qu'ils seront nais, prenez les, & les passez dans le pertuis de la rouë où passe l'effueil de la charrette. Ces bonnes femmes, y allans à la bonne foy vont luy repliquer, Et comment, ils n'y sçauoient entrer ? Alors ce bon compagnon, se prenant à rire : Que diable vostre cas est donc large. C'est bien, disoit-il, contre aucuns qui vous appellent auares & resserrees, mais à ce que ie voy, vous estes bien liberales & larges. Nostre hôte apres auoir ris, nous assura que son mal estoit allegé de la moitié. Et pour nous le monstrier, va descourir que ceux qui naissent avec les dents, sont heureux, comme il s'en est trouué : mais plus heureux, disoit-il, ceux qui n'en ont point du tout, à cause de la rage que font les dents à plusieurs : car encores que vous ayez des dents dès vostre naissance, aussi les perdrez-vous bien tost, d'autant que nature faisant quelque chose plustost qu'il ne faut, & avec plus de matiere, sur la fin elle n'a rien que fournir pour entretenir ce qu'elle a trop auancé. Comme ceux qui naissent avec les dents, repliqua vn de la Seree, sont mieux fortunez que les autres, si nous croyons les anciens & l'experience, le contraire est des filles qui naissent endentees, les-

quelles portent vn tres mauuais prefage, auffi bien que celles qui viennent au monde avec du poil au dessus de leur cas, comme m'a asseuré vn gentil-homme, qui dit auoir veu & tenu vne fille, laquelle au fortir du ventre de sa mere auoit sa motte tertree & chargee de poil. Qui fait, demanda vn autre, qu'on a tousiours obserué que les enfans nais durant la peste, ont deux dents moins que les autres, & si sont plus debiles ? Le Medecin estant hors de son Catholicon, laissa parler le Phisicien, qui va respondre par vne autre interrogation, en demandant, ne seroit-ce point à cause de la debilité des produifans, procedee d'humeurs ardantes, qui regnent en temps de peste, & ont consumé l'humidité radicale, dont vient que les enfans nais en temps de peste ont deux dents moins, & sont debiles ? Et de là vient qu'on tient avec Aristote, que ceux qui n'ont gueres de dents, & les ont claires, les doigts fort longs, la couleur plombine, & ont plusieurs lignes en la main, qui sont interrompuës, ne vivent pas longuement. Ce qui est confirmé, quand aux dents, de ce que nous voyons que les bestes tant plus elles ont de dents, tant plus est longue leur vie, parce qu'elles abondent en humeur radicale. Et de là vient aussi, que les hommes vivent plus que les femmes, dautant qu'ils ont deux dents dauantage, pour auoir plus d'humeur radicale, & plus de sang & de chaleur, & aussi que les hommes qui ont trente deux dents vivent plus que ceux qui en ont moins. Pline aussi dit, adioustoit-il, que les femmes qui ont les dents œilleres de dessus doubles du costé droict, que ce leur est signe de bonne fortune, ainsi

qu'apparut en Agripina, que si elles sont doubles du costé gauche, c'est presage d'infortune. Je suis content, repliqua quelqu'un, de croire cela pour vous faire plaisir, mais ie ne puis croire ce que dit vostre mesme auteur, que les mirouërs se ternissent de la veüe des dents d'aucuns hommes, les pigeonneaux sans plume en mourans aussi. Je croy de ma part, va dire nostre Medecin, que quand on dit que ceux qui ont les dents claires ne vivent gueres, que c'est parce que ceux qui maschent mal, sont mauuaise digestion, la premiere digestion se faisant en mangeant, & aussi que ceux qui ont les dents clair semees, sont de debile complexion, mesmes en leur generation, que s'ils eussent esté de bonne & forte disposition, ils n'eussent pas eu les dents ainsi claires. Monsieur de Montagne dict que on a veu de son temps à Constantinople vn homme qui auoit les dents si bonnes & fortes, lequel seulement des dents bridait & harnachait son cheual. Encores que les dents, fut-il repliqué, seruent à la digestion des viandes, si en ay-ie veu qui se les faisoient arracher, encores qu'elles fussent bonnes : les vns pour auoir la voix plus molle, grasse, & mignarde, les autres pour les arranger en meilleur ordre, les autres pour iouer mieux de la flute. Je ne sçay, repliqua vn de la Seree, pourquoy il en y a qui se font arracher les dents, veu que le son de la voix se rompt par les dents, comme le son de l'instrument par les cordes, car les dents sont les cordes, & la langue est le plectre ou archet avec lequel se rompt le soufflement & la voix qui sort dehors, & s'en forme la parole. l'ay veu aussi vne ieune Dame, qui se fit arra-

cher vne dent, ou parce qu'elle estoit gastee, ou mal fituee, puis s'en fit remettre vne autre, qu'elle fit arracher à vne sienne Damoiselle, laquelle reprit, & feruit comme les autres, estant vne grande beauté à vne femme que d'auoir les dents luifantes, tout ainsi que l'yuoire d'Homere freschement coupé, & que les vnes ne surpassent point les autres en largesse, ni en hauteur, sans cheuaucher les vnes sur les autres, les dents ayans esgalité par tout, mesme couleur, mesme grandeur, & mesme rang. Vn de la Seree va dire qu'il croyoit bien qu'une femme, pour estre belle, se pourroit faire arracher vne dent, veu qu'une Dame de Paris se fit escorcher pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau. Mais demanda vn autre, comme est-il possible que les dents nous durent tant, estans si souuent froissees l'une contre l'autre? Il faut bien dire, luy fut-il respondu, que les dents ne sont pas faictes de mesme matiere que les os, & qu'encores qu'elles soient de matiere plus dure, si est-ce qu'il faut confesser necessairement que la matiere dont elles sont faictes croist tousiours, ce que ne faict la matiere des autres os, autrement par le frequent mascher elles feroient conuerties en rien, & avec le temps il n'en demeureroit rien, mais les dents estans engendrees de l'humeur motif, qui croist de iour en iour, cela faict qu'elles reuiennent, & non pas les autres os, lesquels sont engendrez & faicts d'humeur naturelle au ventre de la mere. Ainsi les dents reçoient accroissement sans cesse, pour suppleer à leur charge, qui est mascher la viande. Vray est qu'ils semblent demeurer en mesme estat, mais

l'accroist fuit le décroist d'iceux par le moyen de la chaleur & nourriture continuelle qu'iceux reçoient. Croissent les dents, va repliquer vn Drolle, ou ne croissent point, se corrompent ou non, i'en ay assez pour manger tout mon bien, mais que Dieu me garde celles que i'ay. On demanda à nostre hôte s'il sentoit tousiours douleur aux dents. Ayant respondu que sa douleur en partie estoit cessée. Lors quelqu'un luy va dire, qu'il luy conseilloit, pour estre du tout guery, d'aller chez le barbier qu'il sçauoit, & qu'il luy feroit faire telle diete qu'il ne craindrait aucune fluxion : & qu'il n'y auoit pas long temps que ce barbier auoit fait faire telle diete à vn de ses pigeoniers, que de faim il auoit mangé ses emplastres, & de soif il auoit beu ses vrines, l'estomach vuide appetant & demandant la nourriture du dehors, & qu'on le remplisse. Nostre hôte luy respond que iamais il n'auoit eu la grande verolle, mais bien qu'on l'auoit accoustré comme vn homme qui l'auoit, m'en restant cest aduantage, disoit-il, que i'ay vn Almanach perpetuel, qui me durera toute ma vie, mais que ie soie bon mesnager, qui me fert, & à tous ceux de la rue pour sçauoir quand il fait bon faire la lessive. Là dessus on se mit à disputer si l'argent vif faisoit dommage au corps, comme plusieurs en ont eu opinion. Ce qu'ont affermé les Medecins imperits, qui le deffendoient aux riches & grands Seigneurs, & le conseilloient aux pauvres. Et pour conclusion, il fust arresté que la substance de l'argent vif n'entroit point au corps, mais seulement sa qualité & action : pource qu'aux emplastres on le trouue en la mesme quantité à

la fin de l'operation, que quand il a esté premierement appliqué, aussi qu'il n'a nul venin, plusieurs en ayans auallé sans aucune lesion : comme en l'iliaque passion beaucoup en vsent, sans estre offensez, sa ponderosité destournant l'intestin, qui est entortillé, en poussant la matiere fecale en bas, l'argent vif estant chaud par ses operations, car il incise, attenuë, penetre, & resoult, & outre tout cela, par vne vertu occulte, il est du tout contraire au venin de la grosse verolle, quelque chose qu'on en ait voulu dire : Dieu tout bon en donnant des maladies aux hommes, que le plus souuent eux mesmes se pourchassent, produit aussi des remedes necessaires à leur santé & conseruation. Le Physicien prenant la parole va dire : puis que c'est vn venin causé de l'influence du ciel, n'y a pas encores long temps, il me semble, qu'il prendra fin : aussi veoit on qu'avec le temps ce venin s'adoucist, tant à cause des remedes, qu'à cause de l'influence du ciel & de l'air : tellement que ceste maladie se perdra avec les annees, comme fit la mentagre, luy ressemblant, qui affligea Rome du regne de Tybere, & la lychene qui sous Claude, molesta toute l'Europe : si en appaisant l'ire de Dieu (qui a enuoyé ceste maladie pour punition) nous corrigeons nos paillardises & meschancetez. Vne Fesse-tonduë, pour faire oublier le mal de nostre hôte, commença à nous conter vn plaisant conte d'un pigeon fuyart, qui estoit n'y a pas long temps au colombier d'un sien voisin de barbier. Ce pigeon dedié au seruice de Venus, estant en ce colombier tenu fort chaudement, il arriua qu'un de ces matins il entendit qu'en la ruë on crioit, à mes

beaux choulz gelez, qui dit, qui en veut, à mes bons choulz gelez. Luy tout esbahy va dire, ie ne fçay en quel pays demeurent ces gens qui vendent des choulz gelez, ne là où ils croissent, & où ils se cueillent : si ne fu-ie iamais en pays ne lieu où il fist si grand chaud qu'il fait icy. Ce soldat aduantureux se faisant penser honnestement de ce coup de fauconneau, disoit à ceux qui estoient de sa chambree, Je feray bien mentir celle qui est cause dequoy ie suis icy : car onques puis ie ne l'ay veüe qu'elle me disoit que ie la laisserois là apres m'auoir fait plaisir, & qu'il ne me fouiendroit point d'elle, mais ie vous asseure que ie ne l'oublieray iamais, & qu'il m'en fouient bien, & m'en fouiendra toute ma vie. On n'auoit pas acheué de rire, quand quelqu'un se mit à conter qu'un Gentil-homme auant que se vouloir mettre en pension en ce pigeonnier, assembla les plus fameux Aduocats de Poictiers, pour faire vne consultation, leur propofant vn doubte, assauoir mon si la verolle l'auoit prins, ou s'il l'auoit prinse, y faisant grande difficulté : car, leur disoit-il, si ie l'ay prinse, ie la laisseray quand ie voudray : si elle m'a prins, ie ne fçay quand elle me laissera. Les Aduocats voyans la moquerie, sortent hors, encores qu'on les voulust payer s'ils eussent dit leur aduis. Nostre hôte se print si fort à rire de ces contes qu'il ne parla plus de faire arracher sa dent, & aussi que nostre Physicien luy auoit dit, qu'encor que la dent fust arrachee, qu'il ne laisseroit d'auoir mal en ceste partie. Qu'il soit ainsi, disoit-il, vous trouuerez des personnes à qui on a coupé vn membre, qui diront sentir mal à la partie qu'il n'ont

point : car ils se plaindront d'auoir mal au talon ou à la cheuille, encores qu'ils n'ayent point de iambes. Le Medecin, avec ceux de la Seree, ne pouuans comprendre cela, prièrent le Physicien d'en dire quelque raifon. Qui va parler ainfi, comme n'en eftant pas affeuré. Est-ce point que le patient par imagination, & regrettant le membre qui luy a esté coupé, penfe toujours à iceluy, eftant la vraye douleur en ce qui refte du membre, ou par froideur, ou chaleur, ou tension ? Ou bien, adioustoit-il, feroit-ce point l'esprit fenfitif, lequel difcourant par les nerfs reprefente le fentiment des parties retranchees, aufquelles il fouloit influer ou s'eftendre ? Et ores qu'il n'y puiſſe paruenir, il fait vne reflexion à l'endroit du retranchement, comme en vn mirouer : & là fe fait certaine representation des parties retranchees, aufquelles on attribue la douleur, le ſens commun alors s'accordant avec l'imagination de la choſe qu'on a perdue, l'opinion faiſant certitude & affeurance de ce qu'ils ont imaginé. Seroit-ce point plus-toſt, diſoit il encores, que ſi on plaint le pouce qu'on a perdu, qu'on ait veritablement la douleur au bout coupé des muſcles, des nerfs, ou ligaments fenſibles, qui fouloyent paruenir à la particule du membre que l'on plaint ? Ce qui fit fortir le Physicien vn peu hors de la Seree, fuſt noſtre hoſte, qui ne pouuoit comprendre de plaindre vn membre qu'on n'a point. Parquoy en ſe remettans en leur premier ſentier, vn de la Seree va commander ainſi : Nous eſtions vn iour en la boutique d'un barbier, & ne craindray point à le confeſſer, encores que ce ſoit le lieu où les perſonnes plus abieſts

se trouuent pour deuifer, comme les plus honnestes, vertueux, & doctes chez les Imprimeurs & Libraires. Estans en ceste boutique (Theophraste appellant les boutiques des barbiers, banquets sans vin) voicy arriuer vn Franc-à-tripe, qui se fait penser vne meschante main de gorre qu'il auoit. Or parce que tous le cognoissions, on ne se peust tenir de rire & moquer de sa vilaine main, tant elle estoit crouste-leuee & vlceree. Ce chiragre nous voyant rire & moquer de sa main, la montrant encores d'auantage, va dire, vous riez de ceste main ? Je vay gager au plus hardy, qu'il en y a en la compagnie vne autre plus meschante, plus cicatricee, & gangrenee que n'est ceste cy. Vn de la troupe va gager que non, & ie gardois les gages. Lors chacun de nous monstre ses mains, sans comparaison plus belles, nettes & saines que celle qu'il auoit fait penser, & monstree à tous. Ainsi tous iugerent que ce Franc-à-tripe auoit perdu, ne se trouuant point en ceste compagnie vne main plus vilaine que la sienne, quand en exhibant son autre main va dire, ceste cy est elle pas plus gastée, & meschante que l'autre que ie vous ay monstre premierement ? Il fut lors assez long temps disputé qui auoit gagné : car celuy qui auoit gagé qu'on ne trouuerroit point de si vilaine main en toute ceste troupe, disoit qu'il s'entendoit d'une autre main que des siennes. Le Franc-à-tripe au contraire repliquoit, que la main qu'il auoit monstre la derniere n'estoit pas celle qu'il auoit monstre la premiere, & qu'on auoit pensé, & que c'estoient deux mains, l'une droite, l'autre gauche, & que la main droite n'estoit pas la gauche.

Je ne sçay, adioustoit celuy qui auoit fait le conte, qu'il en fera dit, cependant ie garderay les gages, & ne m'en deferay pas si aisement. Vn de la Seree, en repliquant, va dire, Si i'estois en quelque Republique bien policee, la gageure seroit appliquee aux pauvres, ou au public, à cause que les Romains reiettoient toutes gageures, qu'ils appelloient *ludere in pecuniam*, si elles n'estoient faites, ou pour la course, ou pour faulter, ou pour luitier, ou à qui ietteroit mieux le dard. Mais cependant, ie vous prie, disoit-il à celuy qui gardoit les gages, de ne iuger de ce different, iusques à ce que ie vous aye fait vn autre conte, qui arriua en la mesme boutique, chez le mesme barbier, où il y a aussi de la difficulté : puis avec ceux de la Seree, iugez du tout, encor que ce soit le ventre plein : car i'ay trouué en la Ciuille conuersation que le proverbe ancien dit, que le meilleur conseil fort & procede du ventre qui est plein, nonobstant que l'esprit de l'homme soit plus prompt & deliure, & plus esleué à faire quelque chose spirituelle, où il faut de l'entendement, quand le corps est à ieun, que quand il est remply. Et là vous trouverez les deux estre veritables, c'est à sçauoir l'esprit estre plus prompt & à deliure lors que le corps est vuide, & le conseil meilleur apres le repas, s'il vient de personnes iustes, equitables, & remplies de vertu. Pource, dit la Ciuille conuersation, qu'estans à ieun, & voulans faire quelque mal, nous y procedons avec plus de malice, mais apres le repas aussi s'appesantit la subtilité de nostre esprit, & s'appaise en partie la volonté de mal faire estans plus ioyeux ayans prins nostre re-

pas, & respondans plus gracieusement à ceux qui parlent à nous. Caton Vtique le confirmant, quand il dit, que Cesar alla estant sobre à la ruine de l'estat de la Rep. Rom. entendant par ces mots, que iamais vn homme saoul n'eust esté si cruel & inhumain, que de faire cest' entreprise. Ne differez donc, va il dire à ceux de la Seree, encores qu'ayez le ventre plein, de decider ces deux doubtes. Vous avez ouï le premier, escoutez le second. l'estois vn de ces iours, commença il a dire, en la boutique de ce maistre barbier, où il arriua vn homme d'assez bonne façon, pour faire sa barbe, ou pour la deffaire, lequel vous voudrez. Elle n'estoit que demy faicte, que voicy arriuer vn chicaneur avec ses sergens, & ses records, qui luy mettent la main sur le collet, pour le mener loger au logis des gents de pied, là où lon n'a point la peine de fermer les portes. Celuy qui faisoit sa barbe, se voyant surprins, il demande à ce chicaneur (qui estoit sa partie) s'il luy vouloit bailler quelque terme : lequel luy repliqua, quel terme voulez vous ? Le debteur luy respond, ie ne demande que vne lieuë de terme. Les Sergens voyans qu'il vouloit rire, le vouloient enleuer de la boutique, n'eust esté que ce debteur obligé à secoudet pria son creditier de luy bailler terme de payer, iusques à ce qu'il eust acheué de faire raser toute sa barbe, qui n'estoit qu'à demy coupee. Ce qui luy fut accordé par monsieur le chiquaneur, qui sortant de la boutique l'attend avec ses suposts, iusques à ce qu'il ait acheué de faire sa barbe. Ce debteur lors prie son barbier de laisser ainsi sa barbe à demy rasee, & le paie comme

si elle eust esté toute faite & abbatue : le barbier pensant qu'il ne faisoit sa barbe que d'un costé, à fin de n'auoir occasion de sortir dehors, & par ce moyen estudier, comme faisoit Demosthene. Cestuy n'ayant de la barbe que d'un costé, & à demi faite, fort en la ruë : le peuple se met tout au tour de luy, comme par vne grande nouveauté, le voiant ainsi bigarré par le visage. Le chiquaneur & les sergents le voulant prendre, & mener en mariee, il se deffend fort & ferme, & dit à la partie, qu'elle luy a baillé respit de paier iusque à ce que sa barbe fust acheuee de faire, & qu'elle ne l'estoit pas, & qu'il n'y en auoit encores que la moitié de faite : en nous appellant tous à tesmoings si son aduerse partie ne l'auoit pas ainsi promis. Le peuple là assemblé, qui n'aime la chiquanerie, ne les chiquaneurs, s'oppose à sa capture, & à force de gorrettes, & de coups orbes, font lascher la prinse à ces preneurs, leur baillans des nopces de Basché, tellement que le sergent, la partie, & les chiquaneurs furent bien battus en la presence de leurs records : protestans toutesfois de la force qu'on faisoit à la Iustice, & de tous leurs despens, dommages & interest soufferts & à souffrir, le tout en adherant, & les prenans à partie en leur propre & priué nom, comme d'atentat, & intimation au cas appartenant. Et de fait, adioustoit celui qui faisoit ce conte, il en fut fait information, & me souuient qu'un des records estant ouy en iugement de ceste force & batterie, disoit au Iuge, Monsieur, ie ne receu iamais un si beau soufflet à mon gré, que celui que me bailla un de ceux qui nous empescherent de mettre en prison

celuy qui n'auoit la barbe que d'un costé. Vous me faites souuenir, va dire quelqu'autre, en parlant de cestuy-cy qui n'auoit la barbe que d'un costé, de plusieurs nations qui ont fait vn grand cas des barbes, comme les Indiens qui celebrent vne feste le iour que leur Roy faisoit faire sa barbe. Nous trouuons escrit que les Anciens par ignominie faisoient razer les cheveux & la barbe à ceux à qui ils vouloient mal ou qui les auoient offensez, comme fit Hamon aux messagers de Dauid. Les Argiens ayans esté vaincus par les Lacedemoniens, se firent tous raire, comme fit Varro apres la bataille perdue contre Hannibal. C'est donc à dire, repliqua vn de la Seree, que dé ce temps là les Romains portoient la barbe longue, mais ie ne sçay qui la leur roignoit : car ils n'eurent à Rome de barbiers que quatre cens cinquante quatre ans apres qu'elle fut edifiee, & si ne sçay, quand ils eurent des barbiers, pourquoy la Loy des douze tables defend aux femmes de faire la barbe aux hommes avec des rasoirs, si nous adioustons foy au traducteur de Plin, non plus que ie ne sçay pas la raison des elections de iours, & pourquoi il fait meilleur couper ses cheveux, faire sa barbe, & rongner ses ongles en vn temps qu'à l'autre, ce qu'a obserué l'Empereur Tybere, qui ne faisoit iamais faire ou defaire les cheveux, ny la barbe, que la Lune ne fust en conionction avec le Soleil : aussi que Marcus Varro disoit, que pour garder de tomber les cheveux, qu'il les falloir tousiours couper apres la pleine Lune : & de là les faiseurs d'Almanachs ont remarqué en leurs Diaires les iours ausquels il fait bon se faire tondre, de

faire sa barbe, & rongner les ongles, la plus-part n'y touchant qu'à ces iours-là. Mesmes i'en ay veu de si superstitieux, qu'ils n'eussent iamais rongné leurs ongles à iour de foire, ou de marché, & si faisoient grande conscience de parler quand ils se rongnoient les ongles, ou quand on leur rongnoit, commençans tousiours par vne grande obseruation à se les rongner au premier doigt, laissant le poulce le dernier, ce qu'ils disoient auoir apprins des anciens par vne certaine caballe, que s'ils eussent faict autrement, ils auoient en opinion que cela leur eust apporté quelque malheur. Et aussi, adioustoit-il, i'en ay veu plusieurs qui adioustoient foy à vn vers ancien, qui est sans autheur, & se gouernoient selon iceluy, ce vers nous apprenant à quel iour il faut faire sa barbe, couper ses cheueux, & rongner les ongles. Monsieur de l'Escale contre ce vers, où il y a :

Vngues Mercurio, barbam loue, Cypride crines,

Et le reprenant, a mis en ses Scholies sur Aufonne ces huit vers :

Mercurius furti probat vngues semper acutos,

Articulisque aciem non finit imminui.

Barba Ioui, crines Veneri decor : ergo necesse est

Vt nollent demi quo sibi vterque placet.

Mauors imberbes, & caluos Luna adamaſti.

Non prohibent comi tum caput atq ; genas.

Sol & Saturnus nihil obſtant vnguibus : ergo

Non placitum Diuis, tolle monofichium.

Lors s'esleuant vne Fesse-tonduë, va dire, Il s'en va tard, & feroit meshuy temps de nous retirer, mais ie vous prie auant que partir d'icy, d'ouïr ce qu'a escrit S. Augustin des cheueux, puis ie vous feray vn conte de la barbe. S. Augustin, commança-il à dire, nous aſſeure auoir veu vn homme, lequel ſans remuer la teſte, & ſans y toucher des mains, ſouſleuoit tous ſes cheueux, & les iettoit ſur ſa face, puis les releuoit & retournoit derriere ſon chef. Voila pour vous eſmerueiller, & voicy pour vous reſueiller, & faire rire. La couſtume a eſté, diſoit-il, de porter les barbes toutes rafes, ce qui a duré vn long temps. Et lors que les plus gaillards commencerent à vouloir porter la barbe longue, & contreuenir à ceſte couſtume, commandemens furent faits à cry public à toutes perſonnes de faire raire leurs barbes. Sur quoy fut preſenté requête par vn bon Drolle, tendant à fin qu'on luy interpretaſt de quelle barbe s'entendoit le cry, & que vouloit dire le criard, parce qu'en ſe voulant raire vne autre barbe que celle du menton, il s'eſtoit bleſſé iuſques au ſang. Il faut bien, adiouſta-il, qu'il y ait en la barbe quelque dignité & myſtere, puis qu'aucuns la permettent, les autres la defendent, auſſi que i'ay leu en Antoine Ientrinſon, Anglois, en ſa deſcription nouuelle de Moſcouie & Tartarie, que les Medes & les Perſans, encores qu'ils ſoient Mahumetans auſſi bien que les Turcs & Tartares, ne laiſſent à ſe faire la guerre les vns contre les autres, tant à cauſe de leurs ceremonies diuerſes & differentes, que principalement parce que les Medes & Perſans ne veulent pas ſe faire raſer la mouſtache,

comme font les Tartares & les Turcs. Qui ne fçait, va dire quelqu'un, qu'il n'y a pas long temps que les grands cheueux estoient l'ancienne marque de beauté & de noblesse, mesme estant defendu aux roturiers de porter les cheueux longs? Toutesfois depuis on s'est moqué des grands cheueux. Ce qui arriua de ce que le grand Roy François se fit tondre pour guerir vne playe qu'il auoit en la teste, & soudain tout le peuple fut tondu, tant nous sommes imitateurs de ce que font nos Princes.





VINGT-HVICTIESME SEREE.

Des Peintres & Peintures.

IL se trouuoit en nos Serees vn de nostre ville, lequel encores qu'il fust hôte n'auoit laissé à estudier & hanter les gens sçauans, outre ce qu'il estoit gaillard & ioyeux, aimant compagnies recreatiues & facetiues : & ne faut s'esbahir de ce qu'aux plaisantes assemblees, qui se font pour recreation, & pour s'esbaudir, & restaurer des trauaux & ennuis passez, on fuit les personnes fascheuses, rioteuses & difficiles, & qu'on s'accompagne d'hommes gaillards, esueillez, rians, & pleins de gayeté, pource que l'esprit de tout homme est grandement recreé, oyant & voyant chose plaisante & agreable à l'oreille & à l'œil, à raison qu'il y a bien grande difference entre l'assemblee & conuersation qui se faiçt pour le plaisir, & celle qui est faiçte pour traicter & capituler affaires d'importance. Que si quelqu'un, comme dit Promethee à Mercure dans Lucian, reiettoit

les ioyeufetez des banquets, à sçauoir la tromperie, les brocards, les moqueries & rifees, seulement resteroit l'yurongnerie, la gourmandise, le silence, tristesses, absurditez, & choses qui ne conuiennent en aucune maniere aux repas. Parquoi ne faut s'esmerueiller si nous allions souuent soupper chez cest hôte, qui estoit fort recreatif, & de bonne compagnie. Or vn iour d'Hyuer estans entrez en sa salle pour soupper, & nous approchans du feu, nous voyons au manteau de la cheminee vne femme en peinture, bien belle, & bien elabouree, qui sembloit dire, Ma chambriere est par le derriere, laquelle est plus belle sans comparaison que moy. Vn des nostres ne faillit pas incontinent d'aller regarder dans la cheminee, & sans crainte du feu, va voir si la chambriere estoit plus belle que la maistresse, y ayant bien regardé, se print à rire, & nous va asseurer que la maistresse disoit vray. La plus-part de nous voulans voir ce qui en estoit. Au lieu de ceste belle seruante, on trouua escrit en grosse lettre : Sotart, tu brusles tes chaufes. Aussi à la verité, c'estoient bien de grands badins de penser voir en vn lieu si fumeux vne belle peinture. Il est vray que i'y fus comme les autres, mais c'estoit pour n'estre veu mespriser nostre hôte, à qui son inuention plaisoit. De là, on print occasion de parler des peintures, & des peintres, & de la pourtraicture, apres auoir ry de ces sotars, mais non pas beaucoup, parce que celuy qui auoit fait ceste pourtraiture & peinture estoit decedé il n'y auoit pas long temps, lequel viuant nous tenoit bonne compagnie en nos Serees, homme aimable & singulier en beaucoup de choses, en-

cores qu'il ne beust que de l'eau. Et dirai, sans mentir, qu'il entendoit fort bien le blason des armoiries, l'ayant veu reprendre les peintres du Roy, & les peintres de l'ordre, és armoiries d'Espagne, lors que le Roy Henry tenoit son ordre de S. Michel à Poitiers. Ce peintre auoit cela de bon, qu'il ne flattoit point les hommes en sa peinture, ne les pourtrayant plus beaux qu'ils n'estoient, car il se trouue des personnes qui prennent plaisir d'estre flatees & deceuës, mesme en la peinture, aimans les peintres lesquels les ont peints vn peu plus beaux qu'ils ne sont, & si en y a beaucoup qui commandent à tels ouuriers qu'ils ostent quelque deformité de leur face, ou grandeur & petitesse de leurs nez, desirans qu'on adioust quelque chose à leur beauté, ou qu'on les face grands s'ils sont petits. Ce qui n'est pas mesmes permis aux vainqueurs des Olympiades, ausquels est defendu de faire dresser des statuës plus grands que leurs corps ne sont, car en ces lieux, il y a des commissaires qui ont charge & soin de recercher qu'il n'y ait aucun qui temerairement excède la verité, & procurent que la statuë, qui est erigee à l'honneur du vainqueur, soit exactement correspondante à l'histoire du combat de chacun luteur, & à la mesure de son corps. Parquoy il faut regarder que nous ne prenions occasion de mentir en la mesure, & en la beauté, & en la proportion des membres, de peur que puis apres les Surintendans & Preuosts renuersent nostre statuë. Pour vous monstrier que ce peintre estoit accort & d'esprit, deux de ses rencontres vous en asseureront. La premiere est d'une religieuse & deuotieuse fille, laquelle ayant deuotion à vn

Sainct, commanda à ce peintre de luy faire vn tableau, où il y eust vn S. Ierosme, deuant lequel elle feroit à genoux, les mains iointes, comme vierge & pucelle. Le pourtrait acheué, il fut apporté à ceste ieune fille, lequel elle trouua bien fait estant là bien representee au vif, hors mis qu'elle trouua ceste fille pucelle, qui estoit au tableau, & qui la deuoit représenter, trop petite, & qu'elle estoit plus grande que l'effigie qui la representoit dans la peinture. Le peintre lors va dire à ceste deuote fille, que puis qu'elle vouloit qu'il representaist deuant ce Sainct vne vierge & pucelle qu'on n'en trouuoit point en ce temps, qui ne fust bien petite & aussi ieune, & en l'aage & grandeur qu'il l'auoit pourtraite, que s'il eust fait ceste fille plus grande, & de mesme grandeur que elle estoit, & de mesme aage, on n'eust iamais pensé qu'elle eust esté vierge & pucelle, comme elle vouloit estre representée. Ce qui contenta ceste deuotieuse fille, qui recompensa le peintre de son labeur. Ceux de la Seree eussent ris dauantage, n'eust esté la souuenance de la mort de celuy qui auoit fait la peinture, & la rencontre, qu'il fallut pourtant encores renouveler, pour conter qu'un autrefois il peignit les armoiries, d'un vilain nouvellement annobly, où il y a tousiours à mettre & à oster, car on dit que les armoiries d'un vilain, sont faites à plaisir. Si bien qu'en peignant ces armoiries, ce vilain, pour qui elles estoient, ne se contentant iamais, le peintre fut contraint de luy dire, Je ne suis iamais plus empesché que quant ie fay les armoiries d'un vilain, il y a tousiours à redire. Vne Fesse-tondue, pour nous oster la memoire de ce peintre, qu'un chacun regrettoit,

nous va conter qu'il auoit veu iouër la passion à Saulmur, où il y a encore quelque reste de theatre ancien, & qu'entre autres choses fort singulieres qu'il auoit remarquees en ces ieux, c'estoit que le Paradis estoit si beau, à cause de l'excellence de la peinture, que celuy qui l'auoit fait, se vantant de son ouurage, disoit à tous ceux qui admiroient ce Paradis, voilà bien le plus beau Paradis que vous vistes iamais ne que vous verrez. Puis nous va conter comme ce bon peintre auoit amené là deux de ses enfans, qui n'estoient gueres beaux, & si estoient fort petits, flouëts & minces, & que quelqu'un luy ayant demandé pourquoy il les faisoit si laids, & si chetifs, veu qu'il auoit fait en ce Paradis de si beaux images, & belles creatures, qu'il auoit respondu, Je fay mes images de beau iour, & mes enfans de nuit, s'ils sont maigres & chetifs, aussi suis ie seul à les faire. Le ne sçay, va dire quelqu'un, si les peintres anciens & statuaires faisoient leurs ouurages de iour ou de nuit, ou s'ils les fabriquoient sans aide, mais il me semble, à ce qui en reste, qu'ils trauailloient bien lourdement, estans leurs statuës & peintures plus grandes & grosses, que le naturel, sans garder les proportions du corps, car il se trouue que les statuaires & sculpteurs d'Egypte, estoient si adextres à mesurer vn corps humain, que par vne dimention certaine, encore qu'ils fussent en diuers lieux, ils formoient les membres d'une statuë de diuerses pierres, & chacun faisoit le sien, sans communiquer les vns avec les autres, & puis les mettoient ensemble, & estoit chose si bien faite, qu'il sembloit qu'elle fust toute d'une piece, & d'un seul ouurier. Il fut repliqué,

que les anciens ne faisoient ces statuës & pourtraitures ainsi à l'aventure, ou par ignorance, ou par negligence, mais avec raison. Que si les peintres, sculpteurs & statuaires du vieux temps ont fait les hommes plus grands & gros en ce temps-là, que nous ne sommes maintenant, & qu'on ne les peint pour le iourd'huy, c'est parce que ils estoient plus grands & puissans que nous ne sommes maintenant, dautant, disoit-il, que de temps en temps, & d'aage en aage nos corps diminuent. Ce qui est tout clair, si nous faisons comparaison des ossements de nos majeurs, que nous trouuons tous les iours, & tirons de terre, aux nostres, & à ceux de ce temps, se faisant la diminution de nos corps, de la chaleur brulante, qui consomme & desseiche l'affluence de nostre semence. Vn autre rendant vne autre raison, disoit qu'anciennement on representoit les personnes grandes, non que elles fussent telles, mais pour montrer qu'elles auoient fait quelque grand cas plus que les autres : à fin que ceste pourtraicture grande denotast que ceux qui ont merité quelque louange & honneur deuoient excéder en grandeur tous les autres. Ainsi les Anciens, pour denoter à l'aduenir leurs Republiques auoir esté bien grandes, bastissoient de grands Colosses, qui estoient statues de demesuree hauteur, dressées par eux en l'honneur de leurs Dieux. Et aussi faisoient cela, pour demonstrier que leurs Dieux estoient grands, comme à Rhodes ils bastirent vn Colosse du Soleil, si grand & superbe, & de tel artifice, qu'il fut renommé entre les sept merueilles du monde. Voila pourquoy, disoit-il, les Romains, suiuant les Grecs plustost que les

Egyptiens, faisoient leurs peintures, statues, portraits, images, idoles, & semblances, grandes, selon qu'ils estimoient que leurs faits fussent grands, & selon qu'ils auoient merité de la Rep. De là est venu, adioustoit-il, ce que disoit Ciceron de son frere Quintus, le voyant portrait, en la prouince qu'il auoit gouuernée, seulement iusques à la ceinture, Mon frere n'estant que demy, est plus grand que tout entier : estant Quint. de petite stature. Vn autre parlant pour l'antiquité, disoit si nous voyons les images & statues des Anciens si grandes & longues, que c'estoit comme il auoit leu en Bodin, que nos predecesseurs ont estimé les visages plus longs, les plus beaux, & qu'à ceste cause les sages-femmes de ce temps là, reduisoient les visages des enfans recentemente nais, à la plus grande longueur qu'ils pouuoient, comme les Perles faisoient du nez. Or ayant le visage ainsi long, il falloit que les autres membres fussent proportionnez à leur visage long, non pas qu'ils les eussent naturellement si longs. Je ne croy pas, va repliquer vne ioyeuse femme de la Serée, qu'on puisse ainsi allonger les membres des petits enfans qui ne font que de naistre, car si cela se pouuoit faire, les femmes du iourd'huy allongeroient bien plustost quelque autre chose, & n'eussent pas laissé les membres comme ils font. Encores que toute la compagnie se print à rire, aussi bien que ceste gailarde dame, si est-ce que le propos se continua, quelqu'un commençant à dire, l'ai veu d'autres peintures & statues fort deliees & languettes, ie ne sçay à quelle fin veu que les personnes du temps passé, non plus que de cestuy-cy, n'estoient pas ainsi longues & minces. Il

luy fut respondu, que les Anciens ne faisoient pas sans raison les images languettes & gresles, n'ayans gueres de corps, mais que c'estoit pour demonstrier que la Diuinité n'estoit point vne chose corporelle & qu'à ceste cause les Egyptiens (qui de tout temps ont eu en grande recommandation vne Diuinité) ont fabriqué leurs statues & images non grosses & amples, ayans bien peu de corps, voulans demonstrier par là, que la Diuinité est vne chose spirituelle, & non point materielle ne corporelle. Vn de la Seree se meslant parmy ceste dispute, nous va dire, qu'il falloit regarder de quel païs ont esté les artisans, qui ont peint les images & statues, & quels peuples ils ont voulu peindre & contre-faire, auant que les reprendre des proportions, que nous pensons auoir esté mal gardees & obseruees, estant vne chose certaine que le visage des hommes se varie, & que la grandeur & petitesse des autres membres est diuerse selon la situation dont ils sont, & la region qu'ils habitent : aussi bien que nous voyons les bestes d'un païs differentes de celles d'une autre contree, encores qu'elles soient de mesme espee. Et feroit un mauuais ouurier, disoit-il, qui feroit le visage des hommes de païs loingtain, de mesme grosseur, grandeur & largeur que ceux de nostre Europe. Car si les peintres & statuaires veulent bien représenter & pourtraire un habitant d'Asie, il faut luy faire la teste longue, comme ils l'ont, non pas naturellement, mais artificielement, pource qu'ils estiment cela beau, & estre signe de bon esprit, comme aux Persans le nez aquilin. A ceste cause les Grecs appelloient ces gens là *Macrocephaly*, comme on m'a fait à croire. Que si

les bons ouuriers veulent contrefaire vn Indien, ils ne doiuent garder les proportions communes des autres peuples : ayans ceux-cy le vifage plus long, & la face plus platte naturellement : que s'ils veulent representer vn More, il faudroit de meſme le faire plus camus qu'un de ce païs, & plus noir, ayant les leures groſſes, & les dents plus blanches, avec les cheueux frizez & recoquillez. Que ſi vous eſtiez, adiouiſtoit-il encores, en la terre des Negres, vous verriez qu'ils peignent ordinairement les perſonnes qu'ils veulent representer les plus belles, les plus camuſes & noires qu'il leur eſt poſſible : comme nous les pourtraions blanches, ſans eſtre camuſes. Pour ceſte raiſon, les Mores font & peignent leurs Anges noirs, comme ils ſont, diſans qu'ils s'apparoiffent à eux touſiours noirs, & font les diables blancs comme nous ſommes, & diſent qu'ils ſe monſtrent & apparoiffent à eux touſiours blancs, contre Monſieur Bodin qui dit en ſa Demonomanie, que les diables ſont noirs : car les diables apparoiffent blancs aux noirs, & ſe preſentent à nous, qui ſommes blancs, tous noirs : & celuy ſeroit mauuais peintre & ſculpteur, qui representeroit vn Ange Ethyopien blanc & vn diable Ethyopien noir. Que quand monſieur Bodin dit que Leon d'Afrique eſcrit, que les forciers & Magiciens de ſon païs inuoquent les demons blancs, ie croy qu'il veut dire qu'ils appellent les mauuais demons, les diables, parce que les Affriquains les peignent blancs, comme nous les representons noirs. Et ne ſ'enſuit pas que les Affriquains n'appellent les diables en leur Magie & Nigromance, auſſi bien que les Enchanteurs de pardeça, encores qu'on die qu'ils n'vſent

que de la Magie blanche, & qu'il n'y a que la noire defendue, dautant qu'ils nomment ceste Magie blanche, non pas qu'elle soit permise & bonne, mais parce que ceux de qui ils s'aident sont blancs : toute Magie, soit blanche ou noire, estant contre Dieu, & pleine d'impieté. Mais pourquoy, demanda vn de la Seree, est-ce, que les peintres font les diables, soient noirs, soient blancs, si horribles & contrefaits ? Seroit-ce point, luy fut-il respondu, qu'ils ont perdu ceste beauté, qui fit monter Lucibel en si grand orgueil ? Puis fut demandé, reuenant à la grandeur des images, pourquoy és voutes des Eglises l'on trouuoit assis en vne chaire vn homme en peinture si grand & si gros, que ceux qui entrent és Eglises ont peur qu'il se leue debout, pouuant en se redressant ruiner toute la voute. Il fut dit que cela n'estoit point ainsi pourtrait sans cause, les peintres & les imagers s'accommodans tousiours au simple peuple : comme pour monstrier sans legende, que Sainct Sebastien a esté martyrizé avec des fleches, & que celui qui en est lardé par tout le corps, est S. Sebastien, il est peint ayant des traicts par tout son corps : & en y a beaucoup qui ne cognoissent pas vn Sainct, sinon aux marques que les peintres & statuaires leur donnent. Vn Franc-à-tripe voiant qu'on auoit esté long temps sans rire, toutesfois sans sortir hors du propos de la Seree, nous va conter vne histoire d'un peintre & de la peinture. L'ay cogneu vn peintre, commença-il à dire, lequel ayant peur qu'on luy aydast à faire ses images vifues, s'en voulant aller aux champs pour faire quelque besongne entreprise, se doubtant de sa femme, & qu'un

autre ouurier vint besongner à son hastelier luy va peindre sur le ventre vn asne, luy disant, ie cognoistray bien si tu fais la folle, & si on frotte son lard contre le tien : car si vous ioués à ce ieu, ie trouueray toute la peinture effacee & barbouillee, & congnoistray bien si vn autre y a mis la main, tant excellent ouurier & parfait maistre puisse-il estre. Ce peintre, qui s'asseuroit qu'on n'eust sçeu refaire cest asne qu'il ne l'eust cogneu, s'en estant allé, vn autre pria la femme de ce peintre, de le laisser besongner à son hastelier, & l'asseuroit que son mary ne besongnoit pas si bien que luy. Elle luy respond, puis qu'il estoit si bon ouurier, qu'elle le voudroit bien : mais, luy disoit elle, mon mary auant que s'en aller m'a fait, peint, & portait vn asne sur le ventre, qui s'effaceroit, encores qu'il soit à huile, & par là il congnoistroit que nous aurions ioué à ventre contre ventre : car il est si excellent en son art, qu'on ne sçauroit imiter son ouurage qu'il ne le congnoisse. Ne te foudie, va repliquer cestuy qui disoit en sçauoir autant que le mary, monstre moy ton ventre, & que ie voye ce maistre asne : ie m'asseure, lors que ton mary deura reuenir, de t'en faire vn aussi bien fait, & aussi au naturel, & si semblable au sien, qu'il pensera que ce sera celuy mesme. Ayant veu l'asne, il eust si grand'enuie de monter dessus, & cheuaucher l'asne, qu'il ne regarda pas s'il estoit basté ou non. Parquoy, estant l'asne tout effacé & barbouillé, & le mary estant prest à reuenir, quand il fut question de refaire l'asne qu'ils auoient peinturé, en lieu qu'il n'estoit point basté, ce bon maistre sans y songer va baster & sangler celui-là qu'il luy

fit, en mesme lieu où estoit l'autre : la femme le trouvant si bien fait, & si semblable à l'asne de son mary, qu'elle s'asseuroit que son mary n'y cognoistroit rien. Lequel estant reuenu, voulut sçauoir, auant toutes choses, si l'asne estoit en son entier, avec sa peinture : mais voyant qu'il auoit vn bast, & qu'il estoit sanglé, il va dire tout haut, A tous les diables l'asne, & celui qui l'a basté, & voila dont est venu le prouerbe François, A tous les diables l'asne, & qui me l'a basté aujourd'huy. Ce conte acheué, quelqu'un va demander vne chose, à quoy possible beaucoup n'ont pas pensé : c'est pourquoy il y a à l'entour des excellents ourages, & bien elabourez tableaux, des chainettes. Il fut respondu, que quand ces bons maistres vouloient monstrier vne piece estre parfaite & exquise, & là où il ne falloit plus mettre la main, qu'ils mettoient à l'entour de ces diuins ourages, des chainettes & liens, pour donner à entendre aux plus spirituels, que ce tableau estoit fait de tel artifice & industrie, que s'il n'estoit retenu & enchainé, il pourroit s'en aller : comme s'ils eussent voulu empescher ceux qui estoient auiez en ce tableau de bouger de là. Ce que faisoient aussi, adioustoient ils, les Atheniens, au simulacre de victoire, & si la peignoient, encores qu'elle fust enchainee, sans aïles, craignans qu'elle s'en volast aux autres, & ils la vouloient retenir pour eux, mesme les Tyriens, estant leur ville assiegee, enchainèrent les images de leurs Dieux, de peur qu'ils s'en allassent. L'ay veu, va dire quelqu'un, vne fois en ma vie vn tableau où il y auoit, comme vous dictes, des liens & chainons à l'entour de la peinture, là où il me semble

qu'il n'en failloit point, d'autant que dans ce tableau il y auoit vne femme qui se mouroit, dont on ne deuoit craindre qu'elle s'en allaſt, non plus que ſon fils, à qui elle donnoit du laiſt de ſa poiſtrine. Ce tableau, diſoit-il, eſtoit ſi bien faiſt qu'il repreſentoit vn enfant prenant la mammelle de ſa mere, laquelle ſembloit mourir d'un coup d'eſpee qu'elle auoit receu en la tetine, que ce petit enfant ſucçoit, mais vous euſſiez dit que ceſte mere ſembloit ſentir & craindre que ſon enfant ne ſucçaſt ſon ſang, quand ſon laiſt ſe mouroit avec elle, vous aſſeurant que ceux qui virent ce tableau, avec moy, furent ſi eſmeus de pitié, que pour rien du monde ils n'euffent voulu le retenir en leurs maiſons, tant ceſte peinture attriſtoit ceux qui la regardoient, encores qu'il n'y euſt au monde vne telle piece, & quand on me la donneroit, diſoit-il, i'oſteroſ ces liens & chainettes qui ſemblent les retenir, à fin que ceſte mere, qui ſemble auoir vn peu de vie, emportant ſon fils s'enfuiſt de deuant mes yeux, tant i'auois grande pitié & de l'un & de l'autre. Et ne faut, adiouſtoit-il, trouuer ce tableau eſtrange, veu qu'en Syracuſe il y auoit vn tableau, où eſtoit peint vn boiteux, qui ſembloit auoir ſi grand mal aux iambes, que tous ceux qui le regardoient ſembloient endurer partie de ſon mal. l'ay veu auſſi, va dire vn autre, vn tableau de Medee tuë-enfant, non moins elabouré, ayant des liens à l'entour, qui eſtoit ſi bien faiſt, qu'il ſembloit que Medee (combien qu'elle fuſt bien furieuſe de tuer ſes propres enfans) craignit de les occire, & qu'elle ne les tuoit qu'à regret, & comme forcee : ſon viſage ſemblant enfurié & pitoyable tout enſemble. Et y auoit deſſous

ce tableau ces quatre vers, que i'ay laiffé Latins, parce qu'on ne les fçauroit si bien mettre en François :

*Quod natos feritura ferox Medea, moratur,
Præstitit hoc magis dextera Timonachi.
Tardat amor facinus, strictum dolor incitat ensem,
Vult, non vult, natos perdere & ipsa suos.*

Et au deffoubs des vers Latins, il y en auoit quatre François, de mesme subiect :

*Voicy la face de Medee
De deux passions agitee,
On le cognoist bien à ses yeux,
L'un est doux, l'autre furieux.*

Et moy, disoit vn autre, i'ay veu Venus si au vif endormie, qu'un chacun craignoit de la resueiller, aussi le peintre auoit mis au pied du tableau :

*Puis qu'endormie icy, Apelle,
Tu m'as faicte, ie dormiray :
Ou autrement ie sortiray
De ton tableau, si l'on m'esueille.*

Ce n'est rien de vostre Medee, repliqua vn de la Seree, ny de vostre Venus endormie, au prix d'un Dauphin, qui portoit Arion, estant ce Dauphin si bien faict qu'on pouuoit iuger qu'il prenoit plaisir au son de l'instrument d'Arion, & qu'à regret ce Dauphin arriuait au port de

Grece, & qu'il eust voulu estre plus loing du riuage, pour iouir plus long temps de ceste harmonie, ce tableau ayant appendu ces quatre vers de du Bartas :

*Le Dauphin descourant le bord tant souhaité,
Se tourmente à part soy de s'estre tant hasté,
Et pour plus longuement humer ceste harmonie
Voudroit cent fois plus loin sçauoir sa Laconie.*

L'ay vn tableau en ma maison, nous va dire quelqu'autre, qui est si bien pourtrait, que i'y ay fait mettre des liens tout à l'entour, de peur qu'un homme qui est dedans s'en allast, & laissast le tableau vuide, combien que cest homme est si blessé qu'on le void tirer à la mort, mais est fait avec tel artifice, qu'on y peut remarquer combien de souffle il y a encores au corps, & le temps qu'il a à viure. Ces diuins tableaux, repliqua vn de la Seree, font faits ou de la main de maistre Simon, qui fit la pourtraicture de Madame Laure, que Petrarque portoit par tout où il alloit, ou bien de la main de celui que enuoya le seigneur de Rimino en Arezo pour peindre Petrarque, ou bien de celle de messer Raphaël d'Urbain, qui a peint le banquet des Dieux, ou de la main de Michel l'Ange, qui s'est rendu admirable en la peinture de son iugement, ou de celle d'André de la Montagne, qui est si excellent en sa Triomphe. Ma raison est, adioust-il, parce que ces tableaux & beaux ouvrages, que vous auez nommez cy dessus, ne peuvent estre faits du pinceau de Polignot, lequel peignit gratuitement le Portique d'Athenes, dit Pæcile, où les

Stoïques demeuroient tout le iour, ne de Pausanias, qui representa son amie Glicera bouquetiere, si bien attifée de guirlandes & chapeaux de fleurs, que l'art combattoit avec la nature, ne de celui de Protogenes, lequel peignit la figure de Ialyfus, où il fut sept ans dessus, ne d'Apelles, qui fit vn tableau où estoit peinte Venus sortant de la mer, lequel fut mis par Octavian au temple de Iules Cesar, & estant gasté, en vn endroit, il ne se trouua iamais homme qui eust l'hardiesse d'y mettre la main pour le racoustrer : encores moins d'acheuer le pourtraict d'une autre Venus par luy commencé, & non acheué, desesperans de le rendre conforme à son commencement, ne du pinceau de Timanthe, qui peignit Iphigenie prestée à sacrifier, rendant les assistans & regardans si tristes & troublez, qu'on ne l'osoit regarder, & qui fit aussi la pourtraicture d'Agamemnon la teste enuelopee en son manteau, sa main ne pouuant suffisamment représenter la desolation paternelle, ne de celui de Zeuse, qui presenta vn tableau, où estoient deux raisins, qui trompoient les oiseaux, ne de la boutique de Parrhasie, lequel trompa avec son rideau, le mesme ouurier qui auoit trompé les oiseaux, ne de la main d'Ephranor, qui peignit le visage de Paris, auquel en vn temps, & tout à la fois, il apparoiſſoit iuge des Deesses, amant d'Heleine, & meurtrier d'Achille. Je dy donc, adiouſta-il, que ces beaux tableaux qu'on a nommez cy dessus par excellence, ne peuuent estre du pinceau ne de la main de ces diuins peintres, d'autant qu'il y a long temps que leurs tableaux sont gastez, pourris, & vermolus. Vn de la Seree repliquant, va dire : Et

pourquoy les tableaux de ces grands maistres ne pourroient auoir duré iusques en ce temps, estans si curieusement gardez, à cause de leur excellence, de l'eau, du feu, de l'air & du vent? Nous trouuons les Pyramides d'Egypte estre encores presques en leur entier, combien qu'il y ait trois mil ans qu'elles ont esté faictes. Et puis on dit que le buis, le cedre, l'ebene, l'if, le geneure, dequoy estoient faicts ces tableaux n'enuieillissent iamais, & n'estre subjects à quelconque pourriture ne vermouliffure, les arbres amers n'estans iamais mangez de vers, comme le cypres, ni ceux qui sont durs, comme le buis, & sur tout on estime le cypres pour sa duree, ne sentant iamais la vieillesse. A ceste cause Platon dit que les Loix s'engrauoient en tables de cypres. Et que les peintres apprennent, adioustoit-il, que tous ces bois se doiuent couper, pour durer à iamais, lors qu'ils sont en feue, & qu'ils commencent à ietter, quand on veut vser de leur rond, sans les fendre ou esquarrer, les autres bois qu'on esquarre, se doiuent couper entre Decembre & Feurier, quand le vent fueillu commence à regner. Et qui perpetuë encores plus, disoit-il, les matieres dont on fait les tableaux, les statuës, & autres choses, c'est vne espeece de bitumen, que si vous en frottez quelque chose que ce soit, le feu, ne l'eau, ne la vermouliffure, ne la rouille, ne la sçauroient iamais empirer, gaster ne consommer. Et de faict, il y en a beaucoup qui disent qu'on trouue encores des armes des Amasones, gardees par ce bitume, & aussi que de nostre temps on a trouué aux ruines de Rome vne statuë d'artifice tant accompli, qu'il est estimé diuin par les excellens sculpteurs. Et

ne doute-on point que ceste statuë ne soit de Praxitelle, parce que nous lifons en Pausanias, & és harangues de Ciceron, & en Pline, que Praxitelle fit trois statuës de Cupidon, & celle qui s'est trouuee, le represente dormant en vn berceau doré, sur vne peau de Lion, nud, avec l'arc & la trouffe au costé, vn peu charnu, en l'aage de dixhuiët mois. Nostre Messer Panthalon, ayant noté ce qu'on auoit dit, commença à nous dire, Vous avez mis Michel l'Ange entre les meilleurs peintres des modernes, comme à la verité il est, toutesfois si l'ay-ie veu reprendre en vne sienne image & pourtraiture de la Vierge Marie, qui estoit au Vatican, tenant son fils mort entre ses bras, parce qu'elle est là trop ieune, l'aage qu'elle semble auoir ne respondant aux ans de son fils. Ne vous amusez pas en si petites choses, repliqua quelqu'un, veu que nous trouuons que tous les peintres ont bien pourtrait les estoiles à cinq rayons & pointes, encores qu'elles soient rondes, que s'ils les ont peintes ainsi pour demonstrier leur brillante lueur, si est ce que la plus grand part des estoilles ne brillent & n'estincelent pas. Et attendu la suffisance des anciens peintres, ie ne croy pas qu'ils ayent peint le Pelican avec vn bec aigu, comme font ceux de ce temps, parce qu'il l'a mouffe & plat, ce que monstre son nom, qui est Grec, & qui signifie vne ache & do-loire, comme on m'a dit. Toutesfois, adiouta-il, ce n'est pas du iourd'huy qu'on dit :

*Toufiours egal pouuoir & hardiesse ont heu
Le poëte & le peintre, en ce qu'ils ont voulu.*

Encores qu'on ait mis en ces deux vers, va dire vn de la Serree, & le poëte & le peintre ensemble, cause que Simonides dit la pourtraiture estre vne poësie muette, & la poësie vne peinture parlante, si est-ce que l'un a bien eu tousiours plus de sçauoir que l'autre, car on ne sçauoit nier que les peintres de ce temps ne ressembtent la monnoye rongnee, estans sans lettres. Ce qu'on peut cognoistre lisant ce qu'ils mettent sur les sepulchres, & aux pieds des tableaux, les tableaux mesmes estans si mal faicts, qu'on ne recognoist point ceux qu'on a voulu pourtraire au vif, comme s'est voulu iouer quelqu'un par deux quadrins :

*Quand le peintre eut faict ce tableau,
Pour recognoistre ta figure,
Il deuoit en vn escreteau
Mettre, que c'estoit ta peinture.*

*Si le peintre n'eust pas escrit
Que c'estoit icy ta peinture,
Assure toy que l'on eust dict
Que c'estoit vne autre figure.*

Je me doute bien, replica vn autre, que les anciens peintres & statuaires ont esté plus sçauans en leur art, que ceux de nostre temps, mais non pas tous: & y en auoit d'ignares, car nous trouuons qu'Alexandre n'a souffert que son image fust ietee en bronze par autre, que par Lisippe, tiree avec le pinceau d'autre que d'Appelles, grauee en marbre & burinee d'autre que de Pirgotele.

Que si à l'imitation d'Alexandre, dit Equicola, d'Alueto, Amour n'eust esté depeint que par bons maistres, qui eussent ensuiuy les doctes, on ne luy verroit pas le bandeau deuant les yeux. Qu'il ne soit point aueugle, dit Equicola, on le sçait de ce qu'en la proclamation, & cry de Venus, au poëme de Moscus, où elle propose loyer à celuy qui trouueroit Cupidon perdu, en descriuant son fils, il n'est faict aucune mention qu'il soit aueugle, & le proverbe porte aussi, qu'Amour naist de voir, & si Platon & Aphrodisee ne luy donnent aucun bandeau, & ne le font nullement aueugle. Que si Virgile, dit Equicola, & Catule appellent Amour aueugle, ils entendent caché & secret, & que l'amour aueugle le iugement, & non point que Cupidon soit priué de la veüe. Que s'il eust esté aueugle, tous ces anciens, & bons peintres, & tous les excellens statuaires ne l'eussent pas oublié : car ils ne laissoient rien à exprimer tant petit fut-il : Car Lysippus faisant la statuë d'Alexandre, n'oublia point à luy tourner la face vers le ciel, comme il auoit accoustumé de regarder tournant vn petit le col, dont il fit son profit, y mettant ces quatre vers :

*Ce bronze estant d'Alexandre l'image
 Lettant à mont les yeux & le visage,
 A Iupiter semble dire : Pour toy
 Retiens le ciel, car la terre est pour moy.*

L'ay veu, va dire vn autre, vne statuë antique de bronze, d'vn enfant, qui estoit si bien fait, que vous eussiez dit qu'il s'ostoit vne espine du pied, & faisoit pitié à ceux

qui le regardoient, parquoy le peintre auoit mis au pied de cest enfant :

*Si cest enfant te faict pitie
A cause de sa triste mine,
Helas ! oste luy ceste espine,
Qui le pique dans le pied,
Et apres il r'en rendra grace
Avec vne riante face.*

Vous trouuerez, adioustoit-il, qu'un Publius peintre, peignit si bien sa chate, que Martial dit :

*Aut vtramque putabis esse veram,
Aut vtramque putabis esse pictam.*

Dequel artifice, repliqua vn de la Seree, estoit faicte la vache de Miron, qui trompoit & les hommes & les bestes, encores qu'elle ne fust que d'airain, si approchante du naturel, que les thaureaux couroient contre pour l'affaillir ? Ce qui n'a pas esté oublié, ne des Grecs, ne des Latins, ne des François, comme vous trouuerrez en Ronfard, & ailleurs, & ne sçay par cœur que ces quatre vers :

*Un tan, en voyant la figure
De ceste vache, fut mocqué :
Le n'ay iamais (dit-il) picqué
Vache qui eust la peau si dure.*

On faisoit, va adioufter quelquevn, comme i'ay apprins de Henry Estienne, si grande estime des ouurages antiques, & principalement de ceux des peintres & sculpteurs, que quand on parloit d'un tableau ou d'une statuë d'ouurage antique, on entendoit d'un ouurage exquis & par consequent qu'on tenoit fort cher, & qui estoit de grand prix, si bien qu'on dit *Nihil antiquius habui*, c'est à dire, ie n'ai eu rien en plus grande recommandation, & plus cher : Voulans dire que les choses antiques sont mieux faites que celles de ce temps, & aussi on void qu'on les cherche, & qu'on les achete bien cheres, & pource qu'elles sont antiques, on les nomme antiquailles : & dit-on, Il a de belles & cheres antiquailles. Apres que chacun se fut efforcé de louer les beaux ouurages de la peinture, & de l'art statuaire, on se met à dire l'honnesteté & pudicité des peintres & des sculpteurs, vn de la compagnie commençant ainsi : Nous trouuons que les peintres, qui s'entendent aux blasons & peintures d'armoiries, en les blasonnans ne diront iamais vne parole dissoluë. Car s'ils veulent dire, porte du synople à vn Lion d'argent, sans membre & testicules, diront ainsi, porte de synople à vn Lion d'argent, sans vilennie. Aussi trouuons-nous, disoit-il, que Martia, fille de Varro, excellente en l'art de peinture, fut si pudique & honteuse que elle ne voulut iamais peindre homme ne femme nuds, de peur que l'ouurage demeurast imparfait, aussi que la plus part des peintures & statuës des Romains estoient vestuës, pour ne monstrier les parties honteuses, signifiant toujours quelque mystere, comme celles des

Grecs estoient toutes nuës. Ce qui est confirmé par Aphrodisee, qui escrit qu'anciennement les images, peintures, & statuës des Dieux, des Rois, & des Graces, furent souuent faites nuës, pour demonstrier que la puissance d'iceux est ouuerte & manifeste à chacun, estans nuds & non couuerts de dol & fraude. Que s'ils ont peint Venus toute nuë, & faict sa statuë sans robbe, ce n'est pour inciter & prouoquer à lasciueté ceux qui la regarderont, ny pour signifier que le plaisir de Venus s'augmente entre ceux qui sont nuds : mais c'est pour nous enseigner que l'effect de la luxure n'est iamais celé ne caché. Si faut il bien, repliqua vn de la Seree, que Zeuzis, ce bon peintre, eust peinct & pourtraict la vieille toute nuë, qui le fit si enormement esclater de rire, que l'exercice de la ratelle luy tollit toute respiration, & subitement mourut, pour auoir regardé la pourtraicture de ceste vieille, que luy mesme auoit faite, ce dit M. Verrius Flaccus : car estant couuerte, ie ne voy rien qui le deust faire mourir de trop rire : mais ce bon ouurier apres l'auoir acheuee, la voyant nuë & vieille, il y trouua la mort par le derriere, aussi bien qu'Alceon voyant la Deesse chassereffe nuë se baigner en vne fontaine. Et puis, dites que les peintres & sculpteurs sont si honnestes ? veu que nous trouuons qu'un Pyericus, excellent peintre, au contraire de Martia, ne se plaistoit qu'à peindre les parties les plus sales & cachees, & sur tout, les parties casuelles des femmes : & à ceste cause on l'appella *Rhyparographus*. Et si n'y a pas long temps, adiousta-il, que vn bon peintre entreprit de peindre au vif le cul d'une tres belle damoiselle, mais iamais il n'en

peust venir à bout, ny à son honneur : & pour toute excuse va dire à la damoiselle, luy rendant ses arres, qu'il ne pouuoit faire au vif ce qui estoit mort. Celuy qui soustenoit les peintres, va repliquer qu'il ne croyoit point qu'on peust trouuer de bons peintres & statuaires, qui voulussent mettre en euidence & veuë les parties que nature a cachees : & aussi que les peintures lasciuës corrompent l'esprit & les yeux. De quoy fait clair tesmoignage ceste Venus Gnidienne, ouurage de Praxitelle, defloree, & la statue de Fortune, laquelle comme escrit Elian, fut si ardemment aimee par vn ieune Athenien, qu'il mourut aupres d'elle, pour ne l'auoir peu auoir par argent. Je vous prie, repliqua quelqu'un, que ie vous dise des quatrains qui ont esté faits de ceste Venus Gnidienne, parce que ie les trouue bien faits, monstrans l'excellence de celuy qui l'a fabriquee : voicy ce qu'ils en ont dit & exprimé en plusieurs sortes :

*Venus dit, voyant ce pourtraict,
Qui la represente si belle :
Pour faire vn tableau si parfait
En quel lieu me vit Praxitelle ?*

*Puisque personne ne m'a veu,
Pourquoy me fais-tu cest outrage,
D'asseurer que quelqu'un ait peu
Bien représenter mon image ?*

*Anchise, Adonis, & Paris
M'ont veuë nuë, mais Praxitelle,*

*Jamais nuë tu ne me veis,
Comment m'as tu graué si belle ?*

*Il faut croire que Praxitelle
Iadis ce marbre figuroit
Selon quelqu'une qu'il aimoit,
Car ie suis mille fois plus belle.*

*Venus voyant ceste Venus,
Dit d'admiration rauie,
Le peuple ne me priroit plus,
Si ceste Venus auoit vie.*

*Venus dit, ayant aperceu
Venus sur l'autel de Gnidie,
Imageur, dy moy, ie te prie,
En quel endroit tu m'auois veu.*

*Quand Iunon & Minerue virent
Ceste belle image, elles dirent:
A grand tort nous auons repris
Le iugement que fit Paris.*

Celuy qui parloit pour les peintres & statuaires, en reprenant ce qu'on auoit dit de leur honnesteté, parla pour eux ainsi : Encores qu'il se soit trouué quelques vns qui ayent pourtraict des choses deshonestes, comme on dit que Cherephanes contredit ~~de~~ lascifs & impudiques embrassemens d'hommes & de femmes : ce n'est

pas qu'on louë le fait en foy, & ce dequoy on fait la presentation, mais on admire l'artifice de celuy qui l'a peu si ingenieusement representer : comme quand nous voyons vn Singe, ou la face de Therfites, bien peints, nous y prenons plaisir, & loüons à merueilles, non comme chose belle de foy, mais comme bien contre-faite apres le naturel. Vous en direz ce que vous voudrez, repliqua vn autre, si est-ce que ceux qui prennent plaisir à peindre ces parties honteuses, ou à les voir, monstrent leur naturel. Et comme pour iuger de la honte & friandise des viandes, le plus apte est celuy qui les aime le plus. On dit aussi, adiousta-il, que quand Androcydes le peintre peignit le goulphe de Scylla & Charibdis, qu'il ne fit rien de si bien fait que les poissons d'alentour, lesquels il auoit fait avec plus d'affection, & mieux au vif & naturel que tout le demeurant, pource qu'il en estoit friand. Comme pourrez-vous sauuer Zeuzis d'impudicité, & qu'il n'aimast les femmes ? Nous trouuons, disoit-il, que ce Zeuzis voulant faire vn tableau, impetra des Agrigentins de voir leurs femmes nuës, & que de toutes il en choisit cinq, qui luy sembloient les plus belles, & les mieux formees de tous membres, & tirant de chacune d'elles la partie qui luy sembloit la plus belle, il en forma ceste excellente peinture, de laquelle il se contenta en telle sorte, qu'il mit deffous, Il fera plus facile à celuy qui verra cecy d'en auoir enuie, que de l'imiter. Celuy qui parloit pour les peintres va dire qu'il n'en croyoit rien, parce que les Grecques de ceste ville là n'estoient point si deshontees & barbares, fussent elles publiques, de

se laisser voir nues aux hommes : d'autant, comme dit Gyges en Herodote, que la femme ayant despouillé sa chemise, se deueſt pareillement de honte & modestie : & S. Cyprian eſcrit que l'honneur du corps & la vergongne ſont mis enſemble avec la couuerture de la robe, trouuant mauuais aux femmes de ſe despouiller nues entrans dans les bains & eſtuues. A ce propos, adiouſtoit-il, Balde dit, que la crainte de la honte, bien prouuee, ſuffit à faire reſcinder vn contract, iaçoit qu'il n'y ayt crainte de mort ou de tourment : comme ſi quelqu'un despouilloit vne femme, la menaçant de la ietter dehors toute nue. Meſmes, pour monſtrer que Zeuzis ne fit point ce beau pourtrait ſur les femmes Agrigentineſ, nous trouuons en Plutarque, que les vierges Milieſiennes, qui par vne folie ſe pendoient & eſtrangloyent, furent retirees de ſe tuer, par vn Ediſt, par lequel il fut dit, que ſi pas vne d'entre elles ſe pendoit plus, qu'elle feroit despouillee toute nuë, & portee ainſi au beau millieu de la place, pour eſtre veuë de tout le monde : les filles prenans de cela vne ſi grande frayeur que l'humeur qui cauſoit en elles l'enuie de mourir, ceſſa tout à coup, craignans plus le deſhonneur & l'infamie, que la mort & la douleur, ne pouuans ces filles ſupporter vne imagination de villennie & honte, qu'elles ne deuoient encores receuoir ſinon apres eſtre mortes. Et auſſi il eſt eſcrit que Lais, combien qu'elle fuſt courtiſanne, ne ſe laiſſoit point voir toute nuë, diſant Athenee, qu'elle eſtoit douëe d'une beauté ſi parfaite, que les excellents peintres venoient expreſ la voir à Corinthe, pour contretirer ſeulement

& prendre vn patron & dessein de son visage, de ses tetins, & estomach. Et de ceste Lais, les Corinthiens s'estimoient en porter beaucoup de gloire, & en estre grandement honorez, laissans par escrit qu'elle estoit nee en leur pays. Celuy qui aimoit les peintres, adioustoit qu'il ne s'esbahissoit pas si les peintres ont esté si honnestes, veu que ce louable exercice de portraiture a esté si recommandé des anciens, qu'il n'y auoit que les nobles qui le peussent exercer. Que si quelques vns s'y addonnoient sans auoir ce tiltre de noblesse, cela leur faisoit obtenir ce priuilege d'estre mis au rang des gentils-hommes : estant permis aux Grecs de mettre la peinture au nombre des arts liberaux, & defendue par Edict public aux seruiteurs & esclaves. La peinture, mesmes de nostre temps, a esté en si grande estime, qu'il ne s'en fallut gueres que le Pape Leon, qui crea pour vn coup trente Cardinaux, ne fit, avec les autres, Raphael d'Vrbain Cardinal, peintre excellent, l'an 1517. Et pour monstrier l'excellence de la peinture, disoit-il, les bons peintres ne prenoient point de disciples à moindre prix que de six cens escus, & si Zeuzis estimoit tant cest art, qu'il aymoient mieux bailler pour rien ses tableaux, que d'en prendre petits prix, disant qu'ils ne se pouuoient achepter à prix quelconque. Ce que monstra bien le peintre de monsieur Pasquier, qui ne voulut iamais le peindre sans mains, pour demonstrier qu'on ne scauroit trop donner pour tels ouurages, & que s'il eut peint monsieur Pasquier sans mains, qu'il estoit en grand danger de n'en pouuoir iamais rien auoir. Quant à la noblesse des peintres, adioustoit-il,

elle est assez approuvée en ce que si ceux qui peignent les vitreaux, & font des figures, ont mangé des aulx ou des oignons (qui est la viande du bas peuple) la peinture ne tiendra nullement sur le verre, non plus que s'ils encensoient, & eussent le nez ou l'haleine puante, cela n'estant pas plus estrange, que ce que l'on tient pour tout asseuré, qui est : que l'aimant frotté d'un ail perd sa vertu, & que si les mariniers ont mangé des aulx, que cela empesche d'observer la route de leur navigation. Plin a tant estimé la pourtraiture, va dire un de la Serree, pour confirmer ce qui avoit esté dit, qu'il a laissé par escrit, qu'Appelle avoit cela de singulier de faire ses pourtraits si pres du naturel, qu'un certain Physiognomiste, & diseur de bonne fortune, iugeoit au vray de la vie & de la mort, de la santé ou maladie, de la pauvreté & richesse, tant du passé que de l'advenir, de plusieurs qu'il avoit veu peints de la main d'Appelles. Quand cestuy-cy vit qu'on rioit de ce qu'il avoit dit, va dire qu'il avoit appris d'Aristote que quand on veut faire à croire aux hommes une chose vraye, qui leur semble incroyable, qu'il en faut mettre en avant une autre, laquelle semblablement au paravant qu'on eust eu certain aduis de la verité, sembloit incroyable, & neantmoins depuis avoit esté trouvée véritable. Et ayant veu les aduis de Lotin, recita qu'un Athenien, ayant dit au Conseil d'Athenes, que les Loix avoient besoin de Loix, fut incontinent moqué, & que cest Athenien avoit repliqué à ceste risée : Avant que vous eussiez sçeu & cogneu par experience, que le poisson de la mer en le cuisant demande plus de sel que celui d'eau douce : & que les oliues,

desquelles on fait l'huile, ont besoin de ce mesme huile, pour estre au goust plus agreables, vous en fuf-
fiez aussi bien moquez : Neantmoins, sachant ores
qu'ainsi est, vous ne vous en esbahissez ne moquez. Vn
de la Seree, voyant que cestuy-cy entroit quasi en cho-
lere, en loüant l'excellence de la peinture, nous va
conter que plusieurs grands seigneurs ont esté si excel-
lens en la peinture qu'ils en ont prins le furnom,
comme Fabius, qui fut appellé Fabius Pictor, & Iean
d'Augio, fils de Rainero, Roy de Prouence, depeignit
toute vne sale de sa main, que Iules Cesar auoit
achepté des tableaux faicts par Aristide quarante mille
escus, & que le Roy Candaules acheta de Bularchus, au
prix de l'or, vn tableau de moyenne grandeur, & que
Demetrius ayant prins Rhodes, ne voulut permettre
qu'elle fust bruslee, pour sauuer vn tableau de Proto-
gene, où Ialesius estoit peint, & qu'Aratus fut empes-
ché par vn de ses amis de brusler vn tableau exquis
d'Appelle, où estoit representé Aristrate, parce qu'il
auoit esté tyran, combien qu'il aimast fort la peinture,
toutesfois il haïssoit tant les tyrans qu'il fut en delibera-
tion de le faire brusler : n'eust esté que cest amy,
pleurant ce bel ouurage, luy eust dit, qu'il falloit faire
la guerre aux tyrans, & non pas à leurs images. Nous
trouuons aussi en Lucian, adiousta-il, que Etion bon
peintre, porta aux Olympies vn tableau, ayant en
iceluy dépeint les nopces de Roxane & Alexandre, de
forte que Proxenis (lequel les Grecs auoient lors con-
stitué pour Preuost des ieux) se delectant à l'excellence
de l'art, print Etion pour son gendre. Puis nous va

conter la ruze d'une Courtisane, qu'aimoit Praxitelles, pour sçavoir lequel de ses tableaux estoit le plus exquis & le meilleur, ce qu'il disoit auoir leu en Crinitus. Praxitelles, commença-il à dire, estant amoureux de Phrymé, luy bailla l'un de ses tableaux, à son choix. Ceste femme prie son amy de Praxitelles de luy bailler la meilleure piece, de tant qu'il l'aymoit. Ce qu'il ne voulut faire. Que faict-elle ? Elle fuscite quelqu'un qui va dire à ce peintre, que le feu estoit prins à sa boutique. Lors Praxitelles, esmeu de ce message, luy demande, si son Cupidon estoit sauvé. Et par ceste finesse elle sceust bien lequel tableau estoit le meilleur, & le plus elabouré. Un Drolle va lors repliquer, puis que les peintures & les peintres sont en si grand' estime, pourquoy est ce qu'on ne met les tableaux, & ces beaux ouvrages, es sales où les Magistrats & Juges rendent la Justice, tout deuant les yeux des Presidents, Lieutenans & Conseillers, pour les auertir d'auoir Dieu, & la Justice en recommandation ? Il fut respondu qu'on mettoit ces peintures derriere le dos des Juges, & non par le deuant, à fin qu'ils ne fussent ravis par ces pourtraits, & que les peintures ne vinsent à defrober l'esprit des Magistrats, en s'amusant à les contempler, & fussent par-là empeschez d'entendre le different des parties, & ce par l'institution de Lycurgus, qui defendit expressément qu'on n'eust à mettre aucune image ou peinture aux lieux qui estoient destinez à rendre Justice, de peur que les Juges fussent diuertis ailleurs. Par là, disoit nostre Drolle, vous sçavez bien pourquoy nos Juges n'ont Dieu deuant les yeux, ni ses Saints, mais par le

derriere. Sur la fin de la Seree, vn d'icelle nous va conter qu'on mist au marché le tableau d'un vieillard, qui se soustenoit d'un baston, si bien faict, que quand on demanda à un rustique, qui le regardoit, combien il estimoit ce vieillard, & s'il ne le voudroit pas bien auoir en sa maison, lequel respondit qu'il n'en voudroit point de tel en vie, encores qu'on luy donnaist pour rien: semblant le marguillier d'une parroisse, qui se facha d'un imager, qui luy auoit faict un Saint en vie pour sa parroisse, ce fabriqueur pensant que cest' image fust en vie, tant estoit fait au vif, toutesfois se reprenant, va dire au peintre que c'estoit tout un, car si les parroissiens, luy disoit-il, l'aiment mieux mort, il ne faudra que le tuer. Un plus grand Seigneur que ce villageois, mais non pas plus aduisé, commanda un tableau à un peintre, lui disant, peignez moi avec une belle contenance, & me faictes lire tout haut en un liure que j'aurai en main & me mettez en un coing du tableau, à fin qu'on ne me voye point, & que ie voye tout le monde. Et celuy qui auoit conté ces contes, voulant acheuer la Seree, nous va encores conter l'excellence d'Appelles, qui auoit cela de bon sur Protogenes, qu'il se scauoit bien oster de dessus sa besongne, & Protogenes n'en pouoit bouger: qui est un mot fort considerable, ce dit Plin, pour monstrier que la trop grande diligence & curiosité nuit quelquefois: combien toutesfois, disoit-il, que nous trouuons que Phidias fit bien, quand premiere-ment il mit l'image de Iupiter en la rue, pour le faire voir aux Heliens: & estant caché derriere la porte de sa boutique, escoutoit ce qu'un chacun des regardans

y loueroit ou reprendroit : cependant qu'un reprenoit possible le nez, comme qui estoit plus gros que de raison, l'autre le visage, pour estre trop long, & quelque'autre reprenoit ou tournoit à vice quelque'autre chose. Puis apres cela, quand les regardans s'en estoient allez, Phidias s'enfermant au dedans, corrigeoit & racoustoit le tableau & l'image à l'opinion & iugement du peuple, n'estimant pas qu'il fallut mespriser le conseil d'un grand nombre : mais il s'estoit persuadé, que necessairement plusieurs verroient tousiours mieux que non pas un seul, encore qu'il n'ignoroit pas qu'il ne fut Phidias soy-mesme. Il adiouta que Plin auoit escrit que Turpilius seul s'estoit trouué peignant de la main gauche. Puis nous va dire, qu'il ne sçauoit pourquoi les derniers ouurages des artisans, encores qu'ils soient imparfaits, principalement és peintures & statues, sont en plus grand estime que ceux qui sont paracheuez. A qui il fut respondu, que si les ouurages imparfaits sont commencez par de bons peintres, qu'ils sont plus estimez que les pourtraits parfaits des peintres grossiers, demeurans ces beaux tableaux imparfaits, à cause de l'excellence de ce qui est commencé & parce Ciceron dit, que P. Rutilius auoit ouy dire à Pænetius qu'il ne s'estoit point trouué de peintre qui osast paracheuer le pourtrait qu'Appelles auoit commencé de Venus, la beauté de sa bouche ostant toute esperance aux autres peintres, d'y pouuoir faire respondre toutes les autres parties qui n'estoient pas faites ni commencees. Lors un de la Seree des plus endormis, va dire, le suis d'auis, que suiuant ceste methode,

nous laissons nos discours en l'estat qu'ils sont, fans autrement les acheuer, à fin qu'on les trouue meilleurs, car peut estre qu'en y adioustant nous gasterions tout. .





VINGT-NEVFIESME SEREE.

Des Mores, des Negres, & des Noirs.

EN toute ceste Seree on ne parla que des Noirs, que nous appellons Mores & les autres Negres, dautant qu'un de la compagnie nous conta ce qu'il auoit veu ce mesme iour, & ce qui s'estoit passé entre vn More & des gens des champs, lesquels rencontrans ce More par la ruë, du temps que le Roy estoit à Poitiers, s'estoient arrestez tout court deuant ce Noir, s'esmerueillans de ce qu'ils n'auoient iamais veu, tellement que quelque part qu'allast ce Negre, ils le suiuoient, ne se pouuans saouler de le regarder, tant il leur estoit estrange. L'un de ces villageois à vne fois disoit, qu'il falloit bien que cest homme noir fust mareschal, ou bien ferrurier, puis se reprenant, asseuroit qu'il estoit bien plustost faiseur de poudre à canon, ou crieur de noir à noircir, ou teinturier, ou bien charbonnier. Son compagnon vouloit gager que c'estoit vn

ramonneur de cheminee du païs d'Auuergne, ou bien que c'estoit quelqu'un qui auoit ioüé à saint Cosme ie te viens adorer. Vn autre villageois, lequel estoit d'auprès de saint Maixant, tenoit pour certain que c'estoit encores vn diable de la diablerie de son païs (car monsieur Bodin dit que les diables sont noirs) qui auoient si bien accoustré le beau pere Secretain, pour n'auoir pas voulu prester vne chappe du Conuent à celui qui ioüoit Dieu le pere à la passion de saint Maizant, à qui les entrepreneurs, en faisant la monstre, auoient dit, ô que vous iouerez bien, messieurs les diables. Il se trouua avec ces rustiques quelqu'un, lequel ayant voyagé, leur disoit, se moquant de eux, que l'homme qu'ils admiroient tant, auoit passé sous l'Equateur, & que pour en faire souuenir, (pource que c'est le plus grand & peril-leux nauigage que l'on scauroit iamais faire) les mariniers l'auoient ainsi noircy, comme ils ont de coustume. Vn de ces champestres va dire à ce More, barboüillé, il est temps que tu faces la lessiue, car tu n'as rien de blanc. Ce villageois voyant que ce More ne sonnoit mot, va dire à ses compagnons, il faut bien que ce soit quelque porteur de masquarade & de moumon, qui s'est ainsi noircy & chaforré, puis qu'il ne parle point. Ce More, qui entendoit autant le Poiteuin que le François, se faschant d'estre ainsi regardé & suiuy de ceste bande rustique, les reculoit le plus qu'il pouuoit d'aupres de luy, ce nonobstant le plus hardy d'entr'eux ne laissa à s'approcher de peu à peu de ce More, & en le frappant sur l'espaule, luy va demander en son Poiteuin : dy moy, petit, es tu nasquou itau ? Le More lors

entrant en cholere (comme ils le font tous) se vint si bien à cholerer, que celui qui nous faisoit le conte nous dit qu'il eust sans luy outragé ces pauvres gens. Tous ceux de la Seree trouuerent si bonne ceste interrogation, es tu nasquou itau ? qu'il n'y eust celui lequel n'excusast la simplicité & curiosité de ces pauvres Poïcteuins, quelque vn des plus aduisez de la ville s'y trompans aussi bien qu'eux, pensant que ce fust quelque Abolomeni des Grecs, qui se barboüilloient de fuye. La risée de ce conte cessa par la dispute de deux de la Seree, lesquels commencerent à s'attaquer, pour sçauoir la raison de ce que les Mores, encores qu'ils soient en vn autre païs que le leur, ne laissent à engendrer des enfans noirs, & semblables à eux. Celui qui attribuoit la cause des Mores à la chaleur, & au Soleil, plustost qu'à leur semence, le prouuoit ainsi. Le Soleil noircit vn homme & blanchit le linge, l'aptitude de la matiere estant cause de cecy : or les matieres de nostre corps eschauffees, disoit-il, font noircir le cuir, & la peau : dont il aduient que les Negres, tant à cause de la chaleur du Soleil, où ils se tiennent, que par la disposition chaleureuse de leur corps, font & engendrent les enfans noirs, dautant que la semence de leur generation est chaude en eux, estant aussi la matrice des femmes Mores tres-chaude, & seiche, & qui est cause que la semence conceuë en eux, estant digeree par vne violente conception, le sang du fruit qui est formé deuient aduste & brulé, l'humide subtil estant mis hors, & lors ce sang brulé teint leur chair, qui rend aussi leur peau noirastre, ayant mesme raison de la chaleur du Soleil à la chaleur du feu, pour

noircir vne personne. Plus, pour prouuer que le Soleil & sa chaleur font les Mores ainsi noirs, & non pas la semence, il disoit encores, si les Negres, Mores, & Ethiopiens muent & changent d'air & de pays, leurs enfans avec le temps muent & changent de couleur, & deuiennent blancs en Europe, où la chaleur n'est pas tant vehemente. Celuy qui tenoit le contraire, repliquoit que la semence faisoit en cela beaucoup plus que le Soleil & la chaleur, & que sa disposition faisoit les Mores, parce, disoit-il, que les Noirs qui habitent en ce pays d'Europe, où le Soleil n'est point ardent, font & engendrent aussi bien des Mores comme eux, & quelque part qu'ils habitent, ils sont tousiours noirs, eux & leurs enfans, & au contraire, les blancs font les enfans blancs, nonobstant qu'ils demeurent en Ethyopie : encores que les Mores eussent vne femme blanche, & demeurassent icy, & les blancs eussent vne More demeurans en Ethyopie. Si est-ce, replica vn tiers, que nature a voulu qu'il y eust deux semences en la generation de l'homme, lesquelles meslees la plus puissante formast, & l'autre seruiſt d'entretienement & nourriture. Ce qui appert estre veritable, de ce que l'homme noir engrossant vne femme blanche, ou vn homme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'un & de l'autre, & fera de couleur brune : ou bien elle fera de deux couleurs, comme il se trouue en Lucian, que le fils de Lagus presenta aux Egyptiens en plein theatre vn homme de deux couleurs, si que la moitié de son corps également diuisee, estoit parfaitement noire, & l'autre blanche outre mesure. Parquoy, adioustoit-il, encores que la semence ia

disposée y puisse beaucoup (non pas qu'elle soit noire, comme dit Herodote) si est-ce que la semence reçoit ses dernières impressions par l'ardeur du Soleil, receuans ceux qui sont au Soleil grande alteration de leur couleur, qui fait que nous voyons les peuples estre plus noirs, ou moins, selon qu'ils sont pres des grandes ardeurs, ou plus loing. Celuy qui sembleroit que la disposition de la semence faisoit les Negres & les Mores, & non pas l'ardeur du Soleil, va repliquer ainsi. Si la chaleur du Soleil faisoit les Mores, ceux qui demeurent sous l'Equateur, là où le Soleil est pres d'eux, & directement sur leur teste, l'ayant pour leur Zenith, deuroient donc estre plus noirs que ceux qui habitent sous le Tropique, où est l'Ethyopie : toutesfois qu'en Ethyopie soient les vrais Mores, ceux qui demeurent sous l'Equateur n'estans que bazannez. Son aduersaire luy va respondre, que la chaleur estoit plus grande en Ethyopie, qui est sous le Tropique, qu'elle n'est pas sous l'Equateur, combien qu'ils soient pres du Soleil, parce, disoit-il, que sous l'Equateur où les rayons sont perpendiculaires, le Zodiac est droit, & non oblique, qui fait que le Soleil descend plustost deffous leurs pieds, le Soleil n'y faisant pas tant de demeure, le país n'y est pas si chaud, dont vient que ceux qui y habitent ne sont que bazannez. Au contraire, disoit-il, sous le Tropique, où sont les vrais Mores, le Soleil y fait plus de demeure, à cause de la tortuosité & obliquité, & par ce les iours d'esté y sont plus longs, le Soleil ne descendant pas si tost, ce qui fait que la chaleur y est plus grande, & par consequent les habitans y sont plus noirs : & ceux-là sont les vrais Mo-

res. Et aussi que le Soleil nous eschauffe plus par la reflexion de ses rais, que non pas par son approchement : car quand le Soleil est esleué au Cancre, qui est le signe plus esloigné de nous, ses rais qui sont dardez nous eschauffent plus viuement, renforcez par la reflexion, que quand il est au Capricorne, encores qu'il soit plus pres de nous. Diodore escriuant qu'en Egypte, aux fins des Troglodytes, le Soleil y est si chaud sur le midy, qu'ils font cuire les viandes, les mettans avec de l'eau en vn pot, sans autre feu. Si cela est vray, fut-il repliqué, que là où est la grande chaleur (soit par la prochaineté du Soleil, ou par sa reflexion, ou pour le temps qu'il demeure sur nous) les gens y soient plus noirs, pourquoy est-ce que en la seule Affrique on trouue des Mores, que nous appellons Ethyopiens, veu qu'il y a des autres terres & regions aussi chaudes qu'est Affrique ? On se regardoit l'un l'autre, quand quelqu'un va dire, que cela procedoit de la seule qualité & condition de la terre, & selon qu'elle est plaine, seiche, montueuse ou crasse, & selon les vents qui y regnent, se faisoient les Mores, les habitans du mont Megeza en Affrique estans blancs, & ceux de la plaine petits. A ceste cause, disoit-il, dautant que la Lybie est vne terre toute vnue & plaine, sans montagnes, areneuse, & sans eaux, elle conçoit & retient vne grande chaleur, qui eschauffe merueilleusement l'air à l'entour, & fait que la complexion des hommes, qui y habitent, est tellement muee, qu'ils sont les personnes noires, que nous appellons Ethyopiens, Mores, Negres, & Noirs. Lors vn de la Seree va dire, que la plus part de ce qui auoit esté dit de la

cause des Mores, luy sembloit vne vraye chiquanerie, & comme dit l'adage, c'est percer vn grain de millet d'un tairiere : parquoy, l'opinion de Theuet luy semblant plus sincere & veritable, soustenoit avec luy, que ce n'estoit ne la semence ne la chaleur qui faisoit les enfans noirs en Ethiopie, mais que c'estoit le sang chault & aduste qui causoit la noircisseure. Quelqu'un contrariant à ceste proposition, va repliquer. Si est-ce que si la chaleur de ceste terre Lybique peut causer la frizure & crespelleure de ces Mores, ayans le poil ridé & replié par vne siccité & chaleur efficiente, pourquoy donc ne pourra la chaleur noircir ? Et ne sert de rien à dire que la frizure des cheveux vient de la tortuosité des pores : car tant plus que l'exhalation qui fait le poil est fumeuse, de tant plus le poil sera recoquillé & crespé par chaleur & siccité, ce qui est terrestre & humide voulant descendre & s'abbaïffer, & ce qui est chault & sec voulant monter : & pource que les Mores n'ont pas grande humidité, le poil desseché par la chaleur se retire aisément, comme il se retireroit par le feu, la crespelleure des cheveux n'estant qu'une conuulsion & retirement à faute d'humeur, qui se fait par la chaleur de l'air qui nous enuironne. Et cela se preuue de ce que les cheveux crespés & frizez sont plus durs que ceux qui sont droicts, les choses seches estans dures. De là vient, que ceux qui abondent en humeur, ou demeurent en un air humide, n'ont point les cheveux crepeluz, mais ouy bien ceux qui habitent es regions chaudes, comme les Ethiopiens pour autant que leur cerueau, & l'air qui les enuironne, sont chaults. Ceste

chaleur fait auffi, adiouſta-il encores, que les Mores ſont fort camus, & diriez qu'on leur a coupé le nez ſur le billot : cela procedant de la grande chaleur, qui ne permet pas que les os & les cartilages croiſſent beaucoup, comme venans d'une matiere inutile & vacante : les petis enfans le confirment bien, leſquels eſtans chauds, ſont camus, ayans en leur ieuneſſe le nez fort court. Et ſi faut noter que les Mores, & tous ceux qui ſont camus, ſont choleres : & qu'au contraire, les grands nez ſont plus patiens & prudents, & qu'en la Bible quand on dit que quelqu'un a grand nez, les interpretes tournent patient : ce qui demonſtre qu'en la Phyſionomie y a quelque divination de complexion. Le m'esbahy, repliqua quelque autre, que nos mignons qui trauaillent tant à ſe frizer, ne mettent auffi peine à ſe rendre camus comme ſont les Mores, & à prendre leur teinct & couleur, pourtant qu'entre les Mores, la camuſerie, la couleur noire, & auoir les cheueux recoquillez & frifez, leur eſt autant d'eſtime & de beauté, que noſtre grand nez, noſtre couleur blanche, & nos cheueux longs. Qu'il ſoit ainſi, diſoit il, les Ethiopiens peignent leurs Anges noirs, camus, & ayans leur cheuelure creſpee comme ils ſont, & non pas blancs, avec le nez affez grand, & les cheueux longs & vnis, comme nous peignons nos Anges, tout ainſi que nous ſommes, & que nous penſons ceux eſtre beaux entre nous qui ont tout cela, principalement la France ne trouue pas beau d'eſtre camus, car au lieu que les Ameriquains ſont conſiſter la beauté de leurs enfans à eſtre bien camus, au contraire nous trouuons nos enfans plus

beaux ayans vn peu le nez long, & comme les sages-femmes de leur pays esclafent & enfoncent le nez de leurs petits enfans avec le poulce, tout auffi tost qu'ils font nais, comme on faißt en France, aux petits chiens, nos matrones à l'opposite, tirent le nez à la naissance de leurs enfans, l'allongeant de peur qu'ils soient camus, & de peur qu'ils ressembtent aux Mores du nez, Plutarque disant que celuy qui a le nez Aquilin, est Royal, & celuy qui a le nez court, gentil, plaissant & agreable. Mais qui faißt, demanda quelqu'un, que les Ethiopiens ont les leures grosses? A qui il fut respondu, que cela procedoit de la chaleur, auffi bien que leur camuferie, à cause de l'air d'Affrique, qui est extremement chaud : lequel par resolution de la portion la plus subtile, espoiffit les humeurs attirees en l'extremité de leurs leures, la mesme chaleur causant auffi aux Mores, Ethiopiens & Abissins leurs pieds gauches, & iambes ennelees, comme la chaleur peut gauchir le bois, elle peut auffi difformer & corrompre le corps des animaux auffi bien qu'elle faißt le poil de la teste, la grande chaleur brullant la substance des membres, & les faisant griller, comme le feu faißt le cuir, par mesme raison les Egyptiens estans fort podagreux, aians les articles & pieds fort enflez, combien qu'aucuns disent cela venir de ce que le pied du Taureau, signe celeste, fort de leur region, s'estendant sur l'Ethiopie, parquoy en leurs lettres hieroglyphiques, par le pied de bœuf, ils signifioient l'homme podagre, parce que le beuf y est fort subiect. Et non seulement, fut il adiousté, ceste chaleur agist au corps, mais, qui est bien plus, elle gouuerne

les actions, d'autant que nous voyons tous ceux qui habitent vn païs trop chaud, ou trop froid, estre barbares, & auoir leurs humeurs brutales & leur regard hideux, la bonne temperature de l'air profitant & seruuant non seulement és corps des hommes, mais aussi aux actions de l'esprit & de l'ame : Aristote affermant les trauaillez de chaleur ou de froidure estre Barbares, d'autant, dit-il, que la bonne temperature de l'air rend les mœurs & entendemens meilleurs, & aussi que la nourriture des Egyptiens faict beaucoup à les rendre barbares : car Solin dit qu'ils se nourrissoient de locustes, ce qui est confirmé par Sainct Hierosme, si le mot Grec ne signifie pas aussi bien autre chose que des sauterelles. Je pense, repliqua vn autre, qu'il faudroit beaucoup d'annees aux Mores & Negres, encores qu'ils habitassent en nostre region, pour leur faire perdre leur barbarie & brutalité, & muer leur complexion en la nostre, aussi bien qu'à changer leur couleur, tant la force de la semence humaine est grande, quand elle a receu en soy quelque qualité bien enracinee : la vertu de la generation ayant si grande puissance, qu'apres beaucoup de generations diuerfes elle peut retourner, tellement que vous verrez, adioustoit-il, que d'vn Æthiopien demeurant en Europe, & ayant vne femme blanche, que possible il n'en viendra point vn More, mais que de sa fille, qui sera blanche, encores qu'elle soit mariee avec vn blanc, il en pourra venir vn Negre : comme lon dit de Niceus Poëte Grec, lequel apres trois generations nasquit tout noir, parce que son aieule s'estoit accouplee à vn Ethiopien : & comme

nous trouuons qu'une femme blanche de l'Europe, ayant enfanté un More de son mary qui estoit blanc, fust accusée par luy d'auoir eu à faire à un Negre : mais à la fin il se trouua qu'elle estoit en la quatriesme lignee descendue d'un More : Et aussi nous trouuons que Hippocrates sauua une Princeesse accusée d'adultere, par ce qu'elle auoit enfanté un enfant noir comme un Ethiopien, à cause du pourtraict d'un More semblable à l'enfant, lequel coustumierement estoit attaché à son li&t. Possible, va repliquer une Fesse-tondue, que ceste femme blanche, qui accoucha d'un Noir, estoit Sorciere, & que quelque diable, aussi noir pour le moins qu'un More l'auoit engrossée : car monsieur Bodin tient que les Sorcieres peuuent conceuoir d'un diable, & qu'elles disent que les Diables ont leur semence froide & noire, comme Herodote assure que les Ethiopiens l'ont aussi noire, & pource il dit qu'ils font leurs enfans noirs. Il fut repliqué, qu'il estoit mal aisé à croire, encores que Bodin l'ait dit, que les diables puissent auoir à faire à une femme Sorciere, & que si cela auoit lieu, qu'il y auroit bien de la diablerie par les champs, combien qu'il semble que Lactance Firmian ait creu que les demons estoient capables de generation, mesmes qu'ils auoient engendré, Agrippe & Cardan semblans auoir suiuy ceste opinion. Laisant là ces diables pour tant qu'ils valent, quelqu'un commença à faire un conte d'une femme qui se fit engrosser à un More, pour sçauoir s'il estoit meilleur masle que son mary, qui estoit blanc. Les sages-femmes estant bien empeschées pour sauuer l'honneur de l'accouchée, le mary ne s'en

pouuant contenter, l'appaiserent en luy demandant ; Auez vous pas souuent mon bon compere, prié Dieu qu'il vous donnaſt vn hoir maſle ? eſt-il pas vray ? Le mary ne le pouuant nier, & confeſſant qu'ouy : on luy repliqua, qu'il auoit ce qu'il demandoit & que c'eſtoit vn hoir maſle que ſa femme luy auoit faiſt, & en deuoit plus toſt remercier Dieu, qui l'auoit exaucé, que de ſ'en facher. Le mary lors ſatisfait & content prend ce petit More entre ſes bras, & le mignardant & le baiſant l'appelloit ſon petit Moriquaut, ſon petit noir maſle, de ſi bonne grace que l'accouchee & les matrones ne ſe pouuoient tenir de rire. Ceſtuy qui auoit recité ce conte, & ceſte farce, voyant qu'on ne rioit point, va dire à ceux de la Seree, riez ſi vous voulez, ie ne ſuis badin ny fariné, & ſi ne laifferay à vous demander comment vous pourriez tirer au blanc contre vn More. Ceux de la Seree ſans rire encores, luy vont reſpondre qu'on ne pouuoit tirer au blanc où il n'y auoit que du noir. Il va lors repliquer, que pour tirer au blanc contre vn More, qu'il ne faudroit que luy mettre vne coque au cul. Quelqu'un alors ne ſe pouuant tenir de rire, luy va demander, pourquoy c'eſtoit que les Mores ont pour le moins les dents blanches, & tout le reſte ſi noir, meſmes les ongles, qui deuoient reſiſter à la chaleur auſſi bien que les dents. Il va reſpondre que les Mores auoient les dents blanches à cauſe de leur fermeté, qui reſiſte à la chaleur du Soleil, là où la peau n'eſtant point dure, elle ſe fait noire, & par conſequent les ongles, qui viennent de la peau. On demanda auſſi qui cauſoit la timidité aux Mores. On va dire, que la chaleur

ardante qui est en leur region, les brulle de telle forte que la chaleur interne se dissipe aisément, trouuant les conduits ouuerts par la chaleur externe : tellement que le dedans demeure si froid que les Ethiopiens ont tousiours esté trouuez craintifs : au contraire des Septentrionaux, qui se trouuent hardis & vaillans par la froidure de l'air, qui referre leur chaleur interne au dedans, dont ils sont rendus courageux : combien qu'aucuns Astrologues, fut-il dit, rapportent la timidité des Meridionaux & Mores à Saturne, lequel domine en leur contree, comme ils font l'ardeur belliqueuse des Septentrionaux à la Planette de Mars, sur lesquels elle a grande puissance. Que la chaleur du Soleil brulle les Ethiopiens, fut-il adiousté, il appert par ce que dit Asclepiades, qu'ils vieillissent bien tost, & dès l'aage de trente ans, & qu'en Angleterre, qui est vn país froid, les hommes y vieillissent iusques à six vingts ans, le froid faisant contenir au dedans la chaleur naturelle, & leurs corps estans plus ferrez ils vivent plus long temps, au contraire des Ethiopiens, qui ont les corps plus rares, parce qu'ils sont lasches par la chaleur du Soleil. Il fut aussi recité, que la grande chaleur faisoit que les Mores, & ceux qui habitent és pays chauds, auoient le test & crane fort dur, avec peu de futures, & que ceux qui demeuroient és regions froides l'auoient plus mol, parquoy la bleffure faicte au crane qui est mol, est plus dangereuse que la playe & contusion du test qui est dur, à cause qu'il faut plus de temps à pourrir & alterer le test dur que le mol, & par le test dur & mol, furent recognees les testes des Egyptiens d'entre celles

des Perfans, ayans esté & des vns & des autres tuez en vne bataille, ce dit Herodote. Ce ne fera hors de propos, va dire vn de la Seree, si en parlant des Mores, ie vous enseigne comme ils chastrent & seccent leur bestail, qui pourra possible seruir à nostre pays. C'est que quand ils veulent chastrer leurs animaux, ils ne font que leur couper les venes qui sont sous les temples, lesquelles estans coupees, il ne peut descendre aucune humeur de leur cerueau, & par ce moyen toute generation est retranchée. Et me suis souuent esbahy, disoit-il, que ceste pratique n'en est venue iusques à nous, veu les accidens qui arriuent de nos chastrures. Quelqu'autre va demander, si la rencontre d'un More est vne chose malheureuse, & si elle signifie quelque malencontre, comme il aduint à Brutus, & à Seuerus l'Empereur, Ælien Spartian disant en la vie de Seuerus, que la rencontre d'un homme laid preiugea la mort à cest Empereur. Il fut respondu que beaucoup de choses se disent sans raison, qui ne sont pas veritables, cela pouuant arriuer à deux ou à trois, qui n'aduiendra pas à cent, n'y ayant rien de certain, là où l'on ne peut donner de raison : mais, ie vous prie, disoit-il, quelle raison scauroit-on donner de ce qu'on dit que c'est vn bon-heur de trouuer en premiere rencontre vne belle femme, & vn mauuais, d'en trouuer vne laide? La rencontre d'un More, va respondre quelqu'un, denote malheur pour ce que plusieurs de ce païs deuiennent secs & ethiques pour toucher seulement à la sueur d'un More, & disent qu'il en peut autant aduenir à sa rencontre. Mais repliqua vn de la Seree,

qui sont les vrais Mores, de qui la rencontre & la fueur nous menace de quelque sinistre euenement? Car disoit-il, nous appellons Mores tout homme qui est noir, comme les Ethyopiens, & les Indiens de la Zone chaude, & autres terres nouuellement trouuees, ores que les Mores de la Moritanie ne soient communément gueres plus bruns que les Espagnols qui sont leurs voisins, separez d'eux seulement par vne mer, qui n'a pas trois lieues de large, tel endroit y a, & si abusons aujourd'huy, adioustoit-il, de ce mot de More, car les anciens Latins appelloient iadis *Africa*, ce que nous appellons maintenant Barbarie, & la partie de ceste Barbarie, où est le coing que faict la mer Mediterranee avec l'Ocean, s'appelloit *Mauritania*, & l'homme de ce païs-là *Maurus*. On va demander à cestuy qui auoit tant demandé, si on n'appelloit pas vn homme barbare, lequel n'a point d'esprit, qui est inciuil, & qui n'a nulle vertu & honnesteté, de ce que ceux de Barbarie sont totalement priuez de toutes ciuillitez & gracieusetez, & pleins de tous vices & cruautez. Quand cestuy-cy eut confessé qu'ouy, & que tous ceux qui habitent les païs trop chauds ont leurs mœurs brutales, aussi bien que ceux qui demeurent en vne region trop froide, la temperature de l'air seruant autant à l'esprit qu'au corps, il luy va demander, si ceux-là que nous appellons Barbares, ne pourront pas avec le temps laisser leur Barbarie & se ciuiliser comme nous le pensons estre, estant maintenant leur païs peuplé & fréquenté, qui ne deuoit plus à ceste cause estre appelé Barbarie, ne eux Barbares, le mot barbar en leur lan-

gue ne signifiant que desert. Je ne demande pas cela, adioustoit-il, sans raison : car le temps peut amender ou empirer vne nation, comme il fait les metaux, les Romains ayans appellé beaucoup de peuples Barbares, qui aujourd'huy sont plus vertueux, honnestes, accords, & ciuillisez, qu'ils n'estoient de leur temps, cest aage icy produisant les esprits plus excellens & meilleurs qu'il n'a fait par le passé : Et non seulement, disoit-il encores, la nourriture & les coustumes ont puissance de changer le naturel de quelques particuliers, mais aussi de tout vn peuple, comme l'histoire nous le fait voir de la plus part des nations du monde, mesmement des peuples d'Allemagne, qui n'auoient du temps de Tacite, ni loix, ni religion, ni science, ni forme de Republique, & maintenant ils ne cedent à autres quelconques en bonne institution de toutes choses, combien que du temps de Cesar les Germains, gens robustes & belliqueux, viuoient seulement de lait, fromage, & chair, ne sçachans que c'estoit ni de bled, ni de vin, ni de labourer, ni de semer, & à ceste heure, il n'y a pas vne nation qui les surpasse en toutes ces choses. Vn de la Seree après tout ce discours, va dire, Je croy vne chose quant à moy, que l'excellence des vertus, & la grandeur des esprits, a esté tousiours vne, & de mesme forte dans le contenu de ce monde, & que leur semence a esté mise icy quant & les hommes, & que le temps ne produit point d'autres esprits & d'autres vertus, que celles qui sont veuës aux hommes de tout temps, & que le temps ne les empire ni amende, mais bien qu'il peut faire qu'elles passent d'un lieu en l'autre, & qu'une

nation qui aura esté par le passé incivile, sauvage & barbare, peu à peu puisse changer la stupidité, & barbarie, en civilité, prudence, & dextérité : Le temps instruisant & informant particulièrement l'esprit & la raison d'un chacun, & transportant les grandes vertus de pais en pais. A quoy rien ne fut répliqué par ceux de la Serée, mais tous l'ayant approuvé s'en allerent en ceste opinion.





TRENTIESME SEREE.

Des Pauvres & des Mendians.

CESTE Seree ne fut pas si ioyeuse que la precedente, à cause qu'aucuns d'icelle, vn iour d'Hyuer qu'il faisoit fort grand froid, en venans soupper, auoient trouué vn pauvre malade, quasi tout nud, couché de son long sus vn perron de boutique, ce qui les auoit esmeus à si grande pitié que durant le soupper, & encores après, ils s'estoient monstrez plus tristes que de coustume : combien qu'ils luy eussent assez largement distribué de leurs biens, & mis ordre à son coucher, sçachens bien que ce n'est pas assez de bailler le viure aux indigens, mais qu'ils les faut vestir & loger. Et m'esbahis que le Magistrat ne contrainct les riches, mesmement les gens d'Eglise, de leur bailler leurs necessitez : les Canons difans que le bien d'Eglise se doit mettre en trois parties, la premiere pour les pauvres, la seconde pour les pasteurs, la tierce pour entretenir les

baſtimens de leurs Eglifes, des hofpitaux & de leurs maifons. Les gens d'Eglife ſe deuant contenter du peu ; comme font les quatre Patriarches de l'Orient, aufquels obeyſſent tous les Chreſtiens du Leuant, qui n'ont que chacun deux cens ducats par an, encores qu'ils ayent de grandes charges. Car au Patriarche de Conſtantinoble obeit toute la Grece, Macedoine, la Thrace, Epire, & tous ceux qui ſont ſubieſts à ceſt Empire, voire les Moſcouites. Le ſecond Patriarche, qui demeure au Caire, a ſoubs luy l'Egypte & Arabie. Le tiers commande ſur la Iudee, Damas, Barut & Tripoli, & tient ſon ſiege en Ieruſalem. Le quatriefme demeure en Antioche, & a puiffance ſur les Grecs de la Sirie. Si bien que la richeſſe des Eglifes Occidentales eſt ſi mal diſpenſee, eu eſgard à l'Eglife primitive, & aux grands biens de maintenant qu'on ne peut oſter de la bouche la plus grand'part :

*Au temps paſſé en l'aage d'or,
Croſſe de bois, Eueſque d'or :
En ce temps ſont autres les loix,
Croſſe d'or, Eueſque de bois.*

Les Iuifs encores qu'ils ſoient bannis de leurs païs, pauvres & eſpandus par tout le monde, menans vne vie miſerable, ſi ne laiſſent ils à ſ'aider l'un l'autre, ſi bien qu'à peine trouuerez vous vn Iuif qui mendie. Les Goths, peuple barbare, auoient accouſtumé de bruſler le logis de celuy qui ne vouloit loger les pauvres eſtrangers, eſtimans celuy iuſtement eſtre priué de ſa maiſon,

qui la denie aux autres. Ceux qui ont esté en Turquie, sçauent bien que nous deurions mourir de honte, & rougir autant de fois que nous voyons de pauvres endurer & la faim, & le froid, gifans toute la nuit & tout l'Hyuer sur le paué, si mal vestus qu'ils sont, d'autant qu'il n'y a nulle comparaison entre nostre charité & leur pitié, si nous regardons à l'institution de leurs hospitaux, & aumosneries, à l'ordre qui y est obserué, & au traictement que reçoient là les pauvres, soient Chrestiens ou Iuifs, soient riches ou pauvres, tous y sont receus, mesmes que les Seigneurs, Bachats, & Ambassadeurs, s'y logent, à cause que vous y estes logez comme en vn Palais, & si les riches prennent leur portion aussi bien que les pauvres : les passants pouuans y séjourner trois iours & nourris & hebergez. De Montagne recite que deux Sauvages furent amenez au Roy Charles neufiesme, & qu'ils auoient apperceu qu'il y auoit parmy nous des hommes pleins, gorgez & bien faouls de toutes sortes de commodité, & que les autres estoient mendiens à leurs portes, descharnez de faim & de pauvreté, & trouuoient estrange comme ces pauvres necessiteux pouuoient souffrir vne telle iniustice, qu'ils ne prissent les riches à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Ils sont si pitoyables que leur compassion & humanité ne s'estend pas seulement entr'eux, mais aussi ils ont commiseration des bestes brutes, acheptans des oiseaux renfermez dans des cages, ausquels ils donnent liberté pour l'honneur de Dieu, comme ils baillent du pain aux chiens qui n'ont point de maistres. Ce que confirme de Montagne, disant n'y auoir pas long temps

qu'il se trouua vn Turc à Venise (la ville la plus riche de la Chrestienté) lequel rachepta tous les oiseaux de leurs cajots, leur baillant liberté pour l'amour de Dieu, & de la pitié que luy faisoient ces pauvres prisonniers parlans & chantans, les Turcs ayans des aumosnes & hospitaux pour les bestes. Nous deuons, selon de Montagne, vn general deuoir non aux bestes seulement, mais aux arbres mesmes & aux plantes, & comme il dit, nous deuons la iustice aux hommes, & la grace & benignité aux autres creatures, qui en peuuent estre capables, y ayant quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. On lit aussi que Pythagore estoit si pitoyable, que son humanité s'estendoit iusques aux bestes brutes : en priant les oiseleurs, apres auoir prins des oiseaux, de les laisser aller, & quand il se rencontroit entre les pescheurs, il acheptoit les traits de leurs rets, & faisoit par apres reietter tous les poissons dedans la mer. La plus grande iniure qu'un Athenien eust peu dire à son voisin & citoyen, estoit de luy reprocher, que iamais il n'estoit entré dans le temple de Misericorde, auquel personne n'entroit s'il n'estoit benin & secourable, encores estoit ce par permission du Senat, qui iugeoit s'il estoit tel. Entre les Romains il y auoit vne loy gardee inuiolablement, que nul n'eust osé faire feste en public, s'il n'auoit pourueu aupara- uant à tous les pauvres de son quartier & voisinage. Mesme les Sorciers & Sorcieres confessent que celui qui est aumosnier & misericordieux, ne peut estre offensé de leurs sortileges, encores que d'ailleurs il soit vicieux. Monsieur Bodin dit, que si vn Sorcier demande l'au-

mosne à vn qui a le moyen de la donner, & il soit refusé, celuy qui n'aura rien baillé à ce pauvre Sorcier, fera en danger d'estre charmé, moyennant que celuy à qui on demande l'aumosne ignore que celuy qu'il esconduit soit forcier. Et si estoit aussi pour nous inciter à estre aumosniers & charitables aux pauvres, que la sainte Escriture dit, Donnez iustice, en lieu que nous disons, Donnez l'aumosne, comme estant l'une des choses qui iustifie plus le meschant. Et aussi ce que nous donnons aux pauvres, s'appelle des Grecs (comme on dit) *Eleemosyna*, c'est à dire, misericorde, *Agape*, qui est à dire charité & dilection, encores aujourd'huy les pauvres nous prient de leur faire charité. Voicy qu'un grand en dit aux grands ?

*A l'indigent monstre toy secourable
Luy faisant part de tes biens à foison :
Car Dieu benit & accroist la maison
Qui a pitié du pauvre miserable.*

*Las ! que te sert tant d'or dedans la bourse,
Au cabinet maint riche vestement :
Dans les greniers tant d'orge & de froment,
Et de bon vin en ta caue vne source ?*

*Si cependant le pauvre nud frissonne
Deuant ton huys, & languissant de faim,
Pour tout en fin n'a qu'un morceau de pain
Ou s'en reua sans que rien on luy donne,*

*Has tu, cruel, le cœur de telle sorte
De mespriser le pauvre infortuné,
Qui, comme toy, est en ce monde né,
Et, comme toy, de Dieu l'image porte ?*

Et à fin que les pauvres de Grece fussent bien tost secourus, sans les faire attendre tout vn iour à vne porte, comme le plus souuent nous faisons, ils portoient des cloches allans par les rues, dont estoient appelez *Mithagiotæ*, & tout incontinent on leur enuoyoit l'aumosne, tant ils craignoient ce que disoit Vlisse dans Homere, estant en habit de pauvre, *Dij sunt mendicorum vindices*. Et combien que par l'Euan-gile, & par Homere, la plus grande demeure des pauvres, & où ils estoient le plus, c'estoit à l'entree des portes : si trouuons nous des nations, entre autres les Celtes, qui ont esté si misericordieuses & pitoyables, qu'ils ne fermoient iamais la porte aux pauvres, & si leur permettoient d'entrer iusques à la table des conuiues, & là ils demandoient de chacun l'aumosne, & l'ayant receue, ils retournoient aux portes dont ils estoient venus. Et à ce propos Nicolas dit en son traité des mœurs des Gentils, que les Egyptiens n'eurent iamais de portes à leurs logis, & nous qui nous disons Chrestiens, la premiere chose que nous commandons à nos seruiteurs, c'est de ne laisser approcher de nous pas vn pauvre, mais de les chasser. Et dit aussi le mesme auteur, qu'anciennement il n'y auoit point d'hostelleries, parquoy les hostes se donnoient des presens, & pour se recognoistre se bailloient des marques coupees

en deux, qui se rapportoient comme nos tailles, & telle marque s'appelloit *hospitalis tessera*, & en Grec *Zenia*, (ainsi qu'on m'a fait à croire) comme qui diroit *hospitalitatem*, l'hospitalité tenuë par les anciens en grande reuerence, & estimee sainte & inuiolable, ne plus ne moins que la foy. Ceste pitoyable rencontre de ce pauvre fut cause qu'un de la Seree, voyant la compagnie plus triste que de coustume, mit en doute, si la pitié & misericorde auoit lieu en l'homme sage : car, disoit-il, pitié & compassion est vne maladie de l'ame & de l'esprit, de la misere d'autrui, esmouuant les pitoyables. Or les Stoïciens tiennent que l'homme sage n'est iamais esmeu ne troublé en son esprit pour quelque chose qu'il voye, ou qui luy arriue : comment donc, disoit il, seroit esmeu & fasché l'homme sage du mal d'autrui, puis que du sien mesme il ne s'en passionne nullement ? Parquoy il concluoit, selon les Stoïciens, qui tiennent que ces esmotions viennent de nostre vouloir, qu'en l'homme sage ne pouuoit tomber pitié & compassion, d'autant, adioustoit-il, que qui est prudent & sage est constant, qui est constant il n'est point troublé, qui n'est point troublé il est sans tristesse. Et par ce à bonne raison Socrate a repris Homere, qui feint Achilles, fils d'une Deesse, esleué & instruit par le sage Chiron, se ietter par terre, & de telle forte se lamenter, qu'une chetive femme ne pourroit faire un plus grand dueil. Thales aussi à bon droit blasma Solon, un des Sages de Grece, pour s'estre montré trop desesperé & contristé de la mort feinte de son fils, que Thales luy auoit dit estre mort, pour esprouuer la

constance de Solon, qu'on pensoit estre des plus sages & vertueux : cela nous demonstrent qu'en ces choses, les sages sont les plus fols, & les plus tourmentez de passions & tristesses. Il s'en trouua vn autre de contraire opinion, tenant fort & ferme que les sages n'estoient hors de passion non plus que les autres : & approuuant l'opinion des Peripatetiques, qui disent que les affections & esmotions procedent de nostre nature, tenoit qu'entre le vice & la vertu il y auoit des choses neutres & moyennes, comme la misericorde & la pitié par lesquelles l'homme sage peut estre esmeu, troublé & passionné. Les Platoniciens & Peripateticiens, disoit-il, n'ostent pas les affections, & ne deffendent pas la ioye, ou la commiseration, mais temperent, & les ioyes & les miseres : là où les Stoyciens reprouuent toutes les affections, & approuuent leur *apathie*, c'est à dire n'estre point esmeu, rendans les hommes stupides & insensibles, ne sentans rien de l'homme, ce que reprent saint Augustin, & saint Hierosme : les Stoyciens voulans, ce disent-ils, oster ce qui est de nature & naist avec nous, & qui n'est pas volontaire : n'entendans pas qu'en ostans les vices des hommes, ils ostent aussi la vertu. Puis ce Peripateticien s'adressant à celui qui soustenoit que l'homme sage n'estoit iamais esmeu ne passionné plus à vne fois qu'à l'autre, luy va demander, s'il voudroit maintenir que ceux qui auoient trouué ce pauvre malade sur le paué, qui les auoit esmeuz a pitié, ne fussent pas sages. Car ie soustiens, disoit-il, & est vray, que la pitié & compassion peut esmouuoir les sages, non pas comme les femmes, qui de commise-

ration & pitié se mettent incontinent à crier & pleurer, & qui se passionnent là où il ne faudroit pas, & là où l'homme sage & prudent ne feroit en rien troublé ne esmeu. Et mesmes nous voyons que la misericorde cauee & pouffee de l'imagination de voir souffrir autruy, fait bien souuent plus esmouuoir & changer la personne qui l'imagine, tant sage soit elle, que le patient, ainsi que l'on cognoist en ceux qui se pasment plus tost en voyant saigner ou penser vne playe, que le patient mesme. Il fut soustenu par l'aduerse partie, qui estoit de l'opinion de Langius contre Lippsius, que pitié estoit vne maladie & vn vice d'un esprit petit & chetif, succombant à la veüe du mal d'autruy ; non pas, disoit-il, que ne foyons flechis & esmeus à la douleur & mal d'autruy, mais pour aider, non pour se douloir, permettant bien la misericorde, & non pas la commiseration, appellant misericorde vne inclination d'esprit, pour soulager la pauvreté ou la douleur d'autruy, & ce misericordieux, encores qu'il ne pleure point & ne soit esmeu, il confortera le miserable à son pouuoir, & l'aidera liberalement & fera plus benignement qu'il ne dira, & baillera plus tost les mains que les paroles au necessiteux & tombé : ioinct que la pitié nous est tant naturelle, que celui qui n'a pitié de ceux qu'il voit en aduersité, ne se souient point qu'il est homme, & par consequent subiect à toutes infirmités humaines, desquelles aucun ne se peut dire exempt. Si est-ce, luy fut-il repliqué, que le pleurer de pitié n'est point à blasmer, & qu'il y auoit vn vieux dictum Grec, qui disoit, que les gens de bien & vertueux estoient prompts & subiects

aux larmes, & pleuroient facilement : les larmes naissantes aux yeux par la douleur du cœur, car par la douleur se ferrans les pores, & comprimants l'humeur qui y est enclos, il aduient que cest humeur s'escoule dehors par les yeux. Mais ie vous diray, adioust-il, ceux qui ont pitié des pauvres, pleurant ou ne pleurant pas, meritent d'estre appelez pitoyables, & ne leur peut-on donner vn plus beau nom, non plus qu'à ceux de Catane, lesquels ayans sauué leurs peres & meres du feu, ne peuvent estre honorez de plus grand honneur de leurs citoyens, que de les nommer les pitoyables, estant vn grand reconfort aux affligez, de trouuer aucuns qui ayent compassion de leur mal. Quelqu'un de la Seree s'interposant en ceste dispute, va dire qu'il auoit veu des pauvres si bien haranguer, & faisans si bien les calamiteux & miserables, qu'il ne sçauoit si graue Stoïcien, qui n'eust par eux esté incité à pitié & compassion, & ne leur eust eslargy de ses biens, encores qu'il n'eust eu que cela, la necessité leur ayant enseigné à vser de ces artifices, & apprins ceste Rhetorique, nous estans si peu charitables, si auaricieux, si subiects à nos biens, si peu craignans & aymans Dieu, & gardans ses commandemens, qu'encores ne peuuent ces pauvres miserables, en monstrans leurs vlcères & playes, arracher vn pauvre double rouge de nos mains : estans contraincts, tant estropiez, cadauereux, chancreux & desfigurez qu'ils soient, se trouuer aux Eglises, à fin que la sainteté du lieu incite & esguillonne ceux qui les voyent, à donner l'aumosne, comme la reuerence du temple admonestoit les Platoniciens & Stoyciens de ne

faire & dire aucune chose, qui ne fust vertueuse & digne du lieu où ils estoient, & pour ceste cause ne bougeoient gueres du paruis ou portique du temple. Là où au temps passé, on n'eust pas enduré les pauvres, ainsi tombans en pieces se presenter en public, y ayans des personnes deputees pour leur subuenir. Que s'ils demandoient, c'estoit assez de dire, il me faudroit bien du pain, i'aurois bien besoin d'une robbe. Tertulian dit, nous baillons plus d'aumosnes, & despendons plus à bailler par les rues aux pauvres, que vous ne dependez en vos maisons : montrant par là la charité des premiers Chrestiens. Mais aujourd'huy la charité est morte sans heritier, la pitié est passée de ceste vie sans faire testament. Si cela auoit lieu, repliqua vn autre, veu le siecle où nous sommes, & la malice des hommes pauvres, tout le monde se diroit pauvre, à fin de viure sans trauailler, à son aise, & sans soucy. Car encores que la charité soit bien refroidie, & que chacun s'excuse sur les guerres ciuiles, si ne laisse-il de se trouuer des personnes saines & valides, qui mangent & desrobent le bien des malades & des pauvres. Et si faut bien aduiser en cuidant se comporter charitablement enuers les indigens, de donner nourriture à la paresse de plusieurs faineans, qui se confians aux aumosnes, ne veulent rien faire, lesquels outre ce qu'ils delaissent leur mestier, ils priuent encores les vrais pauvres des subuentions qu'on leur feroit plus aduantageuses. Mais pour esmouuoir le peuple à plus grande pitié, disoit-il, deuinez que ces gueux & calins font ? Ils contrefont les malades de saint Iean, ayans la bou-

che pleine d'escume : ce qu'ils font facilement en machant la racine d'herbe à foulon, ou feront les demoniacles se faifans manoter : vous les iugerez hydro-piques, se faifans souffler au cul : ils ne seront iamais fans vne iambe gangrenee, estiomenee, sphacelée, fistuleuse, chancreuse, qu'ils nomment vne iambe de Dieu, accoustrans ainsi ceste iambe avec vne ratte de bœuf posée dessus, remplie de sang & de lait. S'ils n'ont vne iambe, adioustoit-il, ils auront vn bras de pendu, lequel ils monstrent pour le leur, si bien que ceux qui ne le verront le sentiront. S'ils ne peuuent rien gagner estans en vie, ils contreferont le mort, par ce qu'il y a des personnes qui ont plus de pitié des morts que des viuants. Ce que j'apperçeu vne fois passant en vn chemin car en allant ie trouuay deux malotrus qui demandoient l'aumosne aux passans, au retour, l'un des deux estoit estendu sur la terre, qui faisoit si bien le mort que tous les passans y furent trompez : & son compaignon estoit aupres de luy, qui amassoit les aumosnes pour le faire enterrer, ce disoit-il. A ceste cause, plusieurs ont voulu dire que les pauvres ont esté appelez des Latins *Mendici*, à *mentiendo*, à cause qu'ils mentent. Encores que ces gueux nous abusent, repliqua quelqu'un, si ne faut-il pas laisser pour leur imposture, d'aider à ceux qui en ont besoin, de peur que les bons n'endurent pour les mauuais, n'estant pas raison que la faute de peu soit chastiee par la peine de tous & faut laisser au Magistrat à descourir & punir les affrontemens de ces belistres & maraux. Que s'ils estoient, disoit-il, aussi bien agencez comme i'en vis accoustrer vn, n'y a

pas long temps, ils craindroient à se moquer de Dieu & du monde, ce gueux de l'hostiere confessant auoir fait l'hydropique plus de vingt ans, allant avec sa fuite de ville en ville, interrogé comme il se faisoit ainsi enfler, il respondit que tous les matins ses compagnons, qui auoient part à la queste, luy souffloient au cul, & l'enfloient tout ainsi qu'on fait vne vessie de porceau, puis luy éstouppoient le fondement avec des éstouppes poissees & gommees, & qu'au soir estans retirez, luy desbouchoient son bourdonneau, & que toute la nuit, il ne faisoit autre chose que souffler, cependant que ces compagnons de cagnardiers iouoient des doigts, & que les autres amassoient des brouilles, tous se sentans de la queste, & de ce qu'il auoit amassé. Le maistre de la maison bien aise de ce qu'on commençoit à oublier le triste rencontre qu'on auoit fait en venant souper chez luy, nous va conter que ce iour mesme il auoit trouué vn gueux, qui luy demanda l'aumosne, lequel faisoit si bien le rompu, l'estropiat, le boiteux, & le manchot, & contournant les bras & les iambes de tel artifice & industrie, qu'il pensa le prendre pour vn autre, encores que deux ou trois iours deuant l'eust veu dispos & droit : & nous contoit qu'ayant enuifagé ce pauvre, il luy disoit, & mon amy, pourquoy vas tu ainsi? pourquoy reuire tu ainsi les bras? quelle conuulsion t'a prins? pourquoy prens-tu tant de peine? T'ay-ie pas veu, n'y a pas long temps, t'ayder aussi bien de tes membres comme ie fay des miens? Et que ce gueux, ne le pouuant nier, luy auoit respondu, hélas! monsieur, puis que vous voyez que ie traueille tant à aller ainsi, &

contourner mes bras, tant plus deuez vous estre incité à me donner quelque chose, & auoir pitié de moy, veu la peine que ie prens. Lors ie ne me peu tenir de rire, & de luy mettre de l'argent en sa main, qu'il ferra bien avec sa conuulsion. Vn de la Seree venant à reprendre nostre hôte, luy va dire qu'il ne falloit pas bailler l'aumosne aux valides, qui ont le corps sain & dispos pour trauailler, & qu'en leur baillant on les entretient en leurs impostures & meschancetez, & que en leur donnant ainsi aisément, cela les accoquine, car celuy qui facilement impetre, se rend plus hardy à demander. Ce n'est pas la premiere fois, va respondre le maistre de la maison, que i'ay esté reprins de bailler où il ne falloit pas, car il me souuient qu'un de mes voisins me tanfa de ce que durant le cher temps, i'auois baillé l'aumosne à vne ieune fille, encore qu'elle eust la poche & le baston, me disant, qu'as-tu affaire de bailler rien à ceste grand' fille ? Je t'asseure qu'elle besongneroit mieux que toy ne que moy. Ne sçachant s'il vouloit rire, ou quoy, ie luy responds, i'aimerois mieux bailler à deux ou trois valides, encores qu'ils n'en eussent nul befoing que d'en laisser vn qui en auroit necessité, pour le moins, disoit-il, ie ne refuseray iamais pauure qui me demandera du pain, tel qui soit : car celuy n'est pas homme qui denie du pain à l'homme : que si on trouue du pain à terre, en le baissant on le releue, parquoy les Grecs souuent l'appellent *sacer panis* : & le vieux proverbe Grec parlant des calins, & de ceux qui mendent sans befoing commande pour le moins de leur bailler du pain, & pour toutes autres viandes, des

coups de poing, à fin de leur faire laisser ceste façon de viure sans trauailler, & de les empescher de manger le pain des impotens & malades, qui ne peuuent gagner leur vie. Mais ie ne voudrois pas faire, adioustâ nostre hoste, comme fit vn Cardinal, lequel en voulant chasser les valides d'un hospital, en chassa aussi les malades & impotens & voicy comme il s'y porta. A Verseil il y a vn fort bel hospital, & de grand reuenue, duquel l'œconome & dispensateur estoit vn Cardinal, fort fasché de n'en receuoir pas grand profit, à cause de la multitude des pauvres là hospitalez, pensez, & nourris. Ce Cardinal pour remedier à cela, faict habiller vn sien seruiteur en Medecin, l'enuoyant à ceste Aumosnerie pour visiter les malades, faisant semblant de les vouloir guerir, bien instruit de son maistre de ce qu'il deuoit faire. Les ayant veus & visités, il leur va dire, qu'il y auoit bien moyen de les guerir tous, moyennant qu'un d'entr'eux fust rosty tout vif, & que de la greffe qu'il rendoit les autres fussent oingts & engressez par deux ou trois matins, & que sur sa vie ils seroient tous remis en bonne santé & disposition. Puis avec grand serment il leur promet de retourner le lendemain, & que celui là sur qui arriueroit le fort, seroit routy tout vif, & qu'ainsi auoit esté ordonné par le Magistrat, & par tous ceux de la ville. Ce fut assez dit, il n'estoit quasi pas hors de ceste Maison-Dieu, que tous les habitans d'icelle, vont songer comme ils pourroient fortir, non seulement hors de l'aumosnerie, mais aussi de la ville, tant ils auoient grand peur, les vns de guerir & estre contrains de trauailler, les autres crai-

gnans que le fort tombast sur eux. Que voulez-vous plus ? Je vous assure que le lendemain que le Medecin retourna à l'hospital, il n'en trouua pas vn & si en y auoit beaucoup qui estoient alitez, & n'auoient bougé du liét il y auoit plus d'un an, estans dessechez comme momies, ne restans dans leurs corps que des os enfilez ensemble. Si me voulez escouter, va dire vn autre, ie vous feray quasi vn mesme conte. Il y auoit en vne ville, commença-il à dire, si grand nombre de pauvres malades, qu'on ne les pouuoit nourrir & entretenir, & si craignoit on bien fort qu'ils ne missent la peste en ce lieu-là. Le Conseil de la ville assemblé, fait amener deuant eux tous les malades & impotens, & les fait visiter par leurs Medecins & Chirurgiens, lesquels dirent à ces pauvres malades que iamais ne gueriroient s'ils ne changeoient d'air, & que l'air de ceste ville n'estoit pas bon, mais tout contraire à leur santé, leur remonstrant qu'il y auoit des maladies qui ne se guerissent iamais en vn pais, ou bien en vn autre, comme à Rome on ne peut guerir du mal de iambe, & à Naples du mal de teste. Parquoy fut ordonné, pour leur grand bien, qu'ils sortiroient de la ville, pour iouir d'un meilleur air, & plus sain. Mais le bon fut d'un de la ville, lequel sçachant qu'un des malades, à qui on faisoit changer d'air, auoit des escus cousus en sa robe (tellement petacee & deschiree qu'on l'eust prins pour vn prestre de Proserpine) s'offre de luy bailler vne robe toute neufue, sous ombre de pitié & d'aumosne, à fin d'empoigner ceste vieille robe, qu'il disoit vouloir vn peu faire rabiller, pour la bailler à vn autre. Ce

pauvre prie le Magistrat de n'estre point contrainct de prendre ceste robe neufue, & laisser la sienne, qu'il y auoit d'autres pauvres qui en auoient plus grand befoing que luy, qu'il auoit moyen d'auoir vne autre robe, parce qu'on luy auoit dit qu'il y auoit vn Cordelier qui vouloit laisser son habit, qu'il estoit si foible que les coustures d'une robe neufue luy feroient mal. Ce bon aumosnier asseuroit le Magistrat que ce pauvre ne vouloit prendre vn bon habit, à fin de gagner plus d'argent, & esmouuoir d'autant plus le peuple à luy donner, le voyant endurer si grand froid en ce meschant habillement. La ville ne sçachant où tendoit la charité de ce citoyen, estoit bien empeschée, encores qu'un de la ville pour la decision de ceste cause eust mis en auant ce qui se trouue en Xenophon, qui est assez commun. C'est, qu'Astiages demanda vn iour à Cyrus conte de sa dernière leçon, lequel respond qu'il y auoit vn grand garçon en leur escole, qui auoit vn petit saye, qu'il donna à vn de ses compagnons de plus petite taille que luy, & luy osta son saye, qui estoit plus grand que le sien. Mon precepteur, disoit Cyrus, m'ayant fait iuge de ce different, ie iugeay que l'un & l'autre sembloit mieux estre accommodé en ce point. Surquoy mon maistre me remonstra auoir mal iugé, car i'auois considéré la bien-seance, & non pas la iustice, à laquelle premierement falloit auoir esgard. Laisant ce propos indecis, par ce qu'on ne voit gueres les pauvres refuser vne chose qui leur est necessaire, on se va mettre à dire que les pauvres encores qu'ils trouuent à manger & à boire, endurent beaucoup par la vermine qui les

mange, pour ne muer point d'habillemens, quelqu'un de la Seree nous contant que ces calins ne laissent pour estre tous coufus de pouils de rire & de se moquer, comme fit vn ces iours passez, lequel mettant la main à son collet va dire,

*O mon Dieu que ie suis heureux,
Pensant prendre vn pouil, i'en prens deux.*

Le vous prie, va dire messer Panthalon, de croire que si voulez bailler du linge à ces pauvres, qu'il n'y a rien meilleur que de leur faire des chemises qui soient de lin, pour les garentir de ceste vermine de pouils. Voyant qu'on ne le vouloit pas croire, il va dire que Pline asseuroit que le lin n'engendroit point de pouils, & qu'il ne parloit iamais *fine Plinio, Plutarcho, Platone, & Varrone*, ne faisant iamais la ronde que sur leur mot de guet. Dy tu pas, luy repliqua vne fesse-tondue, que tu ne dis rien si n'as le pot & le verre au nez? Lors il va respondre, qu'il ne faisoit pas comme De Montagne, qui dit qu'il n'allegue point le plus souuent ses auteurs où il prend ce qu'il dit, afin que ses repreneurs s'eschaudent, & que le pensans reprendre, ils reprenent Platon, ou Aristote, ou quelque autre bon Auteur. Mais quand à moy, disoit-il, ie ne veux point que personne s'eschaude, & aussi ie ne veux point me bruster s'il m'est possible, & suis bien content qu'on ne se prenne à moy de ce que ie mets en auant, parquoy ie nomme tousiours mes auteurs, à fin que s'il y a de la faute en ce qu'ils ont escrit, qu'on s'adresse à eux, &

non pas à moy, qui ne les recite qu'après eux. Retournans à la misere des pauvres, quelqu'un de la Seree commença à dire, ie m'esbahis comme les pauvres, mesmes les plus miserables & cadauereux, craignent tant à mourir, veu le mal qu'ils endurent, là où pour fortir hors de toutes miseres, ils deuroient plustost fouhaitter la mort que la vie, & comme dit vn Poëte, celuy là n'est iamais miserable, qui ne craint point de mourir, & comme dit vn autre, la mort est le repos des maux, & la fin des trauaux, ioinct l'esperance asseuree que doiuent auoir les pauvres d'estre bien heureux apres leur mort, s'ils prennent leurs afflictions & leur pauvreté en patience, & toutesfois ils ont auffi grand peur de mourir que les plus riches, & bien fortunez. Voila de belles remonstrances, fut-il repliqué, que plusieurs aiment mieux faire aux pauvres persecutez de tant de pauvreté, que leur donner vn double rouge. Mais, disoit-il, ils ne sçauent pas qu'il n'y a chose tant pesante que la pauvreté, & qu'il est bien plus aisé de la louer que de l'endurer, & qu'en matiere d'aumosne, il faut fermer la bouche, & ouurir la bourse, chacun excusant bien, ce dit Seneque, & plaignant celuy qui est appauury sans qu'il y ait de sa faute, mais nul ne luy donne secours. Toutefois, adioustoit-il, la crainte que ie voy qu'ont ces pauvres miserables de mourir, m'asseure qu'ils n'ont pas tant de mal comme l'on pourroit penser, combien qu'ils deussent plustost fouhaiter de mourir que de viure, les dieux n'ayans rien donné de meilleur aux hommes que la vie briefue, si nous regardons à ce qui est escrit dans

les Poètes, qu'Agamedes & Triphonius après auoir edifié le temple de Pithus Apollo, ils luy firent oraison que son plaisir fust de leur donner la meilleure chose qui puisse aduenir à l'homme. Leur oraison finie, la mort les saisit en s'endormant. Et comme dit vn Poète :

*O que les Dieux ont donné diuers cours,
Cours miserable, aux habitans du monde :
Car soient leurs iours longs moyens ou fort courts,
Rien que misere en leur vie il n'abonde.*

Et ailleurs,

*Quiconque soit en ce monde venu,
Ou raisonnable, ou brutal animal,
Deuant qu'il soit à sa fin paruenu :
Il est certain qu'il n'aura rien que mal.*

Diët en outre ce mesme Poète de l'Estat d'Amphiaraus.

*Extreme amour luy portoit Iupiter,
Et Appollo l'aimoit autant ou plus :
Que firent-ils, pour vers luy s'acquiter
De cest amour ? ils firent au surplus
(Et de ce bien, l'homme est souuent forclus)
Qu'en ces bas lieux brefue fut sa demeure.
Et par cela sans doubte ie conclus,
Que nul n'est bien, iusques à ce qu'il meure :*

En vn autre lieu il dit auffi :

*Pleurer peut bien celuy qui vient à naistre,
Veu que tousiours en misere il doit estre.*

Homere apelle auffi en toutes occasions les hommes miserables, lequel imité de Menandre, dit, qu'il suffit pour nom de malheur, d'estre homme. Le mesme Homere en vn autre lieu, dit ainsi : Entre tous les animaux terrestres, aquatiques & volatiles, il n'en y a point de si miserable que l'homme. Menandre dit que la douleur & la vie sont parents. Plaute dit qu'il est beaucoup meilleur d'auoir vescu que de viure. Silenus & Pline, avec le prouerbe Latin, & beaucoup des anciens disent que c'est vn grand bien de ne naistre point. Que les pauvres, adioustoit-il encores, n'ayent pas tant de mal que nous estimons, & plus que les autres : l'experience nous apprend que nous nous perdons d'impatience, les maux ayans leur vie, & leurs bornes, il leur faut donner passage, & s'arrestans moins chez ceux qui les laissent faire, laissons faire à nature, elle entend mieux ses affaires que nous. Mais vn tel en mourut, si ferez-vous bien vous, sinon de ce mal, d'un autre, & combien d'autres qui auoient trois Medecins à leur costé. Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition, nous sommes pour affoiblir, pour mourir, pour estre malades en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfans : Enfant, disent-ils, le saluant au partir du ventre des meres, tu es venu au monde pour endurer, endure, souffre, &

tais-toy. Et puis c'est iniustice de se douloir qu'il soit aduenü à quelqu'un ce que peut aduenir à chacun, il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut eüiter.

Premierement, le pauvre tant miserable soit-il, est semblable la moitié du temps au riche, c'est quand il dort, car ne le riche, ne le pauvre, quand ils dorment, ne font rien : or sans action il n'y a felicité ne misere. Secondement, le malheur n'est pas tousiours à la porte des pauvres & miserables : car comme dit quelqu'un,

*Il n'est malheur, douleur, ne mal si ferme,
Qui quelque iour ne prenne fin & terme.*

Que si la douleur est grande, disoit Epicure, elle fera briefue, si elle est longue elle ne sera pas grande. Plus les pauvres ne pouuans mourir de faim, la poison ne leur peut nuire, pource qu'ils mangent l'oignon & l'eschalote auant le repas, d'auantage, les pauvres ne font point subiects à vne infinité de maladies, (qui tourmentent les riches) pour les dietes qu'ils font sans ordonnance de Medecin. Et ne s'est-il pas trouué, adiousta-il encores, des personnes qui ont estably leur souuerain bien à viure sans gloire, & incogneus, à estre pauvres, à despriser les richesses, à aller par le monde de maison en maison cherchans du pain, à aller deschauffez & nuds, à dormir dans des tonneaux, à se chauffer au Soleil, estimans chose indifferente d'auoir du bien ou de n'en auoir point ? Soyez asseurez, disoit-il, qu'il y a des incommoditez aussi bien en richesse qu'en paureté, & que tout endroit a son enuers, & qu'on fait

autant de mal d'arracher le poil à celuy qui a beaucoup de cheveux, comme on faißt à vn qui n'en à guerres. Plus, ce qui aide aux pauvres à porter le mal, c'est que beaucoup d'entr'eux ont accoustumé dès leur ieunesse à estre souffreteux, & auoir du mal, & celuy est bien heureux, disoit Denis l'ancien, qui a appris dès sa ieunesse à estre malheureux, & souffreteux, & qui a prins naissance entre la pauureté, & est esleué entré les miseres. Les miseres de ce monde estans comme le feu, qui, lors qu'il est plus ardent, affine d'auantage l'or qui brulle, ainsi tandis que l'homme endure plus de miseres, d'autant plus il se fait parfaict. Mais, par ce que ie voy bien, adioustoit-il, que personne ne m'en croira, & encores moins voudra essayer la pauureté, si est-ce que les pauvres auront plus grande delectation que non pas les riches, si d'auenture il leur arriue quelque bien, la volupté & delectation estans en quelque sens & tout sens est avec mutation, & la mutation est en choses contraires, or la mutation est ou du mal en bien, & ceci est la ioye, ou du bien en mal, & cecy est la tristesse, doncques pour faire la volupté & delectation, il est necessaire que le mal soit proposé, & tant plus le mal est grand, tant plus le plaisir fera grand venant apres le mal. Mesmes en la tristesse il y a quelque allege de plaisir, les peintres aussi tiennent que les mouuemens & plis de visage, qui seruent aux pleurs, seruent aussi au rire, l'extremité du rire aussi se meflant aux larmes. Pensez-vous, disoit-il encore, le plaisir qu'ont eu les pauvres qui sont deuenus riches durant nos guerres ciuiles, & quelle tristesse ont enduré les riches estans

devenus pauvres ? Quelqu'autre de la Seree va repliquer, que les pauvres n'estoient pas si miserables qu'on les faisoit, par ce, disoit-il, qu'ils ne craignent point à se marier, & à faire force enfans : ce qu'ils ne feroient pas s'ils pensoient que leurs enfans fussent si mal-heureux qu'on estime les pauvres. Vous ne sçavez, fut-il repliqué, pourquoy les pauvres sont si hardis à se marier, & ne se soucient d'avoir & de faire beaucoup d'enfans ? C'est qu'ils sçavent bien qu'ils ne les nourriront pas, & pour remedier à cela, il y a vn païs où le nombre d'enfans est prescript selon les facultez. Nous trouuons en Herodote, qu'il n'estoit permis aux personages de petite qualité de se marier, & que par les loix establies par Solon aux Atheniens, estoit prescript la forme de mariages, au menu peuple de volonté, & aux nobles, & autres tenans rang en la Republique, de nécessité. Aussi que c'est vne grande folie de se marier avant qu'avoir songé le moyen de nourrir & entretenir ses enfans & sa famille : car nous trouuons dans Genese, que Dieu ne bailla point de femme à Adam, iusques à ce qu'il eust imposé le nom à toutes les bestes, & mises en sa possession. Vne chose, disoit-il, reconforte les pauvres & miserables, c'est qu'il n'y a si infortuné, ne si maladif & impotent, qui n'en trouue vn plus mal-heureux, plus pauvre, plus persecuté de mal que luy, tellement qu'il se repute heureux auprès de ceux cy, ne sçachant pas ceux qui se contristent tant de leurs fortunes, & se pensent des plus mal heureux, le mal des autres. Et n'y a rien qui plus soulage les affligez, que penser au mal d'autrui, estant vn grand reconfort aux

choses tristes, de considerer les infortunes des autres : & comme disoit Democrite, Si tu veux euter la tristesse de ta misere, contemple la vie des affligez, & par la comparaïson d'icelle avec la tienne, tu verras auoir occasion de t'estimer bien-heureux, & comme dit le gentil Alamanni.

*Deux vrais comforts s'offrent aux mal-heureux,
L'vn du passé auoir la souuenance :
L'autre est, de voir plus grande la souffrance
D'autre, qui soit plus qu'iceux souffreteux.*

Et cela a esté cause, disoit-il, qu'aucuns ont voulu dire, que si tous les maux & facheries du monde estoient ensemble en vn monceau, pour estre egallement departies, qu'il n'y a celuy qui ne reprint son mal, pour n'auoir part en l'autrui : estant le monde gouuerné de telle sorte que le mal est compensé avec le bien, & departy à vn chacun selon sa charge, par droite & esgalle proportion. Mais ce qui nous gaste, c'est que le naturel de l'homme est tousiours enclin à regarder plustost à son mal qu'à son bien, lequel facilement il oublie, & au contraire, est prompt à considerer le bien apparent d'autrui, sans songer au mal caché qu'il ne veoit : ce que dit monsieur Pybrac en ceste sorte :

*Nostre heur pour grand qu'il soit nous semble moindre,
Les seps d'autrui portent plus de raifins :
Mais quant aux maux que souffrent nos voisins,
C'est moins que rien, ils ont tort de s'en plaindre.*

Or, pource, commença à dire vn autre, que pour adoucir les peines iamais ne manquent Orateurs : escoutez les raisons & sentences que ie voudrois que tous les pauvres & infortunez eussent bien imprimees en leurs memoires. La premiere, qu'il ne se faut point facher des choses qui nous aduiennent, lesquelles ne se peuuent euitier par aucun conseil & sagesse, car es maux où il n'y a point de remede, le meilleur est de ne les point chercher : La seconde est, que nous deuons apprendre par ce qui arriue à plusieurs, que rien ne nous surprend de nouveau, & qui ne soit commun à la condition humaine. Tiercement, qu'il ne se faut contrister de ce qui arriue à tout le monde, car se souuenant de la Loy commune à tous, cela doit aleger le mal. Et croy, disoit-il, que la plus grande misere de toutes, est de ne pouuoir porter la misere, la misere residant volontiers avec ceux qui la nourrissent, disoit Bias : & comme disoit Diogene, il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux, qui deussent auoir honte de l'estre : car celuy qui se comporte bien avec la pauvreté, ce dit Seneque, est riche, celuy qui a peu n'estant pauvre, mais celuy qui desire d'auantage. Si dit-on communement, va repliquer vn de la Seree, qu'en pauvreté n'y a point de fiance, & Laërce dit, les Spartiates auoir tousiours estimé les pauvres estre meschans, Claudian appellant la pauvreté inique, & Virgile deshonneſte, la pauvreté estant mauuaise gardienne de pudicité. Encores aujourd'huy, disoit-il, appellons nous ceux à qui nous voulons mal, & pensons iniurier, marauts, coquins, belistres, comme leur voulans reprocher qu'ils sont meschans & larrons, & qu'on

ne se fie point en eux, & qu'on a en haine la pauvreté, par ce qu'elle occasionne plusieurs à s'esgarer du droit chemin, que quand nous desirons quelque malediction à aucun, & luy voulons mal, nous luy desirons sur tout la pauvreté, ce que verrez par ce quatrin,

*Je prie à Dieu qu'il vous doint pauvreté,
Hyuer sans feu, vieillesse sans maison,
Grenier sans blé en l'arriere saison,
Caue sans vin tout le long de l'Efté.*

Ce qu'ont tesmoigné les Anciens, qui estans pauvres n'ont plus voulu viure, & comme dit Theognis,

*Pour pauvreté fuyr & euitier,
En pleine mer se faut precipiter.*

Et la Medee d'Euripide chante ces vers :

*Las ! ie preuoy les maux que pauvreté
Me fera faire outre ma volonté.*

Vn franc-à-tripe ayant bien noté tout ce qui auoit esté dit de la pauvreté, va commencer à dire : Cela me fache tant d'estre appellé pour ces beaux noms, maraut, coquin, belistre, grand colin, que pour sçauoir si i'estois riche ou pauvre, i'ay vendu tout mon bien, & maintenant ie sçauray si on me doit iniurier de ces iniures communes & meschantes, & si ie suis coquin &

belistre. A qui il fut respondu, que pauvreté n'estoit point vice, & que combien que ce ne soit pas vertu aussi, si faut-il plus tost craindre ceux qui craignent pauvreté, que les pauvres, plus de maux se faifans pour la richesse que pour la pauvreté, & comme dit Theognis, beaucoup plus de gens sont peris d'estre trop saouls que de faim, les contentions & iniures ne naiffans pas communement à cause des choses necessaires, desquelles aucuns ont besoin, mais bien pour les superflues, où nostre appetit procede à vne infinité. D'auantage, il fut adiousté que les pauvres ont quelque espoir d'estre riches, & que beaucoup ont eu en recommandation la pauvreté, par ce qu'elle rend les personnes si vigilantes & industrieuses qu'elles peuuent deuenir riches, si elles trouuent des gens qui leur aident, moyennant que ces pauvres à qui on aide, ne soient de ceux qui autrefois ont eu quelque moyen, & l'ont despendu, car aydant à ceux-là, vous vous feriez plustost pauvre en leur baillant, que de les rendre riches, d'autant que celuy qui a despendu le sien autrement qu'il ne falloit, n'employera iamais bien ce qu'on luy donne, ou preste, & n'est sien. Et comme dit Seneque, de peur d'estre pauvre, il faut mesnager de bonne heure, car l'espargne qui commence par le fond, est tardiue, par ce que non seulement le peu mais encore le pire demeure auprès de la lie. A ce propos Socrates admonestoit Æschines, qui estoit pauvre, qu'il empruntast de foy-mesme, en faisant, luy disoit-il, moindre despenfe. La parcimonie fut si grande aux anciens, que Caton le vieux vendit son cheual de seruice, pour espargner l'argent qu'il eust

couté à le ramener par mer en Italie, il se vançoit de n'auoir iamais eu de robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny auoir enuoyé au marché plus de dix fols pour vn iour. Il ne fut taxé à Tyberius Gracchus allant en commission pour la chose publique, que cinq fols & demy, estant lors le premier des Romains. Le plus grand mal qu'ait paureté, va dire vn autre de la Seree, c'est que les pauvres sont tousiours reboutez & moquez, & qu'on ne les conuie gueres és banquets, ny aux nopces, & si ne trouuent iamais de parens ne d'amis, d'autant, dit Menandre, que le riche pense que ce parent pauvre luy doit demander quelque chose, & nul ne confessera celui qui a affaire d'ayde luy appartenir aucunement. C'est peu de chose que cela, fut-il repliqué, & ne faut point auoir honte de confesser sa paureté, mais bien est reprochable de ne se mettre en effort de l'euter, disoit Thucidide. Que les pauvres, adioustoit-il, soient subiects à beaucoup de miseres, vous verrez que s'ils ont vn meschant logis, ils auront encores vn plus meschant lit : ils n'ont iamais repos en leur vie, ils ne seront aujourd'huy où ils estoient hier ; ny deuant où ils estoient à ce iour ; s'ils ont des chaufes, elles seront repetacees, ou il les faudra eslargir estans trop estroictes, ou il les faudra accourcir estans trop longues, ou elles seront courtes, & les conuiendra allonger ; ils n'ont iamais entierement à disner, quand il y a du vin, il n'y aura point de pain, quand il y aura du potage ; il n'y aura point de chair, quand ils ont vn saye, ils n'ont point de manteau, quand ils auront vn bonnet, ou vn chapeau, ils n'auront point de fouliers, & quand ils ont

des chauffes ils n'auront point d'esguillettes. Avec tout cela, les pauvres ne peuvent trouver de logis, car outre la peur qu'on a d'estre mal payé des loüages, on adiouste foy à vn proverbe, qui dit, qu'il ne fait pas bon auoir vn voisin trop pauvre ne trop riche. Et ie croy que c'est la cause pourquoi Diogenes habitoit dans vn tonneau, en lieu de maison, ne pouuant trouver de logis, estant la plus grande pauvreté & incommodité qu'il sentit iamais, n'en ayant gueres enduré d'autre, demandant ce dequoy il auoit affaire de telle grace & hardiesse, qu'il n'estoit pas souuent refusé. A vne fois il disoit, ie vous prie me distribuer de vos biens, si auez accoustumé de bailler quelque chose, sinon commencez à moy. A l'autre fois, si quelqu'un contestoit contre luy de ce qu'il estoit fain & valide, il luy disoit, ie vous prie premierement me donner, & puis nous en disputerons. Il demandoit deux fois autant à vn prodigue, & qui s'en alloit pauvre, qu'à vn bon mefnager & riche, parce qu'il esperoit à en demander & en auoir encores du riche, là où il n'esperoit iamais rien recevoir de celui qui s'en alloit pauvre. Vn grand Seigneur luy voulant bailler vn grand don, luy demanda s'il seroit homme de bien, s'il lui donnoit quelque chose, il respond qu'ouy, encores qu'il ne luy donnaist rien. Et quand il voyoit qu'en demandant peu, aucuns luy promettoient beaucoup, il les laissoit là, & disoit que le promettre beaucoup à qui peu demande, estoit vne espece de refus. De peur d'estre esmeu & fâché si on l'esconduisoit, il s'accoustumoit à demander à des statues. S'il rencontroit vn homme riche & meschant, il

ne luy demandoit iamais rien, disant, Si tousiours il a esté larron du bien d'autrui, quelle esperance y a-il qu'il donne du sien? Voyant qu'on bailloit plustost l'aumosne aux boiteux, borgnes, aueugles & estropiés, qu'aux Philosophes, & gens de sçauoir, disoit que c'estoit qu'ils craignoient plustost deuenir boiteux & malefiez que Philosophes & sçauans. Quand on luy remonstroit la peine de sa pauvreté, & de tous ses autres compagnons de Philosophes, & qu'il pouuoit se mettre à son aise, il crioit que la boutique du Medecin estoit l'eschole de Philosophie, où l'on accouroit pour la santé, non pour la volupté & plaisir. A propos que les Philosophes & sçauans le plus souuent ne sont pas les plus riches, quelqu'un va conter la responce que fit vn artisan à vn homme de lettre, qui demandoit l'aumosne, toutesfois se vantant estre maistre és sept arts liberaux, luy respondant cest artisan, Et moy, ie sçay plus que vous, car avec vn seul art ie nourris moy, ma femme, & mes enfans, là où avec les sept arts tu ne te sçaurois nourrir seulement. Ces vieux contes si communs, & tant de fois redits, furent cause que chacun se vouloit retirer, n'eust esté qu'un de la Seree nous va dire que la pauvreté le plus souuent venoit d'estre homme de bien, & qu'à ceste cause qu'elle logeroit plustost chez les gens de bien, que chez les meschans & riches : car les meschans & riches l'estiment mauuaise, elle ne se veut meller ny auoir affaire avec eux. Et pour preuue de ce qu'il disoit, il nous mettoit en auant, & deuant les yeux, plusieurs pauvres auoir esté gens de bien & grands personnages : comme Epaminondas, qui fut mis en

sepulture du public, aussi bien que Lucius Valerius Publicola. Il recita qu'il falloit que les Atheniens baillassent vne robe & des souliers à Lemachus, toutesfois & quantes qu'ils le faisoient Empereur & conducteur d'armee, & que Paulus Æmilus n'eust pas dequoy rendre le dot à sa femme. Et qui fait, disoit-il, que les meschans sont riches, & les gens de bien pauvres? Sinon que le monde est renuersé, & que les vertueux sont deboutez, & les vicieux auancez. Parquoy vn Philosophe disoit, que s'il deuoit renaistre, il choisiroit plustost estre tout autre espee d'animal qu'homme, sçachant que l'homme seul entre tout ce qui a vie, est iniustement recogneu & fauorisé, entant qu'un bon cheual est mieux pensé qu'un pire, vn bon chien plus prisé que celuy qui ne vaut gueres, qu'un coq estant genereux est plus estimé que le couard, & mieux nourry, là où entre les hommes, il ne sert presques de rien d'estre bon & vertueux; d'autant que les vicieux & mal viuans sont plus estimez que les bons. Si est-ce, repliqua vn autre, que nous trouuons que les Romains avec leurs Censeurs, mettoient hors l'ordre & qualité de Senateurs, ceux qui deuenoient pauvres, & que pour tenir l'Estat de Sénateur, il falloit auoir vaillant trois mille escus couronne, & que ceux de Carthage, n'admettoient en leurs Magistrats les gens de bien, s'ils n'estoient avec cela riches, trouuans impossible qu'un pauvre peust exercer son office sans corruption. Celuy qui parloit tousiours pour la pauvreté, ne laissa pour tout cela à dire, que les Romains n'auoient pas la pauvreté en si grand mespris que lon pense, ce qui est

aisé à prouver, disoit-il, par Scipio Nafica, qui demandant l'Edilité, & prenant la main d'un rustique, qui auoit voix aux Comices, & la trouuant fort rude, luy demanda s'il cheminoit des mains. Ce qu'entendu & fceu de tout le peuple Romain, on luy refusa l'Edilité, toutes les Tributs ayans prins en mauuaife part, qu'on leur reprochaft la pauureté. Puis pour recommandation de la pauureté il adioufta ces vers traduits de Palingene par vn excellent perfonnage de ce temps.

*O bonne pauureté, present des cieux venu,
Non encore assez bien des hommes recogneu,
La garde des vertus, de chasteté l'amie,
Le frein des voluptez, l'entretien de la vie :
Tu mesprises du sort les accidens diuers,
La rage de la mer, des vents, & des Hyuers,
Allant ton petit train, sans que dessus les ondes
Tu sondes trop auant les abyfmes profondes.*

*Vn fage Democrite, vn fage Anaxagore,
Tous renomméz au monde, & mille autres encore
Mespriserent iadis l'or, l'argent, & les biens,
Comme estans de tous maux la cause & les moyens .
Pourquoy? finon d'autant qu'ils auoient cognoiffance
Que ce n'est le vray bien, veu que sa iouiffance
Broüille l'entendement de fouscis & trauaux,
Et fait l'homme abifmer en vn goufre de maux.
Defire donc fans plus autant qu'il est befoing,
Pour maintenir ta vie, & ne va point plus loing.*

Mais pour tout cela, ni par rime, ni par raison, on ne peutst retenir la compagnie, qui se retira en diligence, comme voulant fuir la pauvreté.





TRENTE-VNIESME SEREE.

Des Riches & des Auaricieux.

LA precedente Seree, où auoit esté parlé des pauvres, ne fut point tant cause de discourir des riches (bien que deux contraires mis l'un près de l'autre se cognoissent mieux) que la richesse & chicheté d'un de nos Serees, qui nous bailloit ce soir à soupper. Ce qu'il faisoit toutefois le plus tard qu'il pouuoit, attendant des viures de ses maisons, ou bien que ceux à qui il auoit baillé de l'argent à loüage, luy eussent faict quelque present, ou qu'il eust veu le gibbier à bon marché, qui est quand il commence à degeler. Et lors, à fin que tout passast pour vn, il conuioit tant de gens de toutes fortes, qu'on ne pouuoit commodément se ranger à la table, & si ceux qui estoient en vn bout, ne pouuoient entendre ceux qui parloient à l'autre, tellement qu'il

falloit que l'un dît à l'autre ce que l'autre disoit, comme à la guerre, ou en un nauiue : ce qui est contre les preceptes de Plutarque. Vous asseurant qu'il n'assembloit point tant de personnes pour monstrier la richesse (estimant qu'elle seroit sans honneur si elle n'auoit beaucoup de tesmoins, comme la Tragedie de plusieurs spectateurs) qu'à celle fin de ne faire gueres de banquetz, & pour ceste cause, il mettoit ses parents & amis, & ceux qui autresfois l'auoient conuié, & ceux des Serees, en mesme robe. Avec tout cela, le pis encore estoit, qu'il nous traitoit si familièrement, que si mesmes Epaminondas y eust esté, il ne s'en fust pas allé sans souper : comme il fit une fois de chez un sien amy, quand il vit l'appareil plus grand que ses facultés. Parquoi ceux de la Seree ne se pouuoient tenir de bailler à nostre hôte quelque attainte, toutefois en riant. A une fois on luy disoit, mon hôte, ie croy que vous estes Medecin, car vous nous traictez comme on fait les malades. Un autre louant ce banquet, asseuroit qu'on pouoit dire de ce conuy comme de ceux de Platon, qu'on s'en sentoient encores le lendemain, et qu'on le pouoit appeller le souper des dieux, comme fait Horace. Un tiers disoit, que nostre hôte vouloit obeïr à la Loy, qui defendoit de fermer les portes quand on prenoit son repas, n'y ayant rien contre les Loix sumptuaires, qui reigloient l'excez des conuiues & banquetz. Un qui auoit plus grande enuie de mordre que de ruer, ayant veu la Demonomanie, nous va dire, que nostre hôte estoit pire que les forciers, estant pour le moins la table des forciers bien garnie de toutes sortes de viandes bien exquis-

ses, & en grande quantité, toutesfois qu'estans fortis de leur table, qu'on ne laissoit tout incontinent d'auoir aussi grand faim qu'à l'entree, mais à ce banquet, nous disoit-il, vous n'avez quasi rien sur table, pour donner, pour le moins le plaisir que ceux qui soupent chez les forciers ont en mangeant, & ne sçauriez appeller ce souper vn magnifique banquet, que les Latins appellent *Cæna dubia*, quand il y a tant de viandes qu'on ne sçait laquelle prendre pour manger : mais c'est bien *Cæna dubia*, ainsi que le pren Henry Estienne : car nous ne sçauons si nous auons souppé ou non. Et voicy ses vers, que i'ay mis en Latin,

*Conuiuiis dubiam dico te apponere cænam
 Posthume, sed dubiam nomino more nouo.
 Non etenim dubia est cæna, vt fuit illa Terenti,
 Quum dubitat primum quem velit esse cibum.
 Sed quoniam hanc dubitat quisquis cænatus abiuit,
 Verè an per sommum fit data cæna tibi.*

Vn Franc-à-tripe de nostre Seree, voyant qu'on desseruoit, va dire à l'oreille du plus proche de luy, qu'il ne retourneroit de sa vie souper là dedans. Cestuy-cy luy ayant demandé, pourquoy ? parce, respondit-il, que les Graces ne sont gueres loing du *Benedicite*. Il luy replique, qu'il n'y auoit rien pire pour la santé que de tenir longue table, ni qui engendre plus de maladies, à cause que ce que vous avez prins du commencement du repas est quasi digéré, quand long temps apres vous en prenez d'autre, parquoy ces viandes prenans

diuerſes concoctions , ne faut s'eſmerueiller ſi elles nuifent à ceux qui tiennent longue table, à cauſe du diſcord. Puis il va adiouſter, que noſtre hoſte auoit eu foucy de noſtre ſanté, ne nous ayant baillé des viandes ſi exquisés & rares, ni de beaucoup de fortes, & que touſiours les plus ſimples viandes, & qui couſtent le moins, ſont les plus ſalubres au corps, & auſſi qu'il n'y auoit rien pire que de manger de beaucoup de fortes de viandes, la diuerſité des viandes tourmentant l'eſtomach, & empeſchant la concoction, l'vne viande eſtant facile à digerer, & l'autre difficile. Le me doutois bien, commença à dire vn autre, qui eſtoit à ce ſoupper, que nous ferions mal traittez, ne voyant point de ſel ſur la table, prenant de là augure que le banquet ne ſeroit gueres magnifique, ni opulent, mais infortuné, eſtant l'opinion des Anciens, & ſi eſt bien encores la noſtre, que la table qui eſt ſans ſel, eſt profane & malheureuſe, & vn vray banquet de diables, & de forciers. A ceſte cauſe la premiere choſe que les ſeruans mettent ſur la table, apres la nappe, doit eſtre la ſaliere, garnie de ſel noir, ſi c'eſt pour les Princes & grands Seigneurs, le ſel blanc receuant plus aiſément le venin que le noir. Que la table ne doie eſtre ſans ſel, le vieux prouerbe le monſtre bien, quand il dit, *Omnis menſa malè ponitur abſque ſale*. Mais, repliqua vn de la Seree, comment eſt-ce que la table ſans ſel eſt eſtimée infortunée, veu que les preſtres Egyptiens auoient la mer en abomination, & l'vn des poincts qu'on leur deffendoit en les initiant, c'eſtoit de n'vſer iamais de ſel à la table ? Et pour cela, les preſtres Egyptiens ne

saluoient iamais les pilotes, & gens de marine, ce dit Plutarque, à cause qu'ils estoient ordinairement sur la mer, dont est fait le sel. Et c'est aussi, adioustoit-il, la principale raison pourquoy ces prestres abominoient le poisson, de sorte que quand ils vouloient escrire le hayr, & l'abominer, ils peignoyent vn poisson, comme en la ville de Say, à l'entree du temple de Minerue, il y auoit peint vn petit enfant, vn vieillard, & puis vn esparquier, & tout ioignant vn poisson, & à la fin vn cheual de riuere, qui signifioit & vouloit dire sous ces figures, ce dict Plutarque, O arriuans, & partans, ieunes & vieux, Dieu hait toute violente iniustice, representans Dieu par l'esparquier, par le poisson estant nourry en la mer salee, hayne & abomination, & par le cheual de riuere, toute impudence de mal faire, d'autant que l'on tient qu'il tue son pere, & puis se mesle par force avec sa mere. Le propos du sel acheué, celuy mesme qui auoit fait l'augure, va reciter des vers qu'on dit estre de saint Gelais :

*Du Chatelus donne à disner
A six pour moins d'un carolus :
Et laquelot donne à soupper
A dix pour moins que Chatelus :
De ces banquets si dissolus
L'en reuient creux comme un fallot,
Si ie ne suis chez Chatelus
Ne me cherchez chez laquelot.*

Ayant recité ces vers, il va nous dire qu'il se recom-

penferoit bien fur le deffert : mais voyant qu'il n'y auoit que du fromage, & qu'on se rioit de luy, ne laiffa à fe mettre à en manger à bon efcient, & difoit qu'il eftoit tresbon, & que l'efcole de Salerne eftoit veritable, quand elle dit, *Cafeus ille bonus, quem dat auara manus*. Puis nous va dire, que fçauiez-vous fi noftre hofte ne fe montrera point plus liberal à nous donner quelques beaux prefens que les Latins appelloient *Apo-phoreta*, quand nous fortirons du banquet, qu'il n'a esté en nous baillant à fouper, & que l'un recompensera l'autre. A quoy il fut refpondu, qu'il ne failloit point s'y attendre, & que par cy deuant il les auoit tousiours traictez en ceste forte, & encore pis, plusieurs fois les ayans conuiez à difner, contre toute coustume des Serrees, faifant cela pour beaucoup de raifons. Premièrement, pour n'auoir pas tant de gens à fes conuis, parce qu'on n'a pas mis fin fi toft à fes affaires & qu'on eft plus libre au foir. Secondement, à fin que les femmes n'y vinffent point, fçachant bien qu'elles ne pourroient eftre fi toft preftes, & atiffées pour le difner, & pour ceste caufe les Sybarites conuioient les femmes aux banquets quatre ou cinq mois deuant. Tiercement, il les auoit beaucoup de fois conuiez pluftoft à difner qu'à fouper, pour espargner tant la chandelle que le bois, qu'il faut l'Hyuer au fouper. Quartement, qu'on fert plus de fortes de viandes au fouper qu'on ne faiët au difner, & qu'on tient plus longue table, eftans lors exempts de toutes affaires. Encores me fouuient, adiouftoit-il, qu'à l'un de fes difners les viandes eftoient fi mal cuites, qu'un de la Seree va dire à noftre hofte,

Je croy que nous auons esté conuiez à soupper, comme c'est nostre coustume, par ce qu'un iour vous me distes, Je vous veux conuier à souper vn de ces matins. Mais ie me doutay bien, disoit-il, encores, que les viandes auoient esté seruies ainsi crues, tant pour espargner le bois, qu'à fin qu'on n'en mangeast pas tant. Lors vn de ceux qui auoient esté conuiez, qui auoit esté en Turquie, repliqua que s'il eust esté au grand Caire, son hôte n'y eust rien gagné : car, disoit-il, i'eusse prins ceste chair mal cuite, & en sortant seulement en la rue, i'eusse trouué qui tout incontinent me l'eust fait cuire, y ayant en ce lieu-là environ de douze mille cuisiniers, lesquels allans par la ville portent de petits foyers sur leur teste, qui en payant font cuire & accoustrent vos viandes, & ce à faute de bois qu'ont ceux du Caire. Ou bien ie feray comme les Anciens, qui se faisoient seruir la viande sur des foyers, qui se portoient sur la table, & auoient des cuisines portatiues, dans lesquelles tout le seruice se trainoit apres eux, & laissoient cuire les viandes tant qu'il leur plaisoit, pour les manger toutes chaudes. Vn autre de la Seree, reuenant à nostre hôte, nous va dire qu'il les auoit traictez comme le diable (à qui sont tous les auaricieux) fit vne fois sa mere, à qui il ne bailla que d'une vieille oye, & d'un cochon sans moutarde. Quelqu'un qui tenoit de la complexion de nostre hôte le defendant va dire, que ces deux mots pouuoient estre appelez viandes des dieux, comme Neron loüoit les champignons, les nommans en Prouerbe Grec, la viande des dieux, parce qu'en iceux il auoit empoisonné son predecesseur Claudius, Empe-

reur Romain. Et que si nous voulons adiouter foy à Lampridius, nous trouuerons que l'Empereur Seuerus bailloit bien des oyes aux festins des Saturnales, comme aujourd'huy nous faisons à la sainct Martin, & que Socrates en Xenophon dit qu'il faut fuir les viandes qui prouoquent ceux qui n'ont point de faim à les manger, & les vins qui incitent à boire ceux encores qu'ils n'ayent nulle soif. Puis nous disoit, approuuant le banquet de nostre hôte, que n'estions pas mal à ce souper, si nous regardons à la Loy du Consul Fannius, qui ordonna que nul des Romains n'eust à mettre à chaque repas autre oiseau qu'une poule, encores falloit il qu'elle n'eust esté engraissee, & que les banquets superflus estoient aussi bien à reprendre que ceux-là, où il n'y a rien trop. Abraham iàçoit que grand Roy & riche, toutesfois il n'auoit à sa table d'ordinaire, que du pain, du beurre, & du lait pour se nourrir. S'il faisoit quelque festin, mesme aux Anges, il y adioustoit du gasteau pour toutes delices, & quelquesfois vne piece du plus gras veau de sa bergerie. Nostre franc-à-tripe lors luy va respondre, qu'il vaudroit mieux estre taxé en la despence & superfluité de viures, que d'en auoir peu : ce qu'il monstra par le festin que fit Iesus Christ, où il y resta beaucoup de viures apres que tous furent rassiez. Et aussi disoit-il, que les anciens ont prins pour vn mauvais presage, & grand malheur, quand on leuoit les tables vuides, & qu'il n'y auoit rien dessus, les Romains voulans que ce qui demeuroit du banquet fust pour les seruiteurs : cela se faisant par vne accoustumance d'humanité enuers eux, les seruiteurs Romains

penfans qu'en mangeant du relief de leurs maistres, estre par cela compagnons de table avec leurs seigneurs, si bien qu'il se trouue des maistres, lesquels pour se faire aimer de leurs gens, baillent à leurs seruiteurs de ce qui leur est serui sur table, sans qu'ils attendent les reliques & restes, mesmes Lampridius dit qu'Alexandre Seuer, Empereur, bailloit de sa main à ceux qui le seruoient au disner & souper, du pain, du vin, de la chair, & de ce qui estoit serui sur sa table. Ce que confirme Plutarque, quand il dit, que les Roys de Perse faisoient liuraison des viures qu'on leur seruoit à leur table, non seulement à leurs amis, aux gardes & capitaines, ains vouloient que le manger mesmes des Esclaues, voire des chiens, fut seruy sur table, puis leur fust distribué, voulant que tous ceux dont ils se seruoient, fussent, autant qu'il estoit possible, leurs commensaux, & vescuissent de leur maison, les plus sauuages bestes s'appriuoifans en leur donnant à manger. Xenophon parlant du petit Cyrus, dit qu'il a esté le plus digne de commander à la monarchie des Perses, & qu'il auoit de coustume toutes les fois qu'il trouuoit vne viande bonne & d'appetit, d'en enuoyer vne partie à ses amis. Je me doute, va repliquer quelqu'un, que ceux qui distribuent aux gens de leur maison des viandes qu'on leur a seruy sur leur table, le font de peur des Parasites, qui mangent le reste des tables, comme nous trouuons en Plaute : parquoy, en toute sorte, il est fort bon que les tables soient bien garnies, & qu'il en y ait tousiours de reste, pour donner à entendre qu'il faut garder quelque chose de ce que

nous auons de present, pour l'aduenir, & se souuenir aujourd'huy de demain : & qu'aussi on blasme, avec Plutarque, la table d'Achilles, qui estoit tousiours vuide & affamee, ce dit Homere, & ledit Plutarque dit à ce propos, que Lucius auoit ouy dire à sa mere, que la table estoit chose sacree & saincte, & qu'il n'y auoit rien de sacré qui deust estre vuide. Et si les tables n'estoient bien garnies, adioustoit-il, comment pourrions nous traicter les gens & les seruiteurs de ceux qui nous viennent voir ? Car nous auons vne coustume en France, que quand il arriue vn gentil-homme en nos maisons, d'estre outre mesure ententifs à pouruoir que ses seruiteurs soient bien traictez, & cecy, ou pour contraincte, que comme moins sages & discrets, & plus difficiles, ils ne facent de mauuais rapports de nous là où nous sçauons bien que les maistres se contenteront de peu, & de tout ce que ferons en leur endroit, ou que nous sçauons que les seruiteurs naturellement sont addonez à trop parler, & nous les traictons ainsi bien, plus en intention qu'ils publient nostre courtoisie, que de peur que nous ayons qu'ils blasment nostre chicheté & taquinerie, ou bien que nostre amitié n'est point entiere ny agreable au maistre, si elle ne s'estend iusques à ses seruiteurs, & vous sçauiez encor, qu'il y a des maistres si tendres & doux à leurs gens, qu'ils aimeroient mieux la commodité & aise de leurs seruiteurs, que la leur propre. Reuenans tousiours à nostre festin, vne fesse-tondue va parler ainsi. Je sçay bien que ie feray quand il me faudra aller à ces conuis de Chatelus & Iaquelot, c'est que ie souperay auant que d'y aller. On luy repliqua que ceux des Serees ne le

trouueroient pas bon, & qu'il en feroit reprins auffi bien que ceux qui alloient aux festins publiques (que les Grecs appelloient *Syffitia*, ce mot denotant la grande frugalité qu'ils y gardoient & les Latins *Sodalitates*) le ventre plein, estant deffendu de se trouuer à ces conuis apres estre rassasié, pour autant que ceux qui ne mangeoient là, & ne beuuoient avec les autres, estoient accusez de gourmandise, & de ne se contenter point de ce qu'on seruoit au commun. Sçauiez vous donc bien que ie feray, va il respondre, c'est que quand ie feray de retour de ces affamez banquets, dont on reuiet creux comme vne lanterne, ie fouperay chez moy, ou bien des que les viandes seront seruies en ces maigres festins, ie commenceray à manger des premiers, les viandes tant chaudes soient elles, m'estant accoustumé à me lauer les mains, la bouche, & la gorge, d'eau chaude, à fin de manger pendant que ceux du conui n'y osent seulement toucher. Lors il luy fut repliqué, Donnez vous garde qu'il ne vous aduienne comme il fit à vn Seigneur estant à la table d'un Prince, lequel mit en sa bouche vn morceau si chaud, qu'il fut contrainct de le rendre, mais en le remettant sur son assiette, il fit rire le Prince, & tous les assistans, en luy disant, Pardieu, monsieur, vn sot se fust brulé. Les tables de nostre Chatelus leuees, vn de la Seree, que nous nommions le mauuais riche, de toute autre complexion que nostre hôte, commença à blasmer les richesses, & comme s'il l'eust voulu prescher & admonester, va dire, apres Socrate, qu'on deuoit faire conte des richesses, si elles estoient conioinctes avec la ioye, mais qu'elles

en estoient totalement esloignees : car si les riches, disoit-il, se veulent seruir d'icelles, ils se corrompent par trop grande volupté ; s'ils les veulent garder, le foing les ronge & mine au dedans, & s'ils en desirent acquerir, ils deuiennent meschans & malheureux. Puis il adiousta, que l'auarice rendoit l'homme pauvre toute sa vie, à fin qu'il se peut trouuer riche seulement à la mort, tellement que si on veut mal à vn auaricieux, il ne luy faut que desirer longue vie, car craignant de tomber en pauvreté, il vit pauurement toute sa vie. Puis il disoit, que celuy qui veut deuenir riche, deuoit mettre peine non d'accroistre & augmenter sa richesse, ains de diminuer sa conuoitise d'auoir, pour autant que celuy qui ne met point de bornes à sa cupidité, est tousiours pauvre & indigent, & qui appetite peu, ne peut auoir faute de beaucoup, celuy approchant plus pres de Dieu, qui se passe de peu, Dieu n'ayant affaire d'aucune chose. Outre, il disoit que durant l'antique Rome on n'assignoit à vn homme que deux arpens de terre, vn arpent contenant autant qu'un ioug de bœufs peut labourer en vn iour, qui peut contenir deux cens quarante pieds, mais que l'auarice croissant, il fut par apres permis de tenir iusques à cinq arpens, & que depuis le populaire n'en pouuoit auoir que sept. Ainsi, adioustoit-il, vous voyez bien que la Loy a bien prescrit aux sages & gens de bien la quantité de biens qui leur est suffisante : mais quant aux fols & meschans, ie leur diray, apres Plutarque, que la Lune, vn temps fut, pria sa mere de luy faire vn petit surcot, qui luy ioignist bien au corps, Et comment est il

possible, respondit sa mere, que i'en fisse vn qui te ioigne bien, veu que ie te voy tantost toute pleine, puis apres en croissant, & vne autrefois en decours? c'est à dire, qu'on ne scauroit diffinir mesure aucune certaine de biens à vn fol, & à vn vicieux, à cause de ses diuerfes cupiditez. Et quant à moy, disoit ce mauuais riche, ie tiens encores les pauvres plus faciles à contenter que les riches, car si vn pauvre a faim, ou soif, ou froid, si vous le faictes manger ou boire plus qu'il ne veut, si vous luy donnez trop d'habillemens sur luy, il s'en facherà, mais l'homme riche n'a iamais trop, n'ayant toute sa vie assez d'eau pour assouuir son hydropisie, & comme dit Plutarque, ce n'est pas l'habillement qui donne la chaleur à l'homme, mais feulement qui arreste & contient au dedans la chaleur que l'homme rend de soy mesmes, empeschant qu'elle ne se respande parmy l'air, aussi, disoit-il, pour estre enuironné de richesses, on ne vit pas plus heureux, ny content, si de l'interieur de l'ame ne procede la ioye, & le repos, cela n'estant bien qui n'a point de fin, & qui est commencement du desir d'auoir. Nostre hôte, à qui il sembloit que ce mauuais riche parlaist de luy, va repliquer des choses aussi singulieres qu'il en auoit dictes de communes, commençant en ceste sorte, Si est-ce que le desir d'enrichir nous est autant naturel, que cestuy-là de viure, car, comme dit vn Venitien, la nature ayant pourueu les bestes brutes de choses appartenantes à leurs vies, elle a inferé en l'homme pauvre, nud & subiect à plusieurs necessitez, le desir des richesses, luy donnant l'esprit & l'industrie pour les acquerir, à fin qu'il peust avec cest

vnique instrument, se pourchasser les choses qui luy seroient necessaires, non seulement pour viure, comme les auaricieux font, mais à viure humainement, la vie venant plus agreable par les richesses, qui suppleent à toutes necessitez. Qu'on doie auoir des biens, disoit nostre hôte, dont on puisse retirer quelque moyen de viure, outre ce que la nature nous enseigne, encores le peut on veoir, ce dit messire Francisque Lotin, en toutes les anciennes Republiques, lesquelles ont fait tout deuoir de semondre leurs citoyens à en auoir, & y pourueurent de fait par la voye de la loy, ordonnans qu'aucun ne fust receu ne admis au gouuernement de la cité, s'il n'auoit autant de biens qu'il estoit requis pour estre enrollé & escrit au liure des cens, & suiuant ceste forme, les citoyens Romains croissoient en biens & en cens. Le mauuais riche, qui blasmoit l'auarice, va respondre ainsi, Nous ne sommes pas au temps, Dieu mercy, qu'il soit question de tant louer les richesses, pour doubte qu'on ait qu'elles viennent en despris, car vrayement ceux-là font trop communs, qui se les font leur vray idole, laquelle affection certainement est engendree, non pas d'un desir naturel, mais d'un desordonné appetit, auquel nulle richesse n'est suffisante de satisfaire, parce que tout ainsi que la nature se contente qu'on acquiere peu de choses, & faciles; de mesmes, nos vaines volontez nous tiennent tousiours pauvres & necessiteux, ce pendant que vainement nous formons diuerfes necessités, par lesquelles il nous semble qu'auons affaire presque de choses infinies, qui est cause de nous exposer librement à la mer, & à tous perils,

neantmoins que les pauvres vivent auffi bien que les riches, & les riches meurent comme les pauvres, mais à plusieurs pauvres la vie est plus ioyeuse, & la mort moins amere, qu'à beaucoup de riches, la pauvreté ayant ce seul bien par dessus la richesse, qu'elle n'a soucy de rien, le Poëte Theognis estant de bas & lasche courage, quand il dit :

*Pour pauvreté fuyr & euter
En pleine mer se faut precipiter.*

Que si aucun, adioustoit-il, se contente en son avarice, il se contente, parce qu'il n'a experimenté autre contentement, comme l'oiseau qui a esté nourry & esleué en la cage, lequel ne sçait voler quand on le met dehors. Et le malheur encores est, que nous sommes plus avaricieux lors que nous ne pouuons user de nos richesses, qui est en la vieillesse, & la cause en est, à mon aduis, parce que les gens vieux peuuent beaucoup de fois auoir enduré, ayans peur que le bien leur defaille, ou bien que deuenans timides & craintifs, ont le sang froid, & muans de complexion, font comme si vn homme tant moins il auroit affaire de chemin, de tant plus il se fournilloit de viures ou d'argent pour parfaire son voyage, si bien que vous verrez ces vieux avaricieux garder leurs biens comme estans à eux, en chassant les coqs comme l'Euclio de Plaute, mais ils n'en osent user, comme s'ils appartenient à d'autres, & qu'ils ne fussent pas à eux, l'avarice contraignant l'avaricieux d'acquérir des biens avec peine & trauail, & luy defen-

dant d'en jouir, & luy en ostant l'usage, elle le prie de tout bien, car ce qui ne nous sert ne peut estre appelé bien, pour nostre regard. Ce que les Grecs ont tres bien entendu, appellans en leur langue tous les biens temporels, usages, pour signifier qu'un bien ne doit point estre réputé tel sinon seulement qu'il sert & qu'on en use. Gardant avec grand soin ce qu'il a gagné avec sueur, & qu'il convient laisser avec douleur, semblant à la femme grosse, prenant grand plaisir à amasser des thresors, puis il a grand' fâcherie quand il les faut mettre dehors, & comme dit le Poëte Satyrique :

De viure en pauvreté, à fin de mourir riche.

A la fin nostre mauuais riche, ayant admonesté nostre hôte, & le sien, par raison, luy veut remontrer par rime à fuir l'avarice, par des vers de Ronfard, qu'il recita ainsi,

*Quand tu tiendrois des Arabes heureux,
Ou des Indes les thresors plantureux,
Voire & des Rois d'Assyrie la pompe
Tu n'es point riche, & ton argent te trompe.*

*Je parle à toy qui erres
Après l'or par les terres,
Puis d'elles t'ennuyant
La voile au mast tu guindes,
Et voles iusque aux Indes
La pauvreté fuyant.*

*Le soïn meurtrier pourtant ne laisse pas
D'accompagner tes miserables pas,
Bien que par toy mainte grand nef chargee
De lingots d'or fende la mer Egee.*

*Le soing qui te tourmente
Suit le bien qui s'augmente,
Guidant de çà de là
Parmy les eaux ta peine,
Qui moins de biens est pleine
Quant plus de bien ell'a.*

*De peu de rente on vit honnestement,
Le vray thresor est le contentement,
Non les grands biens, qui n'attrainent qu'enuie
Biens, non pas biens, mais malheurs de la vie.*

*Ton mal est incurable,
Auare miserable :
Car le soing d'acquérir,
Qui sans repos s'enflame,
Engarde que ton ame
Ne se puisse guarir.*

Et Ronfard en vn autre lieu :

*Faut-il tant qu'on se greue
D'amasser & d'auoir :
Matin le iour se leue
Pour mourir sur le soir.*

Puis va reciter vn quatrain de monsieur de Pybrac, où il dit ainsi :

*De peu de biens nature se contente,
Et peut suffire pour viure honnestement :
L'homme ennemy de son contentement
Plus a, & plus pour auoir se tourmente.*

Et ne s'en est trouué, adiouta-il encores, qu'un ou deux qui en ayent eu plus qu'ils ne demandoient, à sçauoir Mydas, & le Romain Aquilius. Vn autre de la Seree voulant soulager ce mauuais riche, qui en auoit tant conté, nous va reciter ce qui estoit arriué entre deux de ses voisins, dont l'un estoit riche & chiche, & l'autre n'estoit ne riche ne chiche. Or ces deux se rencontrans à la poissonnerie (n'y ayant lieu où l'on cognoisse mieux les auaricieux de ceux qui ne le sont point) le riche auaricieux voyant que son voisin, qui n'estoit pas de beaucoup si plein de biens que luy, ne laissoit pour la cherté d'achepter du poisson, ne se peut tenir de luy dire, *Optimum vestigal parcimonia*, & que la friandise & gourmandise, avec grande despence, appauurissoient bien les maisons, & qu'il falloit bien noter la responce que fit vn gentil-homme à vn Roy de France, lequel contemplant la maison d'un sien maistre d'hostel, & le Roy luy disant que la cuisine luy sembloit bien petite & estroite à la proportion du logis, le maistre d'hostel luy auoit respondu, que la petite cuisine auoit fait grande la maison. Lors celuy qui auoit achepté le poisson bien cher, demanda à ceste chiche face, qu'on appelloit

Chie-froidure, si la darne de megre ne coustoit que cinq fols, ne l'achepteroïst-tu pas ? Ayant respondu qu'oui, il luy va dire, ie ne suis donc pas plus friand que toy : mais c'est que tu es plus auaricieux, & aimes mieux l'argent que moy. Ce conte acheué, chacun commença à colliger tous les vieux contes qu'on trouue des auaricieux, à fin que nostre hoste se corrigeast, & nous traitast vne autre fois mieux. Le premier fut d'un auaricieux & vsurier, qui s'estant pendu de ce que le bled estoit amendé, voulut faire payer la corde à celuy qui l'auoit coupee, pour lui sauuer la vie, se voulant reprendre si vne autre corde ne luy eust rien cousté, pensant vne autrefois mourir à meilleur marché. Le second, d'un auaricieux si miserable, que venant à guerir d'une longue maladie, & voyant que son Medecin, & ses medecines payees, il ne luy restoit rien, il aima mieux se laisser mourir, que de viure pauvre. Le tiers conte fut de Craffus, le plus riche de Rome, duquel le bien fut estimé par les Censeurs six millions d'escus couronne, qui pleura vne lamproye, laquelle estoit morte en son viuier ou gardoüer. Le quart fut de celuy qui mourut de despit d'auoir trop achepté son sepulchre. Le quint, de deux voisins bien riches, qui s'accusoient de ce qu'ils estoient les plus fachez, l'un reprochant à l'autre qu'il vendoit ses vieux fouliers, & ce vendeur luy repliquoit, Et toy tu les achepthes, parce que les fouliers de velours deuïennent de satin, quand ils sont vieux & pelez. Le sixiesme fut d'un Romain, nommé Cassius Licinius, si miserable que conuaincu de plusieurs crimes, qui toutefois ne meri-

toient que confiscation de ses biens, s'estrangla en la prison (n'ayant iamais fait rien de bon que cela) à fin de sauuer ses biens à ses enfans, estant mort auant que la sentence fust prononcee contre luy, ne semblant pas cestuy-cy à ceux qui donnent estans malades tout ce qu'ils peuuent, ce qu'ils ne feroient estans sains, & me semble que lors ils font largesse du bien d'autrui, & non pas du leur, car ils donnent ce dont ils ne peuuent plus se seruir. Le septiesme fut d'un si auaricieux qu'il ne voulut iamais payer ceux qui auoient enterré sa femme; & quand le Curé, les coultres, & le foffoyeur luy demandoient de l'argent pour l'enterrage, il leur disoit, en se faschant, Voulez vous auoir le corps & les biens? Le huitiesme fut d'un qui mourant s'institua foy mesme heritier de tous ses biens. Le neufiesme, d'un si extremement auaricieux qu'il ne faisoit iamais ses cheueux, ne sa barbe, qu'au descroist de la Lune, tenant pour certain que la barbe & les cheueux coupez au descroissant de la Lune, recroissent bien tard, & si avec cela ceux qui font couper leurs cheueux à la fin de la Lune, deuiennent chauues, ce qui estoit cause qu'il ne payoit les barbiers que pour la moitié. Que si on disoit à cest auare, que c'estoit peu de chose, & qui coustoit peu d'argent à se tondre & à deffaire sa barbe, il disoit que Clenard auoit mis au chapitre de despenfe, pour faire sa barbe en Portugal, quinze ducats par an. Le dixiesme fut d'un marchand, lequel vendant de bon vin, alloit chercher par tout du vin-aigre & du vin esuenté pour son disner, & son seruiteur estant interrogé que son maistre faisoit, respond, mon maistre ayant beaucoup

de bien, cherche du mal. L'onzième fut d'un riche taquin, qui de nuit fut trouué bruflant ses pourceaux : car les voisins, voyans si grand flamme par les fenestres de sa maison, vont crier au feu, & rompsans la porte, & estans entrez, trouuent ce tacroix qui brusloit ses pourceaux en sa cheminee, de peur d'en bailler des rillees. Le dernier fut d'un vsurier lequel auoit des prescheurs à gages pour blasmer les vsures & les vsuriers, à fin d'estre seul de son mestier, & quand quelques vns qui n'estoient pas cautionnez luy demandoient de l'argent à loüage, il leur disoit, Les bons menagers & gens de bien n'empruntent point à vsure ; mais ils luy respondoient, les gens de bien n'en prestent point aussi. Le mauuais riche prenant la parole, après s'estre teu un long temps, va dire que puis que les vsures estoient permises, & qu'on fournissoit les auaricieux & vsuriers, qu'on monteroit bien iusques à plus haut point, quelques moderations & defences que les Edicts de nos Rois en puissent faire pour les corriger, & que prester à vsure estoit bien different des mœurs de nos predecesseurs François, qui estoient si esloignez de ces vsures, qu'ils prestoient à leurs amis à rendre en l'autre monde, ce dit Textor, sentans les François deslors que les ames estoient immortelles. Et les Egyptiens quand ils auoient affaire d'argent, bailloient en gage les corps morts de leurs parents, comme asseure Herodote, & après luy Diodore. Puis nostre mauuais riche blasmant ce mestier iuré, dont il y a peu de maistres, va adiouster la difference de nos vsures avec celles des anciens : car entre les Grecs & les Romains, disoit-il, estoit vne loy, qui

defendoit l'vsure plus haut que d'un denier pour cent par an, & l'appelloient vnciaire, & l'vsurier qui tiroit plus de profit, estoit condamné à rendre le quadruple, les Romains estimans l'vsurier plus meschant que le larron, qui n'estoit tenu qu'au double, disoit Caton. Et encor ceste loy depuis fut reduite entre les Romains à demy denier pour cent, & peu apres l'vsure fut entierement interdite par la Loy Genuitia, pour les seditions qui arriuoient du mespris des Loix vsuraires. Il fut respondu à ce mauuais riche, par un qui estoit maistre iuré en cest estat, & qui suiuoit l'erreur d'Accurse, que *Centesima vsura*, estoient dites ainsi, de ce que par chacun mois le centiesme denier estoit payé par le debteur au creancier, qui venoit à douze pour cent par an, & cela s'appelloit la centiesme vsure, qui se payoit toutes les Calendes de chacun mois. Si me confessez-vous, replica ce mauuais riche, que les vsures ont quasi tousiours esté odieuses, dommages en vne Republique, qui rongent le debteur iusques aux os, pour ceste cause les Hebrieux appellent l'vsure morsure, & les Gnostiens, ce dit Plutarque, pour les autoriser, auoient de coustume que ceux qui prenoient de l'argent à vsure, le rauissoient à force, n'en osans faire contract, à fin que si les debteurs venoient à renier la debte, & à vouloir frustrer l'vsurier de son argent, il peust agir de volerie contr'eux, & qu'ils fussent par ce moyen punis dauantage. Puis ce mauuais riche va dire que les Chrestiens estoient plus meschans & vicieux que les Iuifs, qui ont le bruit d'estre les plus grands vsuriers du monde, lesquels encore auourd'huy ne prestent point à

vsure à ceux de leur Loy & Religion. Tous ceux de la Seree furent d'avis de laisser ce mestier iuré, & reuenir encores aux contes des riches & auaricieux, entr'autres, ils vont conter d'un grand & riche Seigneur, qui prenoit fort grand plaisir à un plaisant homme, lequel estant pauvre va dire à ce monsieur : Je m'esbahis que tu ne me donnes quelque chose, puis que ie te baille tant de passe-temps ? Cest auare n'eust point de honte de luy respondre : Si ce passe-temps que tu me donnes me coustoit quelque chose, ce ne me seroit plus ne plaisir ne recreation, sans considerer, qu'outre la pauureté de cestuy-cy & sa gaillardise, que le plaisir doit estre estimé plus grand de celuy qui donne, que de celuy qui reçoit le don, dautant qu'il semble que celuy-là qui baille se doie plustost resiouir de son operation vertueuse, que l'autre qui iouit seulement de la vertu d'autrui. Que si la force de donner estoit bien entendue, qui est œuvre de vertu, aussi seroit-elle plus delectable que n'est le recevoir, d'où procede que nous aimons mieux les personnes auxquelles nous auons fait du bien, qu'elles ne nous aiment. Il fut dit que ce monsieur ne prenoit iamais seruiteur qui ne fust bien en ordre, que si ie les habille, disoit-il, ils me laisseront : Faites mieux, luy dit quelqu'un, accoustrés les, & puis les enuoyez, ainsi ils ne vous laisseront pas. Je les traite si bien, respondit-il, qu'ils s'en vont d'eux mesmes, ainsi ie ne baille iamais congé à mes seruiteurs. Et à la verité, va dire lors un de la Seree, les François sont mal seruis, à cause des seruiteurs qui sont si corrompus, qu'à tous propos ils changent de maistre, s'enfuyans dès que les aurez ves-

tus : parquoy ne vous esmerueillez si plusieurs maistres ont des seruiteurs apres eux avec la deuise de pauureté, c'est à dire, portans l'une iambe nuë, & l'autre chauffee. Et aussi que le plus souuent, adioustoit-il, les maistres sont si chiches que les seruiteurs ne les veulent seruir sinon avec conditions certaines, parquoy vn de nos voisins en prenant vn seruiteur luy promet qu'il ne boiroit point d'eau en sa maison s'il ne vouloit. Le maistre ne luy voulant bailler du vin pour boire, il interpretoit la condition pour luy, & le valet au contraire. Ce propos finy, on entre en dispute s'il n'est pas meilleur d'estre sage & sçauant que riche, nostre hôte soustenant qu'on voit les sages & sçauans frequenter & chercher plus les maisons des riches, que les riches celles des sages & sçauans, & à ce propos allegua cest Epigramme :

*Dy moy, amy, que vaut-il mieux auoir
Beaucoup de biens, ou beaucoup de sçauoir ?
Le n'en sçay rien, mais les sçauans ie voy
Faire la cour à ceux qui ont dequoy.*

A ceste cause on demanda à nostre hôte, s'il n'aimeroit pas mieux estre le Medecin que le malade, ayant dit qu'ouy, on luy va dire, & toutesfois nous voyons les Medecins aller plus souuent chez les malades que chez les sains. Et aussi que les sages, estans communément pauvres, sçauent dequoy ils ont besoin, & le cherchent chez les riches, & les riches ne sçachans ce qu'il leur faut, ne le cherchent point. Si voyons-nous, replica

nostre hôte, les braues hommes, sçauans & sages auoir approché des riches Princes : comme Aristote qui a vescu quasi continuellement auprès d'Alexandre, Platon avec Denis, Seneque avec Neron. Il luy fut respondu que la recompense des richesses n'auoit point esmeu tous ces grands personnages à suiuir ces Princes, mais que c'estoit vn desir de les instruire à bonnes mœurs, desquels le salut du peuple despend. Encore feroit-il bon, va dire nostre hôte, à ces tant sages que vous voudrez, d'amasser des biens, toutefois avec honnestes moyens, & par le moyen d'iceux se deliurer foy, & sa posterité, de la seruitude des riches, pour viure en liberté, & pour ceste cause Plutarque postpose Aristide à Marcus Cato, la fortune accompagnant sa vertu. Cela feroit bon, repliqua quelqu'un, si la pluspart des richesses ne procedoit point des vices, les bons & les riches ne mangeans gueres en vne mesme escuelle, nos yeux ne pouuans regarder tout à la fois le ciel & la terre, la richesse & le vice n'estans gueres l'un sans l'autre. Ce qui est confirmé par le Prouerbe commun, qui dit, que le riche, ou il est meschant, ou heritier du meschant, & par ce que dit Menandre, l'homme droit & bon ne peut soudainement estre fait riche, & par ces deux vers :

*De vitiis quod diuitiæ cumulantur apertum est,
Nomen idem vitiis diuitisque datum.*

Aussi, adioustoit-il, que Platon dit, qu'il ne se peut faire que l'homme soit vraiment bon & grandement

riche tout ensemble, separant toutesfois le riche du chiche, disant que le chiche quelquesfois n'est pas meschant, mais iamais bon. Et aduient communement que les richesses tombent entre les mains des plus fols & meschans, & qu'elles font comme le rume, qui tombe tousiours sur les parties plus debiles. A ce propos, ie voudrois sçauoir, disoit-il, pourquoy les hommes meschans estoient (pour la pluspart,) pluſtoſt riches que les gens de bien. Il fut dit, laissant la solution d'Aristote, & suiuant l'Anacrise, que c'estoit à cause que les meschans estoient fort ingenieux, ayans vne forte imagination pour tromper en acheptant & vendant, sçachant amasser le bien, & comme il en faut auoir, mais les bons ont faute d'imagination, plusieurs desquels voulans imiter les mauuais, en fin se sont trouuez courts. Il fut aussi adiousté, qu'il y auoit des gens si meschans, qui ne faisoient point de conscience d'en prendre où ils en trouuoient, disans que le bien & l'auoir de ce monde auoit tant de fois esté defrobé, qu'il n'auoit plus de vray maistre, ains estoit au premier occupant. Soient venues les richesses dont vous voudrez, va repliquer nostre hôte, tenant tousiours le party des siens, si appellera-on pluſtoſt les riches en sa maison que les pauvres, tant gens de bien soient-ils, & si les riches seront pluſtoſt admis aux Magistrats, tant vicieux soient-ils, que les pauvres, tant vertueux puissent-ils estre. Ne feroit-ce point, luy fut-il respondu, par ce que les riches semblent auoir ce pourquoy les hommes sont inuitez à mal faire, ou pource que les riches semblent tenir le lieu des vertueux. Quelque autre de la Seree ayant veu

l'histoire de l'Amerique, nous va faire vn conte, à propos de l'auarice insatiable des hommes, d'un Ameriquain, qui demanda à vn marchand François, estant allé au Bresil de pardelà, comme il se mettoit en si grand danger de passer la mer pour aller querir de ce bois, & autre marchandise. Le marchand luy respond, que c'estoit pour deuenir riche, & amasser des biens. Mais quand tu feras riche, repliqua ce sauuage, ne mourras tu point ? Si feray bien, luy respond le marchand François, aussi bien que les autres. L'Ameriquain luy demanda de rechef. Et quand vous ferez mort, à qui fera tout le bien que vous laisserez ? A mes enfans, respond le marchand, si i'en ay, sinon à mes plus proches. Vrayement, dit lors ce vieillard de Topinanboul, A ceste heure ie cognois que vous autres Mayr, (c'est à dire François) estes de grands fols, Car vous faut-il tant tra-uailer à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous auez dit) la pluspart des vostres sont peris pour amasser des richesses, ou à vos enfans, ou à ceux qui suruiuent apres vous. La terre, luy disoit-il, qui vous a nourris, n'est-elle pas assez suffisante pour les nourrir ? Nous auons des enfans & parents, lesquels nous aimons, comme vous voïez : mais parce que nous nous asseurons que après nostre mort, la terre, qui nous a nourris, les nourrira, sans nous en soucier autrement, nous nous reposons sur cela. Voila comme ceste nation, disoit celuy qui auoit fait le conte, se moque de ceux qui en danger de leur vie passent la mer pour s'enrichir, les Ameriquains attribuant plus à la nature, & à la fertilité de la terre, que nous ne faisons à la puissance & proui-

dence de Dieu. Et puis nous les nommons Barbares, rudes, & fauuaiges, mais ce n'est pour autre chose, finon que Barbar signifie desert, & ne sont pas si barbares que nous, qui estimans que pauureté soit le dernier & plus grand mal de l'homme, ne pouuons auoir le cœur de la laisser à nos enfans, pensans que ce soit vn tres-grand & fascheux mal. Que si ces Ameriquains pouuoient voir toutes les autres entreprinſes vaines que nous faisons de pardeça, ils nous estimeroient bien encores plus fols. Et vrayement, adioustoit-il, ils auoient aussi grande occasion de se moquer de nous, que nous auons à rire des petits enfans, lesquels avec vne grande diligence & peine bastissent des maisonnettes de tuiles & de paille, car nous faisons des choses aussi ridicules qu'eux, & comme dit quelqu'un,

*Nous rions du soucy de nos petis enfans,
Quand ils font des chasteaux, & bastissent de paille :
He ! que faictes vous mieux, vous qui perdez vos ans
En toute vanité, sans rien faire qui vaille ?*

Ces Ameriquains & Toupinanbouls, disoit encores celui qui auoit fait le conte, ont aussi grande occasion de rire de nous, que nous auons d'estimer fols ceux que leurs Gouverneurs attachent d'un neud de paille, ou d'un simple filet, & neanmoins demeurent sans bouger de là, comme s'ils fussent garrotez avec des fers, ou des entraues, tant est semblable leur folie, ce dit Lipsius, à nostre erreur, qui sommes par un lien friuole de

richesse astraits à l'avarice & conuoitise. Que si vous voulez veoir les mal-heurs que l'avarice & la conuoitise de l'or ont apporté de nostre temps, lisez ce qu'a escrit l'Euesque de Cafas, lequel faict estat de vingt millions de pauvres creatures miserables des Cannibales mortes par l'avarice & tyrannie insupportable de l'Espagnol, l'or & la richesse de leur terre estant leur propre mal : Mais par permission diuine, les Espagnols qui premier les affaillirent, n'en eurent gueres meilleur marché, tant par la mer qui les a engloutis, que par la famine qu'ils ont enduré, que pour auoir seruy de viande à ces Sauvages. Et outre tout cela, l'Espagnol par son extreme avarice, desloiauté, & cruauté, a laissé à la posterité le nom de Chrestien odieux à tous les peuples de ce nouveau monde. Vne fesse-tondue laissant l'avarice des Espagnols, & se remettant sur la nostre, nous va dire ; Je ne vous conteroïs point l'avarice d'un taquin & tacroux (lequel a voulu faire seruir à son avarice vne discipline ancienne de l'Eglise) si la rencontre n'estoit aussi sententieuse que plaisante. Ce vilain icy, qui n'auoit que le gain deuant les yeux va faire publier à sa parroisse vne excommange pour des naueaux qu'il disoit lui auoir esté defrobez, mais à la fin, il se trouua que sa femme, qui les mangeoit tous les iours, toutes les nuits ne faisoit que peter & vessir, sans le dire, & plus que de coustume : Le mary qui eut bon nez, s'assura que c'estoit sa femme, qui auoit mangé ses naueaux : Sus cela, le mary voyant qu'il en pourroit sortir du bruit & de la noise, s'en vint au Curé, & en entrant en l'Eglise, luy va crier, Monsieur le Curé, ne passez point plus outre à

publier l'excommange de mes naueaux, car pour le leur i'en ay senty du vent. Celuy qui auoit faict ce conte, voyant qu'on en rioit pas trop, en va faire vn auffi pitoyable d'vn autre auaricieux, lequel il commença ainsi : Il y eut iadis, comme i'ay ouy dire, vn pere chassé de sa maison par son propre fils, pource qu'il disoit que son pere luy despendoit trop, dont ce pere fut contraint de s'en aller à l'hostel-Dieu. Deuant la porte duquel comme il veid vn iour son fils passer, le pria que pour l'amour de Dieu, il luy pleust enuoyer deux linceux pour son coucher. Le fils meu de compassion, (encores qu'il se fust senty heureux s'il eust peu dire, *Nostre Pere qui es es Cieux*) commanda dès qu'il fut chez soy à vn sien petit fils, de porter à son grand pere deux linceux à l'hospital. Ce petit galand ne luy en porte que l'vn, dequoy à son retour estant repris par son pere, il luy dit, l'ay gardé l'autre pour le vous donner, mais que soyez à l'hospital, estant paruenu à vostre vieillesse. Ce mauuais homme, disoit celuy qui faisoit le conte, encores qu'il fust bien riche & auare, si pensa-il à luy-mesme qu'il pourroit bien deuenir pauvre, & qu'il seroit possible mesuré par ses enfans à la mesme mesure qu'il auoit mesuré son pere, luy souuenant que son fils estant petit, & monté derriere luy en croupe, luy auoit dit, mon pere, Mais que vous soyez mort, ne cheuaucheray-ie pas alors en selle? Ceux de la Seree se vont mettre plus que iamais à faire des contes des auaricieux, entre les autres vn va dire, que Valere le grand auoit escrit d'vn auare, lequel estant en la ville de Casiline assiegee par Hannibal, prefera l'espoir du

gain à sa propre vie, car il aima mieux vendre vn rat, qu'il auoit prins, deux cens deniers Romains, que d'en raffasier sa faim, dont il mourut bien tost apres, & l'achepteur, plus sage que luy, sauua sa vie par ceste viande, ne songeant qu'au present, car en tout l'estat du monde, on ne iouit que du present, attendu que le passé n'est plus, & celui qui est à venir n'est pas encores. Il n'y eust que le vendeur, va repliquer vn autre de la compagnie, qui mourut, mais Leon d'Afrique escrit qu'en vne grande necessité d'eau, tant le vendeur que l'achepteur moururent, disant qu'aux deserts d'Arabie il se trouua tombeau en la plaine d'Azra, qui porte tesmoignage en grandes & grosses lettres, qu'vn marchand achepta d'vn voiturier vne coupe d'eau, dix mil ducats, & neantmoins que tant l'achepteur que le vendeur moururent de soif. Iouian Pontain, va dire quelqu'vn, raconte vne histoire plaisante d'vn Cardinal, nommé Angelot, lequel fut bien chastié de son auarice. Ce Cardinal, comme dit Pontain, auoit ceste coustume, que quand les parefreniers auoient donné le soir l'auoine à ses cheuaux, il descendoit par vne fausse porte en l'estable, tout seul, & sans lumiere, & desfroboit leur auoine, pour la rapporter à son grenier, dont il auoit la clef. Et tant continua, qu'vn de ses parefreniers, ne sçachant qui estoit ce larron, se cacha dans l'estable, & attrappant son maistre sur le faict sans le cognoistre, luy donna tant de coups de fourche, qu'il le fallut remporter demy mort, estant bien puny de sa taquinerie : comme aussi fut vn pauvre Curé de son auarice, lequel Ian Moria, Duc de Milan, chastia bien

iustement, mais trop cruellement, pour auoir refusé le ministère de son office pour l'enterrage d'un mort : pour ce que sa vesue n'auoit dequoy luy payer les frais des funerailles. Car le Duc allant luy mesme au conuy du deffunct, fit prendre & lier le prestre avec le corps mort, & mettre tous deux en vne mesme fosse. Pontain recite aussi, adioustoit-il, que le Pape Martin estoit si auaricieux, qu'il auoit accoustumé d'esteindre les cierges qu'on laissoit brusler toute la nuit és Eglises. Et disoit ce Pape, quand on le reprenoit de si petite espargne, qu'il n'y auoit point de plus grand monceau que celuy qui se faisoit peu à peu & souuent, & que ce n'estoit que fauoribole de ce qui se dit, qu'autant chie vn bœuf que mille moucherons, par ce qu'il y a plus de moucherons que de bœufs. Vn autre aussi a escrit la responce que fit vn pauvre Cordelier au Pape Sixte quatriesme, qui du mesme ordre estoit paruenue à si grande dignité. Lequel Pape, luy montrant ses grandes richesses, disoit à ce pauvre frere mineur, ie ne puis pas dire comme saint Pierre, ie n'ay or ni argent : Non vrayement, respond le Cordelier, ni ne pouuez pas dire aussi comme luy aux impotens & paralytiques, Leuez-vous & marchez. Vous oubliez, va dire vn de la Seree à celuy qui estoit après les contes des auaricieux, de reciter ce que vostre mesme Pontain a escrit de Didier Iulian Empereur, lequel fut si subiect à espargner, que d'un cochon ou leurault il en faisoit quatre repas, & ne luy en seruoit-on qu'une piece à chacun disner & souper. Quand les contes des auaricieux & taquins furent acheuez chacun se leue de table, & dirent entre-

eux, qu'on ne voudroit plus dîner ne souper là dedans, sans apporter dequoy manger, encores qu'on fust conuié vn iour deuant, & que ce conuy, que les Grecs appellent *Symbolum*, & *è sportula*, & les Latins *Collecta* (dont est venue nostre collation) où chacun apporte sa portion, leur plaifoit plus, & selon Hesiodé est plus libre, plus honneste & sainct, seruant à entretenir l'amour, l'amitié & l'égalité entre les personnes bien nees & liberales; que le banquet magnifique, que les Latins appellent *Cæna recta*, qui est appresté aux despens de celuy qui conuie, & par ces festins sont appelez des Grecs *Asymboli*, où chacun a son escot franc, que les parasites suiuent, lesquels sentent plus leurs personnes serues que franchises, ne seruans ces banquets qu'à faire des amis de table. Puis les conuiuies entr'eux-mêmes, vont dire que les Parasites ne gaigneroient rien de venir aux reliques de ce banquet, & aussi qu'il ne faudroit point brusler les restes, comme faisoient les anciens en vn sacrifice qu'ils appelloient *Proternia*, ou les ietter en l'eau, comme fit Sylla les reliques qui demeurèrent du conuy qu'il fit au peuple, ou les bailler aux chiens, comme faisoit vn peuple, ce dit Atheneus, ou les couvrir de terre, ce que pratiquoient les Borusfiens, ce dit Miletus, ou les laisser aux corneilles, comme font les prestres de Calecuts, qui leur donnent tout ce qui reste de la table du Roy, si nous voulons croire Ludouicus Romanus. Ils dirent encores en sortant de table, qu'en ce banquet on n'auoit point contreuenu au symbole de Pythagore, qui dit, N'amasse point ce qui cheoit de la table, que les Grecs & Latins appellent

Analeſta, eſtant defendu aux Anciens d'amaffer les miettes de pain, & autres choſes, qui tomboient ſous la table, eſtans ces reſtes conſacrees aux morts ; meſmes qu'il y a des peuples, leſquels par vne grande ſuperſtition iettent deſſous la table de chaque choſe qui eſt ſervie, pour les ames de ceux qui n'ont ne parents ne amis qui les reçoivent en leurs banquets. Vn de la Seree qui approchoit de la complexion de noſtre hoſte, oyant ces diſcours, nous va dire, Vous ſeriez eſmerueillez de la faſcherie & de l'ennuy qui vient à l'homme pour cauſe de ſa nourriture, la volupté du manger durant peu de temps au corps de l'homme, l'occupation & ſollicitude de les appreſter eſtant pleine de peine, & comme dit Plutarque, nous devons prendre la nourriture comme vne medecine pour guerir de la faim, non comme plaifir agreable, mais neceſſaire à la nature : & auſſi tous ceux qui boient & mangent, & ſe nourrifſent, diſent qu'ils ſe penſent & traittent. Et à ce propos louant le banquet de noſtre hoſte, qui eſtoit ſans ſuperfluité, nous va alleguer des vers du plaifir du gentil-homme champeſtre, où il y a,

*Et pour plaifir, il aſſemble
Ses meilleurs voifins d'alentour
Qui amaſſent leur mente enſemble,
Et comme bon à chacun ſemble
Se vont viſiter tour à tour.*

*Pour eux à la ville il n'enuoye
Cercher du plus exquis gibier,*

*Mais priuément il les festoye
D'un cochon, d'un chapon, d'une oye,
Et des pigeons du colombier.*

*Là ne se parle que de rire,
Et de goffer en liberté,
On n'y oit point d'autrui mesdire,
On n'y veult à personne nuyre
Ny d'effect, ny de volonté.*

*Leur repas est libre & modeste
D'herbes & de fruits meslangé,
N'engendrant vn hoquet moleste,
Qui volontiers aux banquets reste
Après que lon a trop mangé.*

*Aussi ne leur fault-il point faire
Tant de despens en Medecin,
Ny en drogue d'Apoticaire :
Aussi personne à leur affaire
Ne vient espier le bassin.*

Après que cestuy-cy eut soustenu nostre hôte en raison & en rime, ayant prins congé de la compagnie, on se mit à parler de luy, vn de la Seree ayant remarqué, que tout le temps qu'il auoit parlé à nous, il auoit eu les doigts ferrez contre la main, sans iamais les estendre ; & que par les sacrees lettres hieroglyphiques des Egyptiens, la main fenestre serrant les doigts, estoit vne

marque d'avarice, comme auoir la main ouuerte signe de liberalité : & qu'à ce propos Diogene disoit, qu'il ne failloit pas bailler les mains pliees aux amis. Et disoit outre qu'il estoit si auaricieux, qu'il ne se pouuoit contenir de fouhaiter des richesses, ce qu'il monstra en faisant vn Epitaphe, où il y auoit ainsi :

*Cy gist & se repose en somme
Le feu Euesque de Luçon,
Qui d'or auoit vne grand' somme,
Plust au bon Dieu que ie l'eusson.*

Puis adioustoit, que plusieurs fois il auoit trouué ce deffenseur de nostre hôte, estant seul, parlant à luy-mesme, & que c'estoit vn argument vrgent d'estre auare, & subiect aux biens, que de parler à soy-mesmes, & qu'une fois luy ayant demandé à qui il parloit, m'ayant respondu qu'il parloit à soy-mesme, ie luy dy, Garde toy de parler à vn auaricieux & mauuais homme. Vous cognoistrez aussi, adiouta vn autre, auaricieux à son cousteau, il n'aura iamais de cousteau qui coupe bien, ne le faisant aiguïser de peur qu'il se gaste par trop, là où le bon compagnon ne sçauoit durer si le sien ne coupe comme feu, sans auoir esgard s'il durera long temps, ou non. Vn Franc-à-tripe voyant qu'on se vouloit retirer, appellant nostre hôte, luy va dire qu'il n'auoit pas gardé la coustume des Anciens qu'on pratique encores auourd'huy en Angleterre, lesquels, le banquet finy, après auoir baillé à lauer les mains, appor-

toient vn calice plein de vin, & disoient, *Cape hanc sanitatis metam pridem*: voulant prouuer par bonnes raisons tant naturelles que medicinales qu'il estoit fort bon, & mesme seruoit à la santé, de finir le repas par boire, nonobstant le commun qui dit, *Sit tibi postremus semper in ore cibus*. Puis luy va demander, s'il ne s'estoit point apperceu que plusieurs conuys n'auoient point beu en mangeant, non point voulant imiter les Orientaux, lesquels ne boient iamais iusques à ce qu'ils ayent prins leur refection, mais que c'estoit que voyant l'appareil de ce banquet si maigre, ils n'auoient pas eu le loisir de boire, ayant peur qu'en demandant à boire, à mettre de l'eau dans le vin, à rendre le verre, de ne trouuer plus rien que manger après auoir beu. Nostre hôte se prenant à rire, & entendant bien que vouloit dire tout cest aduant-ieu, commanda qu'on allast tirer du vin. Le vin venu, nostre Franc-à-tripe nous prouoque a boire, en nous disant, imitant les Anciens, Viuons, il faut mourir : combien qu'à tous ne plaisoit ceste façon de conuier ainsi à boire. Nostre hôte ayant beu, nostre Drolle luy va demander si en beuant on remuoit la langue, luy n'en sçachant rien, aucuns disoient à leur aduis que si, & pour s'en asseurer demandoient du vin, les autres iuroient que non, & pour en estre plus asseurez, beuuoient deux ou trois fois encores. Nostre hôte voyant que son vin s'en alloit, sans resolution si en beuant on remuoit la langue ou non, se contrarians les vns aux autres, & la plus grand'part demandans à boire incessamment pour en sçauoir la verité, leur va dire, que ce doubte se resoudroit mieux

en particulier, & que l'essay s'en feroit mieux & plus assurement chacun en sa maison, qu'en si grand bruit & tumulte, & qu'à la prochaine Seree chacun en pourroit apporter son opinion, & tous ensemble, & à la pluralité des voix, on en feroit vn axiome, & reigle assuree. Ce Franc-à-tripe sçachant bien la maladie, après auoir mis le verre à la bouche, bailla le reste au garçon qui leur mettoit à boire, le priant de boire ce qui restoit de vin. Mais le garçon tout honteux n'en voulant rien faire, ce Franc-à-tripe s'adressant à nous, va dire, que c'estoit vne chose fort antique & bonne, & que les Anciens ont pensé religieuse & sainte, si nous croyons Athenes, que de bailler à la fin du conuy à ceux qui auoient donné à boire, tout ce qui en restoit. Puis s'approchant de son hôte, luy va dire, comme fit Auguste à vn de ses amis qui luy auoit fait vn banquet frugal, le ne pensois pas t'estre si familier amy. Vne Fesse-tonduë voulant prendre congé de la compagnie, nous va dire que le banquet de Varus, encores qu'il n'y eust gueres de viures pour contenter le ventre, estoit bien autre que cestuy-cy : car pour le moins il estoit magnifique de linge, de vaisselle d'argent, de tapisseries, & autres choses pour resiouir & repaistre les yeux, mais qu'en cestuy-cy il n'y auoit rien ne pour le ventre ne pour les yeux. Quand nostre hôte veid qu'on se moquoit de luy en sa presence, en beuuant son vin, va faire comme vn nouveau marié, à qui la feste duroit trop, pour honnestement nous bailler congé, car sur l'heure il fait mettre vn chauderon d'eau sur le feu, avec de bonnes herbes, en la mesme chambre où ils estoient, &

dés aussi tost que l'eau fut chaude, il cria hautement,
comme fit le nouveau marié, Qui n'aura icy aucun
affaire, qu'il s'en aille, car ie me veux lauer les
pieds. Et avec ce beau congé & honneste
propos, nostre hôte rompit la
feste, & renuoya la
compagnie.





LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce second & troisieme

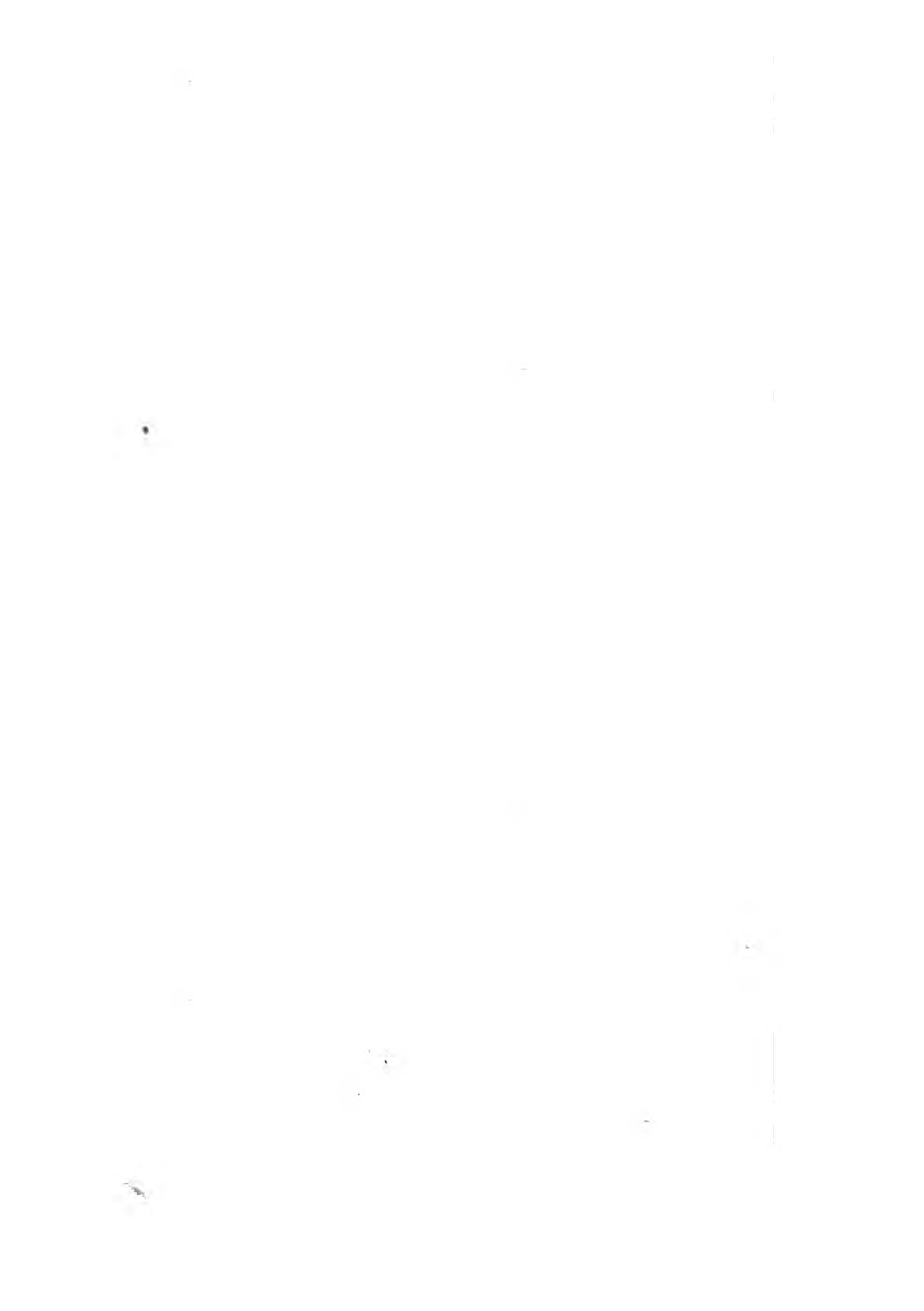
Liure.

XXIII. <i>Des Accouchees.</i>	Page	i
XXIIII. <i>Des Nourrices.</i>		59

TROISIESME LIVRE.

XXV. <i>Des gens de guerre.</i>	97
XXVI. <i>Des personnes grosses & grasses.</i>	148
XXVII. <i>Des Barbiers, & du mal de dents.</i>	175
XXVIII. <i>Des Peintres & Peintures.</i>	208
XXIX. <i>Des Mores, des Negres, & des Noirs.</i>	242
XXX. <i>Des Pauures & des Mandians.</i>	259
XXXI. <i>Des Riches & des Auaricieux.</i>	293







T

46

